

Institut Royal Colonial Belge

SECTION DES SCIENCES MORALES
ET POLITIQUES

Mémoires. — Collection in-8°.
Tome V, fasc. 3 et dernier.

Koninklijk Belgisch Koloniaal Instituut

AFDEELING DER STAAT- EN ZEDEKUNDIGE
WETENSCHAPPEN

Verhandelingen. — Verzameling
in-8°. — T. V, afl. 3 en laatste.

LA
SOCIÉTÉ SECRÈTE DES BAKHIMBA
AU MAYOMBE

PAR

LÉO BITTREMIEUX,

MISSIONNAIRE DE SCHEUT AU CONGO BELGE,
PROFESSEUR AU GRAND SÉMINAIRE RÉGIONAL DE KABWE (KASAI).



BRUXELLES

Librairie Falk fils,
GEORGES VAN CAMPENHOUT, Successeur,
22, Rue des Paroissiens, 22.

1936

LISTE DES MÉMOIRES PUBLIÉS

COLLECTION IN-8°

SECTION DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

Tome I.

- PAGES, le R. P., *Au Ruanda, sur les bords du lac Kivu (Congo Belge). Un royaume hamite au centre de l'Afrique* (703 pages, 29 planches, 1 carte, 1933) . . fr. 125 »

Tome II.

- LAMAN, K.-É., *Dictionnaire kikongo-français* (XCIV-1183 pages, 1 carte, 1936) . . fr. 300 »

Tome III.

1. PLANQUAERT, le R. P. M., *Les Jaga et les Bayaka du Kwango* (184 pages, 18 planches, 1 carte, 1932) . . . fr. 45 »
2. LOUWERS, O., *Le problème financier et le problème économique au Congo Belge en 1932* (69 pages, 1933) 12 »
3. MOTTOULLE, le Dr L., *Contribution à l'étude du déterminisme fonctionnel de l'industrie dans l'éducation de l'indigène congolais* (48 pages, 16 planches, 1934) . . . 30 »

Tome IV.

- MERTENS, le R. P. J., *Les Ba dzing de la Kamtsha* (1^{re} partie : *Ethnographie*) (381 pages, 3 cartes, 42 figures, 10 planches, 1935) 60 »

Tome V.

1. VAN REETH, de E. P., *De Rol van den moederlijken oom in de inlandsche familie* (Verhandeling bekoord in den jaarlijkschen Wedstrijd voor 1935) (35 bl., 1935). . . 5 »
2. LOUWERS, O., *Le problème colonial du point de vue international* (130 pages, 1936) 20 »
3. BITTREMIEUX, le R. P. L., *La Société secrète des Bakhimba au Mayombe* (327 pages, 1 carte, 8 planches, 1936) 55 »

SECTION DES SCIENCES NATURELLES ET MÉDICALES

Tome I.

1. ROBYNS, W., *La colonisation végétale des laves récentes du volcan Rumoka (laves de Kateruzi)* (33 pages, 10 planches, 1 carte, 1932). fr. 15 »
2. DUBOIS, le Dr A., *La lèpre dans la région de Wamba-Pawa (Uele-Nepoko)* (87 pages, 1932) 13 »
3. LEPLAE, E., *La crise agricole coloniale et les phases du développement de l'agriculture dans le Congo central* (31 pages, 1932) 5 »
4. DE WILDEMAN, E., *Le port suffrutescent de certains végétaux tropicaux dépend de facteurs de l'ambiance!* (51 pages, 2 planches, 1933) 10 »
5. ADRIAENS, L., CASTAGNE, E. et VLASSOV, S., *Contribution à l'étude histologique et chimique du Sterculia Bequaerti De Wild.* (112 pages, 2 planches, 28 fig., 1933). . . 24 »
6. VAN NITSEN, le Dr R., *L'hygiène des travailleurs noirs dans les camps industriels du Haut-Katanga* (248 pages, 4 planches, carte et diagrammes, 1933). 45 »
7. STEYAERT, R. et VRYDAGH, J., *Etude sur une maladie grave du cotonnier provoquée par les piqûres d'Helopeltis* (55 pages, 32 figures, 1933) 20 »
8. DELEVOY, G., *Contribution à l'étude de la végétation forestière de la vallée de la Lukuga (Katanga septentrional)* (124 pages, 5 planches, 2 diagr., 1 carte, 1933). . . 40 »

Tome II.

1. HAUMAN, L., *Les Lobelia géants des montagnes du Congo belge* (52 pages, 6 figures, 7 planches, 1934) 15 »
2. DE WILDEMAN, E., *Remarques à propos de la forêt équatoriale congolaise* (120 p., 3 cartes hors texte, 1934) 26 »
3. HENRY, G., *Etude géologique et recherches minières dans la contrée située entre Ponthierville et le lac Kivu* (51 pages, 6 figures, 3 planches, 1934). 16 »
4. DE WILDEMAN, E., *Documents pour l'étude de l'alimentation végétale de l'indigène du Congo belge* (264 pages, 1934) 35 »
5. POLINARD, E., *Constitution géologique de l'Entre-Lulua-Bushimaie, du 7° au 8° parallèle* (74 pages, 6 planches, 2 cartes, 1934). 22 »

INSTITUT ROYAL COLONIAL BELGE

MÉMOIRES

KONINKLIJK BELGISCH KOLONIAAL INSTITUUT

VERHANDELINGEN

TABLE
DES MÉMOIRES CONTENUS DANS LE TOME V.

1. De rol van den moederlijke oom in de inlandsche familie (Verhandeling bekroond in den jaarlijkschen Wedstrijd voor 1935, 35 bladzijden, 1935); door E. P. VAN REETH.
 2. Le problème colonial du point de vue international (130 pages, 1936); par O. LOUWERS.
 3. La Société secrète des Bakhimba au Mayombe (327 pages, 8 planches, 1 carte, 1936); par le R. P. L. BITTREMIEUX.
-

INSTITUT ROYAL COLONIAL BELGE

Section des Sciences Morales et Politiques

MÉMOIRES

KONINKLIJK BELGISCH KOLONIAAL INSTITUUT

Afdeeling der Staat- en Zedekundige
Wetenschappen

VERHANDELINGEN

In-8° — V — 1936

BRUXELLES

Librairie Falk fils,

GEORGES VAN CAMPENHOUT, Successeur,

22, Rue des Paroissiens, 22.

1936

INSTITUT ROYAL COLLEGE DE BRUXELLES

Section des Sciences Morales et Politiques

MÉMOIRES

ROYAUME BELGE - ROYAL INSTITUT

MARCEL HAYEZ, imprimeur de l'Académie royale de Belgique
Rue de Louvain, 112, Bruxelles.

VERHANDELIJNGEN

1930 - V - 1930

BRUXELLES

Librairie de la

REVUE DE PHILOSOPHIE, SOCIÉTÉ

de la Rue de Louvain, 112

1930

LA
SOCIÉTÉ SECRÈTE DES BAKHIMBA
AU MAYOMBE

PAR

LÉO BITTREMIEUX,
MISSIONNAIRE DE SCHEUT AU CONGO BELGE,
PROFESSEUR AU GRAND SÉMINAIRE RÉGIONAL DE KABWE (KASAI).

Mémoire présenté à la séance du 15 avril 1935.

AVANT-PROPOS.

Les comptes rendus très élogieux qui ont accueilli la première esquisse de la présente étude (parue en 1911, sous le titre *De Geheime Sekte der Bakhimba's*, Louvain, 1911), dans les Revues de différents pays : *Dietsche Warande en Belfort*, *Biekorf*, *Anthropos* (Vienne), *Mitteilungen* (Gotha), *The American College Bulletin*, etc., ont été pour nous un réconfort et un stimulant.

Des amis zélés n'avaient pas tardé d'en entreprendre, en vue d'une plus grande diffusion dans le monde scientifique, la traduction en langue française; mais les circonstances de temps et de lieu ne leur ayant pas permis de l'achever et de la mettre au point, nous avons pu utiliser, et le fruit de leur effort, et nos propres découvertes postérieures.

S'il est vrai, comme le dit si judicieusement H. Pinard de la Boullaye ⁽¹⁾, qu'une méthode est un procédé d'investigation « qui assure la valeur du travail sans en préjuger les résultats », nous avons toute raison d'espérer qu'en remaniant et en complétant, avec le même souci d'objectivité qu'il y a vingt-cinq ans, les matériaux compulsés et présentés méthodiquement dans notre *Geheime Sekte*, nous aurons assuré la valeur et... le succès de cette édition française.

Parmi les conditions requises pour la composition d'une

(1) Dans *Le Génie des Religions*, par le baron DESCAMPS, 2^e édition. Paris, Bruxelles (A. Dewit) et Rome, 1930 (p. 489).

bonne monographie ethnologique, le baron Descamps ⁽¹⁾ énumère les suivantes, que nous aimons à souligner :

La documentation linguistique, dont l'importance est si grande, en raison du lien qui relie idiome et culture...

L'enquête approfondie sur la vie religieuse proprement dite, comprenant un effort aussi puissant que possible pour saisir la consistance de cette vie dans sa teneur, dans ses formes, dans son adaptation à la série des grands problèmes avec lesquels toute vie religieuse est aux prises. Là apparaissent comme points cardinaux de la mappemonde religieuse : le monde divin proprement dit en ses éléments monothéiste ou polythéiste, le monde des génies qui gravite autour du monde divin, le monde des mânes dans l'au-delà, et le monde humain sur la terre, avec ses notions, croyances, sentiments religieux, avec l'action religieuse proprement dite ou le culte, où se manifestent notamment les rites sacrés, les personnes sacrées, les lieux et les temps sacrés et en général toute la liturgie religieuse.

Au point de vue historique, dans le sens le plus large de ce terme, il importe de s'attacher à l'observation des moments saillants des diverses phases du phénomène religieux (histoire interne) et à la recherche des faits ou événements sous l'empire desquels s'est produit le devenir de ce phénomène (histoire externe).

Les monographies doivent être avant tout expositives, c'est-à-dire concerner la description du phénomène religieux et de son devenir dans leur teneur vraie. Ce point essentiel assuré, elles sont amenées à joindre à cette partie constitutive une partie explicative et une partie génétique, où l'on s'efforce de saisir la portée exacte et la raison d'être des faits, avec leur enchaînement ou procession. Il importe seulement, en ce qui concerne ce dernier point, de ne pas substituer des évolutions putatives à l'évolution positive.

Nous avons conscience que, pour notre part et malgré nos défauts et nos lacunes, nous avons fait œuvre durable en édifiant notre monographie, étayée, au besoin, de faits confirmatifs pris ailleurs, sur des assises telles que l'éminent Professeur les désirait : profondes et solides.

LÉO BITTREMIEUX.

(1) *O. c.*, p. 491.

PREFACE DE LA PREMIERE EDITION

(NÉERLANDAISE).

Le missionnaire qui vit parmi les indigènes du Congo, qui parle leur langue, qui recueille leur vocabulaire, leurs dictons et leurs légendes, qui s'ingénie à sonder leurs us et coutumes..., se trouve en face de tout un monde : un monde vivant, aussi étrange par son aspect que mystérieux par son contenu.

S'il y regarde de plus près, s'il est stimulé par la curiosité scientifique qui veut en savoir toujours plus long, il constate bientôt que la vie de ce peuple constitue un livre original, dont les feuillets sont éparpillés un peu partout. Ce livre, il importe que le missionnaire puisse le déchiffrer; faute de quoi il lui serait impossible de connaître ses gens, de les manier et, en somme, d'avoir une vision nette de la réalité.

Après avoir, pendant un séjour prolongé parmi les Noirs, vécu avec eux et pour eux, pénétré leur cœur et leur âme, observé leur façon de penser et de sentir, il constate à quel point ces soi-disant sauvages sont fêrus de leur propre « culture »; il se rend compte qu'ils sont si peu sauvages et si véritablement hommes.

Sous les apparences d'une vie absolument libre, d'un humour intarissable, d'une insouciance complète au sujet de l'avenir, il découvre dans le fond de l'âme nègre une

réelle gravité, une inquiétude perpétuelle vis-à-vis de ce qui existe en dehors et au-dessus de lui dans le monde invisible des esprits, une certaine conscience de sa dépendance, quelque chose qui tient captifs son esprit et son cœur. Ainsi, les chants et les danses nègres ne décèlent pas que son attrait pour le jeu et le plaisir : le Noir chante et danse dans la souffrance et la peine, aussi bien que dans la joie... Dans le refrain harmonieux ou le cri monotone de l'indigène qui passe, solitaire, à travers la brousse ou la forêt, il faut chercher autre chose qu'un passe-temps enfantin et ridicule... Toute la vie du nègre, son activité individuelle et ses institutions sociales, tout trahit ce sentiment fondamental de dépendance.

Le Noir est intimement convaincu qu'il existe, en dehors de lui, des forces et des esprits tour à tour nuisibles ou utiles, qui peuvent à tout propos et en toutes choses lui causer gain ou dommage. En conséquence, il avisera à se les rendre favorables ou à se mettre à l'abri de leur influence néfaste. Il croit à des esprits qui sont plutôt bons, et surtout à des esprits méchants, à des forces naturelles enveloppées de mystère, aux mânes de ses parents, de ses amis, de ses ennemis... Il naît dans cette croyance; elle grandit avec lui; son cœur et sa pensée en sont imprégnés; sa langue et ses proverbes en gardent l'expression; toutes ses actions en portent le cachet.

Il sait aussi que Dieu existe : Dieu, le souverain Maître qui a tout créé, qui veille sur tout ce qui se meut, vit et croît, qui envoie la pluie ⁽¹⁾, qui donne la croissance à l'arbre de la grande forêt comme au brin d'herbe de la savane. Ce Dieu, il saura le trouver au-dessus de la sphère des esprits et des forces merveilleuses, dans ces régions

(1) A moins qu'il n'en ait confié la distribution aux bons soins de certains esprits d'ordre supérieur, qui (au Mayombe et chez les Bawoyo) semblent se confondre avec les grands *bakisi ba tsi*, les fétiches de la terre. — L. B.

ultimes où, à son avis, toute puissance créée devient impuissante, je veux dire, à l'origine des choses, à la constitution du monde et des lois qui le régissent, et au terme de la vie humaine.

Malgré cela, le nègre n'éprouve pas, ou bien faiblement, le besoin de s'adresser à Dieu. Dieu, en effet, est le souverain Maître et Il se comporte toujours comme tel. Qu'y peut-il faire, lui, simple mortel?... Au surplus, n'a-t-il pas, le pauvre, assez de peine déjà à se débrouiller avec les esprits malins et les hommes pervers engagés à leur service? N'est-ce pas assez que d'avoir sans cesse à distraire, à éloigner, ou du moins à neutraliser les influences mauvaises, en s'assurant la bienveillance et la protection des esprits protecteurs?

*
* *

Mais n'oublions pas qu'un seul homme ne peut tout dire, pour la raison élémentaire qu'il ne peut tout savoir. Le dépôt des coutumes ancestrales, comme celui de la langue et des connaissances indigènes, ne se trouve pas chez un seul homme, ni dans un seul village, ni même dans une seule région. Ces coutumes sont dispersées au loin; elles se partagent sur toute la tribu; et tout comme la langue qui a ses teintes locales et régionales, les usages et les institutions comportent des nuances variées. Au surplus, tous les individus d'une même tribu ne jouissent pas d'une égale culture intellectuelle : les uns seront mieux renseignés que les autres; tel aura appris beaucoup, aura le jugement ouvert, la compréhension ferme; il sera plus adéquat, plus précis dans ses explications; il aura la mémoire plus fidèle... que tel autre. Le langage des adultes diffère parfois considérablement de celui des jeunes gens; celui des femmes semble tout autre que celui des hommes: un esclave souvent ne s'exprime pas comme un

homme libre, etc. (1). Les hommes savent ce qui a trait aux hommes, les femmes sont versées dans les choses de leur sexe, les chefs sont forts en palabres et en politique indigène, et ainsi de suite... Toutes ces différences d'état et d'aptitude doivent être présentes à l'esprit de quiconque veut faire des recherches linguistiques ou ethnologiques.

Ces recherches demandent du temps, parfois beaucoup de temps..., et de la compétence. Car elles doivent se faire dans toutes les directions, auprès d'indigènes de toute condition et dans diverses régions. Malheureusement les distances d'une tribu à l'autre sont parfois si grandes... et c'est une tâche au-dessus des forces d'un seul homme, même s'il n'avait pas d'autre occupation, de se trouver partout, ou même d'examiner à fond *tous* les phénomènes d'ordre ethnologique dans l'endroit où il réside. Les nègres, de leur côté, n'ont jusqu'à présent investi personne de la charge de conservateur des institutions et traditions ancestrales; personne non plus n'a reçu ordre de les recueillir. Chacun sait quelque chose, mais nul n'en connaît l'ensemble.

Le Noir s'aperçoit très bien que les étrangers ne partagent pas sa manière de voir; il sait que d'autres tribus ont une autre tournure d'esprit, une autre manière de faire. Mais il n'en est pas gêné pour autant : ces autres ont d'autres aïeux, un autre pays, d'autres forêts, d'autres fleuves, d'autres montagnes, d'autres prairies, d'autres cultures. Il importe, selon lui, que chacun connaisse ce qu'il a en propre, ce que sa tribu a de particulier, et que les traditions propres soient fidèlement gardées, partout et tou-

(1) Ces différences s'expliquent par la différence d'origine et de caste (exogamie, esclavage...) et surtout, à mon avis, par la différence des matières traitées habituellement par telle ou telle catégorie de personnes. D'autre part, les indigènes qui n'ont guère ou pas de relations avec les Blancs ou d'autres étrangers, comme c'est le cas pour les femmes dans les villages de l'intérieur, gardent naturellement leur parler plus pur, font un usage plus fréquent d'onomatopées, etc. — L. B.

jours. Prise dans son ensemble, chaque tribu conserve son « histoire », ses traditions, ses coutumes, ses institutions, chaque membre de la tribu n'en conserve que des fragments.

On a souvent remarqué que le Noir est porté à laisser aux étrangers leurs propres usages, leurs opinions, leurs idées, leur morale et leur religion. Cette disposition est la résultante de cette vie à part soi qui caractérise le nègre. De là aussi, cet air mystérieux et cette réserve extrême qu'il met à communiquer à l'étranger son propre sentiment, ses pensées intimes. Il ne se soucie guère de connaître les secrets de la vie du Blanc. Sa maxime à lui c'est que l'Européen reste blanc, le nègre noir; que chacun garde sa manière et reste fidèle à son caractère national. C'est encore dans cette considération que nous trouvons la raison dernière de la vive répugnance que ressent le Noir à révéler aux étrangers ses usages et traditions : il ne conçoit pas comment ni pourquoi un autre puisse s'intéresser à ses conceptions et à ses sentiments à lui; il ne parlera pas avant d'avoir certaines garanties, et notamment, s'il remarque que le Blanc qui l'interroge parle facilement sa langue, qu'il a su présumer ou découvrir adroitement plusieurs des coutumes indigènes; alors oui, ce nègre, si réservé il y a un instant, s'épanouit comme une fleur; alors, on le sent, il est tout fier de se faire connaître comme il est en réalité.

*
* *

Je prie le lecteur de prendre en considération ces quelques remarques préliminaires, s'il veut juger et apprécier ce travail sur la *Secte des Bakhimba*. L'auteur, le Père Léo Bittremieux, a travaillé pendant six ans au Mayombe. Il résida d'abord à Moll-Sainte-Marie (*Kangu*) et parcourut en tous sens le vaste territoire attribué à ce poste. Il s'est appliqué avec ardeur à l'étude de la langue et des coutu-

mes du pays. Il fonda ensuite la mission de *Vaku*, située près de la *Lukula*. Fort de sa connaissance de la langue, il voulut tout voir et scruter le fond des phénomènes qu'il lui était donné d'observer. Sa plume, au service d'une érudition sérieuse et appuyée sur une étude approfondie, rend exactement le résultat de ses investigations. Ce livre, à la vérité, n'est qu'une contribution à un problème intéressant; mais c'est une contribution qui dépasse tout ce qui a été publié sur la matière jusqu'à ce jour.

(M^{gr}) AUG. DE CLERCQ

Scheut, le 1^{er} avril 1911.

LA

SOCIÉTÉ SECRÈTE DES BAKHIMBA

AU MAYOMBE

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION.

Le mystère; les « mystères » religieux. — Les « Bakimba » du Bas-Congo. — L'histoire de nos « Bakhimba » du Mayombe. — Les méthodes d'investigation. — Le Bas-« Congo » et le « Mayombe ». — Institutions non-khimba : « nzo kumbi », eunuques, « badunga ». — Avertissement.

Tout comme le danger, l'inconnu exerce sur l'homme une étrange fascination... Qui dit inconnu, secret, mystère, dit ignorance : ce sont autant de concepts négatifs. Mais l'homme, étant né curieux, veut à tout prix sonder les replis de l'inconnu. Le mystère a quelque chose de l'infini. Or l'attraction de l'infini est invincible, et l'intérêt qu'inspire le mystère peut se réduire, en dernière analyse, aux mêmes profondes aspirations.

Pour l'Européen, la vie du nègre, sa vie matérielle, mais surtout sa vie intellectuelle, domestique et sociale était, ou est encore, un livre fermé. Et dans cette vie, dans ce monde nègre, il existe pour le Noir lui-même des secrets dont il n'a pas la clé : ce sont avant tout les secrets organisés, les « mysteria », les sectes secrètes.

Les dieux et les déesses de l'antiquité avaient leurs

« mystères ». Citons, par exemple, les mystères de Cybèle : ses adeptes se blanchissaient le visage et se promenaient ainsi par les rues de Carthage ⁽¹⁾; l'initiation au culte de Mithra est célèbre : les épreuves y étaient particulièrement pénibles... L'Europe et le Nouveau Monde ont leur franc-maçonnerie. Des Boxers et autres sectes ont mis à feu et à sang les empires de l'Extrême-Orient et ont renversé les trônes. Et, s'il est vrai que les « sauvages » n'en sont pas encore là, il ne manque cependant pas de sectes ni en Afrique ni en Océanie : il est indubitable que ces institutions méritent la studieuse attention tant des autorités civiles que des missionnaires.

H. Galland ⁽²⁾ cite : l'*Okukue*, pour hommes, et le *Ndjembe*, pour femmes, chez les Mponge du Gabon; le *Muiri*, chez les Bayaka; le *Ngangura*, chez les Banda et les Mandjia; puis chez les Bakongo : le *Nkimba* pour hommes, le *Ndembo* pour hommes et femmes, enfin le *Nhita* et le *Nlunda* « surtout en territoire belge ». Ajoutons-y le *Ngola*, chez les Basolongo du côté portugais : la société du « serpent », dit-on, « qui parle toutes les langues, et qui révèle les choses les plus cachées ». Le P. Van Wing S. J., missionnaire à Kisantu, étudia le *Kimpassi*, correspondant à notre *Khimba* ⁽³⁾.

On se rappelle les menées de la secte protestante des illuminés, qui, il y a une dizaine d'années, prêchaient la désobéissance civile, surtout dans le Bas-Congo, et s'apprêtaient à jeter l'Européen à la porte. Leur grand voyant, *Kibangu*, et bon nombre de ses adhérents ont été déportés... Et plus récemment nous avons eu la révolte au Luangu, déclenchée par un féticheur influent ⁽⁴⁾.

*
**

(1) Au dire de SAINT AUGUSTIN, dans *De Civitate Dei*, l. VII.

(2) *Lexique Français-Kikongo*. Bordeaux, 1914.

(3) De Geheime Sekte van 't Kimpassi. (*Congo-Bibliotheek*, Goemaere, Brussel, 1920.)

(4) Voir Annexe I.

Les « Bakimba » du Bas-Congo.

Le Bas-Congo est le pays classique des *Bakhimba*. Le R. P. De Cleene, missionnaire de Scheut, les trouva au Mayombe ⁽¹⁾; le R. P. Goedleven, rédemptoriste, et d'autres les signalèrent à Kionzo, au Nord de Matadi ⁽²⁾. D'autres enfin (avant H. Galland et le P. Van Wing) reconnurent les *Bakhimba*, ou des associations similaires, dans la région des Cataractes et au delà.

Le monde scientifique s'émut de ces découvertes. On compulsu les documents; on recueillit les diverses données... Qu'était-ce donc que cette institution mystérieuse des *Bakhimba*?... Une association de secours mutuel? Une réunion politique, religieuse ou superstitieuse?... S'appuyant sur des renseignements incertains, souvent discutables et nécessairement incomplets, des savants se mirent à édifier les hypothèses les plus bizarres, à formuler les explications les plus variées. Ainsi, un auteur, qui avait appris différents noms des *membres* de la secte, n'eut rien de plus pressé que de proclamer qu'il avait découvert autant de sectes différentes.

Bientôt parut la brochure de M. E. De Jonghe ⁽³⁾, qui rassembla consciencieusement toutes les sources connues et les soumit à une analyse perspicace. Cependant ce travail ne pouvait être définitif, vu l'incertitude des données et l'apriorisme de certaines assertions. Nous y reviendrons.

Nos « Bakhimba ».

Dès le début de mon premier séjour au Mayombe, je n'eus pas de peine à constater combien la pratique du

(1) *Missions en Chine et au Congo*, 1904, pp. 209-214. — *La Belgique coloniale*, 1904, pp. 581 A-582 B. — *Le Congo*, I (1904), n° 49, p. 6; n° 51, pp. 5 et 6.

(2) *Mouvement antiesclavagiste*, XV (1903): « Le Noviciat des Féticheurs », pp. 5-11. — R. P. A. DE LODDER, *Bakimbas te Kionzo*, dans *Onze Kongo* (rue des Moutons, 153, Louvain), III, pp. 352-359; IV, pp. 71 et suiv.

(3) *Les Sociétés secrètes au Bas-Congo*, Bruxelles, 1907. Extrait de la *Revue des Questions scientifiques*.

Khimba était courante aux environs de Kangu. En effet, la plupart des jeunes gens et des adultes portaient un nom khimba. Or ma première étude, datant de ce temps-là, était consacrée aux « Noms Mayombe » (1)... Les non-initiés me racontèrent toutes sortes d'histoires au sujet des « hommes blancs »; les initiés, de leurs danses étranges, des supplices qu'ils avaient à subir etc... Je consultai *Makuala*, puis *Lusala*. *Tsakala*, lui aussi, me fournit quelques renseignements. J'étais sur la voie... Au prix d'un « matabiche », cadeau alléchant, *Matundu*, ouvrier maçon de la mission, me vendrait son secret : il m'apprendrait la langue occulte, le latin, ou plutôt « le français » (comme disaient les non-initiés) des Bakhimba. Seulement *Matundu* baragouinait des choses impossibles, comme *tsàfara* et *buó tsyorr!* dont je ne comprenais pas un traître mot, avec tout mon bagage de kiyombe! Pour comble d'infortune, il refusa de traduire. Cela était pour lui la mort, assurément : les esprits et les compagnons vengeraient cruellement pareille félonie!

Plus tard, j'eus un boy très intelligent, nommé *Lutete*. Celui-ci se riait de ses congénères qui se faisaient scrupule de révéler le secret. Je lui dois une foule d'informations. Au cours de mes voyages, je trouvai l'occasion de m'aboucher avec des Bakhimba, d'anciens Bakhimba, des maîtres ès *makhimba*..., de voir leurs fétiches, et, le connu me servant à élucider l'inconnu, je pus recueillir des gerbes assez fournies. J'eus l'heur d'attraper l'oiseau dans son nid, à *Tsinga Masisa* et ailleurs (2). Des néophytes et des catéchumènes me contèrent des épisodes entiers de leur vie dans la secte. Je réussis même à faire causer le *ntenda*, mystagogue de Khele et croyant que j'étais déjà au courant de tout, qu'il ne me manquait que quelques explications supplémentaires, le brave homme

(1) *Mayombsche Namen* (overdruk uit *Onze Kongo*), Louvain, 1912. — Nouvelle édition, Louvain, 1934.

(2) Voir Planche II.

se mit à réciter les *zinvila*, formules sacrées, et m'apprit les divers tabous et prescriptions de la secte...

Voilà l'histoire de ce livre. Ce que j'y ai consigné n'est pas une découverte dont je puisse m'enorgueillir : c'est à mes informateurs Noirs que j'en suis redevable.

Les méthodes d'investigation.

Les révélations des premiers explorateurs de l'Afrique Centrale, l'œuvre gigantesque des hardis pionniers de la civilisation, la volonté tenace d'un Roi prudent et sage, la reprise enfin de l'Etat Indépendant du Congo par la Belgique ont attiré l'attention de l'univers entier sur notre grande colonie et sur les peuplades qui l'habitent : le commerce et l'industrie y trouvent de nouveaux débouchés; la science et la religion y trouvent un nouvel et immense champ à défricher... Mais, à mon humble avis, les recherches scientifiques faites sur les « primitifs » ont souvent été très mal conduites. Aussi n'offraient-elles guère de matériaux solides et durables. Cela est dû à plusieurs causes :

Maint savant se laisse traîner à la remorque de ses préjugés religieux ou philosophiques. Quand je lis toutes les insanités que Frobenius et Schurtz, par exemple, croient pouvoir mettre sur le compte de nos nègres, je ne sais vraiment qui d'entre eux est le plus à plaindre, des savants ou des Noirs!

D'autres chercheurs ne connaissent pas la langue, les usages, le caractère des indigènes. La plupart des agents Blancs au Congo ont une confiance aveugle dans leur interprète; on parle un congolais factice, qui ferait mauvaise figure à côté des bribes de français ramassées par nos miliciens flamands au cours de leurs quelques mois de caserne. Dès lors, les boys et les capitats peuvent faire accroire les sornettes les plus fantastiques à qui ne sait contrôler ce qu'on lui dit.

Enfin, il y a des théoriciens, qui font preuve d'un zèle,

très louable d'ailleurs, à collationner des données ethnographiques de toute provenance, mais qui semblent manquer de discernement pour juger de leur authenticité et de leur valeur scientifique. Or, comme le disait naguère encore P. Rijckmans (1), « dans la masse des écrits consacrés aux coutumes des non-civilisés, beaucoup ne valent absolument rien, ne sont que les racontars de témoins qui n'ont pas compris ».

Nous croyons, pour notre part, avoir échappé à ces écueils. Nous rendons compte des faits comme nous les connaissons, sans aucune pensée de derrière la tête, sans tendance à priori, persuadés qu'un savant sérieux ne peut récuser un livre émanant d'un catholique parce que l'auteur est catholique. Catholiques, nous savons que notre religion est la vraie et qu'une autre VÉRITÉ ne viendra jamais l'ébranler. *Veritas Domini manet in aeternum*.

Notre vie se passe parmi les indigènes et l'exercice même de nos fonctions apostoliques nous donne l'occasion, nous impose l'obligation de nous assimiler la langue et d'apprendre à connaître les mœurs de ceux que nous évangélisons.

Tous les détails qui suivront ont été recueillis au Mayombe (et ailleurs) de la bouche d'initiés à la secte ou d'anciens Bakhimba; la plupart des données ont été confirmées par plusieurs personnes, et parfois nous avons pu les contrôler de nos propres yeux. Ce n'est pas un seul, c'est une bonne douzaine, disons plutôt une bonne vingtaine d'indigènes bien renseignés, consultés en des endroits différents et en des circonstances favorables, qui nous ont fourni la matière de cette monographie.

Le Bas « Kongo » et le « Mayombe ».

Nous parlons des Bakhimba principalement de cette partie du Bas-Congo qu'on appelle communément le Mayombe.

(1) *Dominer pour servir* (p. 138), Bruxelles, Dewit, 1931.

Le Bas-Congo, ou le pays qui s'étend des deux côtés du cours inférieur du fleuve appelé (à tort) « Congo », est habité par diverses tribus de « Bakongo ». Ce *ba-*, préfixe pluriel de la classe personnelle, n'a rien à voir ni avec le Bas, ni avec le Haut-Congo. *Kongo* (*Dikongo*) est le pays; *Nkongo* (< *Mukongo*), plur. *Bakongo*, les habitants; *Kongo* (*Kikongo*) est la langue de « Kongo ».

Le « Mayombe », qui antérieurement désignait l'intérieur, le Nord par rapport à Boma, l'Est par rapport à la région côtière, comprend aujourd'hui toute la partie du Bas-Congo, de plus en plus montagneuse et forestière à mesure qu'on se dirige vers le Nord, située entre le Manianga et Kabinda. Mais, tandis que les peuplades du Sud et de l'Est *Bakongo ba Mboma*, *Basolongo*, et *Bawoyo*, ne se diront jamais « Bayombe », les Portugais et les Français du Luangu parlent de leur Mayombe tout comme nous. C'est que le « Mayombe », ni dans le sens primitif, ni dans le sens large moderne, ne correspond nullement à nos limites politiques et n'a jamais eu, du reste, des limites précises.

La population du *Mayombe*, les *Bayombe* (sing. *Nyombe*) ou *hasi Mayombe* (sing. *musi Mayombe*), est assez hétérogène. Elle se rattache aux Bakongo de l'ancien royaume du Kongo; soit par les *Basundi* venus du Manianga par le Luangu (français), soit par une des huit autres tribus qui ont passé le Zaïre (du congolais *Nzadi*) en aval de Matadi, à une époque antérieure à la christianisation du Congo portugais ⁽¹⁾. Au Sud-Est, les frontières, conventionnelles plutôt qu'ethnographiques, de *Kakongo*

(1) Les anciens distinguent ces neuf tribus (*zimvila*, ou *zingudi*, mères) d'après les noms des neuf chefs : *Ntinu* (Roi) Makaba qui départageait (*kaba*) les régions; *Phudi Nzinga*, père de tous les *Vaku*; *Makhuku i Ntinu*; *Manianga Nakongo*; *Numbu Nzinga*; *Ngimbi i Khota*; *Nanga Nakongo*; *Mboma Nakongo*; *Mbenza Nakongo*. (Voir notre étude *Mayomb-sche Namen* : « Hoofdnamensamen ».)

se sont peu à peu effacées, tandis qu'à l'Ouest l'élément prédominant semble être d'origine Kabinda : *Bawoyo* (sing. *Mwoyo*).

Les Bakongo du Mayombe qui ont gardé le plus fidèlement les traditions touchant leur immigration, c'est-à-dire les tribus du Sud-Est; disons : depuis les *Bavungana* de Kangu et des environs vers et jusque Boma et Matadi, ceux-là ont également le mieux gardé l'usage du Khimba. Les *Basundi* occidentaux n'ont pas conservé le pur Khimba : ainsi, ils ne prennent pas un nouveau nom (ce qui pourtant est de rigueur dans la secte authentique) et ne portent à la danse que des grelots en cuivre, au lieu des *zitsalala* traditionnels, capsules de l'arbre *nsalala* (1). C'est dans ce secteur, qui représente à peu près le quart de notre Mayombe, que nous avons trouvé la plupart des éléments compilés dans la présente étude. — En outre, dans cette édition française, nous nous permettrons de temps à autre une incursion en territoire portugais, chez les *Basolongo* de l'antique Soyo : ce que nous marquerons à chaque fois par un tiret. — Pour ce qui est de nos voisins du Nord, nous nous contenterons de citer (plus loin) un auteur néerlandais du XVII^e siècle, qui nous a laissé une page remarquable sur les Bakhimba de son temps dans le royaume de Luangu (ainsi que sur une société analogue en Guinée) (2).

Autant que la chose était possible, nous avons recherché les règles et les usages primitifs de la secte. Nous noterons cependant aussi, s'il y a lieu, en quoi les idées peuvent avoir évolué, et comment la discipline, de-ci de-là, a perdu sa rigueur première.

(1) Voir les chapitres respectifs sur les Noms et sur le Costume des Bakhimba. Tous les objets qui sont reproduits sur les planches de ce livre ont été envoyés au Musée colonial de l'Université de Louvain, excepté les tambours *ndembo*.

(2) *Naukeurige Beschryvinge der Afrikaensche Gewesten...*, door Dr O. DAPPER. Bij Jacob van Meurs, op de Keyzersgracht, A^o M.DC.LXVIII.

Institutions non-khimba : nzo kumbi; eunuques; badunga.

Il ne sera donc pas question ici de la *nzo kumbi*, la case où une ou plusieurs filles nubiles, peintes en *tukula*, poudre rouge, font une espèce de noviciat avant le mariage, comme c'est la coutume au Mayombe et chez les Bawoyo; ni de la *nzo theko*, la petite hutte à l'écart, dans laquelle se retirent les femmes qui ont les règles; ni des féticheurs du *Lemba*, esprit gardien de la paix matrimoniale; ni du « Ndembo » ⁽¹⁾, société secrète (citée plus haut), totalement inconnue ici; ni des eunuques, comme Johnston en a découverts entre Manianga et Sangila, et... comme un certain *Matsiasa Ndolo*, de Kangu, en a vu au cours d'un voyage chez les *Basundi* de Manianga, où il fit la connaissance des *basi Kintiemuna*, les « hommes éveillés » (de *tiemuna*, ouvrir [les yeux], être éveillé). Ces *Basundi*, disait-il, redoutés pour leurs mœurs anthropophages, s'arrachent les cils pour ne pas s'endormir : succomber au sommeil est un crime passible de mort. S'ils parlent de « manger du porc », ils ont en vue un festin de chair humaine. Ce ne fut qu'à grand'peine que *Matsiasa* échappa à leur cruauté : il s'évada de sa hutte pendant la nuit; avant l'aurore il avait déjà dépassé plusieurs villages et put ainsi regagner son village; une femme fut mangée à sa place. Il avait vu les « eunuques » esclaves et prisonniers des *basi Kintiemuna* : c'étaient des malheureux qu'on engraisait comme du bétail et qui étaient destinés à faire les frais de copieux et infâmes repas.

Chez les Bawoyo, de Kabinda, on ne connaît les Bakhimba que d'ouï-dire. En revanche, ils ont, ou avaient,

(1) Le « *ndembo (zindembo)* », au Mayombe, est un grand tambour sphérique, en bois, que l'on bat seulement à l'occasion de la mort du chef (dans quelques régions de l'Est), ou pour rassembler les chefs, lorsqu'un meurtre s'est commis dans le pays. (V. pl. IV.)

Ndembo, chez le P. VAN WING, o. c., p. 10, est synonyme de lieu d'épreuve du *Kimpasi* (donc notre *khozo*); de là le *Kimpasi* même, ou le *Fua-Kongo* (notre *Khimba*).

jusqu'en ces derniers temps, des groupes plus ou moins importants de *Badunga*, hommes masqués et vêtus de feuilles sèches de bananier, que nous avons décrits ailleurs ⁽¹⁾. Le Rev. Dennett en a découvert, avant nous ⁽²⁾, chez les *Bavili* de Luangu, apparentés à nos Bawoyo. Il les appelle *Badungo* « who are the king's policemen, and were chiefly used by him as detectives to deter his people from committing acts of immorality ». Dans la région de Muanda on n'en trouve plus que quelques vestiges.

Avertissement.

Notre travail a été singulièrement facilité par la consciencieuse étude de M. Ed. De Jonghe, professeur à l'Ecole coloniale de l'Université de Louvain. Son étude sur les Sociétés secrètes est une œuvre d'érudition sûre et prudente. C'est lui qui sera notre guide. Lui-même déclare dans son introduction : « Si ce travail n'avait d'autre résultat que de montrer les lacunes de nos documents ethnographiques et de provoquer la communication de renseignements complémentaires, nous estimerions nos efforts largement récompensés ». Puissions-nous avoir contribué à combler ces lacunes!

Nous traiterons successivement les questions suivantes : la dénomination du Khimba; l'admission dans la secte, temps et durée des épreuves; le lieu des épreuves; les cérémonies d'entrée; les noms des adeptes; les déformations artificielles; le costume; éducation, instruction; la danse khimba; la langue occulte; croyances aux esprits et magie; prescriptions et interdictions; les cérémonies de sortie; après l'initiation. En annexe nous parlerons des *Mani* et d'autres confréries, et pour finir, de l'Arc-en-ciel dans la Légende.

Pour tout ce qui concerne la bibliographie, en dehors

(1) Voir *Mayombsche Namen* (nouvelle édition) : « Dansnamen ».

(2) *At the Back of the Black Man's Mind* (p. 132), Londres, Macmillan, 1906.

des sources citées au bas des pages, nous renvoyons à l'ouvrage de M. Ed. De Jonghe. Ajoutons-y, pour être plus complet :

Mgr LE ROY, *La Religion des Primitifs*. Paris, Beauchesne, 1909, pp. 283, 335. — R. P. COLLE, *Confréries indigènes en Urua : Secte du Bulungu* (BULLETIN DES MISSIONS DES PÈRES BLANCS, 1907, pp. 142-150, 175-178; 1908, pp. 136-148); *Secte du Bukabo (Nkimba)*, 1908, pp. 199-207; 230-236; 268-273. — DELEVAL, *Les Tribus Kavati du Mayombe* (REVUE CONGOL., 1913, pp. 258-260). — L. BITTREMIEUX, *La Société secrète des Bakhimba* (extrait de notre 1^{re} édition, dans la REVUE CONGOL., 1911, pp. 162-169).

Les *Annales du Musée du Congo* consacrent quelques pages au Khimba, mais le travail de M. E. DE JONGHE, plus fouillé et mieux documenté, les a mises hors d'usage.

Nous avons donc pu utiliser les ouvrages et articles parus sur le sujet qui nous occupe. Cette monographie pourtant n'est pas un agglomérat de ce qui a été dit ailleurs. Bien au contraire. Maints détails inédits, puisés à la source première, nous mettent à même de contredire certaines affirmations de nos prédécesseurs, sans crainte d'être contredit à notre tour.

On trouvera peut-être que notre étude est « trop spéciale ». Mais c'est là tout juste ce que nous voulions. N'est-ce pas la multiplication des monographies qui doit rendre possible une étude d'ensemble véritablement scientifique?

M. De Jonghe a donné à son étude le titre de « Sociétés secrètes au Bas-Congo », de préférence à d'autres qui préjugent la question débattue. Il ajoute à bon droit : « encore faut-il qu'une surproduction d'hypothèses ne fasse pas perdre de vue le soin du détail et de la réalité » (1). Précieux conseil qui trop souvent est oublié!... Ramassons soigneusement les épis avant de lier les gerbes... Au fait, que savons-nous, dans l'état actuel de la science, de l'homme soi-disant primitif et de sa psychologie? Il sera

(1) O. c., p. 4.

donc prudent de ne nous inféoder à aucun système préconçu. Aussi, si nous nous servons des termes : « secte, adeptes, idole, enchanteur », etc., c'est pour nous conformer à l'usage reçu, et non pour juger en dernier ressort la nature intime des choses. On ne sera jamais trop précis, trop exact dans les termes employés. C'est la raison pour laquelle nous n'aimons pas traduire les termes indigènes. Nous préférons les paraphraser d'après les explications des indigènes eux-mêmes, et de nous servir des mots « barbares » usités par les Noirs, plutôt que d'exposer le lecteur aux conceptions fausses et erronées qu'engendrent presque inévitablement les traductions. Jusqu'ici on s'est tiré d'affaire avec les « mauvais esprits », les « bons esprits », les « fantômes » ou les « revenants » ; mais tous ces concepts-là sont étrangers à nos Noirs réels, vivants, pensants et parlants... Qu'on n'attache pas trop d'importance non plus à des formules comme les suivantes : « Secte secrète, Société, Ecole », etc., mais qu'on en cherche la véritable signification dans les chapitres qui en traitent plus longuement.

Enfin, nous espérons que cet ouvrage aidera quelque peu à faire connaître plus exactement la vie du Noir. Nous ne nous le dissimulons guère : beaucoup de choses ne seront pas absolument claires à la première lecture, mais nous aimons à nous persuader que toutes les difficultés seront levées, dans la mesure du possible, si le lecteur veut prendre patience et lire attentivement jusqu'au bout.

CHAPITRE II.

DENOMINATIONS.

Khimba, bakhimba et synonymes; « zunga », « balula »...
Orthographe.

La dénomination la plus commune des membres de notre Société secrète, dans les limites tracées plus haut, est celle de *bakhimba*. Le substantif *khimba*, comme *thangu*, soleil, *phidi*, hotte, *pfumu*, chef, *tsusu*, poule, *ndoki*, ensorceleur, *mbote*, bon(té, *nganga*, féticheur, *nzo*, maison... appartient à la classe préfixale *n- zin-*.

Une petite digression linguistique trouve ici sa place. La nasale dure *m* ou *n* (d'après les cas) < *mu* est celle du préfixe singulier des classes nominales *mu- ba-* et *mu-mi-*, et du pronom personnel (de la classe personnelle) singulier, comme complètement infixé.

Elle n'a aucune influence phonétique sur la consonne qui suit : par exemple

mvika < *muvika*, esclave, pl. *bavika*,
nkazi < *mukazi*, épouse, pl. *bakazi*,
nlangu < *mulangu*, eau, pl. *minlangu*,
ndimvonda (*m* < *mu*), je l'ai tué.

La nasale douce *n* < *ni* joue un grand rôle dans la grammaire congolaise, spécialement en kiyombe. C'est la nasale des classes *n- zi(n-* et *lu- zi(n-*, ainsi que de la plupart des noms à double préfixe, et du pronom préfixe ou infixé de la première personne du singulier. Elle donne lieu à une série de changements phonétiques, dont voici les principaux :

ni + k = kh, p. ex. . . *khimba*, radical *kimba*,
dikhapa, robe des Bakhimba;

$ni + t = th$	<i>thangu</i> , radical <i>tangu</i> , <i>luthata</i> , fidélité;
$ni + p$ ou $v = ph$. . .	<i>phidi</i> , radical <i>vidi</i> , <i>vili</i> , <i>buphovi</i> , qualité d'avocat (<i>phovi</i>);
$ni + f = pf$	<i>pfumu</i> , radical <i>fumu</i> , <i>kipfumu</i> , dignité de chef;
$ni + s = ts$	<i>tsusu</i> , radical <i>susu</i> , <i>kitsuisulu</i> , ombre;
$ni + l = nd$	<i>ndoki</i> , radical <i>loki</i> , <i>kindoki</i> , sorcellerie;
$ni + m = mb$	<i>mbuene</i> , je voyais (parfait de <i>mona</i>), <i>bambuene</i> , ils me voyaient (parf. de voir);
$ni + n = nd$	<i>bandàta</i> , qu'ils me portent (<i>nata</i> , porter). etc...

En outre, tandis que la nasale *mu* attire sur elle-même l'accent dynamique du mot (excepté devant *s* ou *f*), la nasale *ni* renforce l'accent de la consonne suivante, même si celle-ci est devenue la première, comme c'est le cas avec l'aspiration.

La forme pronominale du préfixe *mu-* ou *m*, $n < mu$ est *u*; celle du préfixe $n < ni$ est *i* (ou *yi*). — Pour les autres préfixes nominaux, c'est le préfixe entier d'après la classe respective : *ba-*, *mi-*, *zi-*, *lu-*, *di-*, *bu-*, etc.

Ces règles, absolues en *kiyombe* (sauf le changement phonétique $ni + v =$ parfois *mv*), valent également, en une grande partie, pour les autres dialectes *kikongo*, par exemple l'aspiration *kh*, *th*, *ph*, sous l'influence de $n < ni$, même si le *n* initial est conservé : *nkhimba* en *kisolongo*; ailleurs l'aspirée de *ph* devient même très forte et tend à supplanter le *p*.

A noter aussi : le préfixe *ba-*, pluriel de la classe personnelle, qui souvent s'emploie « abusivement » pour des substantifs d'autres classes : *khimba*, plur. *zikhimba*, ou bien *bakhimba*; *ndoki*, pl. *zindoki*, ou *bandoki*; *nganga*, féticheur, pl. *zi-* ou *banganga*; *ditoko*, jeune homme, pl. *bamatoko*...

Pour ce qui regarde le sens étymologique du mot

« khimba », on peut y voir un dérivé du verbe *kimba*, *kimba moyo*, être courageux, vaillant de cœur. En effet, « *kukimbidi ko moyo*, dit-on, *buna kuzungu ko*, si tu n'as pas de courage, tu ne deviens jamais khimba ».

Comme synonyme et titre honorifique on dit aussi : *mbuangu* plur. *zimbuangu* ou *bambuangu*, c'est-à-dire *mbuangu zi Mbumba*, les bakhimba du serpent que nous appelons Arc-en-ciel. (V. plus loin.) En langue occulte des Bakhimba, même parfois en kiyombe usuel, on dit : *mbuamvi*, *zimbuamvi*.

Mbuamvi lutyufu, plur. *mbuamvi zi lutyufu*, est l'appellation réservée à tout candidat de la secte qui est trouvé inapte, ne vient pas à bout des épreuves et est dispensé des exercices ultérieurs. Cette épithète, *-tyufu* ou *-tyuf'* appartient en propre au kikhimba et... au Kasai, où elle s'emploie adjectivement et exprime, en pur kiluba, une qualité négative, une déficience, par exemple *bianza bilufu* (avec *u* bref et *f* bilabiale fricative); les deux mains vides; *munzubu mutufu*, dans la maison où il n'y a rien; *muntu wa fatufu*, un homme qui n'est pas d'ici, n'y connaît rien, qui ne vaut rien.

Les Bakhimba se nomment entre eux : *Mbuamvi*, variante *Tsipuamvi* ou *Tsiphuamvi*, par exemple *Mbuamvi Lutefe*, Camarade Lutete.

Nluangu, plur. *baluangu*, en langue occulte *nluamvu*, *buluamvu*, *baruamvu*, est un autre nom des adeptes. Il fait allusion à la terre blanche (*nluangu* = *phezo*) dont ils se couvrent tout le corps, et aussi à leur double fétiche *Thafu Maluangu*, représentant *Mbumba Luangu*, l'Arc-en-ciel.

D'après la conviction générale, au Bas-Congo et ailleurs, *Mbumba Luangu* est un serpent gigantesque qui sort de l'eau, grimpe sur les arbres et s'élance dans les airs, pour aller se baigner plus loin dans une autre eau. C'est bien

cet Arc-en-ciel, qui paraît être l'objet médiat du culte fétichiste chez les Bakhimba (1).

Khimba (ki-) *Mbumba* (ki-), ou encore *Luangu* (ki-), s'emploie collectivement pour : l'institution des Bakhimba.

De même le substantif verbal *zungu* (ki-), de *zunga*. *Zunga* ne signifie pas « isoler », comme nous l'avions cru d'abord nous-même, mais : faire rond, faire tourner..., à peu près *zietumuna*, faire tourner les adeptes (rond-slingeren; *zietumuka*, rondzwirrelen), une des épreuves que doivent subir les candidats-bakhimba lors de la cérémonie d'admission. De là *zunga* : enrôler dans la secte; *zungisa* : faire enrôler; passif *zungu*, subir l'épreuve, et *zungu* (ki-), le (ki)khimba.

Les Bakhimba s'appellent aussi : *bazungulu*, *bazúngu*, ceux qui ont subi l'épreuve, qui appartiennent à la secte.

Balula (verbe) : changer, renouveler. Le premier jour a lieu cette « rénovation » des candidats et leurs noms sont « changés ».

Siotubuka (verbe) désigne la cérémonie de clôture, lorsque les Bakhimba sont frappés de verges et lavés dans la rivière.

Divuala, ou *khozo*, est l'endroit plus ou moins caché dans la forêt, le camp habité par les Bakhimba pendant tout le temps des épreuves. De même, les féticheurs et les chefs font leur noviciat dans un divuala.

Toutes ces notions seront longuement expliquées dans la suite (2).

Orthographe.

Il nous reste à dire un mot sur notre orthographe congolaise.

(1) Voir à ce sujet les chapitres relatifs à la Croyance aux esprits, et l'Annexe II.

(2) Cf. P. DE LODDER, *Onze Kongo*, 3^e année, p. 354.

Voir aussi notre *Mayombsch Idioticon*, « Erasmus », Gand, 1923. Le volume III (Bibliothèque Congo, Bruxelles) est épuisé.

Nous suivons l'alphabet « Anthropos », simplifié (1).

Les VOYELLES, longues ou brèves, sont au nombre de cinq : *a* (pur), *e* (français è), *i*, *o*, *u* (fr. *ou*).

Les diphtongues sont : *au* et *ou*;

en outre : *ia*, *ie*, *io*, *iu*, (*i* assyllabique)

ua, *ue*, *ui*, *uo*, (*u* »)

et les triphongues : *iau* et *uau* (*i u* »)

-*andi* dans *nyandi*, lui, elle, *yandi*, avec lui..., *wandi* (un homme) de lui, etc., se prononce *a* (presque *e* dans le néerlandais *vent*).

Les voyelles finales sont «murmurées».

LES CONSONNES SONT :

b, bilabiale sonore;

d, postdentale sonore;

f, dentilabiale fricative sourde;

g, pré-gutturale sonore (toujours combinée avec la nasale : *ng*);

h, aspirée légère : dans *kh*, *th*, *ph*;

k, pré-gutturale sourde;

l, postlatérale;

m, nasale bilabiale;

n, nasale postdentale;

p, bilabiale sourde;

s, dentilabiale fricative sourde;

t, postdentale sourde;

v, dentilabiale fricative sonore;

w, bilabiale fricative sonore;

y, palatale fricative sonore;

z, postdentale fricative sonore.

Ajoutons-y :

n, nasale gutturale, que nous écrivons *m*, dans

(1) Cf. *Grammaire du Kiyombe*, par le R. P. L. DE CLERCQ. Biblioth. Congo, Bruxelles.

quelques mots seulement, devant *w* ou *u*, par exemple, *mwi*, entendeur, au lieu de *nui*;

n, nasale palatale, que nous écrivons *ny*;

pf, dentilabiale africative sourde;

ts, postdentale africative sourde.

Les nasales, bilabiale et postdentale, peuvent être longues : *m*, *n*, par suite de leur combinaison avec la nasale *mu* ou la nasale *na* (dans la conjugaison du verbe) : *ndikūmona*, pour *ndikummona*, je le vois (*m*, pronom infixe); *bañata*, pour *bannata*, ils portent (*n* < *na*, copulatif verbal).

La nasale simple ne se trouve que dans les combinaisons *ng*, *nd*, *mb*, *nz*, dans le radical du mot. Elle nasalise légèrement la voyelle précédente : *tanga*, compter; *landa*, aller chercher; *kamba*, dire; *banza*, penser.

Accents.

L'accent principal, en règle générale, tombe sur la première syllabe du radical : il renforce la consonne de cette syllabe et attire l'accent quantitatif (de temps) sur la voyelle qui suit : *Lumbu*, jour; *diBakala*, homme (l. vir); *nZambi*, Dieu.

L'accent musical ou chromatique s'écrit (') pour le ton élevé, (˘) pour le ton bas : *ndimvanga*, je fais; *ndivánga*, j'ai fait; *ndivànga*, que je fasse.

Il y a un accent musical secondaire, que nous ne marquons pas, sur le préfixe syllabique des radicaux dissyllabiques, et sur la pénultième syllabe des radicaux polysyllabiques : *lúlonga*, assiette; *dibakála*... Un exemple qui résume les règles des différents accents : *tuSāmbíla*, prions : *Sāmbidíla*, prier pour.

Nous ne parlons pas de l'accent oratoire, qui s'attache au mot principal de la phrase.

CHAPITRE III.

ADMISSION DANS LA SOCIÉTÉ SECRÈTE.

Temps et durée des épreuves.

Age et autres conditions requises; filles khimba...; différents groupes de Bakhimba. — Pourquoi l'initiation? — Temps et durée.

Il n'est pas facile pour les Européens d'apprécier l'âge des Noirs, et les Noirs eux-mêmes ignorent leur âge. Cette seule remarque explique en partie les nombreuses divergences des auteurs qui se sont efforcés de déterminer l'âge requis pour l'admission au khimba. Nous pensons qu'au Mayombe l'âge des récipiendaires est communément de 10 à 18 ans; mais cette règle s'accommode d'exceptions assez fréquentes. Du reste, tous ceux qui le désirent, hommes libres ou esclaves, peuvent être reçus, moyennant l'autorisation du chef. Un même individu peut reprendre les exercices du khimba, au moins pour y participer, jusqu'à trois, quatre fois.

Seuls les déments sont exclus, parce qu'il est fort à craindre qu'ils ne sauraient pas garder le secret.

On ne reçoit pas les femmes, à l'exception de deux ou trois filles, parfois davantage, qui instruisent les adeptes ou subissent elles-mêmes l'épreuve en vue de remplacer plus tard une collègue émérite. Voici leurs noms: *Kongo* (1), *Mbondo*, *Maleso*, *Mfuka*, *Mantenda*, *Ki Kheba*, *Kitsumuna*. Les informations qui me sont parvenues au sujet des deux premières sont concordantes. *Mantenda* — *Lambi*, chez les Basolongo — a libre accès au camp des

(1) Voir Planche I, n° 2.

Bakhimba, à titre de maîtresse de danse, quoiqu'elle ne soit pas initiée. Nulle part au Mayombe on ne m'a parlé de plus de sept personnes du sexe. *Kitsumuna*, si elle est du nombre, vient toujours en dernier lieu.

Il y a encore un profane (*kinguanda*) qui est admis au *divuala* : c'est un garçonnet qui porte le nom de *Mavinda*. Dans certaines régions, à Vugu, par exemple, chacun des grands bakhimba avait, dit-on, un petit boy *Mavinda* à sa disposition. C'était là certainement un abus.

Enfin, il y a le petit *Mawobo*, l'Éructateur, que nous retrouverons à la danse des Bakhimba.

Chez les Basolongo de Soyo, il n'y a pas que les garçons, mais aussi des hommes adultes et des femmes, au « vuala ». Parmi celles-ci, à côté de *Lambi*, on a *Mbondo*, *Kinkheba* (= *Kikheba*) et *Kinsungila*; la plus élevée en dignité s'appelle *Kinthumba*, tandis que *Kongo* est un dignitaire masculin. Ils connaissent également le petit messager *Mavinda*.

Différents groupes.

Chez les Bakhimba du Mayombe le nombre de filles est donc limité. Mais il n'en est pas de même pour les garçons. Ordinairement chaque « région » aura un ou plusieurs camps de Bakhimba. La région (*tsi*) est une entité politique, constituée par un groupe de villages appartenant le plus souvent à différentes tribus ou sous-tribus, de même qu'un village se divise en différents clans, d'après les différentes « ngudi », mères, c'est-à-dire d'après leur origine matriarcale respective. Ainsi le clan, la sous-tribu, la tribu... ne sont que l'extension de la famille. La famille elle-même (*dikànda*) est un besoin pour l'individu et un gage de sécurité. Aussi, pour toutes les affaires qui intéressent chaque groupe social, on consultera le chef du clan, du village ou de la région, et, dans les affaires de famille, celui qui est investi de l'autorité principale : l'oncle maternel. Ainsi, là où leur autorité s'est maintenue, le *pfumu*, chef, et le *ngudi khazi*, l'oncle matriarcal, doivent

préalablement donner à leurs sujets ou neveux l'autorisation de s'adonner aux pratiques du *khimba* et de se bâtir un village à eux. Le *ntenda*, chef de la secte, est ordinairement *capita*, ou premier ministre du grand chef.

Rien d'étonnant, dès lors, qu'au morcellement des juridictions corresponde une différenciation de plus en plus marquée, dans les us et coutumes, à mesure que l'on s'éloigne de l'origine commune. Au contraire, il est bien plutôt étonnant que les divergences dans les rites et les observances de la société secrète ne soient pas plus profondes, et que la langue occulte, par exemple, et l'ensemble des pratiques se trouvent être les mêmes, ou à peu près, sur une si grande étendue de territoire. En tout cas M. Lemaître ⁽¹⁾ doit s'être trompé quand il parle de « deux écoles » au Bas-Congo. D'ailleurs le *khimba* n'est PAS non plus une école de féticheurs... Il n'y a PAS d'honoraires fixes, ni pour les leçons, ni pour l'épreuve, ni pour l'adjuration. Ceux d'entre les adeptes qui soutirent du vin de palme font la part du maître; celui qui ne sait pas sa leçon, celui qui quitte prématurément le *khimba*... doit payer l'amende. Mais tous, maître et adeptes, escomptent le butin facile de provisions de bouche, qui seront mises en interdit; ajoutez nombre d'autres avantages ⁽²⁾.

Pourquoi l'initiation ?

Le Noir ne sait pas trop pour quel motif il fait son entrée dans la secte : pour danser, pour apprendre les chansons, pour ne pas se rendre ridicule, parce que les anciens, eux aussi, l'ont fait... Le « pourquoi » échappe totalement à sa vision.

Une réponse cependant m'a particulièrement frappé. C'est celle-ci : « On instituera des réunions de Bakhimba plutôt et en plus grand nombre, lorsque et parce que le

(1) Assertions de M. LEMAÎTRE, chez E. DE JONGHE, *o. c.*, p. 25.

(2) Voir le chapitre des Privilèges et Tabous.

nombre de *bandoki*, ensorceleurs, croît outre mesure » (1). Les *bandoki* sont ceux qui rendent malade et cherchent à tuer leurs victimes pour les « manger », d'une manière invisible aux profanes. Or les danses et les fêtes publiques organisées par les Bakhimba doivent les distraire de leurs obscures machinations, de sorte que, momentanément du moins, ils oublient leurs jalousies et leurs haines.

Le grand fléau que les Basolongo de Soyo prétendent combattre efficacement par l'institution de leurs « Bakhimba » est ce qu'ils appellent, du nom d'un genre de fétiches bien connu (en kiyombe *Khita*), le *Nkhitānsi* (*Nkhita a nsi*), espèce de furonculose, en kiyombe *makulu*, causée, évidemment! par les envoûteurs. Et les initiés eux-mêmes se chargeront de pourchasser les coupables pendant la nuit : s'ils voient dans une case du feu qui flambe, c'est qu'un *ndoki* s'y est réfugié; ils entrent avec fracas et éteignent le feu à coups de bâtons; ils détruisent les chimbecks de ceux qui leur semblent suspects; quelquefois ils font intervenir le *nganga Senga*, le devin, qui doit décider si oui ou non leurs prisonniers, car ils font des rafles et des arrestations, sont dignes de mort... Tout cela, d'accord avec le chef du village (2).

Une raison accessoire pour procéder au khimba, c'est la reconstruction des villages. Des chefs m'ont assuré que,

(1) Même motif chez le P. VAN WING, *o. c.*, p. 12, pour le *Kimpasi*. Cfr. *ibid.* (passim), les esprits *nkita*. Le *nganga Kimpasi* n'est autre que le féticheur de *Nkita* « mort de la lèpre », un tout vieux ressemblant lui-même à un *kisimbi nkita masa*, à un esprit *nkita* de l'eau.

(2) Comme médication de la maladie *Nkhitānsi*, les féticheurs spécialistes (du *Khita*) préconisent le massage et le bain de vapeur (*kiabi*), réitérés plusieurs jours de suite et jusqu'à deux fois par jour. Pour masser (*zôla*) tout le corps, ils se servent du cœur des bananiers *mphongo* et *tiba*, cuit dans l'eau, et mélangé avec une plante entière de *mbia*, mauvaise herbe à picots, pilée, et de la poudre de bois *tukula*, et la chair de quelques noix de palmier. Pour le bain de vapeur, on creuse un petit puits en terre (le *diyowa*), devant lequel le patient s'accroupit, couvert d'une large étoffe ou couverture; on chauffe des *makuku*, nids de fourmis, qu'on mettra un à un dans le *diyowa*, et sur lesquels on versera l'eau qui doit donner la vapeur salutaire. Résultat : il y a des cas de guérison nette.

sans le khimba, ils ne trouvaient plus moyen de rassembler les jeunes gens pour leur faire bâtir des chimbecks un peu convenables.

Durée des épreuves.

L'époque d'entrée dépendrait donc et du caprice et de la coutume, et de motifs superstitieux et sociaux. Les solennités peuvent commencer et finir en tout temps, pendant la saison sèche aussi bien que pendant la saison des pluies (mi-octobre à mi-mai). Leur durée est (ou fut), en règle générale, de quatre saisons (deux ans), et jadis le temps d'épreuve était encore plus long : quelqu'un me parlait de cinq ans.

Aujourd'hui tout s'arrange parfois en six ou même en trois mois, mais ce n'est plus là le véritable khimba : les hommes valides et les jeunes gens doivent se relayer pour aller travailler chez les Blancs.

A moins d'accident, tous les adeptes participent ensemble à toutes les cérémonies; ils sont tous « frappés à mort » le même jour; ils « ressuscitent » et sont « lavés » ensemble à la cérémonie de sortie.

Au Soyo on reste dans la société pendant un an et demi au minimum; auparavant il fallait jusqu'à cinq ans.

Quand une femme était admise chez les Bankhimba, étant enceinte, tous étaient obligés d'y rester (sauf dans les cas de force majeure, de maladie, par exemple) jusqu'à ce que l'enfant fût né et sevré, donc près de quatre ans.

Les filles *Kongo*, *Mbondo*, et leurs compagnes s'il y en a, font avec les garçons leur entrée au *divuala*. Elles s'y rendront encore à diverses reprises, tout en se gardant bien d'enfreindre les prescriptions relatives à leur sexe.

Il faut noter spécialement qu'elles sont dispensées de divers exercices et qu'elles vont loger à leur village. Au jour de la « résurrection » elles sont battues comme les garçons. Pendant le temps de l'épreuve il suffit qu'elles

portent une ligne blanche (de *phezo*) sur la joue, tout près des oreilles. On les rencontre aux fêtes de danse et au bain de sortie.

Il arrive qu'un enfant, un malade..., soit renvoyé au bout d'un jour : il va de soi que ces *mbuangu zi lutyuf* ignorent la plupart des secrets de la secte.

Si l'un ou l'autre membre est emmené du *divuala* par une main sacrilège, ou même si l'on n'a fait que le laver, si, par crainte du Blanc, la confrérie est suspendue en tout ou en partie, les membres sont dispensés *ipso facto* des formalités qui restaient à accomplir et ne sont plus tenus, paraît-il, de s'assembler si ce n'est pour la cérémonie de sortie.

En cas de maladie, de démence, ou de contrainte subie, le sujet est obligé de calmer le *nkisi Mbumba*. Aussi, tout adepte qui sort prématurément de la secte, boit un *mbonzo nkisi*, mélange de diverses herbes, préparé et administré par le *ntenda*, en l'honneur de *Mbumba*. C'est comme une purification rituelle. La transgression peut être purement matérielle : rien n'y fait. Où il y a transgression, il y a péché. Et quoique, au fond, il voudrait bien hâter, d'une manière ou d'une autre, la fin des épreuves, l'adepte résistera, pour la forme ou par crainte superstitieuse, à toute contrainte qui le ferait sortir du khimba. J'ai connu le cas où tout un groupe de ces jeunes gens en blanc, qui se rendaient à un village voisin avec tout leur attirail de danse, fut encerclé par des chrétiens, conduit triomphalement au bassin de natation de la mission, et poussé dans l'eau pour le bain final. Cette fois-là le *ntenda* aura dû distribuer ses breuvages et ses absolutions par douzaines!

CHAPITRE IV.

LE LIEU DES EPREUVES.

Le « *divuala* », campement des Bakhimba. — Le sanctuaire du Thafu; le « *diyowa* ». — La cour de la résurrection.

Un *buala* (pl. *mala*) ou *di)vata* (pl. *mavata*) signifie : lieu d'habitation, village etc.; tout comme les hommes, les animaux ont leur « village ». Au cours de mes pérégrinations j'ai vu un « village » composé d'une seule hutte dont le tenancier, un aliéné, occupait simultanément les emplois de bourgmestre, d'échevin et d'administré! Il paraît qu'il s'entendait bien avec... lui-même.

Le village des Bakhimba, comme nous avons noté plus haut, s'appelle *divuala* ou *vuala* (*vwala*), pl. *mavuala*, ou encore *khozo* pl. *zikhozo* (*nkozo*, pour *nkhozo*, dans le chant sur *Lusala*, chez le P. Goedleven), c'est-à-dire : maison de campagne..., sauf le confort moderne! De même les chefs, anciennement, avant leur investiture (*biala*) ⁽¹⁾, ainsi que les grands féticheurs, avant de prendre possession (*vanda*) de leur fétiche, devaient ou doivent passer un temps déterminé dans un *divuala* ou *divundu*.

Le mot *divuala* me paraît apparenté à *vuanda*, s'asseoir, abusivement : demeurer : *vuala* serait à *vuanda* ce que, par exemple, *munquala* est à la variante *munquanda*, profane, c'est-à-dire non-khimba; ou *ngô muala*, contraction de *ngoma muala*, à *ngô muanda*, tambour de guerre; cfr. aussi *kala*, être, et (avec double suffixe *-ālālā* ou *-ādālā*)

(1) Voir *Mayombsche Namen* (nouv. édit.) : « Hoofdmansnamen ».

kandalala, *kandadala*, être en permanence. *Vundu* dérive de *vunda*, se reposer. *Khozo* est une forme substantive d'un verbe passif *kozo* : *koza zimbongo* signifie : percevoir de l'argent, se faire payer des dettes (*schulden invorderen, innen*)..., quoique je ne voie pas clairement de quel payement il s'agirait ici.

Au *divuala* il n'y a ordinairement, pour toute habitation, qu'une misérable hutte, composée d'un mauvais toit et de vieilles parois. C'est un endroit isolé, situé à proximité du village des profanes, dans la forêt ou dans la brousse. Je ne sache pas que les chemins qui y conduisent forment une croix, comme le prétend le P. Goedleven ⁽¹⁾, ni que des fétiches armés y montent la garde, comme dans le *Kimpasi* du P. Van Wing ⁽²⁾.

Chez les Basolongo il y a un *evuala* à part pour les femmes, interdit aux *Zinkhimba* du sexe fort pendant les trois ou quatre premiers mois. Le *nkhozo* y comprend en effet plusieurs *mavuala*, dont un est situé non loin du village, de préférence sous un *nkazia* (*Anacardium occidentale*), et entouré de feuilles de palmiers. Il y a trois sentiers qui conduisent au *nkhozo* : un pour les non-initiés, un pour les Bakhimba, et un troisième réservé à leur chef principal *Nebaku*. Au *nkhozo*, me disait encore mon rapporteur Solongo, on loge comme des bêtes : pas de lit, pas de natte..., pire qu'une étable.

J'ai eu la fortune de voir un *divuala*, entre autres ⁽³⁾ à Tsinga Masisa. Les adeptes avaient pris la clé des champs. C'était un grand toit usé sur quatre vieilles parois de chimbeck, formant un quadrilatère, avec une large fente à l'un des coins, fente servant d'entrée et de sortie et qu'on pouvait boucher par deux ou trois piquets. Tout à l'entour, sous la toiture proéminente et sur les façades, était appendue une théorie de *bisenge* ou *bisenzi*, jupes de Bakhimba

(1) Voir DE JONGHE, p. 29.

(2) *O. c.*, p. 15.

(3) Voir Planche II.

en fibres de palmier, puis des feuilles et des fibres destinées à la fabrication de ces robes, des chapeaux teints en blanc façonnés au moyen de rachis de feuilles de palmier, des *zikhoze* ou cerceaux de lianes dont on se sert pour monter sur les palmiers, des souricières, etc. (1). L'intérieur était horriblement malpropre. Des couches grossières en planches (*mabuzu*) de parassolier (*nsenga*), soutenues par des bâtons et recouvertes de feuilles et d'écorces d'arbres, en guise de nattes, s'alignaient en rond. On voyait s'étaler aussi les instruments habituels du sexe fort : des couteaux, des cerceaux de lianes, un fusil à caillou, des calebasses pour le vin de palme; puis, des fusils de bois pour les tournois (2), des chapeaux de Bakhimba, des colliers de perles de bois... Seulement on avait emporté ou caché la statuette du double fétiche, les petits tamtams de danse (3) et autres objets.

Le sanctuaire; le « *diyowa* ».

Pour le sanctuaire de *Thafu Maluangu*, le fétiche de la secte (4), alias *Mbumba Luangu*, Arc-en-ciel, on réserve d'ordinaire un endroit au fond de la hutte, contre le milieu de la paroi. Devant lui on creuse le *diyowa*, un petit fossé, en forme de croix, qui est d'usage aussi dans d'autres cérémonies en l'honneur des esprits. Les descriptions qui m'ont été faites de ce *diyowa* ne sont pas concordantes. Voici la forme qui m'a été donnée pour la véritable : une croix tracée dans une circonférence de 0,20 à 0,30 m. de diamètre. *Thafu Maluangu* est fixé en terre (en A), adossé contre la paroi de la case et légèrement incliné en arrière, *Matundu*, l'une des deux figurines, ayant la face tournée en haut. Dans la rigole se trouvent : en *a*, deux moitiés de noix de palmier; en *b*, quelques petits piquets de

(1) Voir Planches I et II.

(2) Voir le fusil de la Planche XI, n° 1.

(3) Voir Planche III, n° 3; Planche VII, n° 6.

(4) Voir le *diyowa* de la Planche VI, n° 1.

bois de *lubota*; en *c*, un *disevi*, coquille marine plate, et un *zinga*, coquille marine longue; en *d*, quelques petites feuilles de palmier fichées en terre.

Près du *Thafu* on a planté un *dilemba-lemba*, de l'autre côté de la circonférence un *disisa-sisa* ou un *mutsanga-lavu* : deux plantes fétiches qui constituent ensemble le *tsiku*-protecteur du village des Bakhimba.

Un mot sur ces différentes plantes. Le *lubota* (v. plus haut), *Milletia Demeusei*, est une légumineuse à bois très dur; souvent arbre sacré, par exemple de *Dilemba*, fétiche du mariage. « Ses feuilles, dit le Fr. Gillet ⁽¹⁾, cueillies au chant du coq et cuites à l'eau, donneraient un breuvage efficace contre les vers intestinaux ». Le *dilemba-lemba* ou *lemba-lemba*, *Brillantaisia alata*, est une acanthacée, « de *lemba*=adoucir, garantir du sortilège » : la plante porte au calme. Plante fétiche, plantée dans les villages, aux endroits où l'on juge les palabres : elle aurait la vertu de porter au calme et de forcer les palabreurs à arranger les différends, sans se fâcher; si l'un d'eux se fâchait, on l'expulserait aussitôt. Ses feuilles servent à assaisonner le poulet » ⁽²⁾. Au Mayombe le *dilemba-lemba* s'emploie pour maint fétiche. *Lemba buala* veut dire : consacrer le village en aspergeant les huttes, le foyer, la place publique..., d'une espèce d'eau bénite : *buala bulembolo*, le village est béni. Le *disisa-sisa* ou *disisa*, — *lisisa* en Woyo, *nthurdululu* en Solongo, — qu'on trouve dans les endroits humides, donne une baie rouge sucrée, remplie de graines qui peuvent servir de condiment. Le *mutsanga-lavu* — *tsanga-valu* en Woyo, *ntsanga-vala* en Solongo — est une espèce de *mukhuisa* de la lisière de la forêt. Toutes les deux sont des plantes médicinales et « fétiches ».

Quant au *tsiku* (protecteur), il existe d'autres « fétiches » du même genre, comme le *tsiku* de *Phanda*, de l'esprit

⁽¹⁾ Plantes principales de la région de Kisantu. (*Annales du Musée du Congo belge*, 1910.)

⁽²⁾ *Ibid.*

préposé au vin de palme : ce *tsiku* est planté le long des sentiers de la forêt; et celui de l'esprit *Simbu*, qui est planté sur la plaine du village, à côté de sa statuette ou de l'arbre qui lui est dédié.

D'après mes informateurs, un autre *diyowa* de *Thafu Maluangu* n'aurait qu'une rigole en forme de croix. On y dépose trois coquilles : le *zinga*, le *nzelele* et le *disevi*, ainsi qu'un fruit rond aplati et dur, le *thumbu* de l'arbre *ntumbu*. Les Bakhimba qui soutirent le vin de palme y versent tous les jours une offrande, les prémices de la précieuse boisson, en l'honneur de *Mbumba*, afin qu'il accorde au généreux donateur une abondance de *malavu*.

Ces objets fétiches ont une signification symbolique, bien conservée chez les *Bawoyo* ⁽¹⁾. Ainsi la coquille *zinga*:

*Zinga ki buphati,
zinga ki bungaga,
uzinga ayi nkieto va buala,
moyo fuate kienzuka.*

La vie profane (?),
la vie de féticheur :
pour vivre avec une femme au village,
il faut avoir l'âme claire (=calme).

Le *nsoso* (= *nzelele*?) :

*Tà nsoso (ou tà mfioto), mina nyinga.
Siffle entre les dents et avale la colère.
C'est-à-dire passer outre... pour une fois.*

Le *thumbu* :

*Thumbu Mvemba utumbudidi diambu :
butu ayi longo.*
La noix *thumbu* dédiée au grand fétiche *Mvemba*
t'a averti d'une palabre (imminente) :
(c'est le devoir de) la parenté et de l'affinité.

(1) Voir notre étude : Symbolisme in de Negerkunst. (Congo, déc. 1930.)

A propos de l'offrande du vin de palme, notons que des offrandes se font également en l'honneur d'autres esprits. En voici quelques exemples... L'esprit *Tsimba* séjourne dans un *dikuku*, fourmilière, près de la rivière Kiabi, au Tsundi occidental : tout passant doit y déposer une feuille, sous peine de ne pas trouver de femme!... ou encore de n'avoir que des *zitsimba*, enfants jumeaux, fétiches eux aussi (1)... De même, *Khinda* réside dans une motte de terre, le long du chemin qui conduit à *Lutala* : il fortifie (*kindisa*) les jambes du voyageur qui lui offre un caillou... *Nkuebo*, un grand *nkisi* de *Mongodolo*, jouit d'un feu allumé devant lui... *Phanda*, de *Vaku*, habite sous terre et régit les palmiers : les descendants de *Phudi Nzinga* lui offrent du vin de palme dans un petit pot fixé en terre entre deux fleurs mâles de palmier (*mienge*), deux bananiers et un *dilemba-lemba*.

Devant le *diyowa* (pour revenir à notre *divuala*) se font les purifications rituelles de tous les péchés et peccadilles que les adeptes peuvent avoir commis.

Mais rien de tout ceci ne se voyait au *divuala* que j'ai visité à *Tsinga Masisa*, probablement à cause du relâchement dans la discipline... Une place de cinq mètres carrés s'étendait devant la hutte. Tout autour, une bananeraie qui avait été préparée et plantée par les récipiendaires au commencement de cette même saison des pluies. Parmi les bananiers, des fèves et autres fruits indigènes. Là, et plus loin dans la forêt, ils ont leurs palmiers, qui, aussi longtemps que dure leur productivité, sont et demeurent, en vertu du droit indigène, leur propriété personnelle, même après que la société s'est dissoute.

En pays Solongo le fétiche de la secte, correspondant au *bumba di Mbumba* du Mayombe, est le petit paquet en tissu de raphia, contenant, entre autres objets, une racine tordue : le fétiche mère de *Nkhitansi*, le *Nkhita* de la

(1) Voir *Tsimba* et *Nzuzi*, dans *Mayombsche Namen*.

terre ⁽¹⁾. Il a sa place réservée dans le *vuala*. Comme plantes sacrées du *ntsiku*, on cite l'*elemba* (notre *dilemba-lemba*), le *ntsanga-vala* (notre *mutsanga-lava*) et le *nthundululu* (notre *disisa-sisa*). Dans l'*eyowa*, où l'on verse du vin de palme, se trouve un petit tamtam de 10 à 20 cm. de long.

La remarque du P. Butaye ⁽²⁾ est tout à fait applicable au Mayombe : « Dans le voisinage des Blancs, là où autrefois l'initiation se pratiquait à quelques pas de la route, on peut voir les initiés s'enfoncer plus profondément dans la forêt. Ils cherchent à se soustraire à tout regard indiscret; ils craignent beaucoup la risée des Blancs ». Il faut cependant ajouter que cette coutume païenne, tombée plus ou moins en désuétude, trouve actuellement, grâce aux encouragements de certains Européens, un regain de faveur. (J'écrivais ceci il y a vingt-cinq ans.) Depuis, on a pu constater que dans certaines régions la coutume du khimba réapparaît à des intervalles de quelques années, probablement quand il y a assez de jeunes gens en âge d'entrer dans la secte.

La cour de la résurrection.

Outre le *divuala* proprement dit, il existe un autre lieu d'épreuve : la cour de la résurrection appelée *nlembe*, située plus à l'écart, à proximité d'un village abandonné, à la bifurcation d'un sentier. C'est là qu'on transportera les « morts » (d'une mort apparente), qui seront réveillés par le *ntenda*, pour ressusciter à leur nouvelle vie. Là aussi sera creusé un *diyowa* pour la grande cérémonie. Ce *diyowa* ⁽³⁾, de structure plus simple que les autres, est usité également dans les cérémonies étrangères au khimba.

On remarquera, à l'inspection des Planches, que le nom-

(1) Voir ci-dessus : Admission..., et plus loin : Croyances.

(2) Voir DE JONGHE, *o. c.*, p. 30.

(3) Voir Planche XIV, n° 2.

bre d'excavations du *diyowa* est très variable. Un nègre en donnait cette explication : quand les adeptes sont peu nombreux, il suffit d'un seul puits; si, au contraire, il y en a beaucoup, on en creuse d'autres aux quatre extrémités de la croix ⁽¹⁾.

D'ailleurs les *mayowa* diffèrent d'après les régions, comme aussi d'après les fétiches. Chez les *Bawoyo*, qui habitent un pays sablonneux, le *diyowa* domestique, en terre dure, avec fossette dans laquelle le guérisseur verse des mixtures bienfaisantes, est monté sur un petit escabeau en bois. Le Musée de Tervueren en possède un spécimen.

(1) Voir cérémonie de la « résurrection ».

CHAPITRE V.

CEREMONIES D'ENTREE.

Préparation immédiate. — Complainte des mères. — La mort symbolique: « ngulu thongo » et narcotique. — Variantes autour de « la mort ». — Le grand jour de la résurrection; le serment. — Variantes sur la résurrection. — Imposition du nouveau nom. — L'épreuve des filles khimba. — Le « phezo » et la résurrection définitive. — Mort et résurrection chez les Bakhimba de Soyo.

Les divers auteurs qui se sont occupés de l'initiation des Bakhimba sont loin de s'accorder. Cela n'est pas pour nous étonner : l'initiation s'accomplit dans le plus grand secret, et les récits qu'en font les Noirs sont d'ordinaire inexacts et incomplets; même chez les plus sincères il sera impossible de surprendre l'ordre de succession et de temps. Les résultats de mon enquête personnelle, menée dans des régions différentes, sont parfois contradictoires. On trouverait sans doute plus d'uniformité, si l'on s'en tenait au khimba, tel qu'il se pratique chez les descendants d'un même fondateur de clan : *Nanga, Phudi Nzinga...*, ou dans une même confrérie de la stricte observance... Quoi qu'il en soit, les renseignements obtenus, tels que nous les avons triés et classifiés, révèlent du moins un fonds commun à toutes nos institutions de Bakhimba du Mayombe.

Préparation immédiate.

Au jour fixé pour l'entrée il se tient une réunion chez le grand chef, sous l'autorité et le haut patronage duquel la

société secrète recrute et formera ses adhérents. Il y a foule dans les chimbecks et sous les vérandas. De tous les villages d'alentour s'amènent, à la tombée du soir, sous la conduite d'anciens Bakhimba, des jeunes gens et des adultes, le fils d'un tel et le frère d'un tel... La plupart trouveront où se loger chez un ami ou une connaissance du village. Au surplus, tout le monde a ses entrées libres dans une hutte du chef ou sous la *muanzu*, abri public.

Le Noir se fait vite à tout... Rien dans sa physionomie ne trahit la solennité du moment, et l'on ne souffle pas mot des épreuves qui attendent le novice. Celui-ci prend sa part du plat commun, boit un bon coup de vin palmiste, mais ne paraît guère songer à l'adieu imminent.

Au soir les adeptes sont au grand complet. Aussi bien ils se sont déjà présentés auparavant chez le *ntenda*, le maître du khimba. Ils se sont déjà exercés à la danse, d'après ce que d'aucuns m'assurent, sous la conduite d'anciens Bakhimba, pendant une ou deux semaines à l'avance. Si cette information est exacte, on serait fondé à dire que la dernière répétition a lieu en ce moment. Les gaillards dansent donc, par couples, à la façon khimba..., jusque bien tard.

Un signal retentit. Alerte générale... Bientôt les lumières sont éteintes, les feux ne brasillent plus, les femmes et les autres *binguala*, profanes, sont rentrés dans leurs chimbecks. Tout est silencieux... La cérémonie commence.

Les candidats profitent des obscurités de la nuit pour se dépouiller du « vieil homme », je veux dire de leurs vêtements, dont le *ntenda* ne manque pas de s'emparer. Il s'agit maintenant de « mourir », c'est-à-dire d'être tués (1). Car ces deux notions : *mourir* et *tuer*, sont corrélatives : on ne meurt pas sans être tué; l'homme meurt, c'est que Dieu l'a tué; ou encore : tel *nkisi*, envoyé par tel *ndoki*, l'a « mangé ».

(1) *Fua kimpasi* chez le P. STRUYF, et chez le P. VAN WING, *o. c.*

La scène de la mort apparente a lieu, d'après les meilleurs témoignages, — confirmés par ceux des Basolongo, — pendant la nuit et au village. Le *ntenda* commence par une courte instruction sur la cérémonie dont il s'agit et explique les prescriptions rudimentaires du khimba. Puis les *bangaga*, féticheurs (dans le sens large), c'est-à-dire les anciens, les docteurs ès *makhimba*, si l'on veut, chantent, sur le rythme du tambour de danse, la complainte des mères et des parents sur ceux qui vont mourir..., telle que je l'ai entendue chez les *basi Kinanga* (de Khele), descendants de *Nanga Nakongo* ⁽¹⁾.

(Dorénavant nous marquons d'un astérisque (*) les mots en langue occulte qui se rencontrent de-ci de-là. Cette langue occulte n'est pour ainsi dire pas connue jusqu'à présent. Nous en avons relevé un vocabulaire assez étendu, plus de 400 mots, qu'on retrouvera à la fin de cet ouvrage.)

Complainte des mères.

A bana bam' e!
Vuidi muan'andi dila bene.
A bana bam' e!
Kuna makhundi kuna matsiasa.
A bana bam' e!
Ku 'labudi sele ki ngulu thongo.
E Luangu e!
Vuidi muan'andi dila bene.
E Luangu e!
Minu wo ndiaku ibútu yaku!
E Luangu e!
Vuidi muan'andi etc...

TRADUCTION :

Ah mes enfants !
 Qui a un enfant pleure beaucoup (par compassion).
 Ah mes enfants !
 (O mon gars, combien tu vas souffrir) des lianes de *khundi*
 et des feuilles de *tsiasa*.

(1) Voir note, p. 17.

Ah mes enfants !

(Au khimba on te flagelle) : tu y vois une tranche du porc gras.

O *Luangu* o !

Moi ton frère qui suis né avec toi.

O *Luangu* o !

Qui a un enfant, etc...

La mort symbolique.

Ngulu thongo, en kikhimba *ngulu *thhomvo*, le grand porc, est le cryptonyme du petit fouet *tsese*, faisceau de rachis de folioles de palmier, dont on se sert pour chasser les mouches, et... pour flageller les candidats de la secte. (M. Deleval ⁽¹⁾ se trompe évidemment quand il dit que le *gulu tongo* consiste (j'entends exclusivement ou surtout) en de gros morceaux de banane trempés dans un mélange épais de terre blanche.) La description de ce fameux porc gras leur a fait venir l'eau à la bouche ! La bête, disaient les loustics, a été préalablement tondue : les poils, c'est la chlorophylle qu'on a détachée des rachis ; le gros bout (*kilo di tsese*), c'est le derrière (*dikola*) ; l'autre bout, plus mince, c'est la queue ; la terre blanche qu'on leur fera goûter, c'est la graisse ; les petits cailloux et les fibrilles, qu'on trouve parfois dans le *phezò*, sont les nerfs et les os du cochon. Et quand les bleus leur demandent naïvement comment sont ces os, on leur donne une réponse évasive : « Oh ! si durs, ces os-là..., *kubùkuta ko mvese ngulu thongo*, pas moyen de les écraser sous la dent..., *bukuta tsindu, kàmba ngey' ubùkuta yau?* tout comme on ne croque pas un caillou, quoi!... mais dites donc, préférez-vous un morceau de la cuisse ? ou bien de la queue ? » En d'autres mots : voulez-vous recevoir les coups par le gros bout ou bien par l'autre bout ?

Le *ngudi nganga*, féticheur principal, prend les *bikele*, petite statuette à double figure représentant *Mbumba*

(1) *L. c.*, p. 258. — Cf. aussi le P. DE CLEENE, chez DE JONGHE, *o. c.*, p. 33.

Luangu, le grand fétiche de la secte ⁽¹⁾. Les gars boiront pour la première fois le *mbonzo* d'herbes fétiches, boisson narcotique ou boisson de la mort de l'esprit *Mbumba*. Sur une natte (*lubongo*) le féticheur étend le fétiche mère, c'est-à-dire le petit paquet de *Mbumba* « que les ancêtres nous ont transmis » : de la terre blanche, de la terre rouge (*ngunzi*), des *bisemo*, fruits de l'arbre *semo*, un *ditonde*, des semences de calebasse, un *kiala-mioko*, petit fruit dur à forme de poire, fendu en deux, des fruits de *khandikila* et... un prétendu grêlon ramassé et conservé par les *nganga*.

Un autre khimba nomma trois éléments : du *phezo*, terre blanche, pris de la tête de *Thafu*, comme symbole des esprits et particulièrement de la secte de *Mbumba*; du *lukhengoso*, herbe tranchante, symbole du glaive, c'est-à-dire de la puissance de *Kongo*, mère de la secte ⁽²⁾; des *thete zi tsava*, semences de calebasse, qui symbolisent l'intelligence. Ainsi, l'initié *Lutete* est appelé parfois « l'intelligent » et « l'enfant de Mbondo » ⁽²⁾.

Un troisième, qui fut admis dans la secte à *Phuka*, me parla de raclures (*komba*, frotter, racler) de *lusaku-saku*, de *dilandu*, et de *lutete lu dinene*, semence de la grande courge dont on mange la chair.

Le *semo* est un remède fétiche bien connu : « *Ubáka semo*, dit le proverbe, *bùka mbua imbela!* tu as le remède, traite donc le chien qui est malade », c'est-à-dire aide où tu peux aider... Le *ditonde* ou *di)tondi* est le *Lentinus Tuberegium*, comestible quand il est jeune, mais qui à la longue devient crayeux, et dont les raclures entrent dans la composition de certains fétiches. Le *kiala-mioko*, de l'ar-

(1) Voir *Thafu Maluangu*, ou **Thasu*, soit *Matundu* et *Malanda*, Pl. I, n° 2; III, n° 5; VII, n° 2; XIII, n°s 1 et 2; V, n°s 1 et 3. — Pl. V et X donnent *Matundu* et *Malanda* séparés, mais ayant appartenu jadis au même socle. Sur les genres et les variétés de *bikele* (Pl. VII, n° 2), voir *Zimvila*, p. 110, leur consécration, voir p. 178.

(2) Voir au chapitre des noms.

bre *muala-mioko*, est le symbole de la générosité : *kuala mioko*, étendre les mains ouvertes ⁽¹⁾. Le *ndingi*, qu'on appelle aussi *masuba ma nzazi*, urine (coagulée) de la foudre, est le copal fossile, plutôt rare au Mayombe. *Lutete*, une semence, *lu tsava* ou *lu khalu*, de la cucurbitacée *Lagenaria vulgaris*. *Lusaku-saku*, pl. *zitsaku-saku*, espèce de jonc odoriférant, *Cyperus* sp. : « les parties noueuses des racines, dit le Fr. Gillet ⁽²⁾, fournissent une pulpe employée contre la douleur et pour parfumer les fétiches ». — A Kisantu l'étymologie de ce mot serait « *saku* : lumbago, douleur des reins, de par l'emploi des racines ». Quoi qu'il en soit, *sakumuna nkisi* veut dire : exciter un fétiche, en mâchant et crachant sur lui du *lusaku-saku*, pour lui donner de nouvelles forces (hem kracht bijzetten [³]) et transporter avec lui une maladie, un ouragan, etc., dans un village, une hutte, sur une ou plusieurs personnes, que le féticheur désigne du geste. Ainsi les petites cornes *mbambi zi Luanda* servent à adjurer la foudre et à la jeter sur un ennemi ou sur sa case... Tel féticheur à le pouvoir magique (*ku tsi loka*) d'empoisonner votre nourriture (*dimba bidia*), de la rendre nuisible, en crachant des herbes mâchées (*sakumuna*) sur son fétiche, sur votre personne ou sur votre manger...

Le *dilandu* = intelligence, réflexion, de *landa*, suivre, *landula*, méditer, examiner (*nagaan*), donne aux élèves le sens des choses du khimba. Ce doit être le *Sasabu* de la région de Kisantu, *Thonningia sanguinea*, une balanophoracée : « *Sasabu*, corruption de *sasuba*, qui veut dire guérir, soulager. Petite plante croissant en parasite sur les racines des arbres. Au moyen de ses boutons écailleux, les Noirs font deux attouchements de chaque côté du bas-

(1) Ce *kiala-mioko*, ou parfois une main ouverte étendue, se retrouvent dans les dessins et sculptures symboliques des Bawoyo; cf. notre *Symbolisme in de Negerkunst*.

(2) GILLET et PAQUE, *o. c.*

(3) *Kimpasi*, p. 49.

ventre pour guérir l'incontinence nocturne d'urine » (1). « Je n'ai appris que plus tard, m'écrivait le R. Fr. Gillet, que la dite plante est employée par les féticheurs : elle sert à préserver les cases des maléfices; elle n'est pas connue comme narcotique ».

S'aidant de la pointe d'un couteau, le prêtre se met donc à racler ces ingrédients, et les raclures sont gardées dans un récipient spécial (*mbungu kikongolo* ou *nkudu* — même nom chez les Basolongo —) ressemblant assez bien à une petite cruche à lait, et qui me fut montrée avec des airs de grand mystère, à Khele.

Le *mbonzo*, boisson de la mort, quel qu'il soit, est présenté aux aspirants-bakhimba... Les *banganga*, in casu les anciens initiés, en prennent un par le collet, ou plutôt par le cou, et lui infusent la liqueur. Le patient étend les bras, et maître *Ntenda* s'empresse de faire tourner trois fois son fétiche *Thafu* autour de chacun des bras du candidat, et secoue deux fois la double statuette à grelots tout près du pli du coude : « *wa!... wa!...* ». Ensuite il teint de *phezo* le front du récipiendaire, trace une ligne en longueur sur les bras, et une autre autour des poignets. Un des anciens le saisit à l'improviste par la main et lui fait subir un double mouvement de rotation, en le faisant tourner sur lui-même et autour de son tortionnaire, jusqu'à ce que *lu!* il tombe à terre. On crie : « *O nani fuidi e! o nani fuidi e!* O! un tel est mort! » Deux ou trois camarades portent le « cadavre » dans une case voisine... Tous les candidats passent par cette épreuve de la mort, tous aussi sont emportés dans la morgue.

Variantes autour de la mort.

Ailleurs, pendant que les « morts » gisent encore à terre, couchés sur le dos, le *nganga* en chef frappe la terre

(1) GILLET et PAQUE, *o. c.* Je me permets de douter de cette « corruption » du mot.

de son gourdin à droite et à gauche de chaque cadavre, et prononce ces mots en kikhimba :

**Fuabukidi e! *tsyō! il est mort! tsyō!*

et les assistants de chuchoter: *O! fuidi!* il est mort...

Un de mes informateurs, le *ntenda* de la région de *Khele*, ajoute qu'on roule (*vindubula*) le mort à terre, pendant que le chœur entonne un chant funèbre :

*A *suluwidi kuandi,*

*A *suluwidi kuandi e!*

**Kiphuamvi kibuela kuḿona ko e!*

Il est bien mort lui,

Ah ! il est bien mort !

Le khimba, je ne le verrai plus !

C'est ainsi que pleurent sa mère, son frère et sa sœur...

D'après d'autres, c'est à ce moment-ci que la boisson de mort est administrée.

Quelques-uns m'ont assuré qu'on gratifie le nouvel adepte, le mort, d'une bonne raclée. On se servirait à cet effet de *mabuzu*, bois de parasolier, et de *zitese*, fouets en nervures de folioles de palmier. — Même chose chez les Basolongo. — Mais d'autres trouvaient cela peu vraisemblable, la résurrection qui a lieu le lendemain étant le fait capital : or, personne n'aurait le courage de « ressusciter » si mourir était déjà si dur ! Ainsi raisonnait un certain *Matundu*.

« Et maintenant, les gars, maintenant que vous êtes bien morts, il s'agit de vous taire... ; sinon, ce sera la mort définitive ! » Tous, profanes et bakhimba émérites, sont de cet avis : celui qui ose parler mourra pour de bon !

L'ancien khimba de Phuka, qui m'indiqua jadis la plante de l'intelligence *dilandu*, soutient que les candidats, après la « mort », sont enfermés pendant cette première nuit dans une méchante case où le chef du village a

déversé de l'eau à satiété : *bedi-leka va mbote*, pour qu'ils n'y couchent pas trop à l'aise. La porte est bien fermée, on ne sortira donc pas; on devra satisfaire les besoins naturels dans la case même.

Le grand jour de la résurrection.

Les gars sont encore assoupis quand un léger chuchotement passe de l'un à l'autre : « Vite, le jour approche!... Allons! » Déjà le coq a chanté. C'est le *kitsona*, le premier jour de la semaine indigène qui n'en compte que quatre; c'est le jour sacré, le jour-*nkisi*, et aussi, au dire de la plupart, le jour de la « commutation », de la « résurrection » (1). Tous s'élancent au dehors en costume d'Adam et se rendent dans la forêt, accompagnés des *banganga* et (d'après quelques témoignages) d'un *nganga* de *Dilemba*, fétiche du mariage (2), et de son épouse. Loin de tout commerce humain, dans une éclaircie du bois ou de la haute brousse, on a préparé le *nlembe* (*nlembe nsitu*, si c'est dans la forêt), près d'un *divambu nzila*, jonction de deux chemins : c'est la cour de la résurrection.

Là on commence par raser (*deba*) la chevelure des jeunes « morts », pendant qu'on répète sur un air monotone le chant qui suit, tel que je l'ai entendu chez les *basi Kinanga* :

E ngola nlengo e! — **Themvukila!*
Khi a lumbu idèbo nlengo e? — »
E ngola nlengo e! — »
E nlengo e nlengo e! — »

(1) Les jours suivants se nomment différemment d'après les régions : (*tsona*), *khandu*, *khonzo*, *khenge*; ailleurs : (*tsona*), *khoyo*, *nsilu*, *ntono*. Le jour du repos n'est pas nécessairement le *kitsona*; le jour du marché peut coïncider avec le jour de repos. Le dimanche a pris peu à peu la place du *tsona*. *Ta lumingu* : célébrer le dimanche. On dit que les femmes qui travaillent le dimanche dans la forêt rencontrent des lutins menaçants.

(2) Sur *Dilemba*, voir *Croyances*, p. 162.

O <i>ngola</i> glabre o!	—	Fouet de nervures!
Quel jour aurai-je les cheveux rasés?	—	»
O silure glabre o!	—	»
O glabre o glabre!	—	»

Le *ngola*, silure ⁽¹⁾, est le symbole de la calvitie. **The-mvukila*, c'est le « porc gras » dont nous avons déjà parlé.

Le serment.

C'est là également, à la bifurcation du chemin, qu'on creuse le *diyowa*, dont il a été question, simple petit fossé en forme de croix, comme en creusent les femmes à mi-chemin entre deux villages, quand elles nettoient les sentiers. Cependant ici encore nos témoignages font varier la forme de cette croix, et l'on peut présumer que dans la réalité elle se différencie d'après les contrées. Nous nous en tenons aux *basi Nanga*, chez lesquels ce *diyowa* est identique à celui de *Thafu Maluangu*, dont nous avons parlé au chapitre précédent.

Thafu Maluangu est fiché en terre. Devant lui et en face du *diyowa* les « morts » viennent se ranger, un à un, pour jurer fidélité à la secte, à son règlement, à ses secrets. Cela se passe comme suit : le candidat indique de l'index la statuette fétiche, avec un geste confirmatif, et en quelque sorte comminatoire; il dit : « Toi, *Thafu Maluangu*, en vérité tout ce que je verrai ici, je ne le dirai à personne, ni à une femme, ni à un homme, ni à un profane, ni à un Blanc : sinon, fais-moi enfler, tue-moi! »

Le *nganga* prend la statuette, en frappe trois fois la terre d'un coup double : toc-toc, toc-toc, toc-toc; puis, la serrant des deux mains, il la fait rouler sur la poitrine, le côté, et une jambe de l'adepte. Encore un coup sur la terre : toc-toc! Le gars répète le serment. Sur ce, le prêtre recommence le même exercice de haut en bas, mais en

(1) Ou clarias (?): voir *Les Pêcheries et les Poissons du Congo*, par A. GOFFIN (pp. 84 et suiv.), Bruxelles, 1909.

passant cette fois sur l'autre jambe. Il renouvelle alors son coup sur la terre : toc-toc! L'adepte répète encore son serment. La même opération a lieu une troisième fois, mais en ne roulant que sur la poitrine et le ventre; puis le coup : toc-toc! et un nouveau serment. Pour finir, encore une friction du cou et du dos, un toc-toc et un dernier serment.

Une variante assez importante doit trouver sa place ici. Il s'agit d'une pratique relevée chez les adhérents de *Tsumu Dionga* et de *Koga-nkombe* ⁽¹⁾ et qui existe peut-être ailleurs encore. Avant de rouler le fétiche sur la poitrine et le ventre des récipiendaires, le *nganga* plonge dans du *phezo* mouillé un pilon de forge ⁽²⁾; ensuite il frictionne vigoureusement le patient, jusqu'à ce que, jugeant que cela suffit, il soulève le pilon jusqu'à hauteur de la bouche du pauvre garçon, lui donne la craie à lécher (*venda*), ce qui équivaut à un serment : *venda* ou *leva ndefi* ou *ndefe*, jurer : de ne jamais trahir les secrets du khimba.

C'est ainsi qu'on jure solennellement par certains fétiches, en léchant le minuscule miroir appliqué sur son ventre de bois et qui cache des *bilongo*, remèdes magiques, tout en prononçant des imprécations. Une autre forme de serment est celle-ci : on lèche la paume de la main. Une autre forme est celle-ci : on passe la langue sur l'intérieur de la main, depuis la paume jusqu'aux doigts; puis, en touchant le sol, on prend un peu de terre qui adhère aux extrémités humectées et l'on s'en frotte à la gorge, pendant qu'on affirme catégoriquement « que c'est la vérité ».

Parmi les plus vilaines injures il faut compter l'expression : « *Vènda nguaku*, lèche ta mère », ou, plus explicitement : ses « parties génitales ». La mère et les « parties » sont choses sacrées. Or, c'est par ces « parties » qu'une mère maudit son fils indigne, et l'effet de cette malédiction doit être la mort à brève échéance. Le mystère inhé-

(1) Voir les *Zimvila*, branches du khimba, p. 110.

(2) Voir Planche XIV, n° 1.

rent à l'acte de la génération humaine peut avoir donné lieu à la spiritualisation de ces phénomènes naturels, tout comme les mystères de la maladie, de la mort, etc., ont donné naissance à d'autres croyances superstitieuses.

Le candidat (toujours en train de jurer), debout près du *diyowa*, semblable à celui du sanctuaire de *Thafu*, y ramasse les moitiés de noix palmistes, les trempe dans l'eau préalablement versée dans le petit fossé, les suce et en crache le suc. Il fait de même pour les pointes de *lubota*, les coquillages et les feuilles de palmier, avec cette différence qu'il se sert des coquilles pour puiser un peu d'eau, dont il prend une gorgée, qu'il rejette ensuite. Après quoi, le *ntenda* saisit son gars par le cou; le récipiendaire se baisse et son maître le secoue (*sisikila*) par trois fois. A la troisième fois il l'appelle par son nom en langue occulte, par exemple *Nlefe!* Fusil, c'est-à-dire *Matundu!*

Au même instant le nouveau *Matundu* s'esquive. Mais il ne fuira pas loin, car de tous les côtés, dans la brousse ou dans la forêt, se cachent les anciens « féticheurs de *Mbumba* », tel avec des baguettes (*bisuadi*), tel avec des *mabuzu* de parasolier (*nsenga*), d'autres avec les fameux **themvukila* ou *tsese*, fouets faits de nervures de folioles de palmier, liées en faisceaux, à l'extrémité desquels est attaché un chiffon contenant, selon d'aucuns, du *lusaku-saku*, jonc, du *ditonde*, champignon crayeux, du *semo*, des fruits de *khandikila*, *lutete lu dinene*, une semence de citrouille, du *dilandu*, et du *buangu*, résine de l'arbre *mbuangu-buangu* (al. *nianga-nianga*).

Bon gré mal gré, le fuyard est ramené près du *ntenda*... Ici derechef les témoignages sont discordants, et sans doute la pratique n'est-elle pas uniforme non plus dans les diverses contrées. Pour plus de clarté nous reprenons la description plus haut, en y ajoutant les variantes principales.

Variantes.

Selon d'autres témoins donc, voici ce qui se passe après la mort simulée. Les « morts » sont liés au moyen d'un pagne sur le dos de leurs parents, anciens-bakhimba, qui les transportent jusqu'à la cour de la résurrection. Ils y sont déposés, tout nus, dans un fossé en forme de croix, plus grand que le *diyowa* ordinaire, et ayant des excavations à chacune de ses extrémités. C'est un ex-khimba de *Mbilu*, au sud de la Lukula, qui dessina en notre présence un pareil *diyowa* ⁽¹⁾. Celui de *Tsinga* est plus simple ⁽²⁾ : en forme de croix, à chaque extrémité une excavation.

Les « morts » y sont déposés, de façon que la tête, les mains et les pieds reposent dans un des creux. On m'a assuré que là-dedans ils doivent uriner : quand quelqu'un ne peut le faire, c'est que *bela kadi*, il est malade, et on le roue de coups, jusqu'à ce qu'il l'ait fait, et on lui frotera les yeux avec de la terre trempée d'urine : homeopathie!...

Le *nganga* de *Mbumba* lui passe son *Thafu Maluangu* sur le corps, comme il a été décrit plus haut, mais à partir du ventre jusqu'à la poitrine. Ce faisant, il marmotte de mystérieuses adjurations, que j'ai entendues à *Tsinga Masisa* et qui seront consignées en leur temps ⁽³⁾. Ces adjurations, qui paraissent être très anciennes, reviennent au moins partiellement dans les instructions (*bikuma*) du *ntenda*, et il n'est pas improbable qu'elles leur soient empruntées. Nous pouvons donc les omettre ici. Disons dès à présent que ces instructions mentionnent spécialement quatre *zimvila*, dénomination générique des sous-sectes ^(?) du khimba, « comme elles sont venues de Dieu, dit-on, et comme les ancêtres nous l'ont appris ».

On trace ensuite à hauteur du nombril trois lignes (*ngulu-ngulu*, pl. *mingulu-ngulu*), au moyen de *phezo* et

(1) Voir Planche VI. n° 2.

(2) Idem, n° 3.

(3) Chapitre IX, pp. 98, 110.

de *ngunzi*, terre blanche et terre rouge, indispensable dans tout ce qui se rapporte aux *nkisi*. Pendant cette opération on prononce des malédictions comme celles-ci : « Que ton ventre enfle!... que tes bras et tes jambes se tuméfient..., si tu n'observes fidèlement tous les tabous et toutes les prescriptions de *Mbumba!* » Même ceux qui n'accomplissent pas cette cérémonie sont convaincus que ces lignes réapparaissent sur le cadavre de quiconque est puni de mort par *Mbumba*, pour avoir été infidèle aux commandements de la secte : c'est la malédiction de l'Arc-en-ciel.

Après le tracé des lignes, le *nganga* fait le *tsiodi* comme suit : *tsio, tsio, tsio!* trois chiquenaudes sur le front du patient. Il prend du pili-pili ou poivre de Cayenne (*zindungu*), concassé et mélangé à quelques gouttes d'eau, le met soigneusement dans un petit entonnoir formé d'une feuille, et marmottant des formules sacrées, il presse cette feuille et en exprime quelques gouttes, qui viennent choir dans les yeux et les narines du « mort »... Qui n'en ressusciterait!

Imposition du nouveau nom.

Le « mort » est debout. Tout endolori par les bastonnades précédant ou suivant la mort, réveillé tout de bon par le pili-pili ⁽¹⁾, il s'efforce de faire bonne mine à mauvais jeu, et fait comme s'il revenait de l'autre monde. Par trois fois le *nganga* l'appelle de son nouveau nom en langue occulte, par exemple : *Lutefe!* (c'est-à-dire *Lutete*) et en abaissant le ton : **tsyorr!*... et lui applique à chaque fois la main au... bon endroit ⁽¹⁾. Le père, l'oncle ou le frère s'empare alors du nouveau khimba, le « changé », et si celui-ci n'est pas trop lourd, il le met sur son dos comme on porte un enfant.

Le piment enragé, dont il est question ici, est employé de différentes façons dans les tortures, par exemple pour

(1) Cf. le R. P. VEYS, sur le *fua kimpasi*, chez DE JONGHE, o. c., p. 40.

mater une femme rebelle. Ajouté à la *muamba*, sauce de noix de palmier, au gâteau d'arachides (*kinungu*), etc., même au vin de palme, il constitue un condiment très piquant, très apprécié par... tout indigène qui se respecte. En botanique la plante de pili-pili s'appelle *Capsicum frutescens*. Une devinette décrit ce petit fruit comme « un tout petit cadavre, qui, dès qu'on le mange, se met à brûler » (1).

D'après le P. Goedleven « on chante le nouveau nom » à la résurrection. Je renvoie pour ce point au chapitre suivant.

L'épreuve des filles khimba.

Un intermède pour l'épreuve réservée aux filles bakhimba. A Phuka et ailleurs on n'en connaît qu'une seule, du nom de *Kongo*. Bornons-nous à celle-ci : les autres, s'il y en a, doivent sans doute y passer à leur tour.

Revêtue de son pagne, elle est conduite à la cour de la résurrection, *ku betabalukila*, où l'on est « changé ». Ici, plus de pudeur : on lui enlève son pagne. Ensuite, comme les garçons et en leur présence, elle « ressuscite ». Un ancien, un « Matundu », se courbe en se tenant sur les genoux et les mains. *Kongo* s'installe sur son dos et boit la boisson de la mort. (V. plus haut.) Tous ceux qui sont présents chantent l'élégie :

A vuidi muan'andi dila bene! etc.

Celui qui est maître de cette enfant (sa famille) pleure beaucoup!... Pendant que la fille se maintient en la position décrite, le *ntenda* fait tourner sa statuette fétiche autour de ses bras, comme pour les garçons (2). Puis elle s'agenouille sur le bas du dos de *Matundu* et se courbe en s'appuyant sur les poings. Le maître lui demande son nom : *Widi na?* Qui es-tu? Elle répond en donnant son

(1) Voir notre Recueil d'énigmes du Mayombe. (*Onze Kongo*, p. 318, 1913.)

(2) Voir p. 49.

nom de naissance, et on lui donne un léger coup de *tsese*. Une deuxième fois: *Widi n̄a?* Réponse: *Ndidi nani*, je suis N... Deuxième coup de *tsese*. Une troisième et dernière fois : *Widi n̄a?* Elle répond : *Ndidi Kongo*, je suis *Kongo*.

Tinini! elle s'enfuit! Tous les anciens se mettent à sa poursuite, armés de fouets et de baguettes, et la ramènent. Elle aussi doit payer sa redevance à Mbumba : uriner dans le *diyowa*, etc., si elle veut « changer » comme cela convient, et ressusciter à la dignité de « mère du khimba ».

Il n'est pas étonnant qu'après la rossade obligatoire la pauvre enfant fonde en larmes et reste là assise (*tumbamene*), tout abattue. Mais les frères plus âgés ont vite fait de la consoler en lui donnant un pagne, et un petit *phuva*, morceau de linge pour se couvrir la poitrine, et un *dileso*, mouchoir rouge, qu'elle doit lier autour de la taille pour cacher le nombril.

Le *ntenda* lui apprend ses droits et ses devoirs : puisqu'elle est la *Kongo* des Bakhimba, elle ne peut toucher aucun profane; elle doit s'abstenir des aliments défendus, etc. (V. au chapitre des prescriptions et défenses.)

Le « phezo » et la résurrection définitive.

Notre jeune *Matundu* et les autres ont été gratifiés, ainsi que nous l'avons vu, d'un nouveau nom: ils ont passé victorieusement par les premières épreuves. D'ailleurs un Noir supporte mieux les douleurs que l'infamie; or on le ridiculiserait sa vie durant, si dans le khimba il n'avait pas eu sa part congrue de coups et de souffrances. Il est même déplacé, sinon dangereux, de faire montre de commisération à l'égard d'un parent ou d'un ami : cela peut occasionner des rixes violentes.

Vient le moment du blanchissage... On demande à *Matundu* (et à leur tour, aux autres) : Qu'as-tu mangé d'abord pour *zungu*, devenir khimba? Si le malheureux ne comprend pas la question, on lui administre une nouvelle raclée. Mais sitôt qu'il songe à la terre blanche de la

boisson fétiche et de la mort simulée, et qu'il répond : *Phezo!* on lui donne à manger un peu de cette substance. Puis on l'enduit de *phezo* des pieds à la tête, et il se range de côté pour faire place aux autres.

Quand tous, garçons et la fille (ou les filles au pluriel) sont ressuscités et ont mangé de la terre blanche, les gars se revêtent de leurs *bisengi* ou *makhapa*, jupes en fibres de jeunes feuilles de palmier ⁽¹⁾, les filles ajustent leur ceinture en tissu ou leur mouchoir sur le nombril, les gars nantis du **munquimvika*, bâton servant à la marche et à la danse ⁽²⁾, se rendent au village. Oh! ce n'est pas une marche triomphale : ils ont plutôt l'air de pénitents, de morts ambulants..., et pour cause! Il s'agit en effet de représenter une seconde fois la mort et la résurrection. Or, nous avons vu que ces exhibitions sont assez pénibles... La marche est lente, silencieuse et triste. Sur l'échine courbée les adeptes portent le **munquimvika* (les filles ne portent rien...), en tenant ce bâton des deux mains, en l'honneur de *Thafu Maluangu*, c'est-à-dire de *Matundu* et de *Malanda*, qui eux aussi se tiennent sur un bâton, et en balançant lentement les bras et la tête.

Il y a de ces bâtons qui sont ornés, par le haut, de dessins géométriques ou symboliques, comme celui de la Planche XII, sur lequel est figuré, d'un côté, un lézard ⁽³⁾, stylisé, et de l'autre, un singe. Le premier est probablement le

*Kiphandi ku mbusa diba, kamuene mvilu khoze ko :
ti uma-mona mvilu khoze, nginu umána dia phanda.*

Le lézard (qui s'enfuit) derrière le palmier,

il n'a pas (encore) attrapé (ou : senti) le bord du cerceau :
s'il en avait déjà attrapé un coup,

il aurait pris une ferme résolution d'être plus prudent à
l'avenir... (C'est le cas de tous les téméraires.)

(1) Cf. DELEVAL, *l. c.*, p. 258, et P. DE LODDER, *l. c.*, p. 355.

(2) Voir Planches VII, n° 4; XII, n° 2.

(3) Voir p. 394. Cfr. le même lézard, sculpté sur une porte, trouvé, d'après nos indications, et décrit par N. DE CLEENE, dans son article : Symbolisme in de Negerkunst. (*Congo*, p. 350, mars 1934.)

Le singe peut signifier :

Muana ngondo ki nkila :
ti ka siandi, buna nguandi.

Le jeune singe a une queue :

s'il ne l'a pas héritée de son père, alors c'est de sa mère.

(Tel père, tel fils...)

Les gens du village sont curieux et ce spectacle les intéresse. Parmi cette théorie de bakhimba, plâtrés de terre blanche et étrangement accoutrés, ils cherchent en vain à reconnaître des visages qui leur étaient familiers. Les pauvres malheureux ont l'air profondément navré et humilié. « En vérité, ce sont des simplots (*bivulu*)! puisque d'eux-mêmes ils se sont offerts pour supporter tout cela ». Aussi le reconnaissent-ils eux-mêmes : « N'est-ce pas pour cela qu'ils sont entrés dans le khimba? »

Aidé de ses compagnons, le *ntenda* lie les fibres de leur robe autour des jambes, et d'un mouvement habile les jette à terre. Les voilà étendus sur le ventre (*bukama*). Aucun des adeptes n'a laissé échapper son bâton. Chacun se le remet sur la nuque et reste couché sur place, « morts »... *Matundu* (et, après lui, les autres « morts ») soulève trois fois la tête, comme s'il fallait effort pour se lever.

Tout ceci est accompagné du chant reproduit plus haut :

A bana bam' e! etc.

O mes enfants...

Le *ntenda*, armé de son *tsese* de nervures, lui chatouille doucement *waka waka!* la tête et tout le corps, comme pour le réveiller : le khimba est dégagé de ses liens et se redresse (*numuka*), vivant.

Les filles passent par un cérémonial analogue, mais plus court.

La solennité se termine par une grande danse khimba et, c'est inévitable, par un repas pantagruélique.

Pendant les jours qui suivent, on construit la hutte des

bakhimba, décrite plus haut, et chacun se procure ses ornements pour la danse, ses plantes de bananiers, son vin de palme...

Chez les Bakhimba de Soyo.

Ces cérémonies, du moins dans les grands traits, sont les mêmes chez les *Bakhimba* de *Soyo*. Afin de ne pas trop embrouiller notre description, nous avons préféré noter ici, à la fin de ce chapitre, les divergences qu'on nous a signalées.

Le *ngudi nganga* ou féticheur principal, chez les Basolongo, est *Nebaku* (alias *Baku*). *Ne-* est le préfixe honorifique ordinaire en kisolongo. Leur fétiche principal est le *kalu kia Nkhita* (ou *kia Mbumba*), représentant le *Nkhitānsi*, le *Khita* de la terre ⁽¹⁾.

Après avoir administré au candidat la boisson de la mort, *Nebaku* lui trace deux lignes en terre blanche, depuis les épaules et sur la poitrine jusque sur le ventre; de même sur le dos, vers les reins. On le frappe de gourdins et de fouets (*zitsese*). On le fait courir tant qu'il peut, pendant qu'on bat frénétiquement le tambour (*ngoma*), jusqu'à ce que le malheureux tombe exténué : *fuidi!* il est mort! dit-on. On le roule (*vindubula*) par terre, comme pour s'assurer qu'il est bien mort, et on le transporte dans une méchante case, où il passera la première nuit.

La résurrection a lieu non loin du village, comme au Mayombe. Le serment de garder le secret se fait en invoquant l'esprit *Nkhita*.

Les « morts » sont enveloppés d'étoffes comme de véritables cadavres. *Nebaku* les ressuscite un à un, en leur donnant la chiquenaude *tsyó tsyó!* et une bonne secousse; après quoi il leur impose à chacun un nouveau nom, qu'on chante (comme à Kionzo) ⁽²⁾; sans oublier le pili-

(1) Cf. *Mbumba* et *Nkita* chez le P. VAN WING, *o. c.*, p. 17, et ailleurs. Voir plus loin, aux chapitres des Croyances.

(2) P. GOEDLEVEN, *l. c.*

pili dans les yeux et les narines. Le ressuscité s'esquive, est repris, et attrape une nouvelle raclée. Il mange du *mphezo* et est peint en blanc.

Le *dikhapa* ou robe de danse s'appelle en kisolongo : *nziondo*, **mazianda* en langue occulte. Le bâton de danse s'appelle *mvuala*, comme les sceptres des chefs; *mvual'a kinkhimba*.

Les nouveaux adeptes mangent assis par terre et boivent dans des coupes de bois. Ils construisent eux-mêmes la grande case commune.

Après l'admission des garçons, les femmes et les filles, une à une, doivent passer par des épreuves analogues : boire l'*elandu* (notre *dilandu*), être menacée du *nianga*, sabre, bref : mourir au monde, être enveloppée d'étoffes, être pleurée, et ressuscitée en présence de quatre ou six hommes, avec grand tantam. Trois fois on lui demande son nom. Elle s'enfuit, est rattrapée et enrôlée dans la secte.

CHAPITRE VI.

LES NOMS.

La valeur d'un nom en général. — Liste des noms de Bakhimba. — Sobriquets. — Dictions sur les noms. — Noms chantés. — Dictions sur Mbondo et Kongo. — Noms de Bakhimba et Soyo.

Chez les Noirs, bien plus qu'en Europe, le nom caractérise et spécifie celui qui le porte. « Le nom, dit Foucart ⁽¹⁾ (chez les anciens Egyptiens comme chez nombre d'autres peuples), n'était (ou n'est) pas une simple désignation... Je me bornerai à rappeler ici les innombrables faits qui chez les non-civilisés prouvent que l'imposition solennelle d'un nouveau nom est censée produire un changement essentiel de l'individualité de l'être humain. On sait, par exemple, que l'un des actes constitutifs de l'initiation dans le *n'kimba* congolais est partout le nouveau nom que prennent les néophytes. Mais on a moins bien observé les raisons pour lesquelles ce changement de personnalité est précédé nécessairement d'une mort simulée, pour marquer le passage à l'individualité nouvelle, tandis que rien de pareil n'existe dans le rituel magique de l'Égypte. On a voulu, au contraire, retrouver des similitudes forcées avec les initiations mystérieuses du monde classique; par exemple avec celles d'Eleusis! Il y a là une véritable erreur de méthode scientifique, faute d'avoir su rattacher les faits de ces cérémonies à des principes généraux. La recherche

(1) G. FOU CART, *Histoire des Religions et Méthode comparative*. Paris, Picard et Fils, 1912 (pp. 201, 202 en note). — Voir aussi *Mayombsche Namen* (nouv. édit.), où nous avons donné le présent chapitre, en raccourci.

de ceux-ci aurait amené à constater que précisément les non-civilisés du Congo (pour s'en tenir à cet exemple) ne pouvaient procéder autrement, faute d'avoir su dégager la théorie « dynamique » de la nature intime des noms : tandis que les Egyptiens, et ceux qu'ils instruisirent dans le monde méditerranéen, l'avaient traitée avec assez de méthode pour arriver à se passer de la phase de la mort simulée ».

D'après le P. Van Wing ⁽¹⁾, les éléments constitutifs de l'homme (dans la philosophie des Bakongo) sont : le corps avec le sang; l'âme (spirituelle), principe et facteur de vie, qui réside dans le sang; le « *mfumu kutu*, chef de l'oreille », espèce d'âme sensuelle, qui réside dans l'oreille, fait fonctionner l'ouïe et la vue, et peut aller se promener (pendant le rêve et la syncope); et le quatrième élément intégrant, qui complète l'individualité humaine : le nom. Celui-ci paraît être à l'âme spirituelle ce que « l'ombre » est à l'âme sensuelle, c'est-à-dire une espèce de « double » (*dubbelganger*) : il doit donc changer, quand il y a changement substantiel de l'individu.

Aussi un même individu peut-il avoir plusieurs noms. Je demande à un homme d'un certain âge comment il se nomme. Il me répondra, s'il est sincère, par exemple : De mon nom de naissance je suis *Ngoma* (en l'honneur de *Dilemba*, le fétiche du mariage de son père et de sa mère) ⁽²⁾; mon nom du *khimba* ou du *zungu* est *Tsiku Ngoma*; comme chef je suis *Makai Phumbu* (*Makai*, titre de chef de *Kai*; *Phumbu*, le Pauvre, son nom personnel de chef); le nom que j'ai pris à cause de mon mariage de *Dilemba* est *Kiama*, donc *Makai Kiama* (c'est-à-dire *Kiama-ndongo*, animal légendaire ou préhistorique, de dimensions extraordinaires, qui, abattu, devait être partagé entre les villages de toute une région). Encore mon brave homme ne porte-t-il pas de *zina di khasa*, un nom

(1) *O. c.*, pp. 22 et suiv. — Cf. plus loin : Croyances.

(2) Voir la boîte de *Dilemba*, Planche VIII, n° 3.

que l'on donne à ceux qui ont passé victorieusement par l'épreuve du poison; ni un nom de féticheur (autre que celui de *Lemba*); sans parler des surnoms et sobriquets...

Les noms des Bakhimba, les seuls qui nous occupent pour le moment, ont une signification générale : ils prouvent qu'on a été membre de la Secte de *Mbumba*, l'Arc-en-ciel, et qu'on est initié aux mystères. Ils ont aussi une signification spéciale, consignée dans les dictons que nous reproduirons plus loin.

Il y a vingt et un différents noms des garçons-bakhimba. Chaque nom est choisi à l'avance : on prend généralement celui d'un parent ou d'un ami, qui fut, lui aussi, membre de la secte.

Nous les donnons ici en kiyombe et en langue occulte *kikhimba*. L'ordre de la dignité est observé, au moins pour les quatre ou cinq premiers noms. *Baka* clôt la série.

Noms de Bakhimba.

KIYOMBE		KIKHIMBA
<i>Matundu</i>	* <i>Mbuamvi Nlefa</i>	alias * <i>Phuamvi Nlefe</i> ,
<i>Malanda</i>	» <i>Lamvana</i>	(ou * <i>kiphuamvi</i>) <i>Malamva</i> ,
<i>Makuala</i>	» <i>Tsyufu</i>	» <i>Tsyufu</i> ,
<i>Kikhela</i>	» <i>Tsiserumua</i>	» <i>Tsiseru</i> ,
<i>Nkiama, Ntsiama</i>	» <i>Ntsyananga</i>	» <i>Ntsyananga</i> ,
<i>Masunda</i>	» <i>Masumua</i>	» <i>Masumua</i> ,
<i>Tsakala</i>	» <i>Tsafala</i>	» <i>Tsafara</i> ,
<i>Mavambu</i>	» <i>Maziamvua</i>	» <i>Mazamvu</i> ,
<i>Lutete</i>	» <i>Lutefe</i>	» <i>Ludebo</i> ,
<i>Lusala</i>	» <i>Lusarumua</i>	» <i>Lusaru</i> ,
<i>Lubela</i>	» <i>Luderumua</i>	» <i>Ludero</i> ,
<i>Tubi, Thubi</i>	» <i>Tubumua</i>	» <i>Thubi</i> .
<i>Tsiku</i>	» <i>Tsiku</i>	» <i>Tsiku</i> ,
<i>Luvungu</i>	» <i>Luzumvu</i>	» <i>Luzumvu</i> ,
<i>Nianga</i>	» <i>Niamva</i>	» <i>Niamva</i> ,
<i>Nziuki</i>	» <i>Nziufi</i>	» <i>Nziufi</i> .
<i>Nluangu</i>	» <i>Nluamvu</i>	» <i>Nluamvu</i> ,
(<i>Phezo</i>)	» <i>id.</i>	» <i>id.</i>
(<i>Ngidi</i>)	» <i>Ngirumua</i>	» <i>Ngidi</i> ,
(<i>Thandu</i>)	» <i>Thamvu</i>	» <i>Thamvu</i> ,
<i>Baka</i>	» <i>Dafa</i>	» <i>Dafa</i> .

REMARQUES : 1° Les combinaisons *tsi* et *tsy* en kikhimba imitent sans doute le ki du dialecte Woyo, comme le correspondant gi dans Ngidi, par exemple;

2° La dernière syllabe *-u*, *-mua* est presque imperceptible en kikhimba;

3° La nasale *m* dans *-mvu*, *-mvua*, *mua* se prononce très légèrement;

4° La terminaison *-mvi* de *Mbuamvi*, *Kiphuamvi*, est élidée dans la prononciation devant le préfixe *ma-* : *Kiphua' Malamva*;

5° Les trois noms mis entre parenthèses sont les seuls qui ne soient pas connus partout au Mayombe.

Sobriquets.

Outre le véritable nom khimba, il y en a un autre, une espèce de sobriquet ou une déformation plus ou moins saugrenue du premier. Les adeptes occupent parfois leurs loisirs à commenter ainsi leurs noms respectifs, tout en réglant ce commentaire sur les leçons du *ntenda*. Nous donnons quelques spécimens de cette exégèse nègre. Ils me furent fournis par des *basi Kinanga* et d'autres.

MATUNDU est surnommé *Kimbolo* : *kimbolo ki ngana*, espèce de serpent de la forêt, car son homonyme l'arc-en-ciel est un serpent. En kikhimba il s'appelle *Nlefe*, Fusil, parce qu'il tient le fusil de bois à la danse ⁽¹⁾.

MALANDA passe pour un *Ndoke* ou *Ndoki*, un **Mutsamva ngana*, un Ensorceleur.

MAKUALA devient *Khusu-kuala*, le Perroquet qui a son nid bien haut dans un arbre.

KIKHELA n'est autre que le *Nkaka*, espèce d'Ecureuil qui crie dans la forêt : *nka, nka, nka!*...

NKIAMA se dit aussi *Mbumba* : *mbumba ngana*, un arc-en-ciel.

(1) Voir ce fusil, Planches XI, n° 1; II, n° 1.

TSAKALA (onomatopée) : *Tsakala Mbumba*, le Hochet de *Mbumba*; ou bien, par un jeu de mots : *Mutsiakala*, al. *Mutsiakana*, grande Fourmi noire qui pique les tireurs de vin de palme quand ils sont sur leur palmier.

Tsakala (*sansi* dans la région de Kisantu) : *Oncoba spinosa*, de la famille des Bixacées (de *sansa*, éduquer : employé dans l'éducation des enfants). Arbuste épineux, dont les fruits servent à faire des jouets : les mamans s'en servent pour faire taire les bébés (1).

MAVAMBU, Bifurcation : *Nzila ngana*, un Chemin.

LUTETE, Semence (ici : de calebasse) : *Tsava* ou *Khalu*, *Lagenaria*.

LUSALA : *Lusala lu mbemba*, Plume d'aigle. Le *mbemba* est un oiseau *ndoki*, car il se repaît des cadavres brûlés d'ensorceleurs.

LUBELA... *ubelemina mambu ma Mbumba*, qui s'est approché pour écouter, s'efforce d'apprendre les choses du *khimba*.

TUBI : *Tubi-tubi ki ngana*, espèce de Petit radoteur.

TSIKU : *Tsiku Mbumba*, *Tsiku Phanda*, Parterre sacré de *Mbumba*, ou, par analogie, de *Phanda* (2).

LUVUNGU, Cime d'arbre (dont le feuillage tombe) : *Zitsuki*, Chevelure (qui est rasée chez les Bakhimba).

NIANGA, Herbe à couvrir : *Nsanzu*, Enlèvement, de *sanza*, enlever, piller : il a dû se presser pour avoir un nom, il venait presque trop tard!

NZIUKI, esp. de Fourmi : *Zinziukila zi ngana*, Fourmis (qui remuent la terre), ou, par analogie : *Zitsanguni* ou *Zitsele-moyo*, autre espèce de Fourmis très méchantes.

NLUANGU : *Phezo ngana*, espèce de Terre blanche.

NGIDI (chez les Bawoyo et les Basolongo : Toupie) : *Ntima* ou *Ngiona*, Cœur, battement du cœur.

(1) GILLET et PAQUE, S. J., *o. c.* — Le hochet en question est reproduit Planche IX, n° 5.

(2) Voir plus haut : Lieu des épreuves, p. 38.

THANDU, Savane : *Tseke ngana*, espèce de plaine.

BAKA... *ubáka zi ngana*, celui qui reçoit les huttes (*zinzo*), celui à qui l'on confie le camp, quand les bakhimba sont partis. (Voir plus loin : *zimvila*, dictons.)

Dictons.

Plus pimpants sont les vers ou dictons (*zimvila*) sur les noms des Bakhimba.

Le mot *mvila* (pl. *zimvila*) a diverses significations. Le sens fondamental me paraît être celui de « species », comme on dit l'espèce humaine, « species Jacob », la descendance de Jacob..., sens restreint ensuite : 1° Aux clans familiaux, spécialement aux neuf familles ancestrales des Bakongo mayombiens, dont nous avons déjà parlé; 2° aux genres ou groupes d'institutions fétichistes, comme chez les Bakhimba (voir plus loin); 3° aux dénominations génériques de ces groupes, ainsi qu'aux formules sacrées et aux adjurations propres à tel groupe, tel fétiche, telle cérémonie. Dans un sens plus général, mais qui vient moins à propos dans le sujet qui nous occupe, on entend parfois *mvila* (ou *phila*) pour : manière d'être ou de faire, variété. — *Zimvila*, en tant qu'explication de noms de féticheurs, par exemple, ou de surnoms, se disent également *zikhumbu* (1).

Chez les Bakhimba ces dictons se récitent « recto tono » ou bien sont chantés sur un air monotone. Ils peuvent varier de tribu à tribu, de région à région, selon les aptitudes inventives du *ntenda* et aussi... selon que la mémoire des élèves est plus ou moins fidèle. Ils servent de ralliement en présence des profanes.

Voici ceux qui sont connus le plus communément. Nous les avons entendus à Vungu, sauf ceux qui sont mis entre parenthèses.

(1) Voir *Mayombsche Namen*, vers la fin.

1. MATUNDU *nkulutu muna khozo*.
Matundu est l'aîné dans le khimba.
 2. 3. MALANDA-*sina phangi* MAKUALA.
Qui vient après la souche (?) est le frère de
Makuala.
...*Lutèka matu, lutèka *masemve!*
Prêtez l'oreille et écoutez!...
 4. LUTETE *lu khimba lu muana Mbondo*.
La Semence khimba est l'enfant de *Mbondo*.
 5. LUSALA *lukúmbila yilu *ngenda*.
La Plume s'est envolée haut dans l'air.
 6. 7. KUSÚnda Nkiama, KUSUNDA *Mbumba*.
Où s'élançait *Nkiama*, là s'élançait aussi *Mbumba*
(= *Masunda*).
 8. TUBI *utúbila nkanu ku nganda Luangu*.
Tubi qui a pris la parole dans la cour du Khimba.
 9. TSIKU *usíkika khozo*.
Tsiku qui doit « affermir » le camp des bakhimba.
 10. TSAKALA *ku tseke, Mbumba ku *wemve*.
Tsakala sur le plateau, *Mbumba* vers la vallée (1).
 11. MAYAMBU *nzila khama ku Luangu*.
Bifurcation de cent chemins dans le Khimba.
 12. KIKHELA *ukédila ngolo, tsumu zimvimba*.
Kikhela a trop caqueté, il y a des contraventions à son actif.
 13. LUBEBA *lu tsuka, muana *Namwondo*.
Lubela (Qui s'est approché) le dernier, enfant de *Mbondo*.
- 9^{bis}. *Khozo ikámbu TSIKU Mbumba?*
Y-a-t-il un camp de bakhimba sans Parterre sacré de *Mbumba*?

(1) Voir plus loin, variante sur *Nkiama*.

14. LUVUNGU *nti uvuidi *tsyovo andi.*
Luvungu est un arbre qui possède son camp de bakhimba.
15. NIANGA *ñiangina ku nganda Luangu.*
Nianga qui est très embarrassé (pour trouver un nom) sur la plaine du Khimba.
16. (NZIUKI **nguila, Nziuki *masemve.*
Nziuki (qui remue) le secret, le khimba *Nziuki*.
17. NLUANGU *kuku di *wola, di muana Namwondo.*
 Terre blanche termitière de *phezo*, est l'enfant de *Mbondo*.
18. MANGIDI *nsindu Makhama-mbembo.*
 Monsieur *Ngidi* battement (du cœur) de Cent-voix (= continuuel).
19. 20. THANDU *unkala ayi NIANGA Mbangu.*
 La Savane habite avec l'Herbe du Faïtage.
21. BAKA *ubáka khozo ku nganda Luangu.*
Baka reçoit en propriété le camp de la plaine du Khimba.

Quelques variantes :

sur LUTETE :

Lutete lu tsava buta lutumbu,
lutumbu lu nganga, lu Baku Nganga.

La semence de la Calebasse engendre une pousse,
 une pousse de féticheur, de *Baku* le Féticheur.

Baku Nganga est un des ancêtres des Bakhimba, ailleurs leur grand féticheur actuel. — *Ebaku*, chez les *Basolongo*.

Ou encore l'essai satirique que voici :

Lutete lu kalu musi kilamba,
lambila ngolo, Mbumba Mayombe :
Mbumba Yombe ka kizungu yo ko!

La semence du sac magique (de *Mbumba*) est de Longue durée, dure trop longtemps (l'épreuve de), *Mbumba* du Mayombe : Dans le Khimba mayombien je ne me fais pas initier !

D'autres disent :

Lutete lu khalu musi kilamba, etc...

La semence de la calabasse, etc...

Musi kilamba : un habitant de... *kilamba*, comme si c'était le nom d'un village.

C'est ainsi que les Bakhimba du Sud se rient de leurs frères de l'intérieur du pays.

sur LUSULA :

*Lusala lu khusu lukúmbila yilu *ngenda*

(ou : *Lusala lu mbemba...*) :

lumbu lukúmbila, mbuangu nzenza,

**minkombe mioso *mitembele,...*

*buna matsuela mu ntungu *mawembedele !*

La plume du perroquet s'est envolée haut dans l'air

(ou : La plume de l'aigle...) :

le jour où elle s'est envolée, arrive un khimba étranger,

les corps tous seront secoués par la danse,...

alors les larmes te rouleront de la tête.

Le maître prédit que si *Lusula*, la Plume étant volage, ne connaît pas la doctrine de *Mbumba*, il pleurera de confusion quand un khimba étranger viendra le visiter et lui demandera de faire montre de sa science.

sur NKIAMA et MASUNDA :

Nkiama ku tseke, Mbumba ku Yombe.

Nkiama sur la plaine, *Mbumba* vers l'intérieur du pays.

Ou bien : *Nkiama ku tseke, Mbumba ku *wemve.*

Mbumba vers la vallée.

C'est le double arc-en-ciel : *Nkiama*, celui qui est plus près de l'horizon, et *Masunda*, ici *Mbumba*, celui qui

s'élançe dans les hauteurs et se projette dans les vallées.
Mais...

Nkiama ku tseke ulúta zingangu,
Nkiama de la brousse a le plus d'esprit :

il connaît le mieux la doctrine et les secrets.

Mbumba Luangu, c'est-à-dire *Nkiama* et *Masunda*, ne signifie pas seulement le double Arc-en-ciel, mais aussi sa double statuette dont il a été souvent question.

sur TUBI :

Kithubi-thubi kitúbila mambu.
Le petit radoteur qui parla en palabre.

sur TSIKU :

Tsiku nkisi ku nganda Luangu :
Le parterre du fétiche sur la cour du Khimba.

sur MAVAMBU :

Mavambu nzila khama ku Luangu,
Mavambu nzila khama ku Luangu,
*wetasukula vambu ditúka *nguila,*
*kani di *nsanda kani di *wemba.*

Embranchement de cent chemins au Khimba,...
il nettoie (recherche) l'embranchement d'où provient (son)
ou bien d'en haut ou bien d'en bas. [secret,

Allusion aux bifurcations des sentiers à la cour de la résurrection. *Mavambu* (et *Lubela*, de *belemina*, s'approcher de) sont des bakhimba étrangers à la région. Le *ntenda*, ou aussi le khimba qui explique ces vers, montre dans la paume de sa main les lignes qui se rejoignent dans le pli au-dessus du pouce : « Toi, *Mavambu*, dit-il, *vambu uza-vambi Mbumba* (comme ton nom l'insinue), tu fais divers embranchements de Khimba..., dis-nous donc à quel endroit et sous quel *Thafu* (ou **Thasu*) tu es devenu khimba ». **Nguila* s'emploie ici pour le mystère propre à telle ou telle sous-secte de Bakhimba (*mvila*, *zimvila*).

sur LUVUNGU :

*Luvungu nti bakúna ku khozo (ou : ku *tsyovo) :*
e lusuangi nkutu ka lútembila ko.

Luvungu un arbre qu'on a planté au camp des Bakhimba :
comme une branche dénudée qui quand même n'agit pas
[ses feuilles.

La chevelure du khimba ne s'agit pas quand il danse
au village..., puisqu'elle est rasée et sa tête dénudée
comme un *lusuangi*, al. *lusuangila*, *tsuangila*.

sur NIANGA et THANDU :

Thandu unkala ayi Nianga Mbangu :
ku tseke Malongo batúngila.

Savane habite avec l'Herbe du Faïtage :
dans la plaine de *Malongo* ils ont bâti leur village.

En effet, il est défendu de couvrir d'un faïtage la hutte
des Bakhimba. *Ku steke Malongo*, c'est-à-dire très loin
d'ici; mais en entendant le roulement du tambour des
Bakhimba, ils se sont empressés d'accourir pour danser :
Thandu, *Nianga* et *Nzinki* sont des retardataires, les der-
niers régénérés.

On le voit, ces strophes, se rapportant à divers noms,
ne sont généralement que la paraphrase des vers que nous
avons donnés plus haut.

Chant des noms.

Voici deux chants, notés en musique, qui répètent (ou
commentent) les mêmes versets sur les noms. Il est à
remarquer : que la musique indigène a des tonalités qui
nous paraissent étranges, pour ne pas dire impossibles;
qu'elle laisse, d'ailleurs, au préchantre et plus encore à
ceux qui répondent ou qui accompagnent, une grande
liberté d'allure; qu'elle est liée étroitement au vers parlé,
est donc souvent syllabique, et rappelle, par son rythme
libre comme par ses neumes, la psalmodie grégorienne.

PREMIER CHANT.

KHIMBA-CHANT DU NOM

SOLO. Allegretto.



E Lu - a - ngu e! E e e minu ikélo mi - nu i - lo - ngo e.
 A a a kutula *nsuela u - di - va nzio - ng'e.
 A a a minu ikélo minu i - lo - ngo e. E e e etc.

E Luangu e!

*E-e-e, minu ikélo minu ilóngo e!
 A-a-a, kùtula *nsuela udi va *nziong' e!
 A-a-a, minu ikélo minu ilóngo e!
 E-e-e, minguala nkutu miela-zalang' e!
 E-e-e, ikédila *nguila va khati nganda.
 E-e-e, mbuongamene kuama kuléka *Thasu.
 A-a-a, *Tasu Maluangu fuidi mu *nzingu
 E-e-e, kòtula *Thasu *ingona kuam' e!
 E-e-e, kusúnda Nkiama kusúnda Mbumba.
 A-a-a, Makuala khusu ukubidi mvengo e!
 E-e-e, kubidi mvengo kavika mu lusuangi.
 E-e-e, Lusala lukúmbila yilu *ngenda :
 E-e-e, lumbu lukúmbila mbuangu nzenza,
 A-a-a, matsuela mu meso *mavengedele!
 E-e-e, Matundu nkulutu muna khozo,
 E-e-e, Matundu nkulutu muna khozo.
 E-e-e, Malanda-sina phangi Makuala.
 E-e-e, Kikhela kikèlanga bambuangu.
 A-a-a, minu ikélo minu ilóngo e!
 A-a-a, Tsakala khinya muana Malanda,
 E-e-e, kabànda mfuzu ku nganda Luangu.
 E-e-e, vuala dikámbu Tsiku Bambumba,
 E-e-e, katsìkikila mambu va nganda Luangu.
 E-e-e, minu ikélo minu ilóngo,
 E-e-e, minu ndiaku ibútu yaku,
 E-e-e, kùtula *nsuela udi va *nzionga...*

Le *ntenda* :

O *Luangu*!

O moi j'ai suivi les leçons moi j'ai appris!
 O délie la faim qui est dans (mon) ventre!
 O moi j'ai suivi les leçons moi j'ai appris!
 O les profanes en effet afflueront (pour voir les danses) !
 O j'ai enseigné les secrets au milieu de la place.
 O je m'incline profondément (pour entrer) là où dort *Thafu*.
 O *Thafu Maluangu* est mort dans le (simulacre de) combat.
 O éveille *Thafu* que je le voie, moi!
 O où s'élançe *Nkiama*, où s'élançe *Mbumba*.
 O *Makuala* le perroquet qui secoua les ailes!
 O il secoua les ailes pour arriver sur une branche dénudée.
 O la Plume qui s'est envolée haut dans l'air :
 O le jour où elle s'est envolée, (vient) un khimba étranger.
 O les larmes (alors) des yeux coulent !
 O *Matundu* l'ainé au camp des Bakhimba.
 O *Malanda* = qui suit (vient après) la souche est frère de
 O *Kikhela* qui doit instruire les bakhimba. [*Makuala*.
 O moi j'ai suivi les leçons moi j'ai appris!
 O *Tsakala* l'heureux, l'enfant de *Malanda*.
 O qu'il frappe un trou à la cour du khimba !
 O moi j'ai suivi les leçons moi j'ai appris! [*Mbumba*?
 O quel camp de Bakhimba n'a pas de Parterre des (esprits)
 O qu'il affermisse pour moi les (bonnes) choses à la cour du
 O moi j'ai suivi les leçons moi j'ai appris, [*Khimba*.
 O moi ton semblable qui suis né avec toi,
 O délie la faim qui est dans mon ventre...

Ce chant est-il complet et l'ordre suivi est-il exact? Je n'en réponds pas : je crois d'ailleurs que cela n'est pas de rigueur.

Kùtula nsuela (= *nzala*) : le maître n'oublie pas de se recommander à la générosité de ses fidèles.

Kòtula Thasu : il veut les mettre à l'épreuve, et voir si l'un ou l'autre nigaud parmi les jeunes initiés oserait toucher la statuette du fétiche : il lui fera payer sa témérité.

Makuala : fait penser au *khusu kuala*, perroquet cendré, ordinaire. Le perroquet vert, plus petit, est le *kuelele*, pl.

bikuelele. Le Perroquet secoue les ailes mouillées par la pluie, comme un homme mouillé qui jette ses vêtements : comme un sorcier qui ôte son corps matériel, et s'envole...

Kabànda mfuzu : allusion à la statuette de *Thafu Maluangu*, dite de *Tsumu Dionga*, qui transperce le corps des traîtres. (Voir les *zimvila* ou *bikuma*, plus loin, p. 110.)

AUTRE CHANT DES NOMS. (Fragment.)

KHIMBA-CHANT DU NOM

(VARIANTE)

SOLO. *Dolce-Allegro*.

Ku - mba bũ-la-nga mbe-mbo e, kuna tunkuenda ku ba-nga-l'e

Dolce-Grazioso.

CHEUR

A mi-nu i-ké-lo, A mi-nu i-lo-ngo e e e e e. Ku - mba bu-

la-nga mbe-mbo e! Va Thandu nkele Nia-nga Mba-ngu e, va Tha-ndu nke-le Nia-nga Mba-ngu e

i I... etc.

Kumba, bũlanga mbembo e!
Kuna tunkuenda ku bangal' e!
A minu ikélo, a minu ilóngo e!
 — *Kumba, bũlanga mbembo e!*
Va Thandu nkele Nianga Mbangu e!

*Va Thandu nkele Nianga Mbangu e!
Kuna uzúngulu Mbumba Mayomb' e!*

A minu ikélo...

O *Kumba* (?), parle toujours!

Là où nous allons c'est la rude épreuve!

O moi j'ai suivi les leçons moi j'ai appris!

— O *Kumba* (?), parle toujours!

Sur le Haut-plateau le fusil de l'Herbe du Faïtage!

Là où tu fus initié (c'est chez) le *Mbumba* du Mayombe!

O moi j'ai suivi les leçons...

Et ainsi tous les noms y passent, alternés par le refrain : *Kumba* (un personnage?)... et : *Minu ikélo*... et accompagnés par les voix, en sourdine, des jeunes gens : *i... i*.

Dictons sur Mbondo et Kongo.

Voyons encore, pour terminer ce chapitre, deux dictons qui ont cours au sujet de *Mbondo*, la mère de tous les Bakhimba, et de *Kongo*, leur initiatrice, — ainsi que les noms des *zinkhimba* de Soyo.

*Mama Mbondo butidi muan' e!
kabutidi muana, muana weka i ngongo (ou niongo) :
kàmba uléla kilela-muan' e!
ndédila wau, yimòna kuam' e!*

Mère Mbondo mit au monde un enfant o!
elle mit au monde un enfant, l'enfant était sale :
dis-donc, soigne l'enfant o!
soigne-le pour moi, que je le voie!

Mbondo : **Mwondo* ou **Namwondo* a un enfant, au sens figuré ou mystique : *Lubela* ou quelque autre parmi les Bakhimba. Celui auquel elle avait confié le soin de l'enfant ne paraissait aucunement pressé... C'est pour cela qu'elle insiste : *kàmba, uléla kilela-muana!* en kiyombe ordinaire : *ukàla kindeze-muana*, soigne l'enfant. Ce troisième verset se dit aussi en kikhimba :

*kàmba *nàfika *nafa *nguila!*

Au sujet de *Kongo* :

*Nkuekezi Kongo, mbele lulèndo,
tuàla lulèndo, tuvònda minguala!
Munguala mbi ukámbu dikànda?
Ubáka dikànda unkuenda ku *Thasu.*

Belle-sœur *Kongo*, le glaive,
apporte-moi le glaive, tuons les profanes!
Quel profane n'a pas de parenté?
Qui a de la parenté va chez *Thafu*.

Mbele lulèndo, proprement : couteau de puissance, ou : de haine. Nous traduisons : glaive, l'ancien *nianga* des Bawoyo et des Basolongo, qu'on retrouve encore chez les fétiches. Ce qu'on appelle au Mayombe *mbele lulèndo* semble être le *mbele kiphaba*, couteau d'une facture très spéciale, insigne des vrais chefs Bawoyo. A Mbavu, près de Kangu, les chefs, à leur sacre, devaient enjamber ce couteau fiché en terre ⁽¹⁾.

« Où est le *munguala* sans famille, pour que nous le tuions? » En effet, on peut tuer impunément quelqu'un qui est seul au monde, qui n'a pas d'oncle maternel pour le venger..., donc ni richesses pour payer une palabre, ni protection aucune. Le proverbe le dit : *Vònda ka Nyombe, kabaki kànda ko!* tue-le, c'est un sauvage (ou ailleurs : un esclave), il n'a aucune parenté! — En *kisolongo* :

*Mbolongua ke nku' ekànda ko :
unyèka-vele mbangala!*

Un imbécile qui n'a pas de famille :
tu n'as qu'à le frapper à mort (d'un coup de) gourdin!

Nyombe! (ou *Mayombe!*, comme écrivait fautivement M. Diederich) ⁽²⁾, était jadis une insulte.

(1) Voir Planche XI, n° 3, le spécimen de la région de Mbavu, qui se trouvait au Musée colonial de Louvain. Voir aussi un *kiphaba* des Bawoyo (à Tervueren).

(2) *Les Mayombe*, par C. VAN OVERBERGH et E. DE JONGHE, p. 32. (*Collection de Monographies ethnographiques*, Dewit, Bruxelles, 1907.)

Mama Kongo, appelée déjà « glaive » (peut-être parce qu'elle était chargée de la garde du glaive, chez les Bakhimba), porte le surnom de *Lukèngoso*, al. *Lukhèngoso* (plur. *zikhèngoso*), une herbacée grimpante très acérée, que l'énigme décrit comme : *Muana Manzâ-phungu, aku meno, aku meno*, un enfant du Grand Dieu, qui a des dents (et mord) des deux côtés (comme un glaive à deux tranchants).

En Soyo.

Voici les noms de Bakhimba, connus chez les Basolongo :

<i>Matundu</i>	<i>Ntsiku</i>	<i>Kinthumba</i>
<i>Malanda</i>	<i>Luvungu</i>	<i>Lambi</i>
<i>Makuala</i>	<i>Nianga</i>	<i>Mbondo</i>
<i>Kinkhela</i>	<i>Nzuiiki (sic)</i>	<i>Kinkheba</i>
<i>Masunda</i>	<i>Nluangu</i>	<i>Kinsungila</i>
<i>Ntsakala</i>	<i>Mphezo</i>	(déjà citées)
<i>Mavambu</i>	<i>Ngidi</i>	<i>Makuta</i>
<i>Lutete</i>	<i>Nthandu</i>	<i>Siona</i>
<i>Lúsala</i>	<i>Nzinga</i>	<i>Namu</i>
<i>Nthubi</i>	<i>Kongo</i>	<i>Nasu</i>

Il est facile de voir que la plupart des noms de Bakhimba, tels que nous les avons expliqués, se rapportent au grand esprit *Mbumba* ou à ses mystères. *Nkiama* est le nom de l'Arc-en-ciel lui-même — qui ne peut être nommé chez les *bankhimba* de Soyo, sous peine d'amende. — *Matundu* est le nom du premier arc-en-ciel, le plus ancien; *Malanda*, son sosie sur la statuette de *Thafu*... *Mavambu*, *Nluangu*, *Baka*, etc., ont trait au *divuala* et à ses pratiques.

CHAPITRE VII.

DEFORMATIONS ARTIFICIELLES.

Coiffure et costume.

La circoncision. — Circoncision et khimba. — Tatouage. — Entaille des dents. — Toilette et livrée des adeptes.

Plus d'un lecteur sera peut-être tenté de regarder comme superflue la partie de ce chapitre qui a trait aux déformations artificielles : elle n'en garde pas moins son importance.

S'appuyant sur des renseignements très sujets à caution et, plus encore, sur ce qui se passe dans d'autres sociétés secrètes, certains écrivains ont cru pouvoir inclure les déformations artificielles parmi les pratiques du khimba. Ont-ils raison de le faire?... D'après ce que nous savons du seul Mayombe, nous inclinons plutôt à croire le contraire.

Il y a lieu de distinguer ici trois sortes de déformations artificielles : la Circoncision, le Tatouage et l'Entaille des dents. Pour ceux qui voient dans le khimba avant tout « le rite de la puberté », la première serait la plus importante.

Circoncision.

Avant l'arrivée des Blancs l'usage de la circoncision était général au Mayombe : « Dieu a dit de faire ainsi » ou « les ancêtres nous ont appris cela ». Le nègre ne se met guère en peine de trouver d'autres raisons. Certains Européens n'y voient d'ailleurs qu'une simple mesure d'hygiène. Elle n'est pas accompagnée de fétichisme. Un

homme ou une femme, adroits pour ce faire, opèrent dans la forêt pour éviter les regards indiscrets. Parfois cependant c'est la mère elle-même qui fait l'opération après que le cordon ombilical a été coupé, ou quand l'enfant est encore très petit.

D'autres sont circoncis à des âges divers : qui à quatre, qui à dix ans, ou même plus tard... Un incirconcis qui a déjà l'usage de ses jambes prendra la clé des champs à chaque fois qu'on lui parlera de la circoncision : il présente que cette opération doit être douloureuse. Aussi les parents devront-ils avoir recours à des subterfuges et diront-ils, par exemple, qu'on va dans la forêt « pour prendre des porcs, les écarteler et les manger ». C'est un euphémisme assez connu pour : douleur corporelle. (Cfr. le « cochon gras » des Bakhimba) ⁽¹⁾. En fin de compte on le circoncit (*kela*) à son corps défendant ⁽²⁾.

Il en est aussi (mais leur nombre est relativement restreint) qui ont gardé le *disutu*, prépuce, c'est-à-dire qui ne sont pas circoncis. Ceux-ci sont l'objet de la risée universelle (si la chose est connue), et il paraît que les jeunes filles ne les désirent guère ⁽³⁾. La croyance populaire prétend que les enfants d'incirconcis ont la nuque si faible qu'ils ne peuvent tenir la tête droite.

Les incirconcis (*bángu disutu*) ont un tabou spécial : il leur est interdit de manger de la tête, du dos, des jambonneaux et des entrailles de n'importe quel gibier pris par les chiens à la chasse; ils doivent se détourner quand ces animaux sont disséqués. Tout ceci sous peine de voir toutes leurs chasses futures infructueuses, car alors « la tête

(1) Voir Cérémonies d'entrée, p. 46.

(2) Cf. M. DELEVAL, Les Tribus Kavati du Mayombe, dans la *Revue Congolaise*, t. III, p. 35. — A d'autres points de vue cette étude un peu superficielle a appelé des réserves très accentuées de la part d'un recenseur bien informé. (Voir *Onze Kongo*, t. III, p. 486; t. IV, p. 78.)

(3) Il en est de même chez beaucoup d'autres peuplades (Bangala, par exemple) : pour les Baluba-Hemba, voir une étude du R. P. VANDERMEIREN, dans la *Revue Congolaise*, t. II, p. 72.

de leurs chiens est morte », comme on dit, et « leurs naseaux sont fermés ».

Il nous semble que ces peines et ces tabous ne sont que les débris d'une loi qui jadis était universelle, plus ancienne et plus universelle que le khimba dans sa forme actuelle.

Circoncision et khimba.

Quel rapport la circoncision a-t-elle avec le khimba?... Il est possible qu'elle en constituait jadis un rite essentiel, mais actuellement la société secrète n'a rien à voir avec la circoncision telle qu'elle se pratique ordinairement. Ici les témoignages de nos Noirs concordent avec ceux du P. Veys et du Rev. Bentley ⁽¹⁾. M. Deleval, lui aussi, écrit que les indigènes lui ont certifié que le khimba ne se rapporte pas à la circoncision ⁽²⁾. D'ailleurs, « à l'origine cet usage ne semble pas avoir eu d'autre but, d'après le P. Schmidt ⁽³⁾, que de rendre plus facile la fécondation ».

Cependant il faut noter que l'incirconcis qui entre dans le *zungu* doit y être circoncis. « Ainsi, pensent les docteurs ès makhimba, il lui sera impossible de nous échapper ». En fait donc, tout khimba initié est un circoncis.

Le khimba qui vient d'être circoncis ne peut pas porter un *senge* en fibres de feuilles de palmier avant que la plaie ne soit cicatrisée; pendant tout ce temps il ne pourra donc non plus accompagner ses camarades dans leurs excursions au village.

M. De Jonghe dit : « Le pagne en fibres de palmier aurait, paraît-il, dans la pensée des nègres, la vertu de hâter la guérison du circoncis » ⁽⁴⁾. On voit que cette conjecture est dénuée de tout fondement.

⁽¹⁾ Cf. DE JONGHE, *o. c.*, pp. 40, 41.

⁽²⁾ *Revue Congolaise*, t. III, p. 259. L'auteur écrit « les *makimpas* », orthographe de tout point injustifiable; et puis : « la circoncision se traduit par *zunga* ». Voir Dénomination : *zungu*.

⁽³⁾ *Semaine d'Ethnologie religieuse*, compte rendu de la première session, p. 108. Louvain, 1912; Paris, Beauchesne; Bruxelles, Dewit.

⁽⁴⁾ DE JONGHE, *o. c.*, p. 41.

Tatouage.

Actuellement le tatouage n'appartient, chez les Bayombe, ni au khimba ni à aucune autre pratique superstitieuse.

Il y a des experts de l'un et de l'autre sexe dans l'art de tatouer et c'est à eux, à elles surtout, que l'on a recours. Les femmes portent sur le dos, sur les bras et sur le bas-ventre des tatouages qui rappellent très nettement les dessins de leurs nattes : leurs modèles, en somme, ne sont pas très variés. Sur les nattes on rencontre en outre le « léopard » : Les objets sculptés figurent aussi des hommes et... d'autres animaux, ce qu'on ne retrouve pas sur la peau humaine.

Le tatouage est un luxe inspiré par le désir d'être *thoko*, coquet. Il se peut que ces dessins aient été primitivement une espèce d'écriture idéo-grammatique, des signes ou images analogues, mais moins parfaites que celles-ci, aux anciennes écritures et aux inscriptions hiéroglyphiques⁽¹⁾ : à présent, nos Noirs ne leur attachent plus aucune signification bien déterminée⁽²⁾. Tout au plus peut-on reconnaître au tatouage la « mode » de telle ou telle région : par exemple de Wanda Tsundi, des environs de Kangu, des régions de Vaku...

Cela n'empêche qu'un savant paléontologue, feu l'abbé Claerhout⁽³⁾, voyait dans notre tatouage mayombien, appelé *diviongo di ngandu*, que nous avons traduit, à cause de sa forme, par « moulinet du crocodile » l'origine du fameux swastika (*hakenkruis*) : étant supposé que les primitifs se servaient d'un semblable moulinet, comme d'un épouvantail, pour écarter les animaux-fétiches (homme-crocodile...) et autres influences néfastes. Pour

(1) Cf. notre étude déjà citée : *Symbolisme in de Negerkunst*.

(2) V. *Onze Kongo*, t. III, pp. 1-16, et *Mayombsche Idioticon*, sous le mot *Zitsamba*.

(3) Dans *Biekorf*, leer- en leesblad voor alle verstandige Vlamingen. Brugge, 1926.

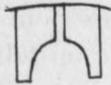
comparer, nous donnons ici une façade de hutte indigène, où les petites lianes ou fibres de *zinzombe*, qui rejoignent les lattes de palmier, reproduisent divers dessins de tatouage : 1° le grand dessin, un « *ngandu*, crocodile » ; 2° des *tsuele* ; 3° des « *mbuatidi*, bouteilles »...

D'ordinaire les figurines de *Thafu* et de *Maluangu* ont également sur le ventre chacune son petit tatouage caractéristique (1).

Et ce qui plus est : le P. De Lodder (2) note que *Dibaku*, le féticheur de la secte, tatoue les Bakhimba de Kionzo avant qu'ils ne quittent l'école : assertion que nous laissons pour compte.

Entaille des dents.

L'entaille des dents aussi est inspirée par la coquetterie : on trouve que c'est élégant. On raille ceux qui n'ont pas les dents entaillées, en leur appliquant le sobriquet *vaba di meno*, holodenté.



Dents entaillées (au Mayombe).



Dents entaillées (chez les Bawoyo).

Un ancien khimba m'assura que les dents sont limées, ou plutôt entaillées (car on se sert pour cela d'un couteau bien tranchant, en guise de ciseau, et non d'une lime), au camp des Bakhimba. Mais d'autres disent qu'il n'en est rien. D'ailleurs la coutume est générale pour les deux sexes : *teza meno*, entailler les dents.

Toilette.

La « toilette » des Bakhimba est un peu plus compliquée.

(1) Voir l'une d'elles, Planche XIII, n° 2.

(2) *L. c.*, p. 72.

Le mari qui a institué le *nkisi Dilemba* pour son foyer porte au bras l'anneau de ce fétiche et à la ceinture le croissant de *Dilemba* ⁽¹⁾. Un *Tsimba*, enfant jumeau qui a perdu son frère ou sa sœur *Nzuri*, ou vice versa, porte au cou une minuscule figurine du défunt ⁽²⁾. Un enfant qui a été offert à un génie protecteur ne laissera pas couper sa chevelure, en l'honneur de *Kiwumba* par exemple ⁽²⁾... Mais de toutes les tenues, la plus étrange est bien celle de nos sectateurs de *Mbumba*.

Au camp et dans la forêt les Bakhimba sont toujours nus. Pour un Noir, même peint en blanc, cela n'a guère d'importance..., pourvu qu'il n'y ait pas de personnes du sexe ou des étrangers, surtout des Blancs. Quand elles s'approchent du *divuala*, les femmes sont obligées d'avertir les Bakhimba et de leur laisser le temps de se cacher. Par égard pour les Européens qui pourraient les surprendre dans leur « blanc fixe », les gars font usage à présent d'un tout petit morceau d'étoffe.

Au jour de la résurrection ⁽³⁾ on leur rase la tête et l'on enduit leur corps de blanc au moyen d'un bâtonnet qu'on plonge dans le *phezo*. Ce plâtrage est renouvelé dès que réapparaît la peau noire de nos moricauds.

Anciennement les hommes portaient les cheveux longs en forme de tête de loup. Encore maintenant on aime la brosse carrée (*disumba*). Et les initiés ne rentrent pas au village avant que leur chevelure n'ait repoussé convenablement : alors on la noircit, et aussi la partie supérieure du front, au moyen de charbon de bois, de sorte que toute trace de *phezo* ait disparu.

Les filles admises chez les Bakhimba portent un petit pagne. En outre on exige d'elles qu'elles se couvrent le nombril. (V. plus haut.)

Pour se rendre au village les gars sont revêtus d'une lon-

(1) Voir la Planche VIII, n° 2.

(2) Cf. *Mayombsche Namen* : *Tsimba* et *Nzuzi*, etc.

(3) Voir plus haut, p. 51.

gue jupe en fibres de feuilles de palmier. Ces fibres sont tressées dans un cerceau (de *zikhanda*, liens flexibles de rachis de palmier), d'où elles descendent, flottantes, jusqu'à terre, et qui est maintenu par une ficelle passant sur l'épaule (1). Il s'en trouve qui les tressent en petits carrés élégants, ou les recouvrent d'étoffe de couleur voyante, ou encore les peignent au moyen de *phezo* et y attachent des grelots.

Des *zitsalala* (2) se portent autour des reins, des bras, des chevilles. Des colliers de corail imité en bois blanchi, des dents de léopard, imitées aussi, constituent la parure du cou. De grossiers bracelets en fibres tressées, surmontés d'une boulette de *buangu*, résine du *mbuangu-mbuangu*, de laquelle émergent à droite et à gauche des plumes de coq, représentent des anneaux de sorciers. Sur la tête ils portent un grotesque chapeau en nervures de palmier traversées par des *zimbanza* fendus (minces bâtonnets de feuilles de palmier), à la façon d'un chapeau de paille; ce couvre-chef est enduit d'une épaisse couche de *phezo* ou peinturluré en blanc et noir, ou en blanc et rouge (3).

En réalité ce costume n'a, dans l'idée des Noirs, aucune vertu spéciale, soit magique, soit curative. Mais comme le culte des fétiches et l'existence de la secte secrète elle-même remontent certainement très haut dans l'antiquité, il n'est pas étonnant que l'accoutrement et les pratiques des Bakhimba soient imprégnés d'un parfum de vétusté. Ainsi le *lubongo*, étoffe indigène tissée en fibres de raphia, décrite dans les devinettes comme « un coq qui a des plumes caudales des deux côtés », se retrouve encore aujourd'hui dans les fétiches et sert de siège au *nganga* dans certaines cérémonies magiques. On se servait aussi, comme pagne, d'écorce de baobab ou de peaux de bêtes : tout cela se voit encore dans les objets fétiches chez les Bawoyo et

(1) Voir Planches I, nos 1, 3; II.

(2) Voir Planches III, n° 4; VII, n° 7.

(3) Voir Planche II.

ailleurs. De même le *zamba*, petit pagne à franges, des femmes, et la robe des Bakhimba sont, à n'en pas douter, un débris de costume antique. Il est possible, sinon probable, que les « coraux » en bois et le chapeau à rebord soient d'introduction relativement récente; mais en tout cas les colliers, imitation de dents de léopard, sont foncièrement indigènes. Le léopard, en effet, est dans les légendes le roi des animaux; il symbolise l'autorité du chef; sa peau faisait office de tablier pour les chefs investis et de siège dans les palabres; ses grandes canines sont une parure très recherchée.

Mais la petite tenue de campagne est toujours... l'uniforme de terre blanche, à la différence du vulgaire nègre noir : comme le dit l'énigme,

« *Bankaka ba phembe, bankaka ba ndombe,*
les uns sont blancs, les autres en noir ».

La tenue de sortie, obligatoire, est le *dikhapa*, ou *senge* (plur. *bisenge*), aux fibres bruissantes, comme le dit cette autre énigme qui décrit le bruissement mystérieux des feuillages dans le silence nocturne :

« *Khimba zi Manzâ-phungu, fuku *sakama,*
les Bakhimba du bon Dieu (c'est-à-dire de la nature),
qui festoient pendant la nuit ».

CHAPITRE VIII.

LES DANSES.

Différentes sortes de danses. — Une exhibition de danse des Bakhimba. — « Dibomba » le Bouffon. — Une fête de Bakhimba au XVII^e siècle. — La société de « Belly-Paaro » en Guinée.

On a écrit, non sans raison, que quand il y a clair de lune, toute l'Afrique danse. De là, sans doute, les « danses à la lune ».

Il y a chez les nègres, comme partout, différentes sortes de danses. Au Mayombe nous connaissons (1) : la danse en rond (*minlola* ou *mabudi*) ; une autre danse en rond, les femmes dansant au milieu (*sepo*, *zisepo*) ; le *phola*, deux à deux vers le tambour ; le *makuluka* ou *mavekama*, un homme ou une femme agitant un mouchoir en signe d'invitation... Il y a des danses pour fêter quelqu'un qui a prouvé son innocence par l'épreuve du poison (2), ou à l'occasion d'une grande palabre (*makinu ma kiphove*) ou d'un enterrement de première classe (!), etc. Sans parler des danses modernes européennes ou d'autres importées, il n'y a, paraît-il, que la danse *makuluka* qui soit toujours nettement immorale. Ce qui ne signifie aucunement que, généralement et en pratique, les autres danses mayombiennes soient tout à fait recommandables !

Il y a aussi les danses des Bakhimba... Une des occupations les plus intéressantes, tant pour les profanes que pour

(1) Voir *Mayombsch Idioticon* : *Makinu*.

(2) Voir *ibid.*, sous le mot *K'asa* (= *khasa*), et aussi *Mayombsche Namen* : *Khasa-namen*.

les jeunes initiés, est la danse. Tout le khimba passe pour un *kitoko ki ngana ki nkisi...*, *ki Nzambi*, une récréation pour la jeunesse, récréation en l'honneur d'un fétiche, si vous voulez, mais qui, après tout, « leur vient de Dieu ». Or le *kitoko* appartient surtout à la jeunesse, aux *bamato*, aux jeunes hommes, et mieux qu'autre chose la danse est *kitoko*. Aussi s'y exerce-t-on de très bonne heure : les bébés dansent déjà sur la hanche de leur mère... Et pourquoi pas ? Saint Jean-Baptiste était bien plus précoce encore, puisque « exsultavit in utero » il se mit à danser, lui, dans le sein de sa mère !

Ne soyons pas trop rigoureux : il y a des danses qui nous semblent pour le moins suspectes, et dans lesquelles les Noirs ne voient aucun mal. Il y a certes des danses khimba qui n'ont rien de répréhensible en soi. Mais d'autres, par contre, sont d'une immoralité révoltante. Des chrétiens âgés et sérieux l'affirment, et le silence des ex-khimba sur ce point ne peut infirmer ce témoignage, vu que personne n'aime à dévoiler ses propres infamies.

Certaines danses khimba s'exécutent, si l'on peut dire, « à huis clos », au *divuala*; mais d'autres exhibitions sont publiques. Ce sont les danses privées qui, dans la devinette, ont fourni l'image du pot qui bout sur le feu : « Les Bakhimba de Dieu, quoiqu'ils dansent, on les entend, mais on ne les voit pas ».

Pour l'une de ces danses immorales, les Bakhimba se servent d'un bâton spécial qu'ils appuient contre le tambour de danse. Tour à tour, chaque gars va le ramasser, tout en contorsionnant le corps d'une manière grotesque, puis le porte lentement, comme s'il était écrasé sous le poids, sur l'épaule gauche, sur la tête, sur l'épaule droite, et ensuite de proche en proche il le descend jusqu'à mi-corps... Suivent alors des gestes obscènes, assaisonnés d'une chanson lubrique et provoquante :

*E *lamvi e! O femme!*

**tomvoro *te!...*

Cette danse était-elle originairement une danse khimba? Ou a-t-elle toujours été mauvaise? Impossible de le dire. Mais si d'autres danses sont « devenues » obscènes, comment voulez-vous que celles d'une société secrète païenne, dont l'objectif principal est de s'amuser, aient échappé à la corruption presque générale? (1).

Une exhibition de danse au village.

Je m'efforcerai de reconstituer, d'après les renseignements que j'ai obtenus à ce sujet, une autre scène de danse khimba, qui, du reste, se rapproche assez bien d'une danse qu'il me fut donné de voir à Vista, chez les Bawoyo, à l'occasion de l'entrée d'une jeune fille nubile (*kumbi*) dans le *nzo kumbi*.

La compagnie des Bakhimba est donc invitée, ou s'est invitée elle-même, à danser (*sakama*) dans un village. La fête prendra plusieurs jours et parfois on se déplacera d'un village à l'autre, pour continuer la danse chez un chef subalterne ou même dans une région voisine. Lorsque les adeptes auront la tête dure, le *ntenda* les menacera de s'en aller :

*Kikèla ko khimba zikambulu kina,
khimba zi *madimvimvi!*

Je n'instruis plus des bakhimba qui ne savent pas danser,
des imbéciles de bakhimba!

Hier encore le gros tamtam (*khoko*), tel un clocher fidèle qui veille sur le village et les alentours, annonçait la grande nouvelle. Ce n'était pas, comme autrefois, le tamtam de guerre, lançant l'alarme, en même temps que des insultes à l'adresse de l'ennemi :

*Kù-ndi-ndi-ndi-ndi-ndi!
tulù! tulù!*

(1) Cf. Mgr LE ROY, *o. c.*, chap. « Morale » et ailleurs; LE MÊME, *Education professionnelle des Indigènes dans les Colonies de fondation récente*, Mertens, Bruxelles, 1900.

*Kùdungu diaku di ntu
balenzele!*

Boum-la-la-la-la-la!
boum boum! boum boum!
Boum-ndu-ndu!

Ta grosse tête (o ennemi),
on l'a méprisée!

Non, c'était un air plus allègre, joyeux et moqueur, que tout le monde comprenait :

Khimba zina zi ngonde nzala!

Diku-didī!

Kusiòtubula kuandi zio ko!

Diku-didī!

Ce sont des Bakhimba du mois de la faim!

Diku-didī!

Ne les fais pas sortir de sitôt (=retarde le jour de clôture)!

Diku-didī!

La cour du village est sarclée et balayée. Le *ndungu*, tambour long de plusieurs mètres, attend... Voilà que s'amènent, en se dandinant dans leurs larges robes bruisantes, les hommes blanchis de *phezo*, revêtus de leurs parures les plus drôles. Ils apportent quelques petits tambours en bois (**zinzomve*, *mimbaka* ou petits *zikhoko*) ⁽¹⁾ et sont munis tous et chacun du bâton, l'indispensable **munquimvika*. — Les petits tamtams et les bâtons de danse sont d'ordinaire ornés de dessins variés, comme, par exemple, un singe et un lézard ⁽²⁾. *Matundu* porte le *Thafu*, ou l'a fixé au ceinturon de sa robe de khimba. Parfois l'un des vieux dansera en tenant de la main le *tsese*, « le porc gras ». A la danse il est requis que les robes couvrent le nombril et tout le ventre.

Le spectacle commence. Des groupes de curieux, fem-

(1) Voir Planches III, n° 3; VII, n° 6.

(2) Sur le **munquimvika* de la Planche XII, n° 2. Voir aussi Planche VII, nos 4 et 6; tambours, Planche III, n° 3. Cfr. les sceptres et les jolis petits tamtams des Bawoyo, à Tervueren (Musée colonial).

mes et autres profanes, se tiennent à distance, riant et chuchotant. Gare à eux s'ils touchent aux initiés!

Le *ntenda*, ou un amateur de l'endroit, se hisse à califourchon sur le tambour long, étend la main gauche sur la peau tendue et, de la main droite, tient la baguette : celle-ci donnera les tons aigus, tandis que la main gauche fera les tons graves.

Les premiers qui entrent en lice sont *Matundu* et *Malanda*. Après avoir battu des entrechats variés, ils se baissent et font la danse, accroupis. Puis les autres se mettent de la partie, deux à deux, *Makuala* et *Lusala*, *Nkiama* et *Masunda*, etc., et (ceci est une spécialité de la danse khimba) dansent en rond en marquant la mesure au moyen de leurs bâtons et fredonnant avec accompagnement du tambour long :

E-e Baluangu e!

— *E lala lal' ē, e lal' e lal' ē!*

E Ntend' e, Mbuangu e!

— *E lala lal' ē....*

O Bakhimba o!

— Tralala!

O Mystagogue, o Bakhimba!

— Tralala!....

Un peu à l'écart se meuvent gracieusement les filles *Mbondo*, *Mantenda* (et les autres, s'il y en a). Mère *Kongo* s'abstient et reste à distance. Les gars se plaisent à taquiner les filles, et tout en poursuivant leur sarabande, ils trouveront le moyen de coiffer celles-ci de leur chapeau à eux. Elles, de leur côté, aiment à caresser les danseurs de leurs *maleso*, mouchoirs rouges.

A un signe convenu, tous les Bakhimba vont s'aligner en longue file (*zazama*) en zigzag. Ils tournent le dos à Mère *Kongo*, « car c'est leur mère ». Le chant et le roulement du tambour deviennent plus saccadés :

*E *lamvi Kongo!*

Lutsèv' e!

O dame Kongo!

Riez de moi!

*E *lamvi Kongo!*

Lutsèv' e!

E e-e-e!

*E *lamvi e!*

E e-e-e!

O dame Kongo!

Riez de moi!

O o-o!

O femme...

A chaque verset les Bakhimba marquent la mesure en levant la main droite alternativement à l'oreille et la descendant jusqu'aux grelots fixés à leur robe. Mère *Kongo* s'agite le long de la file des gars, jusqu'au dernier, se retourne ensuite et recommence à défiler, en balançant lentement le corps et les jambes. Ensuite elle s'enfuit au pas de course, et tous de crier à haute voix mais en décroissant ;

O **lamu lamu lamu lamu!*

Bravo!

A cet instant, *Mantenda*, *Nambondo* et les autres *lamvi* peuvent se présenter à leur tour : les Bakhimba peuvent hardiment les regarder en face.

Fatigués, exténués par la danse, les gars replient les fibres de leurs *makhapa* autour des jambes et se couchent à terre, question de se reposer un brin.

L'exhibition est clôturée par la danse des deux petits : *Mavinda* et *Mawobo*.

Les Bakhimba se rangent de nouveau en file et *Mavinda* les passe en revue, tout en trépignant, comme tantôt la Mère *Kongo*. On chante :

Mavind' e, e Mavind' e!

O *Mavinda!* o *Mavinda!*

Mawobo fait de même. Mais venu au bout du rang, il fait une érucation, et plus d'une, s'il le peut. C'est par là qu'il mérite son nom « *Mawobo* », de *wobula*, éructer.

Tous l'approuvent :

O **lamu lamu lamu lamu!...*

lamu!... (comme plus haut.)

Bravo!...

La fête, ainsi terminée pour les spectateurs, recommence pour les acteurs... On apporte des pots en terre cuite, tout pleins de mets fumants, et quelques cruches ou calebasses de *malavu*, vin de palme. Naturellement c'est *Mavinda* le petit dégustateur qui entame chaque plat et chaque cruche. Puis on fait ripaille.

On retourne au *divuala*, au chant de :

Meka ma labul' e!

— *Luangu ngolo!*

C'est l'heure d'aller dormir!

(sous la garde du) puissant *Mbumba Luangu!*

« **Dibomba** », le Bouffon.

Un personnage que nous avons totalement négligé jusqu'ici, et qui pourtant a un succès bœuf aux fêtes des spectateurs de *Mbumba*, c'est le sieur *Dibomba*, le Clown, *Dibomba di Bakhimba*, le Bouffon des Bakhimba. C'est qu'il n'est pas connu partout, et que là où l'on se permet le luxe d'entretenir un *Dibomba* au *divuala*, comme dans les régions de *Vaku*, ce monsieur, lui-même ex-khimba, ne daigne pas toujours accompagner les jeunes initiés dans les villages. Il arrive alors que la fête est remise à une autre date...

Mais quand il est de la partie, il danse comme un fou, fait les mouvements les plus excentriques, tout en agitant sa clochette en bois (*didibu*) ⁽¹⁾ *rrrr!*... jusqu'à ce qu'il tombe *lulu!*... raide mort (*fuidi!*) pour la farce. Et tous les *Bakhimba* de sauter dessus, de lui piétiner la tête et tout le corps, et de lui cracher à la figure : cruel plaisir, où se révèle la bassesse d'âme du sauvage. *Dibomba*, le grand Imbécile se laisse faire : car c'est là son métier et « la volonté formelle des *bakisi*, fétiches de la terre ».

D'un brusque mouvement il saute debout, s'élançait dans la ronde, à la suite des danseurs Bakhimba, fait résonner

(1) Voir Planche VII, n° 3.

son *didibu*, danse comme un forcené, infatigable... *Fuotokolo! fuidi!* il tombe à la renverse, on le croit mort une deuxième fois. Mais non! il se roule dans la poussière, reçoit des coups de poing et de pied, à la grande joie de tous les spectateurs, et se relève enfin, ébaubi, tout gris et sale.

Le voilà tout à coup au milieu de la ronde, dansant à sa façon... De nouveau il s'effondre « tout à fait mort », si bien qu'il ne se laisse plus ressusciter à aucun prix... Seulement, quand il est temps de faire bombance, *Dibomba* s'en donne : car il l'a bien mérité.

Une fête de Bakhimba au XVII^e siècle.

Les Bakhimba ont dansé depuis... des siècles. Voici une page que nous traduisons du vieux néerlandais. C'est le D^r Alfert Dapper ⁽¹⁾, qui après avoir cité *Malemba*, *Makongo*, *Kossi* et autres *mokisi* (= *nkisi* < *mukisi*) du Royaume de Lovango (*Luangu*), dans l'Éthiopie inférieure, décrit les fêtes des « Kymbos-bombas » en l'honneur de « Bomba ».

Ces festivités, dit-il, « se célèbrent avec une multitude de tambours, qu'ils déposent à terre et qu'ils battent des mains et des pieds (?), autour de l'instituteur (den aensteller), qui est assis au milieu. Parmi eux, les danseurs ou Kymbos-bombas, en dansant, avec des gestes et mouvements du corps, des yeux et de la tête, comme des insensés, et avec des caprices honteux, chantent certains versets d'une triste mélodie, et ont sur la tête une touffe de toutes sortes de plumes de poulet peintes de même couleur, et au corps des habits de *Poese*, ou fil de palmier *tombe* de vin (*raphia*), avec un hochet dans chaque main, peint en rouge et blanc, avec lequel ils font un bruit de crécelle (*ratelen*). Parfois un des *Kymbos* s'enfuit, comme enragé, dans la brousse, et on le fait sortir de là avec des

(1) O. c., p. 551.

tambours, car autrement il n'est guère trouvable. Quand ils ont les caprices, ils fuient et abattent ensemble un palmier, un bananier (banannasboom) ou chose semblable, et le traînent hors du bois. Bref, plus bizarres et plus simiesques (hoe apiger) sont leurs manières, plus ils se croient intéressants. »

« Mille autres solennités ridicules et bestiales sont accomplies par ces *Ganges* (= *nganga*) éhontés, qui en célébrant et faisant leurs *Mokisi* osent faire tout ce qu'ils pensent ».

Les peuplades environnantes, ajoute le même auteur⁽¹⁾, avaient les mêmes mœurs, religion et sorcelleries que les indigènes du Luangu. (Notez que les Baluangu sont les voisins des Bayombe.) D'ailleurs « Manilovango lui-même (en kiyombe nous disons *Maluangu*), le roi de ces pays, était originaire de *Zerri* (= *Nzadi*?) en Kakongo, et s'était établi au pays de *Piri* (= *Vidi*), des *Muviri* (= *Bavidi*) ».

Une ancienne société secrète.

En Guinée, dit encore notre Dapper⁽²⁾, il y avait une secte secrète appelée *Belly-Paaro*, « qu'ils disent être la mort, la renaissance et l'incorporation dans l'assemblée des esprits ou âmes, avec lesquels la communauté participe au repas où l'on mange de l'offrande préparée pour les esprits... Cela se répète tous les vingt-cinq ans... » Les nouveaux adeptes y sont « tués et changés », ressuscités sous un nouveau nom. Ils peuvent jurer par *Belly-Paaro*... Ils ont un jeu de danse..., y apprennent quelques vers : l'hymne à *Belly*. Le tout dure quatre à cinq ans... Les femmes ne peuvent passer, si ce n'est en chantant à haute voix... Les sectateurs de *Belly* sont instruits dans l'art de la guerre, dans les droits et le gouvernement du village... « Et les femmes ont un semblable signe de l'alliance qu'on appelle *Nesogge*. »

(1) O. c., p. 522.

(2) O. c., p. 413.

Et ceci est un autre point de comparaison : les Bakhimba du Mayumbe ont leurs danses à eux; les filles et les femmes ont la leur, non pas en l'honneur du puissant *Mbumba*, mais d'un autre « petit fétiche » dans une boîte : *Manata*, *Monga-manga*, ou *Yeba*. Comme les Bakhimba, elles ont à passer par certaines épreuves, à observer des prescriptions variées... Elles ont leur *Kitsumuna*, petit dégustateur, et chacune (provisoirement) son nouveau nom, et font du *thoko* de danse dans les villages...

Les noms et les danses qui se rapportent au fétiche de danse *Manata*, ont été traités brièvement ailleurs ⁽¹⁾.

(1) Voir *Mayombsche Namen* : Dansnamen.

CHAPITRE IX.

EDUCATION ET INSTRUCTION EN GENERAL.

Bikuma.

L'enseignement chez les Bakhimba. — L'ordre du jour. — Quelques leçons: « bikuma », simples couplets ou versets. — Enigmes. — Chant de fiancée. — « Bikuma » : « zimvila » des différents groupes de la Secte.

L'importance de ce chapitre saute aux yeux. C'est la doctrine de la secte qui doit nous renseigner sur son essence et son but. Est-elle un institut d'éducation religieuse et civique? une école de féticheurs? une association d'assistance mutuelle?... Car on n'y apprend pas que la danse...

Cette question touche les bases de la constitution civile et familiale des Noirs, de leur religion et de leur psychologie. Malheureusement, ici surtout, on se heurte à l'ignorance de la plupart des indigènes et, souvent, au silence systématique des autres.

Les Bakhimba ont une doctrine. Le *ntenda* enseigne, les adeptes sont ses disciples. « Notre khimba, me dit un *ntenda*, est comme votre *Kifalansi*, comme votre leçon de français, c'est un enseignement ». Aussi conçoit-on que beaucoup d'auteurs aient appelé la Secte une école. Le maître, le directeur, est bien le *Ntenda* du P. De Cleene ⁽¹⁾, mais il est assisté par d'autres anciens Bakhimba. Il a sur ses élèves une autorité morale considérable et partage avec le chef du village le pouvoir exécutif. Nous parlerons plus loin de ses fonctions de féticheur. Son enseignement n'est

(1) *Missions en Chine et au Congo* (Scheut), 1904, pp. 209-214.

pas laissé à son inspiration privée ni à ses goûts personnels, mais sans aucun doute la forme et le fond en sont déterminés, du moins pour une grande partie, par la tradition.

Pour commencer, tous les élèves sont considérés comme des imbéciles... En entrant dans la Secte, ils sacrifient leur esprit et leur volonté propres, pour accepter et faire tout ce que le *ntenda* leur apprendra ou ordonnera. Tous les jours quelque nouvelle surprise les attend, car la doctrine est merveilleuse et le nouveau genre de vie est extravagant. Après quelque temps, cependant, les plus doués font des progrès rapides; quelques-uns même s'appêtent à scruter les mystères de la magie ou s'initient au métier de *ntenda*.

Les principales branches de l'enseignement paraissent être la danse et le chant; la langue occulte et les noms des initiés; les coutumes, privilèges, prescriptions et tabous des Bakhimba; et les travaux manuels.

Les leçons de danse sont données par Madame *Mantenda*, aidée par les filles khimba. Les répétitions se font au *divuala*, les exhibitions (comme nous avons vu), soit au *divuala*, soit dans les villages.

Nous étudierons le *kikhimba* au chapitre suivant; quant aux noms des initiés, nous en savons à peu près autant que les ex-khimba eux-mêmes (1).

Les droits et les devoirs des membres de la secte font l'objet d'un cours progressif (!). On commence par ce qu'il y a de plus simple. (Voir chap. XIII.)

Au chapitre XIV il sera question des travaux manuels.

L'ordre du jour.

Voici maintenant l'ordre des exercices au *divuala*, d'après *Makuala X.*, ancien khimba de Vungu :

Le matin : Instruction; leçon de danse et de chant; repas (quand il y a de quoi) et temps libre.

(1) Voir chapitre VI.

Vers midi : Instruction, etc., comme ci-dessus.

Le soir : Répétition; repas; danse.

Tout cela, on le pense bien, ne se passe pas comme dans un noviciat de moines. Il arrive qu'on multiplie les leçons au même jour; parfois le *ntenda* chôme durant deux ou trois jours.

Le repas se prend en commun; il est arrosé, surtout le soir, d'un bon verre de *malavu*, vin de palme; l'heure du repas et la quantité des mets se règlent d'après les circonstances et dépendent aussi de la générosité des gens du village.

On passe le temps libre, soit au village, soit dans la forêt, à planter, à faire du vin de palme, à aller chercher des feuilles et des lattes de palmier, à construire des huttes, etc.

Le soir, quand le *ntenda* a ingurgité sa ration de vin de palme, il est plus loquace qu'à l'ordinaire... Il se met à interroger ses élèves : « Ce que nous avons appris hier (ou ce matin) l'avez-vous retenu? » Et les gars de répondre. Quelques-uns s'en tirent assez bien. Les autres sont grondés et battus : « *Zoba di mbuangu!* imbécile de khimba! » et « N'êtes-vous donc venus que pour manger? » Souvent ils sont astreints à l'amende :

*Phani *mats(i)anda *ilèmvula *dingofi!*

Donne-moi un gage que je t'apprenne la leçon.

Et les « imbéciles » donnent une poule, un pagne ou autre chose.

« **Bikuma** » : petits couplets.

Mainte règle du « Luangu » est formulée en un *lembo* plur. *bilembo*, ou *kuma*, plur. *bikuma*, couplet ou dicton. (*Kuma*, ou *tolo*, plur. *bitolo*, veut dire : air d'un chant; *kumu* est le rythme d'un chant ou d'une danse; *kuma* s'emploie aussi pour : raison, principe). Cette règle, alors, fait partie intégrante d'un chant de danse ou

d'un autre chant quelconque, rédigé en tout ou en partie en *kikhimba*.

Commençons, comme les Bakhimba eux-mêmes après la danse initiale, par l'exercice du repas. D'ailleurs « *primum vivere* » dans le sens de : manger d'abord, c'est le grand principe du Noir... Le premier mot de la langue occulte qui vint à ma connaissance était : **mintsiara*, des bananes!

Après s'être essoufflés à cette danse, nos gars affamés entonnent, chacun à tour de rôle, le chant suivant :

O me - ka *ma - te - f'e, (O) Lua - ngu ngo - lo!

O tefa ka *tu - te - fe - re ko e, (O) Lua - ngu ngo - lo!

O c'est le repas,
 O puissant Arc-en-ciel !
 O nous n'avons pas encore mangé,
 O puissant Arc-en-ciel !

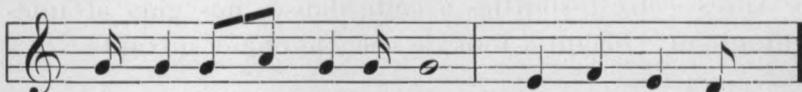
A ce moment entre en scène le petit *Mavinda*, qui fait l'office de dégustateur. Toute nourriture et toute boisson sont interdites aussi longtemps que le *nganga*, par lui-même ou par un autre, ne les a pas purifiées. Or *Mavinda* a ce rôle dans ses attributions. Il déguste tous les plats, pendant qu'on fait retentir en chœur le couplet de

Mavind' e!
kasòngo nlembo ko!
Mavinda' e!
 etc.
Mavinda o!

il ne peut être montré du doigt!

Dans l'exercice de ses fonctions, *Mavinda*, dont le nom se traduit par « chipeur », peut sans scrupule accaparer le manger d'autrui (*vinda bidia bi ngana*) : personne ne peut lui en vouloir de ce chef, et ce n'est qu'après qu'il aura fait ripaille, que les bleus peuvent commencer le repas.

Non moins amusant est le chant du coucher, exécuté en ripaille que les bleus peuvent commencer le repas.



O me - ka - *ma - la - bu - l'e, Lua - ngu ngo - lo !
 O *labula ka *tulabudi ko e, Luangu ngolo!

O c'est l'heure du sommeil,
 puissant Arc-en-ciel !

O nous n'avons pas encore dormi
 puissant Arc-en-ciel !

O meka malabul'e, Luangu ngolo!

O labula ka tulabudi ko e,

— *O tulabudi ko e!* etc...

Pour le coucher il y a aussi le récitatif suivant, tout entier en kikhimba* :

(Solo) *Tsemve nsamva, tsemve nsamva,*
nditsiópukila kuna mbanza i nguala,
nditsiópa tsiopa, domvoromo.
E nzibu inziána Thafu Maluangu,
zitsere Matsemve i nguala
name ndomve.

(Coro) *Tsemve nsamva, tsarr tsi! tsarr tsi!*
tsiòpura nufu!
Tsemve nsamva.

Un jour de *tsona* et de *khoyo*, un jour de *tsona* et de *khoyo*,
 je suis parti du village des profanes,
 j'ai parlé tout le temps le kikhimba,
 (et je suis) un niais.

Le nom que m'a donné *Thafu Maluangu*

(est p. ex.) *Kikhela...*

Un jour de *tsona* et de *khojo, tsarr tsi!*

Enlevez la puanteur (des profanes)!

Un *tsona* et un *khojo*.

Name ndomve et *tsarr tsi* ne semblent pas avoir de sens bien déterminé. « Enlevez la puanteur de quelqu'un » est une façon hautaine de dire : qu'il s'en aille.

Le maître a le droit d'aller trouver ses gars à toute heure du jour ou de la nuit. Alors il chante parfois à son propre sujet :

A Ntend' e!

**Ditsumu *ditsumu kudi Baluangu,*

nzala kingudi inkuizilanga,

kikhombo kikhombo ndiza-buongamanga.

Ndiedi-kuizila vo nganzi kuna Baluangu,

nganu khedila buta va vembo;

kasi meno kingudi kiama ndizidi.

*...Lunziàna *fitomve itèfa kuam' e!*

O Mystagogue!

Vite vite chez (mes) Bakhimba,

plein de désirs de maternité je viens toujours, [prêtre-mère),

(c.-à-d. désireux de voir mes enfants, moi le *ngudi-nganga*,

c'est en me courbant, en me courbant que je viens me baisser

(et en tapant doucement dans les mains, [profondément

je viens dans la hutte, pour saluer mes enfants).

Si je venais chez les Bakhimba avec colère,

je porterais (?) un fusil sur l'épaule,

mais moi je viens comme une mère, chez mes enfants.

... Donnez-moi du vin de palme, que je boive!

N'est-il pas dommage que par sa banalité le dernier vers contraste si crûment avec ces beaux sentiments d'un cœur paternel?

Un khimba présente-t-il du vin de palme, le maître lui donnera en guise de remerciement cette énigme à résoudre :

Malavu mamàka phadi ye nkaka :

zèlumuna mau, tubàka mbungu etu.

Le vin de palme qu'a tiré le *phadi* et le *nkaka* :
va le descendre, que nous ayons notre pot.

Et le pauvre est tenu en haleine, jusqu'à ce qu'il ait trouvé que lui-même est l'un des animaux mentionnés.

Le *phadi* et le *nkala* sont deux espèces d'écureuils. Le R. P. Goedleven lui aussi ⁽¹⁾ parle du *malavu maluaza padi ye nkanka*, le vin de palme soutiré par le *luvadi* et le *nkala*. Que ces deux petits animaux passent pour exercer ce métier, est d'ailleurs tout naturel, puisqu'ils ne font que grimper (*maka*). Les dessins symboliques des Bawoyo les représentent sur une table, devant unealebasse pleine, et disant au vulgaire crapaud, qui, accroupi sous la table, envie leur bonheur : « Toi, tu n'es qu'un habitant d'en bas, tu ne pourras jamais monter jusqu'où nous nous trouvons, nous les gens d'en haut » ⁽²⁾.

Au khimba on apprend la sagesse des anciens :

*Dilúnda nkulu vo kuzayidi ko,
wènda ku Thasu kakàmba diau.*

Ce qu'a gardé l'ancêtre (dans son esprit) si tu l'ignores,
va chez Thafu, qu'il te le dise.

En effet, la doctrine des anciens se transmet dans la Société secrète, et nommément « dans le *mbungu kikongolo*, le mystérieux cruchon », dont nous avons déjà parlé, c'est-à-dire dans la mort apparente et la résurrection.

D'après le *ntenda*, le siège de la pensée des anciens est le bas-ventre :

*Diambu ndimvova, minu muana mutu,
ditúka wanda nkumba, dintomba ku mongo nkumba.*

Ce que je dis, moi enfant de l'homme,
vient de dessous le nombril et cherche une issue au-dessus du
[nombril.

(1) A propos du nom *Kinkela*, voir DE JONGHE, *o. c.*, p. 48. De même chez notre *Kikhela* (v. p. 66) il est question du *nkaka*.

(2) Voir *Congo* : Symbolisme in de Negerkunst (2^e reeks).

Ou plus brièvement :

Lengi dikólo ditúka Mbumba.

C'est de la courge cueillie que sort le khimba
(et la science des mystères).

D'après la philosophie nègre, la pensée, le « *verbum mentis* », se forme dans le bas-ventre et cherche une issue par la bouche. Or, le symbole du ventre et du nombril est le *dilengi di ntove* ⁽¹⁾, grand fruit blanc, dur, comestible, de la famille des cucurbitacées, ayant un « nombril » ou fossette à la partie inférieure. *Moyo*, *monyé*, *mone*, s'emploie pour: principe de vie, âme, mais semble signifier proprement : ventre (parce que siège de la pensée²). Actuellement nos Basundi emploient encore ce mot dans le dernier sens. *Moyo* se dit aussi, par convenance, pour indiquer les parties génitales.

Ndidi lutete, ndidi malandu,

J'ai de la semence (de courge), j'ai des idées.

Ainsi se vante le *ntenda*. Cf. *lutete lu tsava* ou *lu nkalu*, sous le nom de *Lutete* (pp. 67, 70).

A propos du village des Bakhimba on dit :

*Kutúngila mama Mbondo,
nlòlo nlòlo minkuitimanga.*

ou bien :

*Kutúngila bana ba Mbondo,
ndimvu nlòlo inkuuidimanga,*

ou encore :

*Mbumba ku mamba yidimanga.
Où a bâti mère Mbondo,
les cris de wō... lō! retentissent.*

(1) Cf. *kitovu* en Sundi (chez le R. P. BUTAYE) = nombril. *Dictionnaire Kikongo-Français et Français-Kikongo*, De Meester, Roulers, 1910. *Ntove* : Cucurbita sp.

ou bien :

Où ont bâti les enfants de Mbondo,
de grands cris retentissent.

ou encore :

La réunion des Bakhimba à la rivière est bruyante.
C'est-à-dire : au *divuala* il y a du bruit et du plaisir.

Kuitimanga = *yidimanga*. Dans les verbes qui ont gardé leur préfixe (de l'infinitif) *ku-*, le radical sans ce préfixe prend la semi-voyelle *y*; *t=d*, comme dans *suidila* garder le silence, variante : *suitila*; suffixe *-ima* < *ama*.

Mamba (préf. *ma-*) est un mot archaïque, pour *maza*, *mazi*, ou *nlangu*, eau. Il se retrouve dans *Khonde Mamba*, le grand fétiche ensorceleur, qu'on portait sur la tête vers un village quelconque, et qui d'après le proverbe est tombé à l'eau pour ne plus réapparaître : *Khonde Mamba buidi mu nlangu, nzila ziandi ozio*; mot à mot : *Khonde Mamba* est tombé à l'eau, les chemins de lui les voilà. Cela se dit par raillerie de quelqu'un qui ne revient pas assez tôt. *Mamba* se retrouve encore dans *Ngo Mamba*, nom d'une rivière qui passe à Mbanda Khele, et qui signifie : Léopard de l'eau, par opposition au léopard de la brousse.

Énigmes.

Les Bakhimba décrivent aussi la nature en leurs énigmes ⁽¹⁾. Parfois ces énigmes sont chantées :

*Thafu Maluangu fuidi mu *nzimvu :*
**lamvi Ntenda wenda-ndilanga.*

Thafu Maluangu est mort à la guerre :
la femme du Mystagogue ne fait que le pleurer.

⁽¹⁾ Voir nos devinettes du Mayombe : *Mayombsche Raadsels*, dans *Onze Kongo*, III, pp. 316-325; et *Mayombsch Idioticon*, sous le mot *nongo* et passim.

Il s'agit de la guerre entre le palmier, qui veut jeter l'homme à terre, et le khimba, qui blesse l'arbre au cœur (pour en tirer le *malavu*) : les larmes c'est le vin de palme.

*Ndiele ku saka, thutidi nsinga :
saka dioso dieka *mvuemvue.*

J'allais à la forêt et je tirais à une corde :
la forêt entière se mit à branler *mvuenga mvuenga*.

Solution : Quand tu manges, ta tête tout entière branle.
**Mvuemvue* = *mvuenga mvuenga* est une onomatopée qui décrit ce mouvement. L'image a une saveur vraiment mayombienne. Dans nos forêts séculaires toutes les branches sont enchevêtrées à tel point que la forêt entière semble remuer, dès qu'on touche à une seule liane.

*Ndòzila ku phepe, kinongene ko :
ndòzila ku salu, buna ndongene.*

Tire sur moi par le canon du fusil, je ne suis pas touché ;
tire sur moi par la crosse, alors je suis touché.

Solution : L'aiguillon de l'abeille, qui fonctionne à l'arrière-train du charmant hyménoptère.

*O tata, nkuku phela nokono nlola :
o tata, kavika mu lusuangi, kubidi mvengo.*

O père, le coucou est mouillé de la pluie :
o père, il vient sur une branche dénudée et secoue ses ailes.

Solution : un *ndoki*, ensorceleur. Celui qui est tout mouillé n'y regarde plus de si près ; il cherche un abri quelconque et se dévêt : de la même façon un *ndoki* se dévêt de sa forme humaine et prend son essor pour voler dans les airs. Se dit également du perroquet, dans le chant des noms ⁽¹⁾.

Remarquez l'onomatopée dans *nkuku* ; cf. coucou, néerl. koekoek. Ce coucou de *phela* (= champ, ou savane,

(1) Voir plus haut, p. 75.

qui vient d'être brûlé) se nomme aussi *nkuku duma* ou *nkuku vuanda*.

Lusuangi : une branche saillante, dénudée. Le coucou se hâte d'une branche sur l'autre.

Bāna ku ndimba, bāna ku teta :
*ndim̄uaka *dibonzo, kani dintula.*

Ceux-ci dans la vallée, ceux-là sur la montagne :
j'asperge d'eau fétiche et peut-être elle y atteint.

Solution : *Mvula*, la pluie. C'est *Manzambi phungu*, le Tout-puissant, qui parle : j'asperge de mon *mbonzo* monts et vallées. Il y a des *mbonzo* qu'on boit, il y en a d'autres dont on exprime le liquide ou dont on recueille la vapeur, d'autres qui servent d'eau bénite dont on asperge les gens et les objets. Tous sont préparés au moyen d'herbes, d'écorces ou de racines. Mais le « *mbonzo* » le plus fort est celui dont Dieu se sert pour envoyer la pluie ⁽¹⁾.

Une énigme chantée :

*O *nzuarrr *lamue!*
Kuena nioka-nioka ki phemb' e,
kitāmba lungongo ku nganda Luangu.
E kuena nioka-nioka ki phembe...

**Tsiopika *tsumu,*

**tsiopika tē!*

*E *tsuma zi *ngamua zi *nimvua *luamvu *sorr!*

**Tsyala *wovo!*

Tra la la la (?)

Il y a un petit serpent blanc,
qui a tourné son épine dorsale vers la plaine du Khimba.

O il y a un petit serpent blanc...

Paie ta dette (pour tes contraventions à la loi du khimba),
paie-la vite!

O nos *khuma* pour lesquels nous sommes entrés dans le khimba!
Tsyala wovo!

(1) Comparer le couplet enfantin flamand :

Het regent,
« God zegent »,
de pannen worden nat.

Solution : La lune. L'énigme tout entière est renfermée dans les deux vers : *Kuena...*, *kitámba...* Ce qui précède et ce qui suit sont une espèce de refrain usité aussi pour d'autres énigmes. Pourquoi la lune s'appelle-t-elle un serpent ? J'estime qu'il ne faut pas trop presser le sens de cette qualification, qui ici relève peut-être uniquement de l'imagination des Noirs et ne correspond pas, ou en tout cas ne correspond plus à la croyance populaire.

Un autre serpent c'est le

Nioka-nioka ki phemba, kilénga mambu ma Mbumba.

Un petit serpent blanc qui (s'étant faulilé dans le *divuala*) est aux écoutes pour surprendre les choses de *Mbumba*.

Solution : Un *munguala*, profane, curieux de connaître les secrets du khimba.

Fuidi bubu : fululu va mavambu.

Il est mort aujourd'hui, et il est ressuscité aux bifurcations (du chemin).

Solution : Un khimba. (Voir plus haut : mort et résurrection.)

Chant de fiancée.

Plaçons ici le chant d'amour d'une fiancée de khimba : *E Malolo*. Je l'ai entendu aussi, à part la mention du nom khimba, près du cadavre d'un enfant, comme élégie. L'air est plaintif et monotone, coupé de larmes et de soupirs :

— *E Malolo! E ngiel' e!*
E e, muana mam' e!
 — *E Malolo! e ngiel' e!*
E e, Tsakala muana mam' e! e e e! e e!
 — *E Malolo! e ngiel' e!*
E e, lumbu kela-siotubuka, va' kumi di tev' e!
 — *E Malolo! e ngiel' e!*
E e, Tsakala muana mam' e!
 — *E Malolo! e ngiel' e!*

E kani muana-koda kutoki ko, kue sambilanga khimba nzala!

— *E Malolo! e ngiel' e!*

E muana mam' e! e ngiel' e!

— Oh! au loin (?)! o la tranche du pédoncule de palmier
(qu'on coupe pour soutirer du vin de palme)!

O l'enfant de (sa) mère!

— Oh! au loin! *e ngiel' e!*

O Tsakala le fils de sa mère! hélas!

— Oh! au loin!...

O le jour où il sortira des épreuves,

(je lui donnerai) bien dix nattes!

— Oh! au loin!...

O Tsakala le fils de sa mère!

— Oh! au loin!...

O tu ne cuis pas même une écuelle (de nourriture),

(tu ne fais) que te plaindre de faim à un khimba!

— Oh! au loin!...

O l'enfant de sa mère!...

C'est ainsi que la fiancée pleure celui qu'elle aime et qui s'en est allé au loin (*dioba kiandi kiyénda kudi ndaku*), c'est-à-dire chez les Bakhimba. Même si les réunions de la secte ont lieu à proximité du village où elle habite, elle ne reconnaîtra pas son amant avant qu'un long temps ne soit écoulé. Mais elle lui tressera des nattes et se mettra à équarrir un petit bloc de *lukunga* dont elle fera son *tukula*, et, au retour de son amoureux, elle crachera gentiment le fard rouge sur la belle tête et les membres vigoureux de son grand garçon.

« Zimvila », clans de la Secte.

Une autre série de *bikuma* a trait aux diverses branches de la Société secrète, aux *zimvila* ou clans des Bakhimba.

Kuma ou *zimvila* entendu dans la région de Tsinga Masisa :

Baku Nganga,

*Baku dibákula *nguila,*

**ziphuemvemve (zi Thafu Maluangu)!*

Bula nkiendo,
bulumuna tuvi ku banda nlangu.
Tsumu Dionga,
Mazayanga, uzáya di ngana uzáya diaku.
Numbu Nzinga,
nyandi uzingila ku Luangu,
dimánga kuenda, dimága kuiza.
Koka-nkombe,
*(ukóka *nguila yoso) :*
thumbu nsioni(a), uza-kundiata.
Mayoka-nlaku,
bayóka nlaku bayénda kuau.

Baku Nganga,
 qui a trouvé les générations (ou les mystères);
 ces niais de *Thafu Maluangu!*
 Faire des ordures,
 laisser tomber les ordures en aval de la rivière.
Tsumu Dionga (*dionga* = lance),
 le Sait-tout, qui connaît l'affaire d'autrui et connaît la tienne.
Numbu Nzinga (*zinga* = durer [1]),
 celui qui est resté longtemps au Khimba,
 il (?) ne voulait pas aller, il ne voulait pas venir.
Koka-nkombe (*koka* = traîner),
 qui a traîné derrière soi tout le clan;
 la pousse de l'herbe à couvrir (qui dit) :
 tu viens marcher sur moi.
Mayoka-nlaku,
 ils ont incendié la méchante hutte et ils sont partis!

Le sens serait donc :

Baku est le père de la secte :
 c'est lui qui connaît tous les secrets,
 et les adeptes sont des niais.
Tsumu Dionga, la Lance aiguë
 (qui transperce celui qui trahit son secret),
 connaît le cœur de tous
 (et leur apprend à tous les mêmes leçons).

[1] Ou, d'après une autre version : *Nzinga*, de *zinga*, envelopper (v. p. 114). Cf. *Mayombsche Namen*, sous ce nom.

Numbu Nzinga est partisan de l'épreuve prolongée (et garde ses secrets pour lui-même).

Koka-nkombe (comme son nom semble l'indiquer)

a toute une traînée d'aspirants,

(mais si tu ne reconnais pas le chef

il se met en colère comme l'herbe acérée qui blesse au pied).

Mayoka-nlaku, l'incendiaire,

laisse les Bakhimba mettre le feu à leur hutte et s'en aller.

Je reconnais volontiers que cette exégèse n'est pas très claire. Mais le texte kiyombe, comme c'est le cas pour toutes ces formules hiératiques, ne l'est pas davantage. Tirons-en du moins ce que nous pouvons.

D'après quelques-uns, il s'agit des quatre branches ou clans des Bakhimba, en même temps que de leurs *bikele* ou statuettes respectives de *Thafu Maluangu*. Par le fait même, *Numbu Nzinga*, le père d'un des neuf clans des Bakongo du Mayombe ⁽¹⁾, ou son homonyme, se trouve éliminé comme un intrus. Et voici les particularités de chaque groupe :

Baku Nganga a la priorité; il possède en effet le tout premier *Thafu*, dont les autres *bikele* ne seraient que des réincarnations; car *Baku* en est l'inventeur, le père et l'aîné ⁽²⁾.

Tsumu Dionga, c'est le *Thafu* qui tue impitoyablement les traîtres : celui qui révèle ses secrets (*basa* nguila*) est transpercé par la pointe affilée qui termine le socle de sa statuette, comme par une lance (*dionga*).

Koka-nkombe introduit un grand nombre d'adeptes dans les mystères du khimba; il y veille sur sa progéniture.

Chez *Mayoka-nlaku*, ou les *Bayoka-nlaku*, *Thafu* laisse

(1) Voir *Mayombsch Idioticon*, et *Mayombsche Namen*, ainsi que plus bas.

(2) Notre *ntenda* s'appelle *Dibaku* à Kionzo. Cf. P. DE LODDER, *Onze Kongo*, III, p. 353. Chez BASTIAN (v. DE JONGHE, *o. c.*, p. 46), *Baku* est l'assistant du *Ntenda*.

brûler toutes les installations du khimba, au jour de la cérémonie finale.

Tout cela est en harmonie avec l'étymologie :

« *Baku* le Féticheur, ou *Dibaku*, solongo *Ebaku* (de la classe de substantifs *di- ma-*) : de *bakula*, trouver;

» *Tsumu Dionga* : *tsumu* est une lancette de jonc, p. ex. de *luzombe* ou de *dikukutu*, pour transpercer et lier par le haut les feuilles qui recouvrent le toit; *dionga* est la lance, qu'on retrouve dans les légendes et chez certains fétiches. En effet, le *kele ki Tsumu Dionga*, qui sert de lance, a le manche plus long que les statuètes de *Baku* et des autres ⁽¹⁾.

» *Koka-nkombe* : *koka*, traîner derrière soi; *nkombe* (pl. *min-kombe*) veut dire : courbe, chose courbée; aussi : membre viril, de là (?) progéniture.

» *Mayoka-nlaku* : qui met le feu au hangar; *ma-*, préfixe honorifique. »

Le *ntenda* de Khele m'a donné le morceau ci-dessus en différents *bikuma* plus courts ⁽²⁾ :

« *Dimánga kuenda, dimánga kuiza* »

s'applique à un des Bakhimba qui fait la sourde oreille ou se montre revêche à la leçon de danse.

« *Thumbu nsionia : uza-kundiata* »

est le symbole de quelqu'un qui se croit offensé, par exemple : de tel chef qui n'a pas eu l'occasion d'inviter les Bakhimba pour faire la danse dans son village. Cfr. l'énigme : *Sumbu kabútuka, ayi zingolo ziandi*, à peine vient-il de naître que déjà il se montre irrité. Les grandes herbes *nsioni* ne piquent guère; les jeunes pousses, par contre, meurtrissent le pied du marcheur.

Viennent ensuite les diverses dénominations de *Thafu* : *Baku Nganga, Baku dibákula *nguila*, etc...

(1) Voir Planche VII, n° 2.

(2) Voir la traduction plus haut.

Le même *ntenda* faisait de *Kiphuendende*, de *Mazayanga*, de *Numbu Nzinga*, des pères du Khimba: *Kiphuendende* : comme qui dirait : *phuendedele...*, *minu phuende kuama*, je reste..., je suis assis ici; de *vuanda* (?), être assis, rester.

Mazayanga = celui qui sait toujours tout.

Numbu Nzinga uzingila Mbumba ku tsi nomi..., qui a enveloppé (*zinga*) *Mbumba* de résine (qui dissimule parfois les *bilongo*, ingrédients, d'un fétiche), c'est-à-dire les secrets du khimba, « qui viennent de Dieu », sont bien gardés et meurent avec lui. C'est le *ndoki*, ensorceleur.

En matière de biens matériels ou de pouvoirs mystérieux, il faut qu'on soit prêt à en faire participer autrui. L'égoïsme est un crime. Celui qui refuse à autrui un morceau de viande, ou une banane, par exemple, sera malmené par les *ndoki*, ou tenté de devenir *ndoki* lui-même. C'est la raison pour laquelle le païen pratique l'altruisme, au moins dans une certaine mesure. C'est pour cela aussi qu'il jette les reliefs et restes des repas derrière la case, de sorte que personne ne puisse le soupçonner d'avoir fait bonne chère en son particulier, sans inviter les voisins et amis. Car le manque de charité, l'avarice, provoque les jalousies des ensorceleurs. Or, un *ntenda* de la secte de *Numbu Nzinga*, dit-on, n'enseigne pas gratuitement ses adeptes : ce qui est déjà suspect. Comme sorcier, il peut même être possédé par *Mbumba* dans l'eau (*tutukila Mbumba ku tsi nlangu*), et il ne transmet tous les secrets à son successeur qu'à condition que celui-ci devienne *ndoki* comme lui et le paie grassement. Dans nulle secte d'ailleurs on n'est passé maître, à moins de prouver son savoir-faire en sorcellerie.

... Voilà quelques-uns des secrets qu'il me fut donné de surprendre à Khele, la terre classique des Bakhimba; mais tous les profanes étaient tenus à distance et... on m'imposa un secret perpétuel. (Seul le pouvoir magique des grands féticheurs Bakhimba d'antan, auxquels il est fait

allusion ci-dessus, me fut révélé dans une autre région.) Malheureusement le *ntenda*, conscient peut-être d'en avoir dit trop long, s'abstint de donner des explications plus étendues au sujet du terrible *Tsumu Dionga* et de *Mayokanlaku*. Il prétendit ne rien savoir de neuf non plus sur *Koba-nkombe* « *ukóka bana ba *tsiopo*, avec sa suite de jeunes initiés ».

A Phuka on connaît jusqu'à sept *bikele* de *Mbumba Luangu*, correspondant à sept *zimvila* de *Bakhimba*. Les voici: *Baku Nganga*, *Numbu Nzinga* et *Yalala Tsongo*; *Tsumu Dionga*, *Kiphuemvekele*, *Koka-nkombe* et *Mayokanlaku*.

Kiphuemvekele n'est qu'une variante de *Kiphuendende*. Nous avons fait connaissance avec les autres à *Khele* et ailleurs. Seul *Yalala Tsongo* est nouveau. Les Noirs de l'intérieur nomment ainsi les cataractes de *Livingstone*, dont on entend le grondement lointain à *Mongodolo* et à *Kivula*, quand le vent est propice.

Mon informateur prétend en outre que tous les *bikele* viennent de la région de *Nsanda* près de *Kionzo* ⁽¹⁾ et sont tombés du ciel. Celui qui connaît ces *zimvila* par cœur démontre par là qu'il a passé par la secte.

Le fragment suivant, que j'ai entendu à *Khele*, mentionne aussi les clans des *Bakhimba*. Il est chanté devant les candidats de *Mbumba*.

O Ntend' e!

... *O lundyúvudila yikèla *zimbuangu :*

kani u ntekolo Baku Nganga?

kani u ntekolo Tsumu Dionga?

kani u ntekolo Mazayanga,

uzáya di ngana uzáya diaku?

kani u ntekolo Numbu Nzinga?

kani u ntekolo Kiphuendende?

.

(1) Cf. R. P. DE LODDER, *Bakimba's te Kionzo* (*Onze Kongo*, III et IV), ainsi que la note, plus loin, sur *Baku* et le puits de *Mbumba*.

*Tàmba matu, tàmba *matsemve!*
*Mavambu matátimina mu *tsiopo,*
**sòmvila vambu ditúka *nguila,*
**muabu *nsimvua ukuza-*nimvanga,*
(mo' mu nzila ukuiza-yizilanga).
*Lengi kolo ditúka *nguila.*
*Ku tsongi a *nsefa kuna mambu,*
*ku kolo di *nsefa kuna mambu.*

.
Te! te Baluangu!
*Lemvula Kongo, *zimvura Thafu.*
*Baluangu, *luabu *kuatsi?*

Tous : *Zuerr! ou : *Tsiarr!
 Ou bien : *Baluangu, *tia...?*
 Tous : *Tiarr!

O Mystagogue!

... Tu m'as demandé que j'enseigne les Bakhimba.
 (Tu m'as demandé) si tu es un descendant de *Baku Nganga?*
 ou un descendant de *Tsumu Dionga?*
 ou un descendant de *Mazayanga,*
 qui connaît l'affaire d'autrui et connaît la tienne?
 ou un descendant de *Numbu Nzinga?*
 ou un descendant de *Kiphuendende?*

.
 Prête l'oreille et écoute!

Des différents chemins qui se rejoignent au khimba,
 montre l'embranchement par où est venu le secret (de ton
 par ce chemin-là tu es venu, [clan]
 (par ce chemin-là tu es venu).

De la courge à fossette est venu le secret du clan.
 A l'extrémité du fouet c'est là à faire,
 au manche du fouet c'est là à faire.
 (C'est-à-dire : la chose la plus pénible, c'est d'être battu
 par l'extrémité ou par le manche du *tsese*.)

Allons, allons, Bakhimba!
 Voir mère *Kongo*, honorer *Thafu*,
 (puisque vous êtes maintenant de vrais Bakhimba).

Bakhimba, où êtes-vous?
 — *Zuerr! nous voici!
 Bakhimba, *tia...?
 — *Tiarr!

Quoi qu'il en soit de cette diversité de noms pour les branches ou sectes du Khimba et les *Thafu* d'aspect multiple, la plupart s'en tiennent aux quatre principales, qu'ils présentent, d'après l'ancienneté, dans l'ordre suivant :

la plus ancienne : *Baku Nganga* (à Vungu, par exemple; ensuite : *Koka-nkombe* (dans tout le « *Kinānga* » : Khele, Kongo Ndefi, etc.);

Tsumu Dionga (à Mbamba Khele, et jadis à Kangu, etc.);

Mayoka-nlaku (dans une partie de Vungu et ailleurs).

En quoi s'accordent ces quatre sectes de la Société secrète et en quoi se différencient-elles?... Il est certain que nos indigènes ne connaissent qu'un seul fétiche propre aux Bakhimba, le *Thafu Maluangu*; de plus, les différentes écoles s'accordent généralement, par tout le Mayombe et au delà, pour les rites de l'initiation, les croyances, etc... Voilà l'unité du khimba. Cependant, chaque région semble relever d'une secte spéciale. Aussi, des usages et cérémonies décrits dans cet ouvrage, il peut y en avoir de propres à telle secte ou à telle autre ⁽¹⁾: de même les leçons et les chants peuvent varier d'après les *mvila* ou les *kele* respectifs...

On peut comparer ces différents clans ou statuettes des Bakhimba aux *zimvila*, sous-tribus de nos *Bakongo* du Mayombe, dont nous avons parlé ailleurs. Appartenant toutes à la même grande famille dont l'aîné et le chef fut le Roi *Makaba*, elles se subdivisent, d'après la tradition pour ainsi dire unanime, en neuf *ngudi*, mères, ou *zimvila*, clans, dont l'un plus ancien que l'autre, qui tous se nomment d'après les premiers ancêtres : *Makaba*, *Nanga*, *Phudi Nzinga*, etc. Or le Noir (soit langage imagé, soit conviction intime, disons plutôt : tout naturellement) pense et parle souvent de la divinité, des esprits, des forces

(1) Voir, par exemple, les cérémonies de sortie.

de la nature, des êtres inanimés..., comme d'êtres humains ayant leur personnalité, leur famille, leur descendance. Il en est ainsi des *miniksi*, esprits, fétiches, en général, et du *kele* de *Thafu Maluangu* l'Arc-en-ciel, en particulier.

Mais écoutons plutôt les explications ultérieures des indigènes sur les *zimvila* en question :

Baku Nganga est le fondateur du Khimba : c'est lui qui en a trouvé les secrets. Il possède la science de l'Arc-en-ciel, qu'il a découverte au *bulu di Mbumba*, le puits de *Mbumba*, quelque part dans le pays d'où viennent les ancêtres.

Koka-nkombe est un petit-fils de *Baku Nganga*. Lui aussi voulut s'initier au Khimba... On lui dit : Toi, que vas-tu faire? Il répondit : Au khimba je veillerai sur les miens comme un père sur ses enfants.

Tsumu Dionga descend de *Baku* par *Koka-nkombe*. On lui demanda: Ah! toi, que feras-tu? Il dit: Celui qui révèle mon secret (*bese *nguila*), je le transpercerai du manche de mon *Thafu* comme d'une lance;

Enfin *Mayoka-nlaku*, petit-fils de *Tsumu*, laisse se consumer le *divuala* avec tout ce qui s'y trouve.

En réalité *Baku Nganga* fut-il le premier féticheur qui eut des rapports avec l'esprit *Mbumba Luangu*? Il semble bien que c'est là la signification de la légende, et le rôle de *Baku* comme maître des Bakhimba à Kionzo et en d'autres régions, comme *Tsinga Miamba*, — ainsi que chez les Basolongo de Soyo : *Ebaku*, — me confirme dans cette conjecture.

En ce sens le khimba est donc une institution fétichiste, qui relève, du moins médiatement, d'un féticheur en chef. Cependant, au Mayombe, pour devenir féticheur d'un fétiche quelconque, ou simplement sorcier, il n'est nullement requis d'avoir été à l'école du *ntenda* ou de *Baku*; et je doute fort, d'accord avec le R. P. De Lodder (*l. c.*), qu'il

entre dans les attributions du mystagogue d'enseigner à faire des objets fétiches.

Quant au fameux « puits de *Mbumba* », on trouve quelque chose d'analogue dans l'origine de différents fétiches. Quoique, à l'heure actuelle, dans beaucoup de régions il n'y ait plus de véritables *ngudi-nganga*, féticheurs mères, qui sacrent les *nkisi*, néanmoins chaque fétiche, jeune ou vieux, a son histoire, souvent connue seulement de son « légal », le prêtre. Celui-ci est allé le prendre, par exemple, au fond de l'eau, où il demeura pendant neuf semaines de quatre jours. Ainsi, on montre encore dans la *Mbavu* un endroit profond, nommé *kiza ki Makuani*, et un autre *kiza*, celui de *Nsasi Khonde*, du nom des deux fétiches très puissants, dont l'esprit mère habitait là et donnait audience.

D'autres fois le *nganga* a trouvé son fétiche au fond de la grande forêt, où il est allé le prendre, soit pendant que lui, prêtre, dormait (*ku tsi tulu*), soit dans son *divuala*, son ermitage, pendant une syncope ou mort apparente (*fua ngambu*), ou encore au cours d'un ravissement extatique. En effet, nos gens pensent que, pendant le sommeil par exemple, l'homme peut se départager en un être double. C'est alors qu'il entre en relation avec les *bandoki*, qui lui révèlent les secrets du monde supra-naturel, ou, s'il est *nganga*, avec les mânes, avec les *nkisi* et les ensorceleurs. C'est aussi dans cet état que les *ndoki* trouvent moyen de malmener les *batu banana*, vulgaires mortels.

Mais n'anticipons pas sur la matière des chapitres relatifs aux Croyances.

CHAPITRE X.

LA LANGUE SECRETE.

Généralités. — Exercices de traduction : mots et phrases en kikhimba du Mayombe et de Soyo.

Le *kikhimba* n'est pas, comme le pensent même des Noirs non-initiés à la Secte, une langue étrangère..., une espèce de « français », mais une langue occulte indigène. En kikhimba elle s'appelle **kitsiopa*, de **tsiopa*, parler, comme *kituba*, le jargon commercial du Kasai, vient de *tuba*, parler (en Fiote).

Il y a lieu de distinguer le kikhimba *yombe* (qui me fut désigné sous ce nom par des Noirs) et le véritable kikhimba conventionnel ⁽¹⁾. Au kikhimba *yombe*, pris dans son ensemble, appartiennent les mots et les formes empruntés soit au langage courant, soit à la langue hiératique des féticheurs. Ainsi, la tournure et la syntaxe restent *yombe*; de même le système préfixal et la plupart des formes grammaticales: car un peuple d'illettrés surtout, ne saurait perdre ses caractéristiques linguistiques, au point de n'en laisser subsister des traces évidentes et nom-

(1) Pour le Kikongo, voir le *Dictionnaire Kikongo-Français et Français-Kikongo*, du R. P. BUTAYE, déjà cité; A. SEIDEL et I. STRUYF, *La Langue congolaise*, Gros, Paris, 1910; BENTLEY, déjà cité.

Pour le Kiyombe, *Grammaire du Kiyombe*, par le R. P. L. DE CLERCQ, déjà cité; aussi *Mayombsch Idioticon*, etc.

Pour le domaine des langues bantoues, cf. TORREND, S. J., *A Comparative Grammar of the South-African Bantu-Languages*, Trübner, London, 1891; CARL MEINHOF, *Die moderne Sprachforschung in Africa*, Berlin, 1910; HESTERMANN, S. V. D., *Sprachen und Völker in Afrika (Anthropos, 1913)*; AUG. DE CLERCQ, *Inleiding tot de studie der Bantu-talen (Onze Kongo, IV, pp. 233 et suiv.)*, etc.

breuses dans sa langue occulte. Quant aux termes propres à la langue des féticheurs, il n'est pas toujours aisé de déterminer ce qui est ésotérique de ce qui n'est que profane, d'autant que ces mots rares et archaïques peuvent encore être défigurés en kikhimba. J'ajouterais même, en passant, qu'au point de vue linguistique cette langue sacrée n'est certes pas sans intérêt.

Les formes purement conventionnelles du kikhimba sont plus difficiles à déchiffrer. Non seulement elles offrent certaines divergences d'après les contrées, mais en outre, elles sont presque toutes plus ou moins arbitraires, et d'ailleurs très incomplètes. Puis, le vocabulaire est très pauvre. Il en résulte un parler misérable, suffisant à peine pour les besoins les plus ordinaires de la vie khimba, incapable de rendre (en kikhimba) d'autres concepts pourtant usuels, par exemple de Dieu, des espèces d'animaux, etc. Le sens des mots est souvent ambigu et approximatif, par exemple **diomva*, aller ou venir; **tefa*, manger ou boire; **niumva*, eau, pluie.

En kikhimba on aime à transformer les consonnes, surtout de la langue usuelle; on remplace *ki* par *tsi* (cfr., en kiwoyo, *ki*). En guise d'ornement on ajoute une finale : ainsi, la terminaison passive *-u*, ailleurs *-ua*, devient *-umu* ou *-umua*; un autre suffixe verbal favori, qui n'ajoute rien au sens, est *-asana*. A noter aussi : le copulatif *-a*, de, tombé en désuétude en notre dialecte de kiyombe, conservé le plus souvent en kikhimba; et encore : certaines formes particulières, comme *tefe*, dans la conjugaison des verbes; et les enclitiques *dene*, *dele*... Il ne sera pas difficile de surprendre quelque peu le secret de tout ce mécanisme, si l'on veut se reporter aux noms khimba ⁽¹⁾, aux dictons du chapitre précédent et à la liste plus étendue que nous donnons plus loin.

En parlant de la langue occulte du *Kimpasi*, le R. P. Van

(1) Voir p. 65.

Wing ⁽¹⁾ souligne, comme nous, la présence des archaïsmes : « c'est plutôt la langue de San-Salvador », dit-il, et l'insuffisance du vocabulaire. Il mentionne aussi le préfixe *tsi-* au lieu de *ki-*, et la suffixation de *-na* et (aux verbes) de *-anga* (qui est notre suffixe ordinaire de continuité).

On peut comparer ces procédés à ceux des « langues secrètes » dont on se sert parfois par plaisanterie, surtout entre jeunes gens, et qui consistent, par exemple, à retrancher tout ce qui suit la syllabe qui porte l'accent principal du mot, et à y suffixer *-nkĩšĩ*, — ou chez les Basolongo : *-tina* — : *tuàla bitebe*, apporte des bananes, devient ainsi : *tuànkisi bitenkisi*.

Une autre langue occulte, plus compliquée, consiste à intervertir l'ordre des syllabes, tout en gardant l'accent sur le même rang que dans le langage ordinaire. C'est le « *kiyonge* » du Mayombe (préfixe *ki-* + métathèse de *ngeyo*, toi), — le *lunima* des Basolongo (préf. *lu-* + *nima*, dos, derrière le parler qui commence par derrière), — le « *batuku* » du Kasai (du Kikongo *kutuba*, parler, donc : un *kituba* renversé), le *menelek* du Lingala, ou bien (en Lingala du Haut), le *Lisolongo* de *solola*, parler, conter, *lisolo*, conte) ⁽²⁾. Ainsi, en *kiyonge* on dit : *tonkie* pour *nkie-to*, femme, *lakaba* pour *ba-ka-la*, homme, *balukutu* pour *ba-ku-lu-tu*, aînés, *luzekamu* pour *ze-lu-mu-ka*, descendre, etc., sans tenir compte des préfixes syllabiques; pour les mots monosyllabiques on cherche un synonyme à deux syllabes, par exemple *kikombe* < *ki-mbe-ko*, pour *nzo*, hutte, maison.

Mais pourquoi la langue occulte des Bakhimba ?...

D'abord, je ne crois pas que les Noirs se posent cette

(1) *O. c.*, p. 96.

(2) Ce « parler » est connu un peu partout, même chez les Négrilles du Gabon. Mgr LE ROY, dans *Les Pygmées*, Mame, Tours (p. 118), en donne comme exemple le mot *takulu*, ou *kuluta*, pour *tatuku*, tabac. En *menelek*, ou lingala renversé, les jeunes gens de Léopoldville disent, par exemple : *sika koso ngilina*, pour : *kasi soko nalingi...*, mais si j'aime...

question. C'est la coutume, c'est la volonté des ancêtres : cela leur suffit. « C'est un moyen d'échapper à la malveillance toujours en éveil des mauvais esprits », dit H. Galland ⁽¹⁾ après Reinach ⁽²⁾, et ils n'ont peut-être pas tort; ou « une sorte de tabouisme portant sur certains mots », dit-il encore après Cleve, et je pense que c'est plutôt cela.

Exercices de traduction.

La liste des mots et des phrases qui suit pourrait être complétée par les mots qui se retrouvent, marqués d'un astérisque, tout le long de notre étude, surtout dans les *zimvila* et *bikuma*, devises, dictons, chants, etc., des chapitres précédents ⁽³⁾ : c'est par des exercices analogues que les Bakhimba se familiarisent avec leur langue secrète, sans cependant faire la distinction que nous avons introduite, entre ce qu'il y a de kikhimba conventionnel et de kikhimba yombe ou archaïque.

Il importe de prononcer aussi vite que possible : plus on se presse, plus c'est beau!

(1) *O. c.* De même jadis, en Flandre, le « bargoensch », baragouin ou langue des voleurs, était un moyen d'échapper à la vigilance des hommes de la Loi; ou encore, le Sasahara, dont parle NIC. ADRIANI dans sa *Sangireesche Spraakkunst (Akademisch Proefschrift, Leiden, 1893, pp. 7 et 53)* et qui est une langue secrète usitée par les marins de Sangir (Oost-Indische Archipel), « opdat de geesten de plannen der varenden niet zullen afluisteren en die uit kwaadwilligheid verijdelen »: son vocabulaire comprend des périphrases, des mots archaïques, et des mots de la langue usuelle, mais défigurés.

(2) *Anthropos*, 1904, p. 241.

(3) Voir le vocabulaire alphabétique à la fin de ce volume.

Kikhimba du Mayombe :

Mbuamvi Tsafara, ndziàmua kitefa
ki(a) nziono.
Nimvisa matefa ma nziono.
Diàfa ndiebo (ou ndiebu).
Ndina-tefa bi(a) nziono.
Ziùtura kovo, tsithuamvi,
phuamvi a nziono.
Duenu ngofe, luzùtasana.
Diòmva kuabu ndziarisini.
Nimva kuabu.
Banimvini.
Ziàndana dene zava.

Luziàrasana, mbuamvi zitsana
ngofe.
Tsithuamvi !... Nziono.
Puruma ndiena-puruma.
Surufa.
Ndieka-tefa fuabuka.

Kingioni ki(a) nziono kieka-diru-
mua, ou ngioni i nziono yeka-
tefa dirumu.

Diòmva zava ndomvoro nziono.
Ndieka-tefa diòmva ko.
Tsiöpuka ndiebo kuabu safara
ki(a) nziono.
Duenu ngofe, tudiòmva tsiaduefo
ku ze le di(a) nziono;
ku lusamvara lu(a) nziata-mbu-
amvu, ou lu mbuamvu nziata;
kuabu matsiumva.
Ndziàmua mintsira yitèfa kin-
ziona.
Namua namua ! Tia ! Tia namua.
Mimphuiba mi(a) ndiebo;
mua-tomve ndietèfa tsinziono;

niumva; nlamvi(a) tsumva.
Yabu ngofe ingavi.

Ndziàmua minzimvu; hibufetere;

mandabula-niumva; mayile;
minsela-nsomve; zitsiobo;

minzuru. Ntsiefa !

Kikhimba de Soyo :

Mbuamvi N. nziàna kitefa kia
nziomo.
Tùfusa matefa ma nziomo.
Diàfa ngebo.
Ndina-tefa bia nziomo.
Zùtafesa kumua,
phuamvi a nziomo.
Duenu ngiofe, luzùtafa.
Sàba kuabu ndomvere.
Sàba kuabu.
Basabidi.

Ziànda va zibu.

Luziàrasana, bambuamvi bangiofe.

Mbuamvi !... Nzियो nzió !
Zulumua izulumua.
Zulumua (nkadala).
Sianda isianda.
Sianda kofe.
Siefe ya nziomo...

Mbumva.

Sàba oku ndomvele nziomo.

Kinsaba ko (tia).

Dáfuka ngebo kuabu ziele kia
nziomo.

Beni bangiofe, tusàba kuetu
oku ntemv'a nziomo;
oku ntemv'a manziata (1);

omu malimvi.

Tùfesa nziomo mintsira itèfa
buama.

Tia ! Kia namua !

Minkuimva mia ngebo;

ntomve a nkumva;

niumva; delefa.

Yingofe ingavisi.

Tia kidomvele ko.

Tùfesa nziomo nzimvu; bulufufu;

mindamvila; nsadi;

minzuru. Ngeta.

(1) D'après BENTLEY, *op. cit.*, mbuamvu anjata, ou encore tungwa, voudrait dire : ancien khimba.

Kiyombe :

Français :

Phangi Tsakala, phàna kidia kiamà.

Tuàla madia mama.

Tàmbula ngeyo.

Ndieka-ndia biama.

Vùtula koko, khomba, phangi ama.

Benu boso, luvùtuka.

Yìza kua'ku ndidi.

Kuèsa kuaku.

Bizidi.

Kàla kuaku vava.

Zázamanu, bakhimba boso.

Phangi !... Minu (ou mono).

Bela ndimbela.

Bela.

Ndieka-mfua.

Ntim'ama weka-ntata.

Yìza vana khele minu.

Ndinkuenda ko (fiata).

Bòtuka ngeyo ku mbus'ama.

*Benu boso, tuènda kuetu
ku buala buama;
ku vata di pfumu vata;*

ku nsitu.

Phàna bitebe idià kuama.

Nana nana ! Fiata !

Zinguba ziaku;

fimalavu ndinuà kuama;

*nlangu; (nlangi) tsunga.
Yiyoso imene.*

Phàni manya; biyangidi;

*zinzangi; zimbunzi;
mayaka; zitsafu;*

mafubu. Nyinga.

Frère Tsakala, donne-moi mon manger.

Apporte mon manger.

Prends, toi.

Je vais manger ma ration.

Emporte là-bas, frère, mon frère.

Vous tous, retournez.

Viens ici où je suis.

Approchez-vous.

Ils sont venus.

Reste (assieds-toi) ici.

Assieds-toi à terre.

Mettez-vous en rang, tous les bakhimba.

Frère !... Moi, me voici.

Je suis malade.

Etre malade (de corps).

Je ineurs.

Mourir... (?)

Mon cœur me fait mal.

La tête.

Viens où je suis moi.

Je ne vais pas (non).

Allez vous-en vous, de derrière moi.

Vous tous, allons nous autres à mon village; au village du chef de village;

au bois.

Donne-moi des bananes que je mange.

Non non ! Pas du tout !

Tes arachides;

un peu de vin de palme que je boive;

du vin de palme;

de l'eau; (une feuille de) tabac.

Il est tout fini.

Non je n'en ai plus.

Donne-moi du maïs; des patates douces;

des haricots; des ignames;

des racines de manioc; des safous;

des ananas. Oui.

Kikhimba du Mayombe :

Munifa; ntsiubuzi;

Nziàfa dele munguimvika.
Tefe fe fuabuka ? — Tefe fe fuabuka.

Tsiòpura khafa-duemva zaba.
Nziàmua themvukila kuabu ndumvira.

Ye-diafa madomve ma nziono muabu tsiùmva.

Ndumvir'a ndebua u(a)nemua.
Masemve ma ndebo masúrufa.
Zimbuava zi mbuamvi zifuábuka.
Tsisuni; bingiarumu.

Tsiòpura bingiarumu bi(a) ndebo zava.

Bingiofu; bisesomo bi(a) bambuamvu.

Diomvere tsiopira kuabuna.
Làbura muabu zubu.
Làbura ndebo terete.

Làbula ndebo.

Ndiomvere tsiopura niùmva' a nziono;

tsiopura ndiru a nziono;
ndiru, mindiru.

Tsiòpuka zele, ndebo tsinguanda.
Ziàfa tsindebo memvo (ou nlua-mvu)

muabu tsiotomo tsi(a) ndebo.

Sàfikisa lundziomve; lundemvo.
Beka-tsiengomo.

Diàfa dele ntsiùmva.

Somvura kinguamva.

Masemve ma ndiebo mabófa.

Zuru ki mbuamvi !

Kafara; dilemve-lemve;
bikafara biniamvara.

Bemvo; ndziàmua bibemvo.

Nziàmua munguimvika, yetèfila matefa ma nziono;
zesomo, bisesomo; tsafudu ou kafutu.

Nziàmua ngiove, minguimvika;

Kikhimba de Soyo :

nkufu; mbefa;

kubuzi, bikubuzi.

Nziàta nemo nguivisa.

Siandidi ? — Siandidi.

Kùfula.

Dàfula nkhafa zaba.

Ntùfesa nthemvo ku mbumva.

Isaba dafula ndefo ya nziono omu nsimva.

Mbumv'a ngebo wanemua.

Nsemve mia ngebo miazulumua.

Zindiamva zia mbuamvi ziasíanda.

Kinsinu; minsabula.

Dàfula minsabula mia ngebo zava.

Zinsadu; bisesomo bia bambuangu.

Sàbidi sofela kumua.

Làbula muabu zibu.

Làbula ngebo terete;

ali kunthabula.

Nsabidi la dafula niùmva' a nziono,

dafula mbifa' a nziono;
mbifa.

Dùfuka ngebo nsonsolo.

Ziàka kuabu luvemba

omu nkadal'a ngebo.

Pilumuna mundemva.

Beka-dafila.

Dimvu kinsinu.

Sofela kinguamva.

Zulu kia mbuamvi !

Nkafala;

minkafala miniamvala;

kadela, zikadela.

Nziàna nsubuzi yatèfa matefa ma nziono;

n:alu, zinzalu; kafadu.

Nziàna ngiove, minguimva;

Kiyombe :

Mbizi; tsusu;
ngulu; khombo;
khuku, zikhuku.
Unzùba mbondo.
Fuidi ? — Fuidi.
Vonda.
Bòtula mbua vava.
Umvàna tsese ku ntu.

Ndie-kuanga zingazi zياما
mu nsitu.
Ntu aku unene.
Matu maku mabéla.
Meso mandi mafuá.
Munu; matu.
Bòtula malu maku vava.

Mioko; meno mau.

Wele kamba kuakuna.
Tàla mu isi.
Tàla kuaku kunkaka;
bika kuthala.
Leka kuaku.
Ndiele suba,

nena;
tuvi, matuvi.
Bòtuka, ngeyo munguala.
Tàla kuaku phezo

mu nyitu aku.
Sika khoko; ndungu.
Beka-nkina.
Nàngun'eti luimbu
(sol. tòla mbembo).
Tòtula munguala.
Matu maku mabóla.
Vulu ki khimba !
Nlele;
minlele mi wombo;
kaminza, zikaminza.
Ditumba; phàni matumba.
Phànika dilonga, idila
bidia biama;
zalu, bizalu; mbele.

Phàni mbazu, zikhuni;

Français :

De la viande; un poulet;
 porc; cabri;
 un poulet, des poulets.
 Frappe-le du bâton.
 Est-il mort ? — Il est mort.
 Tuer.
 Enlève le chien d'ici.
 Donne-lui du fouet sur la tête.

Je vais couper mes noix de palme
 dans la forêt.
 Ta grande tête. (Grosse tête !)
 Tes oreilles sont malades. (Sourd !)
 Ses yeux sont morts. (Aveugle !)
 Bouche; jambes.
 Enlève tes jambes d'ici.

Les bras; leurs dents.

Il est allé le dire là-bas.
 Regarde à terre.
 Regarde, toi, ailleurs;
 ne me regarde pas.
 Dors, toi.
 Je vais enlever mon eau, uriner,

faire mon grand besoin;
 excrément(s).
 Va-t-en, toi profane.
 Mets de la terre blanche, toi,

sur ton corps.
 Bats le tamtam; le tambour long.
 Ils se mettent à danser.
 Entonne donc un chant.

Dis qui est le profane.
 Tes oreilles sont pourries.
 Imbécile de khimba !
 Étoffe, pagne;
 beaucoup d'étoffes;
 chemise, des chemises.
 Bulle (clou); donne-moi des bulles.
 Donne-moi une assiette, que
 je mange mon manger;
 cuillère, des cuillères; couteau.

Donne-moi du feu, du bois de
 chauffage;

Kikhimba du Mayombe :

*nziàmua tsafudu a ndebo;
tsiotomo, ndiziàfa kuabu ndu-
mvil'a nziono; bitsiotomo.*

*Yabu tomve yetúfana kuabu
Mboma-mbuamvi.*

*Kuabu ntiufu yi nzuila (?).
Minzebo midomvoro kuabu safara.*

*Ndebo namua udomvoro muabu
tsisimva?*

*Yabu tsiovo i nziono idomvoro
kobu zere; tsiovo i buefo.*

Ziàrasana, diomva ndiediomva.

*Tatamua tsi(a) nziono;
ntsioba tsi(a) nziono mbuamvi
undénemo; nenemo.*

Tsiphua-lamvi; tsingwana.

*Dipua mbuamvi zi(a) buefo,
zi(a)nsafara.*

*Ndiena-tefa lemvura ko ma nguibi
va ngioni i nziono.*

*Dipua kundirumu.
Ziàfa-nlimvi, ndebo !*

*Tsiópula dafa tsi(a) ndebua.
Duenu thítbasana, ludiòmva zaba.
Lèmvula dizere ditúfana zava,
weka-tefa diomva zava zubu;*

*lundziomve kobu ntsiufu.
Tudiòmva tsiaduefo kuabu matsu-
mva.*

Mabuemve kafe !

Mabuemve, phuamvi a nziono !

Tefere zinisini, tsindebua ?

Nzinisini.

Tefere pírimua ?

Ndipírumua, tsiphuamvi.

Mabuemve kafe !

A ntsiefa !

Kikhimba de Soyo :

*nziàna kafadu a ngebo;
siotomo, ndiziàka ku mbumv'a
nzio; zisiotomo.*

*Niumv'a nkadel'a nomve.
Kumua nsivu ndziono.
Minzebua miasabidi kuabu safara.*

*Nzebu'a kinguini.
Ngebo namua udomvora muabu
nsimva ?*

*Ye tsiomvo a nzio; idomvoro
oku ntemva; tsiomvo a duefo.*

Ziàrasana, saba insaba.

*Tatáma kia nzio;
namu'a nzio; mbuamvi wansi-
bula; sibula.*

Kimphua-lamvi; nsini.

*Dipua mbuamvi zia duefo,
ziansafala.*

*Siefe (ou tsiemva) a nzio; k'ido-
mele ma nziolo ko.*

Dipua kundirumu.

Kinsinu kia ngebo !

Dáfula..

Duenu bansada, lusàba ziamu.

Lèmvula nsavu...

*nsavu va kinkafa;
nsavu yela-mvilimi;
nzio; kumua nsivu.*

Tusàba kuebu mu nsimvu.

Túfana kia matsiefe.

*Tsiefe, kimphuamvi kia nzio;
udomvele ?*

Ngebo se udomvele ?

Uzúnuanga kuabuamvi, ngebua ?

Nzúnuanga.

Kiyombe :

Français :

phàni mbeli aku;
budu, itùla kuna ntu ama;
bibudu ou ziphu.
Ma malavu matùka ku
Mboma (malavu ma Pùtu).
Maza ma mundela phemba.
Kuna thama wombo.
Bilumbu biviokele ku mbusa.

Lumbu ki yono.
Nge nandi widi mu nzila ?

Ye nzo ama idi ku buala;
nzo etu.
Kàla, kuiza inkuiza.
Tat'ama, ou siama;
nguama nyandi umbùta;
buta.
Muana nketo; muana.
Bika bakhimba zietu,
zinkaka.
Ndimmona ko ma mbote va ntim'
ama.

Bika kutseva.
(Bika) yoko, ngeyo !
(Zibika) munu aku !
Bòtula (ou kàtula) nkisi aku.
Benu baya, luiza vava.
Mòna thangu itùka vava,

weka-nkuenda va tsi;
thangu va mbata;
thangu yela-diama;
ngonde kuna ndaku.
Tuènda kuetu ku nsitu.
Mavimpi omo ! (Mbote !)
(Sol.) Siàla kiabiza.
Mbote, khomb'ama !
widi (mbote) ?
Ngey'epi widi (mbote) ?
Wilu, ngeyo ?
Ndiwilu.
Uwilu bene ?
Ndiwilu bene, mua-khomba.
Mavimpi omo !
Ngeta !

donne-moi ton couteau;
 un couvre-chef, que je le mette
 sur ma tête; des chapeaux...
 Ce vin de palme qui vient de
 Boma (c.-à-d. du genièvre).
 Eau (de vie) de l'Européen blanc.
 Là (c'est) très loin.
 Des jours sont passés derrière
 (c.-à-d. : il y a longtemps).
 Le jour d'hier, ou : de demain.
 Qui es-tu là sur le chemin ?

Ma maison est au village;
 notre maison.
 Reste, je viens tout de suite.....
 Mon père;
 ma mère elle qui m'a engendré;
 engendrer.
 Une fille; un enfant.
 Non pas nos bakhimba,
 d'autres.
 Je ne vois pas de bonnes choses
 dans mon cœur (je suis triste).
 Mon cœur n'est pas bien.

Il ne faut pas rire de moi.
 Tais-toi !
 (Ferme) ta bouche !
 Enlève ton fétiche.
 Vous quatre, venez ici.
 Vois, le soleil est venu d'ici (à
 midi),
 il va maintenant à terre;
 le soleil au sommet (midi);
 le soleil va se coucher;
 la lune (est) là loin.
 Allons nous autres dans le bois.
 Adieu !
 Reste bien (bonjour, je pars).
 Bonjour, mon frère !
 tu es (bien) ?
 Toi aussi tu vas bien ?
 As-tu entendu, toi ?
 J'ai entendu.
 As-tu compris ?
 J'ai bien compris, petit frère.
 Adieu !
 Oui !

NUMÉRATION ⁽¹⁾ :

*	**		
<i>ngofe</i>	<i>ngofi</i>	<i>mosi, kose...</i>	1
<i>ngiobe</i>	<i>ngiobi</i>	<i>wadi, kiole</i>	2
<i>thafu</i>	<i>nthafu</i>	<i>tatu</i>	3
<i>thibasane</i>	<i>minsada</i>	<i>ya, na...</i>	4
<i>thanangane</i>	<i>kasadakana</i>	<i>tanu</i>	5
<i>tsabasane</i>	<i>ntanu</i>	<i>sambanu</i>	6
<i>tsambasani</i>	<i>ntafu</i>	<i>tsambudi</i>	7
<i>ndanangane</i>	<i>lafu</i>	<i>dinana...</i>	8
<i>mawasane</i>	<i>nguimva</i>	<i>divua</i>	9
<i>khumangane</i>	<i>ndumva</i>	<i>dikumi...</i>	10
<i>khumangane ngiobe</i>		<i>maku-muadi, maku-mole...</i>	20
<i>khumangane thafu</i>		<i>maku-matatu</i>	30
.....		

Il ne paraît pas que dans la Secte on ait besoin d'un vocabulaire beaucoup plus étendu. Il y a tant de choses qu'on peut exprimer par une circonlocution, et tant d'autres... qu'on n'a pas besoin de dire. Ainsi les Bakhimba n'ont pas de mot pour désigner la foudre et l'éclair. Quand il tonne, ils ont un sursaut d'effroi, qui est de précepte, après quoi ils disent très calmement : *bu-o! tsyorr!*... interjection dont ils se servent en mainte occurrence, par exemple quand ils heurtent une racine d'arbre.

Plus d'un lecteur se dira que le kikhimba manque de grandeur. Le plus souvent il s'agit de recevoir « *nziàmua*, donne-moi... » et de *tefa*, manger ou boire. Notez cependant que ce thème n'est nullement propre aux seuls Bakhimba! Le *ntenda* lui aussi leur en fait un reproche : **Duenu *matefa *luediomvoro *kuabu *Luamvu!* vous autres, vous n'êtes venus au khimba que pour manger et boire!

(1) Pour la mimique de la numération, voir *May. Idioticon*, sous le mot *tanga*.

CHAPITRE XI.

CROYANCES : DIEU ET LES GENIES TRANSCENDANTS.

L'Être suprême « Nzambi » et ses attributs. — Les Forces bienfaisantes de la nature : « Bikinda bi tsi ». — Les Esprits du sol : « Bakisi ba tsi ». — Le mânisme, base primitive du culte? — Découverte d'une pierre sacrée de « Mbenza » et consécration directe (« semuka »); consécration indirecte au « Nkisi tsi ». — Comment on jure par le « Nkisi tsi » et comment on se fait délier du serment (« loba ndefi »). — Divers « Nkisi tsi ».

Ce qui dans la doctrine ésotérique des Bakhimba nous intéresse le plus, c'est assurément leur croyance aux esprits. La secte, en effet, est une institution religieuse. Mais n'allez pas penser qu'un *ntenda* ou un *nganga* donnera jamais à ses adeptes un cours complet de religion. Non!... la méthode et la synthèse ne sont pas précisément leur fort. Ainsi que M^{gr} De Clercq l'a fait remarquer dans la préface de cette étude, toutes les notions qu'on trouve quelque peu ordonnées ici sont éparpillées chez les Noirs et à l'état latent, peut-on dire, dans leur âme nègre. Les croyances propres à la secte concordent d'ailleurs en tout point avec les idées courantes des non-khimba, dont elles ne sont qu'un complément ou une adaptation. Aussi bien, nous avons écouté, pour nous renseigner en cette matière, tant les simples fidèles que les féticheurs, les profanes et les initiés.

L'Être suprême « Nzambi ».

Les temps ne sont plus où l'on admettait communément et sans contrôle que les païens « adoraient » des idoles plus

ou moins grossières, tandis qu'ils ignoraient jusque l'existence de Dieu... Tout d'abord, il n'est pas du tout impossible que la plus ancienne forme de religion, chez les ancêtres de nos populations du Mayombe, ait été le monothéisme pur. Les progrès des sciences ethnographiques ont démontré que la connaissance de l'Être suprême est universelle. « Il est à coup sûr remarquable, dit le baron Descamps (1), que... le théarchisme primitif vient occuper scientifiquement la place de multiples cas où l'irréligiosité des populations de culture rudimentaire s'est trouvée trop promptement et trop témérairement affirmée ».

Ainsi, toutes les tribus Bakongo connaissent Dieu sous le vocable de *Nzambi*, *Nzambi a mphungu*, *Nzambi phungu* (2). NZAMBI est absolument bon; il est *Tata*, mon Père, notre Père. Les *basi Mayombe* reconnaissent, vaguement, sa providence dans le gouvernement du monde (*Nzambi Keba*), sa véracité et son omniscience (serments...); mais ils sont explicites et unanimes à Lui attribuer la toute-puissance créatrice. De plus, ils ont quelque idée des obligations morales de l'homme vis-à-vis de Dieu et du prochain : craindre le châtement qu'Il enverrait

(1) *O. c.*, p. 303 : La stratigraphie du théarchisme.

(2) Cf. P. VAN WING, *o. c.* (*Kimpassi*), p. 42; *Godsdienstbegrippen bij de Nkundu's*, dans la revue *Congo*, 1922, et dans *Anthropos*, 1921-1922; *Mayombsch Idioticon*, etc. Aussi P. W. SCHMIDT, *Origine et Evolution de la Religion* (passim), Bern, Grasset, Paris, 1931.

Citons ici le témoignage du savant Dr JOS. SCHRIJNEN (*Essays en Studiën in Vergelijkende Godsdienstgeschiedenis, Mythologie en Folklore*, Mosmans sen., Venloo), à propos de la « cristallisation » dans le passé, du christianisme en terre germanique (d'après le *Christenthum* de LIPPERT : *Unser Volksglaube...*), p. 130 : Waarlijk « geloof aan een Opperwezen, gebed, offer, geloof van het voortbestaan der ziel, hoop op het loon der deugd, vrees voor de straf van het kwaad zijn evenzooevele schatten, die de mensch als onvervreemdbaar erfdeel op zijn zwerftochten over het aardrijk medevoert, schatten die bij de invoering van het christendom... » niet hoeven verloren te gaan, maar tot hoogere waarde te worden opgevoerd door Hem, Die de menschelijke natuur niet wilde vernietigen, maar veredelen, Die kwam « niet om te niet te doen, maar om te vervullen... »

ou permettrait; ne point commettre d'injustices... Ils ont même un lointain souvenir des traditions orales, appelées *khongo*, dans lesquelles les Anciens enseignaient les commandements. Quant à un culte rendu à l'Être suprême (sacrifice, prière...), il ne semble pas, à première vue, que nos païens en aient gardé des vestiges. La vérité est que, s'ils ne font peut-être pas d'offrandes à *Nzambi phungu*, du moins ils ont des formules, routinières il est vrai, de prières et d'invocations; en certaines circonstances, ils font même consciemment des *miela* ou vœux de bonheur au nom de Dieu, comme, par exemple, ces bons vieux qui voient leur fils bien-aimé partir, malgré eux, pour un village inconnu, et prennent un peu de terre, qu'ils jettent en l'air en prononçant une belle bénédiction ⁽¹⁾.

Néanmoins, depuis des siècles déjà, Dieu est pratiquement éliminé de la vie de la majorité des Noirs païens. Les premiers missionnaires qui ont entamé l'évangélisation des pays côtiers congolais n'y ont-ils pas trouvé les indigènes adonnés au fétichisme et à tous les vices?... Mais, ce qu'on n'a jamais récusé à ce Dieu, qui se désintéresse presque entièrement de ses créatures, c'est sa domination souveraine, en ce sens que tous les êtres contingents tiennent de Lui seul leur existence et leur pouvoir. *Nzambi* ne saurait avoir d'égal, Il n'est pas même, je dirais, le « *primus inter pares* », ni le terme d'une évolution animiste, polythéiste ou autre, mais l'Unique, l'Inaccessible, le Grand Chef, qui du haut de son ciel empyrée domine tout, le bien et le mal, puissances supérieures, génies, fétiches..., sur lequel la magie n'a pas de prise, et qui n'est jamais localisé dans un objet matériel, ni représenté par une image..., *Nzambi* enfin. Et parce que *Nzambi*... laisse faire, les Noirs se soucient très peu de son interven-

(1) Cf. les *miela* (christianisés) des Basolongo, dans notre article : *Overblijfselen van den katholieken Godsdienst in Lager Kongoland*. (*Anthropos*, 1926, p. 799.) De même les Baluba du Kasai ont l'habitude d'invoquer *Mvidi Mukulu*, l'Esprit Ancien, qu'ils appellent de préférence *Mulopo* ou *Maweja Nangila* (Maweza Nanjila = l'Être tout aimable ?).

tion (tellement éloignée!) dans les événements ou dans les agissements des mortels, et ils subissent l'infortune avec une résignation sans mérite, qui se rapproche du fatalisme.

Par ailleurs, ils usent et abusent du nom de *Nzambi* à tout propos, sans vergogne et sans respect... C'est à se demander, en entendant, par exemple, leurs légendes, si leur *Nzambi* ou *Manzâ-phungu* n'est pas un dieu anthropomorphe; ou bien, en les entendant parler de « Dieu » pour signifier la Nature, s'ils ne sont pas un peu panthéistes. Mais, à tout prendre, ce ne sont là que des déformations, des obscurcissements des idées primitives, ou encore, simplement, des « manières de dire ». Et il reste ceci : que, du moins dans le domaine théorique, les Noirs ne sont nullement des athées. « Nulle part, ainsi que le Père Al. Janssens l'observe très judicieusement, en résumant les mythes cosmogoniques des Bantous ⁽¹⁾, nulle part il n'est question d'un temps ou d'un lieu où Dieu ne fût pas, ni de quelque chose qui échappe à sa domination; au contraire, Dieu est le maître souverain et absolu... »

Et plus loin, par manière de conclusion, le même théologien ⁽²⁾ s'étonne à bon endroit que les savants n'attachent pas plus d'importance aux mythes africains, particulièrement à ceux des Bantous. Mais que dire alors de l'importance des données positives que nous fournissent les croyances de ces peuples et leurs coutumes religieuses? Les mythes, en somme, ne sont que le produit de leur imagination inventive, dans lequel il importe de distinguer l'élément mythologique et l'élément religieux ⁽³⁾, tandis que leurs idées de Dieu et des créatures invisibles,

⁽¹⁾ *God als Schepper*, tweede traktaat der *Leerboeken der Dogmatica, Cosmologie en Anthropologie*, 1^e uitgave, 't Spijker, Gent, 1924, p. 71.

⁽²⁾ *Ibid.*, p. 75.

⁽³⁾ Cf. A. LANG, *Mythes, Cultes et Religions* (traduction Marillier), cité par le baron DESCAMPS, *o. c.*, p. 183.

tout obscurcies qu'elles sont par des erreurs surtout d'ordre pratique, nous révèlent plus directement le fond de leur âme humaine « naturellement chrétienne ».

Les forces bienfaisantes de la nature.

Voulus par Dieu, des êtres supra-humains gouvernent le monde à sa place : ce sont principalement les *nkisi*, génies, fétiches..., dans le sens le plus large du mot.

Dans le bon vieux temps, dit-on, les *nkisi* étaient plutôt bons et bienfaisants pour les hommes, dont « ils protégeaient les corps » en leur envoyant la pluie, la nourriture et le bien-être. Ainsi les hommes devenaient tous très vieux (1). Comme prototypes de ces esprits qui présidaient à la bonne marche de l'univers, il y avait les *Bikinda bi tsi*. Actuellement la plupart des gens du Mayombe ne connaissent même plus leur nom. Il paraît que chaque clan avait son *Kinda* à lui, qui était censé donner la fécondité, non seulement à la terre, mais aussi aux hommes; à telle enseigne que tous les enfants de Kangu di Mafubu, par exemple, se disaient venus de *Lungu*, l'endroit sacré, connu exactement des vieux seuls, résidence de l'Esprit bienfaisant du même nom. Pour la région avoisinante de Kavuzi le *Kinda* s'appelait *Tsende zi Khunza* (= champ du chef *Khunza*). Que si un enfant ne connaissait pas le *Kinda* du clan, c'était un signe évident qu'il n'était pas originaire de la région.

Les Esprits du sol, « Bakisi ba tsi ».

Plus tard, sans doute par analogie avec les *bikinda*, on a imaginé les *bakisi banene*, grands fétiches, ou *bakisi ba tsi*, fétiches de la terre, du sol, de la région, et chaque fondateur de clan, par l'intermédiaire d'un *nganga* spécial « ad hoc delegatus », avait à cœur d'inaugurer son *Nkisi*

(1) Voir notre article : *De Krokodiel die 't palaber verloor en andere Tooverij*, dans *Congo*, 1929, p. 844; et *Mayombsche Namen : Bunzi*.

tsi dans le pays dont il venait de prendre possession. Ces « fétiches mères », bien connus partout dans le Bas-Congo sous des noms différents, semblent donc également très anciens, plus anciens que la population elle-même, puisqu'ils auraient été amenés par les premiers immigrants connus, du pays d'origine de ceux-ci. Ils ne résident pas dans une statuette ou dans une « idole », mais dans la terre, dans l'eau et surtout dans les rochers et les pierres, et ont leur sanctuaire dans la forêt.

Le culte du *Nkisi tsi* me paraît être la manifestation principale du sentiment religieux chez nos populations *Bakongo*, *Baluangu*, etc. Il règle (ou réglait) en quelque sorte toute la vie sociale et familiale. C'est du *nkisi tsi* que les chefs tenaient leur pouvoir ⁽¹⁾. C'est lui que, chez les Bawoyo, toute la communauté, par des cérémonies publiques, cherche à se rendre favorable; et c'est en son nom que les *badunga*, hommes masqués, appelés aussi « femmes du *Nkisi tsi* » ou encore « ses soldats », faisaient, soi-disant, la police dans les villages Kabinda ⁽²⁾. C'est vraisemblablement pour lui que, chez les Bawoyo, comme dans la plus grande partie du Mayombe, on fait entrer les jeunes filles nubiles dans le *nzo kumbi* en vue du mariage (ou du concubinage) ⁽³⁾. C'est à lui que les hommes adultes se vouent par le grand rite du *semuka* ⁽³⁾. C'est pour lui qu'on s'abstient de certains actes en dehors du mariage et qu'on observe certaines coutumes, les unes plus ridicules que les autres, dans les rapports conjugaux. C'est le fétiche de la terre qui — chez les Basolongo défend d'enterrer les cadavres des « anormaux », comme sont : les *ndundu*, albinos; les jeunes jumeaux (*zitsimba*); ou le

(1) *Mayombsche Namen* : Hoofdmansnamen; et *Van een ouden Blinden Hoofdman*, door L. B. Antwerpen, Leuven, 1925, p. 19.

(2) *Mayombsche Namen* : Dansnamen, overgenomen in *VI. Kol. Tijdschrift*. Plusieurs masques de *Badunga* se trouvent au Musée Colonial de Tervueren.

(3) *kumbi* et *semuka* : voir *Mayombsch Idioticon*, ainsi que *Van een ouden Blinden Hoofdman*; Nous y reviendrons.

jeune *Nlandu* leur puîné; ou un *Nsunda*, né les jambes en avant; les jeunes *Kilombo*, qui ont fait connaître à quelqu'un, en un rêve, leur mystérieuse origine étrangère; ou une femme enceinte, ou un individu mort de *vimbu*, maladie qui fait « gonfler »; ou n'importe quel cadavre auquel on n'a pas coupé les cheveux et les ongles... — C'est par le *Nkisi tsi* e. a. qu'on jure et qu'on maudit, encore maintenant. Car tout bienveillant qu'il est, il sait aussi se mettre en courroux et se venger. Et, au point de vue qui nous intéresse particulièrement, il a son mot à dire dans le khimba, ainsi que nous le verrons plus loin.

D'aucuns ont vu dans ce culte une forme d'idolâtrie. Je n'oserais me prononcer en faveur de cette thèse. Ainsi, par exemple, le nom de *Nzambi* donné à tel ou tel grand fétiche, ou le fait de recourir « directement et uniquement aux bons offices des esprits », ceux-ci agissant « de leur propre gré et comme de leur propre puissance » (1), disposant de la vie et de la mort, de la santé et de la maladie, de la pluie ou de la sécheresse, comme Dieu lui-même..., me paraissent susceptibles d'une interprétation autre que celle d'une idolâtrie formelle, ou même matérielle. Le Noir, en effet, reste trop convaincu que c'est Dieu qui a légué pour ainsi dire ses pouvoirs aux esprits de toute sorte, tandis que Lui-même n'est pas, comme Jupiter, Dieu suprême parmi d'autres divinités, mais le Dieu unique et inaccessible, à la manière de Jéhova.

D'autre part, il n'est pas exclu que des Noirs « civilisés » en arrivent un jour à un degré de perversité tel, qu'ils admettent comme « dieu », à la place de *Nzambi*, soit un *Nzambi* fétiche de la terre, ou un *Bunzi* comme celui de Kisinda (Muanda), surnommé *Nzambi a bantu*,

(1) Mgr A. DE CLERCQ, *Instructions Pastorales*, Museum Lessianum, Louvain, 1931. Je dois ajouter qu'en traitant du Premier Commandement, l'éminent Vicaire apostolique du Haut-Kasai ne signale même pas d'idolâtrie chez les Noirs.

Dieu des hommes, par opposition à *Nzambi phungu* ⁽¹⁾, soit un grand esprit... modernisé, comme *Mani*. Encore faudra-t-il se méfier de conclure à l'idolâtrie, sans preuves péremptoires, vu que l'âme nègre, qui reconnaît l'Être suprême à l'origine de toutes choses, ne change pas si facilement, même sous l'influence d'un nouveau milieu. Ainsi, les adeptes de *Mani*, en parlant de leur initiation, continuent de regarder le baptême du Père (Missionnaire) comme « bon pour le ciel », mais leur « baptême » à eux comme « bon pour cette terre » ⁽²⁾.

Le Rév. Dennett voit dans les *Bakici Baci* des « symboles des attributs de *Nzambi* » ⁽³⁾, les quatre pouvoirs de l'Essence personnelle » qui est Dieu ⁽⁴⁾, les groupes *Nzambi* ayant « quatre parties : *Nzambi*, idée abstraite ou cause; *Nzambi Mpungu*, Dieu Tout-puissant; *Nzambici*, ou Dieu sur terre (la grande princesse d'une légende *Vili...*), et *Kici*, ou qualité mystérieuse inhérente aux choses et qui inspire la crainte et le respect... »

Que faut-il penser de cette philosophie « nègre » ? Un Noir intelligent à qui j'exposais les belles théories « des Bavili », d'après M^r Dennett, me demanda, avec un sourire de pitié : Qui est-ce qui lui a fait accroire tout cela ?... Je ne parle pas de son orthographe, qui fait fi des règles les plus élémentaires, ni de ses étymologies purement fantaisistes et, partant, sans aucune valeur philosophique; mais, ce doit être la manie de la classification qui lui a inspiré d'employer ses riches matériaux à construire, de toutes pièces, un édifice... qui ne tient pas debout.

Même parmi les coryphées de la science moderne, on trouve des écrivains, compilateurs très érudits, qui soutiennent encore que « fétiche (sans distinction), du latin

(1) Voir notre étude : Een heidensche godsdienst : de Sekte der « Basantu's », dans la revue *Congo*, novembre 1929 et janvier 1930.

(2) Voir la Secte des *Mani*, en annexe.

(3) *O. c.*, After the Mind..., p. 85.

(4) *Ibid.*, p. 166.

factitius, feitiço en portugais, objet fabriqué de main d'homme, est... un objet naturel qu'adorent les nègres... » (1). Sans doute, des surnègres ceux-là, tels qu'on n'en rencontre pas tous les jours!

Le mânisme, base primitive du culte?

A en croire le R. P. Van Wing, la société indigène, ou, plus exactement, le *kànda* ou clan Bakongo, « ensemble vivant, organique, mystique..., comprenant les ancêtres sous le sol et leurs descendants qui vivent au soleil », serait basée plutôt sur le mânisme (2). « Les ancêtres, dit-il, forment la classe prépondérante. Ils sont les maîtres de leurs descendants, maîtres doués d'un pouvoir surhumain. Ils sont les vrais propriétaires du sol, leurs descendants n'en ayant que le droit d'usage et l'usufruit. Ils vivent puissamment et c'est d'eux que dépend la vie du clan terrestre; c'est grâce à eux que les femmes conçoivent et enfantent, que l'élevage prospère, que les terres procurent des récoltes, que les palmiers produisent du vin, que forêts et brousses livrent du gibier, que ruisseaux et étangs fournissent du poisson. Ils font vivre et combattent les agents de mort, les esprits malfaisants... »

En supposant que ce soit là l'institution primitive chez les peuplades Bakongo, il faudrait admettre que nos *bakisi ba tsi* ont repris, en tout ou en grande partie, le rôle des mânes protecteurs (cfr. les exemples cités plus haut)..., à moins que l'évolution ne se soit faite en sens inverse et que le culte des forces de la nature et des grands esprits

(1) A. LALANDE, secrétaire général de la Société française de Philosophie, citant le Président de Brosses et Littré, dans son *Vocabulaire technique et critique de la Philosophie*, I et III (Supplément). Félix Alcan, Paris, 1932.

(2) Conférence sur *Une évolution de la coutume Bakongo*, dans *Les Elites en pays de Mission*, Museum Lessianum, Louvain, 1927; (*Compte rendu de la cinquième Semaine de Missiologie*); cfr. Le culte des mânes (*bakishi*) chez les peuplades Baluba (Mgr. A. DE CLERCQ, *Instructions pastorales*, passim).

n'ait été antérieur au mânisme. Un fait significatif, qui semble confirmer cette dernière hypothèse, c'est que les tribus immigrées au Mayombe, où elles venaient occuper des terres nouvelles, avant la première évangélisation de l'ancien Kongo, rendaient les plus grands honneurs au *nkisi tsi*; et que les Basolongo, lorsqu'ils se sont emparés du pays Woyo, situé sur la rive Nord du fleuve, y ont respecté et gardé les droits de *Mvemba* et autres grands fétiches de ce pays. C'est dire que les fétiches de la terre avaient, et ont encore actuellement chez nos païens, la priorité sur les mânes les plus vénérables et sur les fétiches de la famille, comme sur ceux du mauvais sort, de la divination, etc.

Ajoutons à cela le poids du témoignage d'un W. Schmidt, dans sa *Critique de la théorie mâniste* (1) : « Le fait capital, dit-il, est que dans les plus anciennes civilisations, le culte des ancêtres n'est que très peu développé... Le développement intense du culte des ancêtres (2) appartient à la période récente et s'accompagne toujours d'une différence nettement perçue entre dieux et ancêtres, avec subordination des seconds aux premiers ».

Découverte d'une pierre de Mbenza; consécration au « Nkisi tsi : semuka ».

Les *minkisi mi tsi* sont donc les *Bakisi*, les esprits par excellence, pour ne pas dire d'excellents fétiches. Ils s'appellent *Mbenza*, *Phungi*, *Nkoka*, *Bunzi*, *Mvemba*, etc., suivant les régions (*zitsi*) ; ou bien ce sont les esprits de l'eau : *Mambuku Mongo* (3), *Sumbu*, *Mamazi*, *Mayanda* (3), *Simbu*...

Avez-vous déjà « vu les *bakisis* » ? c'est-à-dire, êtes-vous consacré au grand Esprit ? Si oui, vous êtes de la catégorie

(1) *Origine et Evolution...*, p. 102.

(2) Comme chez les Baluba du Kasai.

(3) Voir Planche VIII, n° 8.

privilegiée des *batseme*, ou *batsiene*; sinon, vous n'êtes qu'un vulgaire *muphumba*, un profane ⁽¹⁾.

Comment découvre-t-on une pierre sacrée de *Mbenza*, et comment peut-on se consacrer au *nkisi tsi*?... Ecoutez. Voilà un homme qui devient malade. On appelle le *nganga tesa*, le devin. Celui-ci flaire (*konga*) le malade, chante, danse, se démène, et flaire encore ⁽²⁾, jusqu'à ce que son fétiche de devin lui inspire la réponse : c'est un *nkisi* qui est cause de la maladie! « Vous avez récemment coupé dans une pierre n'est-ce pas?... Or, à ce moment vous avez touché, vous avez violé un *nkisi*! »... Ah! quel est le *nkisi*?... « C'est *Mbenza*! ». Et l'on s'en va quérir le *nganga Mbangu*, prêtre de *Mbenza*. Celui-ci appelle quelques disciples (*bitome bi nganga*, lévites) « pour aller ensemble consulter *Mbenza* ».

Les voilà qui filent dans la grande forêt, cherchant la pierre que les ensorceleurs ont sacrée (*sema*) pour causer la maladie. Ils y demeurent durant neuf semaines de quatre jours (*zitsona*), chantent des chants-fétiches et rêvent des rêves-fétiches dans leur hutte-fétiche (*divuala*) ⁽³⁾. Après ceci, les *nganga* disent : « Allons flairer où se trouve la pierre sacrée! » Tous, prêtres et satellites, de parcourir la forêt, flairant et reniflant, munis de *zitsalala* ⁽⁴⁾ autour des reins, faisant résonner leurs sonnettes de bois (*madibu*) et jouant de leurs flûtes (*miemvo*)... Mais voici que l'un des explorateurs a découvert un beau caillou blanc : « *A muana*! O! un enfant! une petite pierre fétiche! » Il tire un coup de fusil, hèle les copains, et ils emportent le jeune caillou, qu'ils vont déposer précieusement près de sa

(1) Dans le *Mayombsch Idioticon* nous avons donné par erreur *tseme* comme synonyme de *muphumba*.

(2) Voir Planche VII, n° 3.

(3) Ces *banganga* sont probablement les « *nkimba* » de M. Slosse, « les anciens néophytes qui continueraient de se réunir de temps en temps dans les bois ». Voir DE JONGHE, *o. c.*, p. 29.

(4) Cf. plus loin, p. 164 « Objets fétiches et ingrédients superstitieux ».

« mère », ou bien conserver au village dans un récipient quelconque d'un fétiche subalterne.

De retour à leur *divuala*, ils chantent, s'endorment et rêvent... Le lendemain matin, ils s'enfoncent de nouveau dans la forêt, flairent de nouveau et trouvent... un *dibanda di tsi*, un fondement de la terre, c'est-à-dire tout un rocher, que le *ngudi ngang*a a hâte d'asperger d'un *mbo-nzo* d'eau bénite, avec accompagnement de chants et d'objurgations, « pour qu'il cesse de rendre les gens malades ».

Mais si l'un d'eux, par inspiration, vient à découvrir un caillou, ni trop grand ni trop petit, alors quel bonheur! Les coups de fusil détonent, et les *bitome* de creuser, creuser, tandis que l'un des anciens les exhorte en sa langue fétichiste : *ti awa ti(o), ti awa ti(o)!* le voici! le voici! Enfin... « Oh! le joli caillou! oh! la belle demoiselle!» (sic). Et respectivement on le porte près du grand capotier au bord du ruisseau. Là se trouve, sans doute depuis des siècles, le gros caillou de *Phungi*, ou de *Mbenza*, entouré d'autres cailloux plus petits, qui représentent les hommages des générations successives, et dont aucun ne peut être jeté, sans être préalablement désacré et rendu inoffensif (*vonzuka*). Là se voit également un *diyowa*, fossette en forme de croix, en l'honneur de *Phungi*, et, plantée en terre, une petite tige de *mukhuisa* ⁽¹⁾. Et c'est là que l'on dépose la nouvelle trouvaille, en chuchotant des antiques formules sacrées.

Si celui qui a découvert la pierre a un ou plusieurs enfants, il peut regarder impunément le *Phungi*, et par le fait même il devient *tseme*, espèce de *nganga*, consacré au grand Esprit, quitte à achever son éducation professionnelle chez un vieux collègue. Si, au contraire, il n'a pas d'enfant, il lui est défendu de « voir le *Phungi* », et le châtiment ne se ferait pas attendre : de retour au village, il serait frappé de cécité.

(1) Voir *Mayombsche Namen* : Hoofdmansnamen. (Installation des chefs.)

A l'endroit où l'on a trouvé le caillou, l'un des *bitome* a eu soin de prendre une pincée de terre, qui servira à enduire le malade resté au village et à hâter ainsi sa guérison. Maintenant leur tâche est terminée.

Le soir et le matin de bonne heure, l'un des *nganga*, dans un *lukhove* ou proclamation publique, *recto tono*, rappellera aux gens du village le grand tabou :

A benu e!
lubika bue-kuenda ku nsitu ē!
kueka ku Phungi ē!
kueka Mbenza nkisi ē!

O vous autres!
n'allez plus dans cette forêt-là :
c'est l'endroit de *Phungi!*
c'est là que se trouve l'Esprit *Mbenza!*

En d'autres cas, c'est-à-dire sans qu'il y ait besoin de découvrir une pierre sacrée, un aspirant-*tseme* qui est déjà père de famille, est conduit par d'anciens *basémuka* dans la forêt, pour y « voir », à son tour, le grand *nkisi*.

Consécration indirecte.

On peut même se faire traiter par le *nkisi tsi*, d'une manière plus médiante, sans le « voir ». C'est le cas pour les jeunes gens et les femmes qui souffrent d'une affection pulmonaire aiguë. Pour ceux-là, il y a au village un *lukatu*, petit sac fétiche, de *Mbenza*. Mais la cérémonie se fait aussi (peut-être en partie seulement) devant un des cousins de *Mbenza*, qui habitent les endroits les plus profonds des eaux. Le plus important d'entre eux, invoqué par les femmes, paraît être *Luvemba*, représenté par un palmier sacré, appelé *Kiluvemba* ou *Khele Mbangu*, qui donne des affections pulmonaires et en guérit. Tabou pour les *bamiphumba* de manger ou de boire de ce palmier sacré. Le proverbe dit :

Kiluvemba banyibidi : koma mianda!
A nyandi veka Kiluvemba kasi balu ko?

On lui a volé de ce palmier sacré (coupé de ses fruits ou bu de son vin de palme : inutile) de faire des malédictions en excitant un fétiche de vengeance !

Kiluvemba lui-même n'est-il pas assez fort pour se venger !

Les *batseme* ou *basémuka*, consacrés au *nkisi tsi*, ont en outre le droit exclusif de manger la viande du pangolin, du *nzobo* (un grand félin), du *divizi* (espèce de rongeur), du *kikhanda* (le quadrumane qui ressemble à un petit ours), du *lubuku* (espèce de chauve-souris), du *vukama* (grande chauve-souris), etc. Comme tabous, il leur est défendu de partager avec les *bamiphumba* : la tête du porc, la viande de la chèvre ou des antilopes *ngulungu* et *kubu*, mais le ventre de ces animaux revient de droit aux profanes. Ils ne peuvent non plus manger des faons d'antilopes *duangi*, *tsese*, etc., ensemble avec les *bamiphumba*.

Comment on jure par le « Nkisi tsi » et comment on se fait délier du serment.

Souvent on entend et l'on voit jurer par *Mbenza*, le *nkisi tsi*. Ainsi, un nommé *Madiata*, un *tsieme* (ou *tseme*) se fâche contre sa chère moitié, au point de refuser toute nourriture et toute boisson. C'est ce qu'il jure d'observer... tant que cela dure :

Ku Mbenza iyénda,... phimba, khùtuka!
enaka ikatu-bue-dia bidia!

« J'ai été chez *Mbenza* (je suis donc *tseme*),
que j'enfle, que je grossisse démesurément !
si je ne refuse pas de prendre encore quelque nourriture ! »

En disant cela il frotte la terre de l'extrémité du doigt, et s'en signe à la gorge : c'est la malédiction (même en omettant les paroles du serment).

Qu'on ne s'étonne pas outre mesure de cette façon d'assouvir sa colère. Supposons que notre homme en question meure de faim, ne dira-t-on pas que la faute en est à sa

femme? Elle n'avait qu'à ne pas le fâcher, ou à l'ama-douer... Et puis, au Congo, on est si vite soupçonné de sorcellerie. Par exemple, la mère de deux enfants jumeaux meurt : pas de doute, l'un des *zitsimba*, enfants fétiches, l'a mangée. Ou encore: un *tseme* est couché par terre, endormi; un poulet vient en picotant, s'effraie et en s'envolant, *bubumukini mu munu*, effleure la bouche du dormeur. Ce poulet est condamné, car la bouche qui peut manger les *bibanda* ou mets réservés, l'antilope *khaya*, le félin *nzobo*, le pangolin, etc., est violée (*sumukini*); donc elle doit manger ce poulet sacrilège. Et si la propriétaire ne veut pas le céder, elle pourra être la cause de la maladie et de la mort du *tseme*... Ainsi les devins trouvent toujours le coupable.

Revenons à notre Madiata. Après quelques jours, sa femme commence à s'inquiéter. Pour le mari en grève, il ne peut être question de violer son serment (*vukula ndefi*): ce serait la mort. Il faudra donc l'amener à faire lever le serment (*loba ndefi*; ou à faire amende honorable, ainsi qu'on ferait pour obtenir le pardon d'une offense à la majesté de *Mbenza* et conséquemment la guérison de la maladie qu'il aurait envoyée comme punition). A cette fin, elle lui donne une poule, sinon il doit s'en procurer une lui-même... Déjà, il a averti les autres *basémuka* :

« *A mbazi mene lundàta ku Bakisi e!
ndie-lobi toto ndiléva!*

O demain matin conduisez-moi chez les *Bakisi!*
je vais *loba* la pincée de terre par laquelle j'ai juré! »

Le premier chant du coq est le signal du départ. La compagnie de Madiata se compose de quatre ou de six confrères, ou plus, mais jamais un *dikieba*, nombre impair. Ils portent des tiges de *mukhuisa*, les indispensables *meza ma lusèmo*, herbes de bénédiction, pour les *mbonzo*, et un

kunda ki Mbenza, double sonnette en bois, pour les cérémonies en l'honneur de *Mbenza*.

Il y a des chemins qui conduisent aux villages, des sentiers vers les plantations, des pistes de chasseurs dans les bosquets, mais dans la vraie forêt (*disaka*) il faut être indigène de ce pays pour ne pas perdre la direction... Enfin on arrive à l'endroit sacré, devant la pierre sacro-sainte, environnée de mystère et de silence. Tous font la grande génuflexion en s'asseyant sur les talons, et trois fois le triple salut en tapant dans le creux des mains (*bunda dikuku*), comme on fait devant un grand notable. Après quoi, *Madiata* récite un acte de contrition :

Tsabi tsabi!
Dime-zabangana,
difuàla phatu, difuàla mbende ko!
Nzodede kuama mambu moso
undèmbolo mau!
Tume-mana lobisa mamoso :
bika buela-tubedisa!
Tume-lembolo mianda bene!
Tsabi tsabi, Tata!

Que cela ne soit pas, que cela ne soit pas !
 La cause est déjà connue,
 pourquoi devaient mourir un grand nombre d'hommes,
 et non pas des rats des champs !
 Moi je voudrais que toutes les fautes
 tu me les pardonnes !
 Nous les avons fait lever (*lobisa*) toutes :
 ne nous rends plus malades !
 Nous laissons toutes ces imprécations
 (qui devaient exciter ou attirer ton courroux) !
 De grâce, que cela ne soit pas, o Père !

Puis on creuse un *diyowa* (+), dans lequel l'homme au serment (*vuidi ndefi*) et le *nganga* principal font couler le suc du *mukhuisa* qu'ils tordent chacun de son côté, et versent un peu de vin de palme.

Ensuite le *nganga* invite Madiata à faire une confession sincère de ses péchés (1) :

Madioma! dit-il en langue de féticheur.

L'autre répond énergiquement : *Kũ!*

Le *nganga* dit : *Tùba*, parle.

Le pénitent : *Madioma-dioma!*

Le *nganga* à son tour : *Kũ!*

Le pénitent : *Minu Madiata,*

ndiedi-kasila bobo :

ndikadi-buela dianga bidia bi nkazi am' e!

Bua' ndieka-ndila volo ki phungu.

I Ngovo phungu!

mu tsi Mavanga-vanga,

mu tsi Nkumbuzi,

mu tsi Muema Nyundu,

mu tsi Lau,

mu tsi Phofo!

Ndieba-utubila ku tsi ludimi :

bua' ndieka-ntubila va mbata ludimi :

ndindilanga volo ki phungu.

I Ngovo phungu!

(ou : *Nguandi Ngovo!*)

Moi *Madiata,*

je voulais faire ainsi :

je ne mangerais plus des mets préparés par ma femme !

(ou bien : j'ai commis tel péché, même purement matériel,

par ex., j'ai frappé un caillou fétiche d'un coup de machette).

Dès maintenant je mangerai comme... (?)

Par *Ngovo de Phungu!*

dans la région de *Mavanga-vanga,*

dans la région de *Nkumbuzi,*

dans la région de *Muema Nyundu,*

dans la région de *Lau,*

(1) Ceci n'est pas le seul exemple de « confession » et d'« absolution » chez les païens. Cf. Mgr LE ROY, *La Religion des Primitifs*, p. 237. Paris, Beauchesne, 1909.

dans la région de *Pfofo*
 (ou de quelqu'autre grand Esprit) !
 Auparavant j'ai parlé sous ma langue
 (sans réfléchir, sans peser la portée de mon serment) :
 maintenant je veux parler au-dessus de ma langue :
 je mangerai désormais comme (il faut ?).
 Par le grand *Ngovo* !
 (ou : la Mère de *Ngovo* !)

C'est tout ? demande le *nganga*, il n'y a que cela ?... Il n'y a que cela, assure-t-il.

Ensuite le *nganga*, insistant sur la gravité du délit :

O *Madiata*, dit-il, tu voulais donc faire ainsi :
 tu ne mangerais plus jamais des mets préparés par ta femme ?
 ... et le reste.

Et, ensemble, ils plongent le *mukhuisa* dans la fossette en croix, le portent à la bouche comme pour goûter du liquide-fétiche, qu'ils rejettent alors vers le *diyowa*. Trois fois ils répètent cette opération. Après quoi, le féticheur enduit (*kukusa*) le corps du pénitent (ou du malade) de *toto ki Phungi*, boue sacrée ⁽¹⁾ prise dans la fossette.

Voici comment il procède : Ayant plongé les extrémités de l'index et du médius dans cette belle boue, il dessine sur le pénitent (ou sur le malade) deux lignes parallèles : successivement verticales || sur le front, horizontales = sur la tempe gauche et sur la tempe droite; puis, des deux mains, deux longues lignes qui montent depuis la hauteur du nombril vers la poitrine et par le haut des épaules jusque près du cou, pour redescendre ensuite par devant jusqu'au nombril; partant de là, elles décrivent un double cercle autour des reins; puis sur le haut des bras = ; sur l'avant-bras = ; de même sur les cuisses, sur les jambes, sur les pieds; enfin des deux côtés de la tête, jusqu'à l'occi-

(1) En langage usuel on dit *ntoto* (préf. n < mu) = terre.

put... Tout cela, en récitant des formules sacrées adéquates, par exemple :

Mvindi Kubuzu, Mvindi Kubuzu.

En langage profane on dit : *mvindi kulu*, l'axe de la jambe, la jambe proprement dite. *Mvindi Kubuzu* fut également le nom du bâton miraculeux dont parle la légende ⁽¹⁾. L'épithète *Kubuzu* fait penser à *kuba biti mu nzila*, écarter les herbes (en marchant) sur le chemin;

sur les pieds :

Malu tsala, Malu tsala.

Les pieds alertes

(c'est-à-dire que *Mbenza* n'a pas fait gonfler);

ou encore :

*Sinza ku pfofo,
kulu mu nzila!*

Le tronc coupé sur le côté,
le pied sur le sentier!

(de sorte que tu puisses marcher sans trébucher); sur les doigts des pieds :

*Nzila mbimbi :
tutu vana fula.*

Voyage malheureux

(s'il y a) un bout de racine à la sortie du village.

En effet, c'est de mauvais augure (*ditsula*), lorsque, à peine parti, on heurte du pied, au risque de se blesser, contre un « offendiculum »: on perdra la palabre, on n'obtiendra pas les étoffes convoitées...

Quand le pénitent (ou le malade) est tout bariolé de boue ocreuse ou grisâtre, le *nganga* lui met un petit caillou

(1) Van Vaders Nichtje, dans *Onze Kongo*, 1^{re} année, p. 201, ou dans notre *Mayombsche Volkskunst*, De Vlaamsche Boekenhalle, Louvain, 1924.

sacré, en d'autres cas un petit fétiche, sur la tête, et dit, en secouant son grelot *kunda* ⁽¹⁾ :

Lunzi ena si-ka!
Ngey' unàta ka nyandi kànàti ko!

Ce front-ci a fini (d'être malade) !
Puisses-tu le porter, car lui (le fétiche) ne peut te porter !

C'est ainsi qu'il arrange la tête (*venge ntu*) et en chasse la maladie, en souhaitant qu'elle puisse porter le *nkisi*, et que jamais le *nkisi* ne porte l'homme : ce serait la mort.

Ensuite, comme chez d'autres fétiches, vient la cérémonie du grand pardon (*miela*) ⁽²⁾. Ces *miela*, c'est le féticheur qui les donne, les présente (*vana* ou *tambika miela*) d'office... *Nganga* et patient sont debout, face à face. Le premier, d'un geste agile, met la main droite sous l'aisselle gauche, et fait sèchement : « *ã* » ; même mouvement de la main gauche, sous l'aisselle droite : « *ã* » ; des deux mains réunies il présente quelque chose d'invisible : « *ã* ».

Le pénitent lui aussi avance les mains; le *nganga* lève les siennes, comme s'il soulevait quelque chose, et dit : *Hub!* De même *Madiata* lève les bras et les mains, et répond : *Yobo!* Et la cérémonie s'étant répétée jusqu'à trois fois, le péché est pardonné, l'homme délié de son serment.

Dans la forêt tout est terminé. On retourne au village. Notre pénitent peut impunément grignoter son poulet, ou, à défaut de poulet, manger un œuf, car c'est de la viande également!... mais sans y ajouter quoi que ce soit. Enfin, on ne manque pas de payer au vieux *nganga* son *nsaku*, les honoraires qui lui sont dus.

Divers « *Nkisi tsi* ».

On peut considérer *Mbenza* comme... le représentant légal des *bakisi ba tsi* (au pluriel) du Mayombe. Ailleurs ce

(1) Voir Planche VIII.

(2) Cf. *miela* dans *Mayombsch Idioticon*.

sera *Bunzi*, *Mvemba*, ou un autre. Citons encore, d'après les régions, ou plutôt d'après le clan originel qui jadis a pris possession de telle ou telle région ou sous-région ⁽¹⁾ :

Mavanga-vanga honoré dans un *lukatu*, sac-fétiche, contre une espèce de plaies qui, cicatrisées, laissent de grandes taches blanches. C'est le grand fétiche de quelques villages de Kangu. Son tabou est la viande de l'antilope *khaya*, dont la robe est « rouge », comme les plaies de *buazi*, dont il punit les transgresseurs.

Nkumbuzi, frère du précédent, et, comme lui, venu avec les ancêtres des *basi Kangu*, de Muembe Tsundi ⁽²⁾.

Muema Nyundu et *Ngovo phungu*, grands fétiches de Vungu près de Kangu ⁽²⁾.

Lau, celui de Tsese Ntimu.

Ngovo susnommé est localisé dans un *difunda*, paquet. Lui et ses proches parents, *Maluangu Ngovo* et *Tsonde*, sont des *bakisi ba Kiesa*. Dire à quelqu'un : « *Kiesa ukabela*, tu souffres de *Kiesa* », c'est le traiter de fou.

Seulement, ce *difunda*, au lieu d'une « pierre sacrée », et cette manie de rendre fou... me semblent presque indignes d'un *nkisi tsi* proprement dit. Sommes-nous ici en présence d'une dégénérescence, d'une évolution à rebours, vers le plus bas fétichisme, tout empreint de magie? J'incline à le croire.

A part cela, malgré la diversité des dénominations et des attributions, il y a chez tous les *bakisi ba tsi*, j'oserais dire : unité, ou du moins : uniformité de nature. Un jour j'ai été frappé de la réponse d'un vieux païen, à qui je parlais du bon Dieu : « Notre dieu à nous, me dit-il en indiquant du geste la terre, c'est celui-ci..., c'est notre *nkisi tsi* ». Et

(1) Comparez ce phénomène à la diversité des Baals, formes locales d'une même divinité, de la religion chananéenne. Cf. *Christus, Manuel d'Histoire des Religions*, par J. HUBY, Beauchesne, Paris, 1923, p. 378 et ailleurs. Voir aussi plus haut, p. 136.

(2) Voir *Mayombsche Namen* : Hoofdmanamen.

un chrétien intelligent, que j'interrogeais à ce sujet, me dit, après avoir bien réfléchi : « Les *bakisi ba tsi*, c'est un peu comme dans la religion catholique : pour les trois Personnes de la Sainte Trinité, ce sont les dénominations qui diffèrent, mais Elles ne sont en somme qu'un seul Dieu; de même chez les païens, il n'y a, au fond, qu'un seul grand *Nkisi, Mbenza, Bunzi...*, quoique les noms et certaines attributions diffèrent d'après les régions ».

Quant à la valeur documentaire de ces affirmations, je ne les donne que sous bénéfice d'inventaire. Mais il reste que les grands esprits, tant *bikinda bi tsi* que *bakisi ba tsi*, malgré leur pluralité, loin de se contredire ou de s'exclure, se complètent plutôt et semblent n'être qu'un Principe unique. Aussi voyons-nous, d'une part, le mot *Bunzi*, anciennement synonyme de *Nzambi*, employé ordinairement pour le *nkisi tsi*, et, d'autre part, le mot *Nzambi*, Dieu ⁽¹⁾, employé, quoique abusivement, pour tel ou tel esprit de la terre.

Et puisque les différents groupes de Bakhimba du Mayombe, de par la consécration de leurs *Thafu* respectifs, se rattachent, ainsi que nous le verrons ⁽²⁾, au culte du *Nkisi tsi*, ne pourrait-on pas voir dans cette unité fondamentale du dieu du sol la raison ultime de la confraternité de tous les initiés?...

Mais faisons d'abord la connaissance des autres genres d'esprits, qui tous, quoique diversement, sont intéressés dans la société secrète.

(1) Voir *Mayombsch Idioticon*; cf. *Godsdienstbeprippen...*, dans *Congo*, 1922, et dans *Anthropos*, 1921-1922.

(2) Voir ci-dessus, p. 203, et plus loin au chapitre XIII.

CHAPITRE XII.

CROYANCES: LES « KHITA » ET LES ESPRITS INFÉRIEURS.

Les « Nkhita » des Basolongo. — Les « Khita » du Mayombe. — Divination par le « Khita ». — Fétiches protecteurs et fétiches de sorcellerie. — Les « nduda », les fétiches de divination, etc. — L'homme invisible. — Les « kindoki ».

Un *nkisi* puissant, apparenté aux *bakisi ba tsi*, est le fameux *Khita*. Les Basolongo le connaissent sous le nom de *Nkhitānsi*, ou *Nkhit á lumbangu*, ou *Nkhit á matadi*, qui donne des bubons (*matadi*) et aussi une espèce d'épilepsie ⁽¹⁾. Ils disent qu'il est « enfant » de *Kinzimba-nkhangana* et des autres fétiches de la terre, et en quelque sorte leur *mvuala*, leur envoyé. Comme médication de la maladie *Nkhitānsi*, les féticheurs spécialistes préconisent le massage et le bain de vapeur (*kiabi*), réitérés pendant plusieurs jours et jusqu'à deux fois par jour. Pour masser (*zòla*) tout le corps, ils se servent du cœur des bananiers *mphongo* et *tiba*, cuit dans l'eau, et mélangé avec une plante entière de *mbia*, mauvaise herbe à piquants, pilée, et de la poudre de bois *tukula*, et la chair de quelques noix palmistes. Pour le bain de vapeur, on creuse un petit puits en terre (le *diyowa*), devant lequel le patient s'accroupit, tout couvert d'une large étoffe ou d'une couverture; on chauffe des *makuku*, nids de termites, qu'on met dans le *diyowa*, et sur lesquels on verse l'eau qui doit donner la vapeur salutaire. Résultat : il y a des cas de guérison nette.

(1) J'ai connu une femme atteinte d'un *Nkhitānsi*, qui n'était autre que la trypanosomiase au dernier degré.

C'est en l'honneur de leur *Nkhita* que les Basolongo font le khimba ⁽¹⁾, et c'est donc par ce fétiche que leur société secrète se rattache au culte du *Nkisi tsi*. « Que *Nkita* me damne!... que *Mbumba* me punisse!... *E Nkita!* par *Nkita!* » sont, d'après Bentley ⁽²⁾, des formules de serments usitées par les sectateurs du *Ndembo*. Or, chez les Bakongo du P. Van Wing, le *divuala* des gens du *Kimpasi* ⁽³⁾ s'appelle *Ndembo*, ou encore : village des *nkita* (ou des *khita*); la grande initiation y consiste à mourir et à ressusciter par cet esprit : *fua nkita*, *futumuka nkita*, de sorte que *Nkita*, représenté par le fétiche *Nsanga-nkita* ou *Ndona Bizangi*, Dame *Bizangi*, y joue un rôle prépondérant, sans pour cela exclure *Mbumba Luangu*.

Les « Khita » du Mayombe.

Au Mayombe il y a une devinette qui se rapporte au *Khita* : « *Muana Manzâ phungu* (pour *Manzambi phungu*): *nge kunsimba*, *fuidi meso*; le fils du grand Dieu, si tu le touches, tu meurs des yeux (= tu es frappé de cécité) ». C'est le *Mbenza Khita*, le *nkisi tsi* représenté par un *Khita* ⁽⁴⁾. *Khita*, en effet, est considéré comme collègue, ou plus exactement comme un enfant, ou un chargé de pouvoirs, du *nkisi tsi* (*Mbenza* ou un autre). Il habite en terre et prend la forme d'un caillou, généralement d'un beau caillou rond. S'il y a des brouillards qui montent des

(1) Voir plus haut, chapitre III : Admission.

(2) Chez DE JONGHE, *o. c.*, p. 60.

(3) *O. c.*, p. 15 et ailleurs.

(4) Il est à remarquer qu'en règle générale, dans les énigmes yombe, toutes les choses de la nature congolaise s'appellent : enfant, épouse, chien, maison, etc., de Dieu. Au contraire, une case, par exemple, étant de fabrication indigène, est dite appartenir au père : « *Tsusu tata, vungimîna kumî di maki*, la poule de mon père, (elle) couve sur une dizaine d'œufs » : le toit paternel abrite toute la famille; tandis qu'un objet importé par les Européens s'appelle enfant « du Blanc ». Cependant les énigmes propres aux Bakhimba font exception à cette règle. (Voir : *Education et Instruction...*, p. 106.)

A noter aussi que même les esprits et les *nkisi* sont comptés parmi les enfants, c'est-à-dire les créatures, de Dieu.

vallées, c'est que les *Khita* sont occupés à faire leur cuisine. Un *Khita* manifeste aussi sa présence par les vents folâtres qui en saison sèche se promènent sur les plaines, entraînant des tourbillons de poussière et de petites feuilles : c'est le *Khita simbi*. Il cherche à vous prendre (*simba*) dans ses spirales, saisit l'un ou l'autre dans le tas, et ne manque pas de lui donner la fièvre : *Basimbi*, dit-on alors, *bamvitudi*, les Tourbillons l'ont enlevé. Le fétiche de *simbi* est un sachet qui contient un caillou-*khita*, des *nungu zi nzo* ou *Amomum granum-paradisi*, et d'autres herbes à forte odeur, médicaments contre la fièvre *simbi* : le *nganga* les donnera à renifler au malade, et si l'odeur lui chatouille les narines et lui prend dans la gorge, à tel point qu'il commence à tousser, il sera sauvé. S'il ne tousse pas, il recourra à un autre *nganga* plus puissant, mais s'il y a ensorcellement, il peut en mourir. Gardez-vous de jeter une pierre, une noix de palme..., le long de la route, dans le bois ou dans la brousse : vous risqueriez de « tuer un *khita* ». En travaillant la terre, faites attention de ne pas blesser d'un coup de houe ou de machette un caillou-*khita* : celui-ci pourrait bien se venger en vous frappant de paralysie à la jambe, en vous donnant de grandes plaies ou en vous crevant un œil ⁽¹⁾. En déboisant, ne touchez pas à ces broussailles enchevêtrées et épineuses : c'est la résidence du *khita*, *lumbu luandi lu nkisi*, sa cour fétiche, défense d'y entrer ! A l'endroit où une femme aura déterré un de ces cailloux sacrés, il poussera un *mbala khita*, igname de *khita*, ou un *yaka*, manioc, *di Bakhita*, plante dont les racines contiennent un principe analogue à la glycirrhizine. Si vous attrapez des crampes dans les reins ou dans le bas-ventre, c'est qu'un

(1) Cfr. les pierres noires de la Nouvelle-Poméranie, dont parle le P. A. KLEINTITSCHEN, *Die Küstenbewohner der Gazelle-Halbinsel, Südsee*, édité par Herz-Jesu-Missionshaus, Hiltrüup bei Münster, Westphalie, p. 337 : « Schwarze Steine, die man an manchen Stelle vereinzelt findet, nennen die Eingeboren a *Vavalov*. Wer sie anrührt, wird von einen schweren Krankheit befallen ».

ensorceleur, *ku tsi kindoki*, par des moyens magiques, est venu cacher sous votre lit ou dans votre case une de ces jolies pierres luisantes (*fina na wele-wele!*), un *khita*.

Certains frissons subits et répétés (*mayembo*) ⁽¹⁾ sont un indice de vocation au métier de féticheur. Il n'en va pas autrement pour le *nganga* de *khita*, homme ou femme. Seulement comme le fétiche-mère n'est pas un *khita*, mais *sumbu*, un frère ou collègue de *Mbenza* (celui qui peut vous couvrir le corps d'ulcères, vous faire raidir et enfler les membres...), c'est du féticheur de *sumbu* que le *nganga* de *khita* tient ses pouvoirs.

Divination par le « *khita* ».

...Le jeune *Nani*, Chose, est malade. Sa mère a soupçonné un mauvais tour du *khita*. Elle a mandé la féticheuse pour qu'elle flaire et lui dise où et comment le pauvre garçon peut avoir offensé le *nkisi* :

Khita lumonye?
Khita Sumbu?
Khita Yombe?...
Ku tsola kadi?
Ku tsende kadi?
Va khaku fwindi?
Mu tsenda?
Va lukangala?
Ku nzo kadi?...
Kabà ku yilu,
(kòndula) mu lukòndo;
kabà mu tse,
babònga tsengo bankàbila!

Est-ce le *Khita* au petit miroir?
 Le *Khita* de *Sumbu*?
 Le *Khita* du Mayombe?...
 Est-il à la plantation?
 Est-il au champ?
 A la broussaille épineuse?

(1) Le P. BUTAYE, dans son *Dictionnaire Kikongo*, traduit ce mot par : électricité. En kiyombe nous avons *nisi* ou *nyisi*, dans *tsula nisi*, *tsula* (espèce de poisson) électrique.

Dans le champ cultivé?
 A l'extérieur?
 Est-il dans la case?...
 Qu'il soit dans l'air,
 décroche-le au moyen d'un crochet;
 qu'il soit dans la terre,
 qu'on prenne une houe et qu'on le déterre!

La grande cérémonie — connue également chez les Basolongo — se passe la nuit. La féticheuse (telle que je l'ai vue à l'œuvre, à Sanzulu), assise sur un petit siège en bois, à la lueur blafarde d'un petit feu, se remue sur son derrière, de gauche à droite, de droite à gauche et ainsi de suite, en s'appuyant sur les orteils et sur les talons : c'est sa danse à elle. A Vaku et en d'autres régions, elle porte autour des chevilles, des genoux et des reins, des cordons de *zitsalala* ou gousses ressemblant à de petites sonnettes, et des fruits plats dits *zithumbu*, et des *mayoyo*, grelots. Un homme, à califourchon sur le *ndungu*, tambour long, accompagne le chant, *sforzando* ou *diminuendo*, d'après le mouvement de la mélodie et le degré d'hallucination de la femme :

E labudi e!
Khita ka yibudi mbembo e!

Refrain :

E e labudi e e e!
Nànguna khalatanga itatamene mu thulu!
 — *è e labudi e e e!*
Matama keti mua-luengo e!
 — *è e labudi e e e!*
E labudi lelo o...
 — *O minlol' o o o!...*

Oh! il dort!
Khita ne dit pas un mot, oh!
 — Oh! il dort oh oh!
 Enlève la démangeaison qui s'attache à la poitrine!
 — Oh! il dort oh oh!
 Des joues (grosses) comme un petit pot oh!
 — Oh! il dort oh oh!
 Oh! il dort à présent oh!
 — *O minlola!* etc...

Dans ce chant des *minlola*, *khita* reproche au malade, par l'intermédiaire de la féticheuse, comme quoi sa témérité lui a valu cette maladie : Tu m'as jeté une pierre à la tête, tu m'as donné un coup de machette..., moi je te frappe de plaies, de *bikuani* et de démangeaisons intolérables, toi grosse tête que tu es!

Tout d'un coup elle jette les bras en l'air, en criant :

Arrr Khit' e!...

Le chant s'éteint. Elle répète de toutes ses forces :

Arrr... Khit' e!

La foule répond :

A yàngul' e! o dis l'oracle!

Ou bien :

Arr' bayàngul' e? Allons doit-on dire l'oracle?

Le public :

A yàngul' e! Oui, l'oracle!
A yàngula mambu ma Khita ntoto,
nge kadi nge bantalanga,
ayi muati teva kanèngu ngina...
A, a, ding' etc!

O révèle donc les choses du *Khita* de la terre, toi, car c'est toi qu'on regarde (dans l'attente), avec une petite natte usée qu'on lui écrase les poux (?)
 Oh oh! écoute donc!

La féticheuse alors lance une exclamation brève : *E-ye!*

Les assistants répondent d'une voix, en fausset : *A yiluk é!*

Elle :

E-yē! Eux : A yiluk' e! Entre en extase!
E-yē! Eux : A yiluk' e!...

Suit une longue narration en langue de féticheurs, dont la plupart ne saisissent pas le fin mot. Puis, « recto

tono », elle pose par trois fois les trois questions, auxquelles peut-être l'esprit daignera répondre :

Kani mu nzila? E-ye!

Kani mu tsola? E-ye!

Kani mu tsend' e? E-ye!

Etait-ce sur la route *E-ye!*

ou dans la plantation? *E-ye!*

ou bien au champ ouvert? *E-ye!*

Encore une fois : *Arrr! Khita!...* Tous : *A yiluka!*

Et la danse sur le derrière recommence, frénétique :

Tòmba Khita Khita — E e e!

kani koso wele! — E e e!

Tòmba Khita ku nzo — E e e!

kani ku nzo kele! — E e e!

etc.

Cherche le *Khita* le *Khita...*

où qu'il soit allé!...

Cherche le *Khita* dans la case...

peut-être il s'y trouve caché!...

etc.

Entraînée par la mélodie du chant et le rythme de la danse (*lueke lume-kota*, une sensation agréable est entrée en elle), la prêtresse, tout en se tordant le corps, agite gracieusement un mouchoir, ou le jette au public et le rattrape au vol... Une voix lui crie : *Maka! maka!* monter, plus haut! Littéralement enchantée, elle danse, et clame comme une possédée, en alternant avec les assistants :

Arr! Khita... — A yiluka!

E-yě!... — A yiluka!

Mu tsengo kantéta? E-ye!

Mu mbele kantéta? E-ye!

Kiphela kanzúba? E-ye!

etc...

L'a-t-il blessée (la pierre *Khita*) d'une houe?...

L'a-t-il blessée d'un couteau?

L'a-t-il touchée d'un projectile?...

etc...

Elle ajoute, comme un ultimatum, en langue sacrée :

Arr...! matió!

Tous : *Wombokoso ...*

Lorsque enfin, après plusieurs chants en l'honneur de *khita*, l'esprit daigne lui inspirer son oracle, alors c'est le *kuiluka*, l'extase en plein. D'une voix saccadée, comme sous le coup d'une souffrance subite, elle fait : *ě ě ě ě ě*. Maintenant elle est hors d'elle-même, elle écoute une voix mystérieuse. Le silence pèse sur la foule, on entend le battement des cœurs... Puis, peu à peu, elle revient à elle-même, et elle se met à raconter, de fil en aiguille, la cause et le progrès de cet impitoyable mal de *khita*.

La mère du malade *tondele* se déclare satisfaite : c'est ainsi et non pas autrement! Au nom de son fils, elle demande pardon à *khita* :

*Difuìla phatu, difuìla mbende ko,
dime-zabangana mu disuku :
ngeyo wou Khita, umbeke kuata-kuata simba-simba;
mbele katéta,... tsengo katét' e...;
dia mbe-dia thata, mbe-tata.*

Ce pourquoi devait mourir un grand nombre d'hommes,
et non pas des rats des champs,
cela est maintenant connu grâce à la divination :
c'est toi, *Khita*, qui l'as pris durement et fermement;
d'un couteau il t'avait coupé,... ou d'une houe...;
j'en ai bien du regret, je suis désolée.

A ce moment le malade, quelque grave que soit son état, doit entrer en scène : la *nganga* va le badigeonner (*kukusa*) comme il faut. De ses deux doigts, plongés à plusieurs reprises dans le liquide qu'on a versé dans la fosette

diyowa, creusée à ses pieds, elle lui trace deux lignes parallèles autour des reins, sur la poitrine, sur les tempes, le nez, les bras, les jambes et les pieds, de nouveau, sur la poitrine, et sur le front. Durant ce temps la foule railleuse entonne et répète une nouvelle chanson, à l'adresse de celle qui gagne sa vie en dansant et en s'exaltant, sans travailler :

E kivava ki tsusu e!
bangulanga mayal' e!
bedi yaku bamvat' e!
E kivava ki tsusu e!
bangulanga mayal' e!
bedi yaku bantung' e!...

O la poule gratteuse!

elle ne fait que retourner les tas de détritrus!

O tes compagnes travaillent le champ!

O la poule gratteuse!

elle ne fait que retourner les tas de détritrus!

O tes compagnes tressent (des hottes et des nattes)!...

La poule, en effet (et le *nsuani*, espèce de taon qui transmet la filariose), symbolise le *vava* ou le *kieya*, le paresseux, le parasite qui mange aux frais d'autrui.

La striation finie, la prêtresse saisit la main du malade et le soulève. Si c'était un enfant, elle le jetterait d'un coup par-dessus ses épaules, pour le laisser tomber, comme un chat, sur ses pattes.

Pendant le badigeonnage, il arrive qu'il lui est impossible d'atteindre le front du patient, tellement la main lui tremble... : signe non équivoque que des *ndoki* s'en sont mêlés. Alors il ne lui reste qu'à céder la place à un autre devin, qui, lui, devra investiguer pourquoi les ensorceleurs ont fait agir le *khita* : « Sans doute que tu as volé, mon ami..., ou invectivé ton prochain..., ou négligé de partager avec lui... Dès lors il faudra absolument que tu sacrifies un porc; tout le monde en mangera, les *ndoki* comme les autres, et ils seront satisfaits ».

Le féticheur qui a la spécialité d'apaiser *khita* est le

nganga yangu, voué à *Yangu* (plur. *Biyangu*, cfr. ci-devant, le cri : *yàngula!*). Son pouvoir magique est concentré dans un paquet (*dibumba*) contenant des cailloux (*zitsindu*), des œufs de hibou et autres *bilongo*. Il se sert aussi d'un *mbonzo* d'herbes, dont il asperge l'endroit ensorcelé, puis il creuse, creuse..., et déterre enfin le coupable, sous la forme d'un caillou de *khita*. *Khita ivònzukele* est apaisé!

Mais si notre féticheuse de *khita* sait se tirer d'affaire à elle seule, son malade jouira bientôt d'un sommeil réparateur, et sera sauvé. En attendant on chante encore un air de danse, et la cérémonie est terminée.

Un proverbe dit, par allusion au tour de force décrit plus haut : *Nganga Khita nanguni mbevo, buna mua-muana* : la prêtresse de *khita* sait soulever le malade, alors ce n'est qu'un enfant. Ce qui équivaut à dire : on se moque volontiers de quelqu'un qui est plus petit ou moins fort que soi, mais attends un peu!...

Nous nous sommes étendu assez longuement sur le *khita*, « enfant et délégué » du *Nkisi tsi*, parce que, nous le répétons, le (ou la) *khita* constitue le trait d'union entre nos Bakhimba du Mayombe et ceux de Soyo et d'ailleurs (*Kimpasi*), où il reçoit les honneurs au même titre que notre *Thafu Maluangu*.

Fétiches protecteurs et fétiches de sorcellerie.

En dehors des *Bakisi banene* il y en a d'autres qui ne semblent ni si haut placés, ni si terribles : tel le serpent *Mbumba Luangu* (dont nous parlerons plus loin, p. 170), certains êtres fétiches comme les *ndundu*, albinos, les *batsimba*, jumeaux, etc.; le *nkisi Bakulu*, des ancêtres, protecteur de la famille, et *Dilemba*, le fétiche spécial du mariage, pour la paix dans le ménage et la puériculture ⁽¹⁾. Pour les femmes enceintes et les petits enfants, il

(1) Voir *Mayombsch Idioticon*, ainsi que notre légende : Tsimonamambu of de oorsprong van het huwelijk bij Dilemba, publiée dans *Congo*, octobre-novembre 1926.

y a une série de fétiches protecteurs : *Malazi*, *Kobo*, *Kiwumba*, etc. Leur rôle est de cacher leurs petits protégés, même dès avant la naissance, aux regards des *ndoki* tueurs d'enfants (1). Il y a même des fétiches, genre *Diphomba*, qui sont le refuge assuré de tout ensorceleur ayant fait des aveux (1).

Mais la catégorie qui intéresse le plus le monde nègre, parce que la plus redoutée, est celle des *Khonde*, appelés aussi *Khose*, les mauvais démons, les fétiches de haine et de vengeance. Le nom de *Khose*, comme celui de *Khonde*, peut avoir désigné primitivement un type de mauvais fétiche. Ainsi que nous l'avons déjà insinué, l'apparition des *Khonde* et autres démons analogues (2), au service du *kindoki*, doit avoir marqué dans le passé la décadence du culte ancestral des grands esprits. Ces esprits *Khonde*, adjurés et excités par les hommes *ndoki* (3), causent des maladies et des maux de toute sorte, jusqu'à ce que, obéissant à celui qui les possède, ou cédant à une force supérieure, ils se retirent et laissent agir les influences salutaires de la médication naturelle et superstitieuse. Citons les fétiches *Khonde* : *Mananguna*, *Mabiala ma Ndembe* (le fétiche vengeur du Luangu) (4), *Mungundu* (5), *Mayembele*, *Makuani*, *Nsasi Khonde*, *Khonde Mamba*, *Mangaka*... Ordinairement leurs statues ou statuettes sont pourvues d'un miroir et garnies de clous. Celui qui en veut à un ennemi lèche un clou et l'enfonce dans la statue du *Khonde*, en jurant qu'il n'aura pas de répit avant que l'autre ne soit puni visiblement... Ou encore, on m'a volé un régime de bananes; le voleur est inconnu, mais on retrouve le *nkibu*, sommet de la tige florifère, qu'il a coupé et laissé traîner. Je le ramasse, comme quelque chose de

(1) Voir *Mayombsche Namen : Nkisi-namen*.

(2) Cfr. R. P. STRUYF, *Onze Kongo*, I, pp. 361 et suiv.; le P. VAN WING, *o. c.*, (*Kimpassi*), *Kindoki*, p. 29.

(3) Voir *Onze Kongo*, I, p. 285, et IV, p. 103.

(4) Mgr LE ROY, *o. c.*, p. 348; *Onze Kongo*, IV, p. 103; et plus loin, dans la troisième légende de l'Arc-en-ciel (annexe).

(5) Voir Planche XII, n° 1.

« lui-même » et je le cache dans un panier ou paquet fétiche, en proférant des malédictions contre le coupable et vouant sa personne à la vengeance de l'esprit.

Un fétiche fameux, qui tenait en quelque sorte le milieu entre les *khonde* et les *nduda* ordinaires, fut le puissant *Pfula Nkombe*, dont j'ai connu la vogue. Lors de sa consécration, il requérait plusieurs vies humaines. On prétendait qu'il y avait neuf cœurs de jeune fille sous le miroir fixé à son ventre. Ceux qui lui étaient voués avaient la réputation de *ndoki* émérites. Pendant des mois, ils faisaient le léopard, c'est-à-dire se travestissaient en léopards et devenaient ainsi « hommes en haut et léopards en bas » pour attaquer les hommes. On disait que dans les festivités nocturnes en l'honneur de *Pfula Nkombe* des hommes étaient dévorés.

Les « *nduda* », etc.

Comme défense contre les « malfaiteurs », il y a les fétiches antisorciers : les *nduda* (pl. *zinduda*), petits diables protecteurs des hommes et de leurs habitations, le plus souvent sous la forme d'un petit bonhomme en bois, armé d'un « fusil » (ou bien ce fusil seul) à un ou deux coups, qui doit abattre ou chasser le sorcier rôdeur.

Enfin, il y a les *bitutu*, amulettes et préservatifs : bracelets, colliers, bâtonnets, coquillages, têtes de calebasse, etc., qui en somme ne sont que des « fétiches d'hommes ».

Souvent on appelle fétiche un objet ou un ingrédient quelconque, qui entre dans la composition des fétiches, qui appartient aux fétiches... : un morceau de *phezo* et de *ngunzi*, terre blanche et terre rouge, du rouge *tukula*, un morceau de copal, un œuf de coq (!), certains fruits, etc.

Les esprits ou fétiches de la divination ne forment pas une classe à part. Le *tesa* est la spécialité de certains féticheurs plutôt que de certains fétiches. Nous avons vu la prêtresse de *Khita* chercher la cause d'une maladie; d'autres devineresses sont les féticheuses de *Sumbu* et de

Mayanga Bunzi; un *nganga tesa* mâle est celui de *Mbenza*. Or, leurs fétiches respectifs, sauf pour la première, sont des *khonde*. Cependant il y a des fétiches qui servent avant tout, ou même uniquement (?), à découvrir les malfaiteurs, esprits ou hommes.

L'art de guérir aussi est l'apanage de tel ou tel *nganga*, et non de tel ou tel fétiche, si ce n'est au sens négatif : le fétiche qui rend malade peut également guérir, lorsque, obéissant aux incantations de son maître, ou cédant devant une force supérieure, il se retire. C'est simple comme bonjour!

Les esprits changent-ils de domicile? Tout comme les hommes... Ils peuvent, par exemple, suivre leur propriétaire, être installés dans une autre région et s'y fixer à demeure. Un individu est malade, mais d'une maladie si étrange! Quel *nkisi* en serait bien la cause?... La parole est au *nganga tesa*, qui après avoir deviné (*tesa*) et flairé (*konga*), déclare : c'est le *nkisi* nouveau un tel! D'où vient-il?... Oh! il habite loin d'ici!... On mande donc le *ngudi nganga*, féticheur mère, de là-bas : Nous avons ici un malade..., et nous voudrions un *nganga* de votre fétiche... C'est entendu, dit l'autre, je ferai entrer quelqu'un de chez vous dans les transes (*kuilusa*) et je le mettrai au courant de mes secrets, moyennant payement : *vanda*, instituer..., *vandisa*, faire instituer un fétiche. Peu de temps après, un malin a le frisson de la vocation : c'est lui le candidat féticheur. On fait une première cérémonie, rehaussée de chants et de danses, et on le conduit à son *divuala*, la hutte sacrée entourée de *zindembe zi ndala*, feuilles de palmier fendues en deux, *zi kandikila*, pour signifier aux profanes : défense d'entrer. Là, il reste, dort et rêve, plusieurs semaines *tsona* durant, jusqu'à ce que le nouveau fétiche daigne lui révéler le nouveau nom sous lequel il veut être honoré, ainsi qu'un nom de féticheur pour le *muana nganga* lui-même.

Une fois féticheur en chef, il pourra s'adjoindre des *masamba* (ou *bitome*, sing. *disamba*, *tome*), aides-féti-

cheurs ⁽¹⁾, qui connaîtront peut-être beaucoup de trucs et de remèdes, mais qui pour cela ne deviendront pas nécessairement des maîtres-féticheurs : ils seront alors *nganga* tout court, ou encore *nganga ndoki*, féticheurs-sorciers par la grâce de l'un ou de l'autre *khonde*. Même les gardiens officiels du *nkisi tsi*, par exemple, ne sont pas des *nganga* dans le sens strict du mot. Ces grands esprits, en effet, de même que le *Nzazi*, le chien céleste que nous appelons « foudre », ni les *Bakulu*, ancêtres, *bavàndungu ko*, ne s'acquièrent pas, ne sont pas sous le commandement d'un féticheur; tandis qu'on n'est véritable *nganga* de *Dilemba*, d'un *khonde* ou d'un autre fétiche de sorcellerie, de *Malazi*, etc., que par le *vanda*, l'initiation, longue et quelquefois dure, au *bunganga* respectif.

L'homme invisible.

L'homme lui-même n'est pas un être purement matériel. Il a en lui quelque chose de supra-matériel, qui voit, entend, parle et agit quand il dort et rêve, qui sort de lui quand il se dédouble, comme c'est le cas chez un *ndoki*, quelque chose qui se sépare de ses autres éléments constitutifs et devient *kimbindi* après la mort ⁽²⁾. C'est encore l'homme invisible dont les *ndoki* cherchent à s'emparer à l'aide de leurs mauvais fétiches et des *babimbindi*. S'ils y réussissent, l'homme devient malade; s'il meurt, le *ndoki* en chef et ses complices sont censés le couper en morceaux, pour le cuire et le manger. Il s'agit donc, non seulement de ne pas s'attirer la colère des *nkisi* eux-mêmes (comme *khita*), mais aussi de prévenir et d'écarter le *kindoki* par tous les moyens (*nduda*, amulettes...). Et dans un cas plus ou moins suspect, on ne tardera pas de s'adresser au spécialiste, qui, lui, dira la cause du mal (*khita*, *ndoki*...), ou qui ira même arracher aux ensorceleurs et aux revenants

(1) On peut comparer les *bana banganga*, quoique la comparaison cloche un peu, aux « filii prophetarum » de l'Ancien Testament.

(2) *Kimbindi*, *babimbindi*, mâne(s) : voir plus loin.

leur victime encore vivante, et s'il y réussit, ramènera le principe de vie, le *lunzi* ou *ndunzi*, dans le corps du patient (1).

Le corps à lui seul est un composé de trois *vuvula*, ou *vuvula* (pluriel *bivuvula*...) : le premier adhère à son principe de vie (*ndunzi*), peut être emporté avec celui-ci par les ensorceleurs, et change en *kimbindi* après la mort; le deuxième est celui qui, en cas de maladie, reste au village, c'est le malade ensorcelé, l'homme presque vide; le troisième devient le cadavre, l'homme tout à fait vidé, qu'on pleure en chantant des élégies. C'est peut-être à cause de ces trois éléments corporels qu'une personne qui a un physique particulièrement beau est dite se décomposer après la mort en trois *bimbindi*.

La sorcellerie.

Le *kindoki*, qu'on rencontre à presque toutes les pages du présent ouvrage, que nous retrouvons à tout moment dans la pensée et dans la préoccupation de nos indigènes, et qui constitue, à notre avis, le substratum de leur religiosité dégénérée, est considéré comme un véritable fléau, comme le plus grand mal social et familial (2), la négation de la justice et de la paix. Le mot dérive du verbe *loka*, en différentes langues bantoues : *loga*, *loza*, *loa*, etc.; *ndoki*, *moloki*, *mlogi*, *mrogi*, *mlozi*, *molo*, *mloo*, *eloro*..., ensorceleur; *kindoki*, *bulogi*, *ulozi*, *ulogo*..., sorcellerie (3).

Certains distinguent (4) trois espèces de *bandoki*. Les

(1) Voir *Moyombsch Idioticon* : *lunzi*, *ndunzi*, *vuvula*, *yungula*... *Lunzi* veut dire aussi : front, comme représentant la partie formelle de l'homme. Cfr. le « facies » de l'Ancien Testament, et « la face » des Chinois.

(2) Cfr. Oorzaken van 't verval der Zwarten, dans nos *Mayombsche Penneschetsen*, Sint-Michiel, Brugge, 1914.

(3) Voir Mgr LE ROY, *La Religion des Primitifs*, p. 342; P. STRUYF, *Onze Kongo*, I, pp. 241 et 361; P. VAN WING, *Kimpasi*, p. 29; *May. Idioticon*...

(4) Voir De Krokodiel... (*Congo*, 1929, p. 846.)

uns sont *ndoki* par naissance, par hérédité. Ce ne sont pas les plus méchants : ils se contentent d'un os ou d'une cuisse d'homme que les autres leur donnent, mais, eux-mêmes, ils ne tuent pas les hommes. Les autres sont les ensorceleurs par malice, qui le sont devenus volontairement, et qui sont insatiables dans leur rapacité et ne reculent guère devant un *nduda*, fétiche antisorcier. En troisième lieu, les féticheurs-*ndoki*, qui, eux, sont appelés à désarmer les mangeurs d'hommes ou à les mettre hors d'état de nuire.

Le *kindoki*, du moins celui de la pire espèce, est un crime, digne de l'empoisonnement par la *khasa*, et dans l'au-delà, de la honte de porter un tison au cou, son cadavre ayant été brûlé, ainsi que l'exigeait la coutume. Les mobiles de ce *kindoki* sont la cupidité et l'envie, vices contraires au fondement de toute morale primitive, qui est la justice ⁽¹⁾. Un *ndoki*, mettons un proche parent, un oncle, un ami... vient vous tenter, la nuit, en songe : entre quatre yeux il étale devant vous ses *biyungu*, appâts de sorcier : un morceau de chair humaine, quelques poils de cochon, des plumes de canard, un peu de charpie d'étoffe... Vous n'avez qu'à choisir. Préférez-vous la chair humaine ? Alors vous serez sorcier mangeur d'hommes. Mais... votre famille est presque éteinte, bientôt il ne vous restera plus personne à manger : rien n'y fait, n'hésitez pas, prenez autre chose!... cet échantillon de bétail, de volaille ou d'étoffes vous sera un gage de richesse. Seulement, payez d'abord en viande d'homme, sinon cela vous coûtera la vie... Et bien souvent on se laisse tenter. Ou si vous n'en voulez pas du tout, il ne vous reste qu'à raconter votre rêve, à haute voix, à tous ceux qui veulent l'entendre, car « qui tacet, consentire videtur », celui qui se tait... ne dit rien!

(1) Voir Mgr LE ROY, *La Religion des Primitifs* : Morale.

Déjà les Latins n'appelaient-ils pas la magie noire et maléfique dont ils accusaient les premiers chrétiens : « odium obscurum » ?

L'appât *kiyungu*, une fois avalé, devient *dikhundu*, — *likundu* chez les Bangala, *dikundia* chez les Basolongo, — qui se loge dans la région du cœur, dans votre bras, dans votre jambe, n'importe où. C'est cet organe mystérieux, de forme glandulaire, dit-on, comme tous les *ndoki* en ont au moins un, qui par ses mouvements caractéristiques vous donnera le pressentiment d'une occasion propice, en même temps que la force irrésistible, de frapper quelqu'un de maladie et de mort, fût-ce votre propre femme, votre père ou votre mère, — surtout le *dikundia* que les Basolongo appellent *nsunda*, impair, puisque celui-ci « n'a aucun contre-poids ». — Revenu à vous-même, vous regretterez sans doute votre cruauté, vous aurez pitié de la victime, mais... ce n'est pas de votre faute!

Une espèce de *kimbindi*, que beaucoup de Bakhimba aussi bien que des profanes prétendent avoir vu, est celui du *ndoki* qui n'a pas succombé à l'épreuve du poison, mais « a fait semblant de mourir », pour ressusciter bientôt sous la forme d'un lutin hideux et puant : le *nkuyu* ⁽¹⁾ — *nkuya* en Solongo. — Ce rôdeur de nuit n'entrera définitivement au séjour des mânes que si l'on parvient à lui faire avaler une bonne dose de *khasa*.

(1) Voir *De Krokodiel... en andere Tooverij*; aussi : *Mayombsche Namen* et *Mayombsch Idioticon* (sous ce mot).

CHAPITRE XIII.

FETICHISME PROPRE A LA SOCIETE SECRETE.

« Mbumba Luangu », l'Arc-en-ciel. — L'Arc-en-ciel, objet de culte chez les primitifs. — « Mbumba Mbingu ». — « Mbumba Luangu » détective et ses disciples féticheurs. — Fétiches de « Mbumba Luangu » : « dibumba » et « Thafu Maluangu ». — Consécration de la double statuette. — Magiciens par la vertu de « Mbumba ». — « Bandoki » et Bakhimba. — Récapitulation des principales données sur les croyances indigènes. — Aperçu synthétique de tout le système religieux mayombien.

Il nous reste à étudier les croyances fétichistes, la magie et la sorcellerie, telles que nous les trouvons chez les Bakhimba. Qui dit le « khimba » dit fétichisme et lutte contre la sorcellerie.

L'objet du culte initiatique est un *Mbumba Luangu* (= *Mbumba* de *Luangu*, plur. *Zi)mbumba zi Luangu*), localisé dans la double statuette *Thafu Maluangu* ⁽¹⁾, — ou ailleurs, l'esprit *Khita*. — Le *Mbumba Luangu* est un serpent mystérieux, un serpent réel mais « sui generis », de nature *nkisi*. Tous les indigènes du Bas-Congo le connaissent comme tel. Il habite dans l'eau, dans telle rivière, dans telle vallée..., et monte parfois sur un grand arbre, entre dans un brouillard multicolore et s'élance dans les airs, bien visible, pour descendre plus loin dans telle autre vallée. Tant qu'il reste là-haut, il retient la pluie.

(1) Voir : Admission, entrée, noms..., ainsi que notre annexe sur le serpent arc-en-ciel.

Au Mayombe on l'appelle *Mambumba fufulu*, quand il n'est pas très clair; *Mbumba tini*, quand il n'est pas entier. — *Mbumba muisi*, en Kikongo, veut dire : exhalaison ou fumée de vapeur. — *Malanda* est le deuxième arc-en-ciel qui apparaît souvent au-dessus du premier. Le mot ordinaire chez les Basundi, les Bawoyo et les Basolongo, mot connu également en kiyombe, est *Nkiama*. Enfin « *Mbumba Kipfuiti-pfuiti* » serait le nom de la mère commune de tous les serpents arcs-en-ciel. *Luangu* (de *Mbumba Luangu*) peut signifier « eau » (1); en langue khimba, *baluangu* veut dire *bakhimba*, et *nluangu* y est synonyme de *phezo*, terre blanche (2), comme dans le dicton : *Ndoko ka *nluangu tukána!* en avant! car nous avons voulu la terre blanche, c'est-à-dire les épreuves du khimba, le nouveau nom et le reste : à la guerre comme à la guerre!

Kusúnda Mbumba Luangu, kukadi mutu ko! là où s'élançait l'Arc-en-ciel, personne ne peut s'attarder : sous peine d'avoir les yeux embrumés. Car, m'assure-t-on, c'est un « *nkisi bandidi tsi, kipfumu kiandi ku tsi*, cet animal a fondé la terre, son royaume est sur la terre », tandis que le *Nzazi*, la foudre, règne dans le ciel (3).

Au Congo français (A. E. F.), *Mbumba Nyingu*, l'Arc-en-ciel, a ses féticheurs et procure des richesses. *Baluangu*, *Bekwel*, *Bakota* et *Haussa* ont, d'ailleurs, la réputation de grands féticheurs. Au *Luangu*, d'après le P. Marichelle (4), l'Arc-en-ciel a des accointances avec l'esprit *Mbumba* : « *Nkiama ke kubuta*, y dit-on, *Mbumba ke kukonzula*, le dieu *Mbumba* élève celui qui est né le jour où l'on voyait l'Arc-en-ciel ».

(1) Cfr. R. P. AUG. DE CLERCQ, *Recherches étymologiques du terme employé pour désigner l'Eau*, dans *Zeitschrift für Afrikanische Sprachen*, Heft 1. Berlin, 1903.

(2) Voir : Dénominations, p. 25.

(3) Voir notre annexe : Légende de la Foudre... Cfr. notre Cosmogonie mayombienne, dans *Mayombsch Idioticon*, sous le mot *diyitu*.

(4) *Dictionnaire Vili-Français*, Loango Mission, 1902.

L'Arc-en-ciel, objet de culte.

Pour le culte de l'Arc-en-ciel chez les peuples primitifs, ... au Nyassaland, *Lisoka*, au dire de Callaway (1), est l'être suprême invisible; *Mulungu*, l'Arc-en-ciel, est l'être suprême visible. Les Bushongo, d'après Torday et Joyce (2), disent que l'Arc-en-ciel est de la même substance que les esprits. Chez les Tonga de Torrend (3), l'Arc-en-ciel est la résidence de *Mpande*, fils de l'Être suprême. Les Banda au Congo français (4) l'honorent pour avoir des enfants.

Chez les anciens Péruviens on adorait l'Arc-en-ciel (Acosta); il était un des serviteurs du Soleil (Garcilao); et dans les temples on lui avait réservé un sanctuaire spécial (d'après Velasco) (5).

Chez les Isneg, tribu Igorotte des îles Philippines, *boñloñ* l'Arc-en-ciel, est un esprit, et son apparition annonce la saison des pluies. Celui qui boit de l'eau dans laquelle descend le *boñloñ* aura le ventre gonflé et mourra. Si quelqu'un le montre de l'index, ce doigt enflera et l'ongle en tombera. ...Heureusement, le P. M. Van Overbergh (6) nous donne la formule superstitieuse igorotte qui fait dégonfler : *ngális (nalis) di aso*, pronounced when seeing a rainbow, lest it eat one's soul.

« Mbumba Mbingu ».

Au Mayombe il existe un autre *Mbumba*, le *Mbumba Mbingu*, également un serpent fétiche. Là où la coutume du *kualama* (dans la *nzo kumbi*, case de la fille nubile) est encore en vigueur, toute femme qui a un enfant, sans avoir fait, avant son mariage, son stage dans la *nzo kumbi*, aura fatalement, elle et sa progéniture, la maladie de peau

(1) *The Religious System of the Amazulus*, Part I, p. 124. Natal, 1868.

(2) *Les Bushongo*, p. 230. Bruxelles, 1910.

(3) *A Comparative Grammar of the Bantu Languages*, p. 288.

(4) J. DAIGRE, Le peuple Banda. (*Missions catholiques*, 1913, p. 430.)

(5) ACOSTA, *Indias*, p. 309; GARCILAO, *Commentaires*, p. 63; VELASCO, *Quito*, p. 210 : d'après *Métusine*, II, 1884-1885, p. 210.

(6) *A Dictionary of Lepanto Igorot or Kankanay*, Bibliothèque Anthropos, Mödling (Vienne), 1933.

appelée communément *bikuani* : cela provient... de l'urine de *Mbumba Mbingu!* Certaines taches rouges sur le corps, et certaines plaies incurables, et des cheveux gris avant le temps, tout cela c'est encore *Mbumba* qui vous a arrosé à sa façon!

« *Mbumba Luangu* » détective.

Mbumba Luangu est encore le nom d'un fétiche-détective (1)! Sa tête à plate-forme rappelle *Matundu* du *Thafu* des Bakhimba. Comme celui-ci, il fait enfler (*vimbisa*) le ventre de ceux à qui il en veut. Son *nganga* peut l'adjurer au moyen de *mbonzo* d'herbes magiques et en mettant le pied sur le ventre du patient. Ce *Mbumba Luangu* cause aussi la démence (*laula*). De tous ces maux, les *nganga zi tesa* en découvrent le grand coupable, à force de danser et de flairer : *Mbumba Luangu!*

Mais celui-ci a la spécialité de rechercher les voleurs... On a volé à quelqu'un des étoffes, ou des bananes. Dans la mentalité noire, toute injustice demande l'infliction d'une sanction, avec réparation de dommage (toujours exagérée). Qui est le voleur?... *Mbumba Luangu* le trouvera bien! On le voue donc à la vengeance de ce *nkisi*. D'un ton hargneux et fanatique, la partie lésée frappe le voleur, quel qu'il puisse être, de ses malédictions (*komina mianda*) :

A Mbumba Luangu!

Tē! vònda! Te! tēta!

Wos' uyibidi tebe kiam' e,

a Mbumba Luangu, umvònda,

umvimbisa, unlàula,

umfla ku tsala kayeka,

umbùkumuna!

Kadiàtila Makangu,

kadiàtila Mavungu!

Uwànga kobo e! Mbumba Luangu!

... *Mbumba Luangu!*

Tē! tēta! Te! vònda!

(1) Voir Planche VII, n° 1.

Ha! *Mbumba Luangu!*

Frappe! tue(-le)! Frappe! fends(-le) en deux!

N'importe qui a volé mon régime de bananes,

ha! *Mbumba Luangu*, tue-le,

fais-le gonfler, rends-le fou,

porte-le au plus haut sommet d'un arbre

et jette-le en bas!

Qu'il marche sur Makangu,

qu'il marche sur Mavungu!

Écoute donc! o *Mbumba Luangu!*

... *Mbumba Luangu!*

Frappe! fends(-le) en deux! Frappe! tue!

Puis, il attache au fétiche un morceau ou une fibre de l'objet volé, et il répète :

*Woso nya una uyibidi tē kiama,
vonda kuandi umvònda!*

Qui que ce soit qui ait volé mon régime,
tue donc, tue-le!

Voilà une manière de *koma mianda* ou *koma minloko* ⁽¹⁾. D'autres fois, pendant qu'on prononce les imprécations, on enfonce un clou (*beze*, plur. *bibeze*, ou *mbau*, plur. *zimbau*) dans le corps du fétiche : *kō! kō!*... C'est le sens premier de *koma* : *koma diba*, par exemple (ou *tumbika diba*), veut dire : enfoncer une cheville dans le palmier, pour y suspendre laalebasse à vin de palme.

Les noms de *Makangu* et *Mavungu*, respectivement chefs de Kangu et de Vungu, peuvent être remplacés par d'autres noms de chefs. « Mettre le pied sur un chef », par exemple, heurter contre ses pieds (en latin : *offendere*) pendant qu'il dort, revient à dire : *uphuà kuama, ndiena mvik' aku!* possède-moi, je suis ton esclave! Cela s'appelle : *bula dibanda*, ou *banda khulu*, comme fait quelqu'un qui est en proie au désespoir... Ainsi donc fasse le voleur

(1) Voir *Onze Kongo*, I, p. 288 : Drie Mayombsche Bezwingen, repris dans notre *Mayombsche Volkskunst*, p. 58.

inconnu, par une mauvaise inspiration de *Mbumba Luangu!*

Ku tsala kayeka, au sommet d'une haute branche, où personne ne peut plus l'atteindre : c'est le sens de *kayeka* (préfixe nominal *ka-*). J'ai vu un fou, qui logeait dans la forêt, et dont les Noirs disaient qu'il avait fait son nid et habitait *ku tsala diba*, au haut d'un palmier : sans doute un voleur, possédé par *Mbumba Luangu*.

Mais, sans être voleur, quelqu'un peut avoir de ces lubies de s'installer dans les arbres : ce peut même être un signe de vocation de féticheur. Dans ce cas, voici comme cela se déclare... On invite le *nganga* devin, qui donne son avis : *Mbumba Luangu* est en jeu... Que faire?... *Vanda*, instituer le fétiche!... Après un certain temps, voilà que cela lui prend de nouveau, mais cette fois il est littéralement hors de lui-même : *kuiluka*. Il grimpe dans la couronne des arbres et y passe la nuit. Au matin les gens du village viennent en foule battre le tambour long au pied de l'arbre où il est niché, en chantant des chants spéciaux en l'honneur du *nkisi*... L'extase est à son apogée, puis il se calme et consent à descendre : sinon, dit-on, il tomberait raide mort.

On le conduit au village... Il fait son entrée dans son *divuala*, y dort tranquille durant autant de semaines *isona*, et redevenu normal, il est prêt à *tomina nganga*, succéder à son maître féticheur, comme *tome*, où *tomi*, disciple. Seulement, pour son nouveau nom à prendre, il n'a pas l'embarras du choix, puisque *Mbumba Luangu* ne connaît que deux *bitomi* : *Nganga Phanzu*, si c'est un homme, et *Mbondo* (comme la mère des Bakhimba) ⁽¹⁾, si c'est une femme. Un autre détail curieux, c'est que le jeune *nganga*, pendant tout ce temps, parle une espèce de *kikhibamba* ou *kitsiopa* ⁽¹⁾.

Quel est le *nsaku*, l'honoraire du maître-féticheur de ce

(1) Voir au chapitre des noms.

Mbumba Luangu? Je l'ignore. Toujours est-il que *Makuani*, par exemple, un fétiche de vengeance, qui, excité par des malédictions (*mianda*), avait pu attraper un voleur et le rendre malade, se faisait payer jadis, au profit de son mandataire, mille pièces d'étoffe, ou bien une partie en étoffes et un esclave.

Du fait que *Mbumba Mbingu* s'occupe des jeunes mères, on serait enclin à croire que ce *nkisi Mbumba* pourrait bien être le même que le « dieu *Mbumba* » des *Baluangu*, dont il est question plus haut, et qui n'est pas un inconnu pour l'Arc-en-ciel (1).

Quant au détective *Mbumba Luangu*, en dehors de leur homonymie, et de la ressemblance de sa statuette avec notre *Thafu Maluangu*, et de l'espèce de *kikhimba* parlé par son féticheur attiré, il y a un autre point de contact remarquable avec l'Arc-en-ciel authentique : c'est que, comme ce dernier, il a le pouvoir d'empêcher la pluie, d'où son surnom de *Kandu-mvula*, Qui-défend-la-pluie (de tomber). Pour cette fonction on le met à l'extérieur, et, attendu qu'il ne peut jamais être mouillé..., la pluie n'a qu'à ne pas tomber!... A moins qu'ils ne soient tous les deux (ou les trois?) qu'un *nkisi* unique sous des formes différentes, d'après leur application.

Objets fétiches et « *Thafu* ».

Or... *Mbumba Luangu*, « chef de la terre », étroitement lié aux esprits de la terre, se trouve localisé, à l'usage du *ngudi nganganga* des *Bakhimba*, dans le paquet fétiche *dibumba di Mbumba*, un vieux *lubongo*, tissu indigène de raphia, contenant des coquilles, des herbes, etc., tout ce que l'esprit a ordonné aux anciens, et que ceux-ci ont transmis à leur postérité (2). Puis, il y a le *mbonzo* de la cannette (3), les *mbonzo* d'herbes pour les purifications (4)...

(1) Voir p. 171.

(2) Voir : Cérémonies d'entrée, p. 46.

(3) Idem, p. 49.

(4) Voir plus loin : *Tabous*, p. 197; cfr. p. 182.

mais il y a surtout, à l'usage des membres de la société secrète, le *kele*, ou *kiele*, *ki Mbumba*.

Ce *kele*, qui représente *Thafu Maluangu*, ou en pur kikhimba *Thasu Maluamvu*, est composé, comme nous l'avons vu, de deux figurines, l'une *Matundu* (l'aîné) et l'autre *Malanda* (le puîné), imitant ainsi le double Arc-en-ciel. Bien souvent on voit difficilement la différence entre les deux, à moins que leur tatouage ne les trahisse (1). Dans la région de Vaku, j'ai trouvé un *kele* démontable : un *Matundu* et un *Malanda* complètement séparés, mais appartenant à un *Thafu Maluangu* unique (2).

Ce doit être le féticheur des Bakhimba, *Baku*, qui fabrique, possède et garde le *dibumba di Mbumba*. Fait-il, encore actuellement, un noviciat avant d'être *ngudi nganga*? Est-il *ndoki*, ensorceleur? Ou bien est-il simplement gardien de son fétiche? Rien de bien certain là-dessus. Les *bikuma* (3), il est vrai, parlent de *Baku Nganga*, le grand féticheur des Bakhimba, et de ses descendants. Tout ce que nous savons de ses compères suffit pour nous édifier au sujet de *Baku*. D'autre part, puisqu'il est guérisseur, ses remèdes sont tout indiqués pour les sectateurs de *Mbumba*.

Quant au *kele* de *Thafu Maluangu*, un sculpteur habile taille cette statuette pour tel ou tel groupe de Bakhimba qui en a besoin, mais ce n'est pas lui, ni un féticheur quelconque, qui lui imprime son caractère sacré; c'est, ni plus ni moins, le *nkisi tsi*, dont nous avons parlé au long. A cette fin le *ntenda*, ou du moins un *tseme*, consacré lui-même au grand esprit, s'en va, en compagnie de deux ou trois autres *basémuka*, dans la forêt. Ils y restent durant trois semaines *tsona*, non loin de la pierre de *Phungi*, pour la consécration de leur *Thafu*.

(1) Voir Planche IX, n° 4 et n° 3. Voir aussi le *kele* du Musée de Scheut, dont E. DE JONGHE donne une photographie (*o. c.*), ainsi que celui du Musée de Tervueren.

(2) Voir Planche X; et Planche V, nos 1 et 3.

(3) Voir ci-dessus, p. 110.

Consécration de la double statuette.

Comment s'y prennent-ils exactement? *Yē!* diraient les Noirs, eux-mêmes ils le savent!... Nous avons raconté comment on dépose pieusement un caillou fétiche, un « enfant », près de la « mère » *Phungi*, *Mbenza* ou autre. Il est possible qu'on fasse une cérémonie similaire pour le nouveau *Thafu*. Mais plus probablement c'est une imitation du *semuka*, la grande consécration : au *Thafu*, comme à un candidat-*tseme*, on « fait voir » (selon l'expression reçue) la pierre de *Phungi* ou de *Mbenza*... C'est de là que le *kele* en bois, dorénavant fétiche des Bakhimba, qui présidera à leurs fêtes de danse comme aux épreuves de leur initiation et à toute leur éducation, qui entendra leurs serments et leurs malédictions contre les parjures..., c'est uniquement de là que lui vient tout son prestige.

Enduit de terre blanche, revêtu de cordes tressées en fibres de jeunes feuilles de palmier (*zindembe*), on le porte triomphalement au village. Là, puis au *divuala*, il reste *nkisi*, chose sacrée, tant que dure le khimba. Un *Thafu*, m'a-t-on dit, avait coûté six *mbuba* d'étoffe, soit environ 50 francs d'avant-guerre, plus un porc gras et une chèvre. Après la cérémonie de sortie, il est désaffecté. Même on lui ôte parfois les *zitsalala*, petits grelots, pour le temps de ses vacances, quitte à lui en mettre d'autres, lors de sa nouvelle consécration. Ce n'est donc pas un fétiche ordinaire, mais simplement une statuette représentant et non contenant un *nkisi*, à la différence des *ndubi*, qui gardent leur caractère fétiche, tant qu'ils ne sont pas expropriés. Il n'est pas plus fétiche, quand on le trouve, en dehors du khimba, abandonné dans le coin d'un chimbeck, que les fétiches grands et petits qui ornent les musées et qui n'ont plus du *nkisi* que le nom et l'image. Du reste, un *nkisi*, en tant qu'esprit, est toujours insaisissable.

Le *ntenda*, maître des Bakhimba, ne paraît pas être nécessairement un *nganga* proprement dit, encore moins

ses acolytes, quoique leurs « enfants » ou disciples aiment à les parer tous indistinctement du titre de *ngudi zi nganga*. Ce titre ne revient strictement qu'à l'un ou l'autre vieux sorcier de *Mbumba*, successeur du premier prêtre de l'Arc-en-ciel, qui, lui, aurait reçu ses pouvoirs, après une inspiration particulière, comme en ont les candidats-féticheurs, du *nkisi tsi*, près du puits mystérieux (1).

Rappelons-nous ici le bouffon des Bakhimba, qui n'exerce son métier ingrat qu'en dépendance et par ordre du même dieu du sol (2).

Magiciens.

Qu'il y ait des gens qui font de la magie par la force de *Mbumba*, cela ne souffre guère de doute au Mayombe (3).

Il arrivait dans les temps anciens, disent les Noirs, que la statuette de *Thafu Maluangu*, influencée sans doute par *Mbumba*, s'envolait des mains du *ntenda* et se balançait dans les airs.

Et n'avez-vous jamais vu de halo autour du soleil ou de la lune, un jardinet, comme on l'appelle en Flandre, un *dizungu*, enclos? Eh bien, ce sont les sorciers de *Mbumba* (d'autres disent : les féticheurs de *Mbongo* et de *Mavungu*, deux fétiches de *kindoki*) qui attrapent ainsi (*tamba*) le soleil ou la lune dans un lasso, afin de profiter plus longtemps de la lumière, quand ils sont en route. J'ai eu le cas, précisément quand je venais d'annoter cela, avec *Masunda*, un de mes porteurs et ancien khimba, qui ce soir-là devait m'apporter une lettre, tandis que j'admiraïs un magnifi-

(1) Voir p. 118.

(2) Voir p. 94.

(3) Le P. GEORGIUS GELENSIS, dans son *Vocabularium* (du XVII^e siècle), édité par les PP. VAN WING et PENDERS (*Le plus ancien Dictionnaire Bantu, Het oudste Bantu Woordenboek, Bibliothèque « Congo », 1928*), traduit *nkimba* par : enchanteur, toovenaar. Le bon « Père flamand » a été assassiné, victime de son zèle, sans doute un peu intempestif, contre le culte des fétiches. (V. *ibid.*, Introduction.)

que halo autour de la lune : on prétendait que mon homme avait attrapé celle-ci dans son lacet... Et comment avait-il fait? Comme font les féticheurs de *Mbumba* : il avait « pris sa main » et avait dessiné là-dessus, sur le dos, un cercle (*diwengula*) rouge en terre *ngunzi*, et sur la paume un autre de même dimension en terre blanche (*phezo*); cette main il l'avait tendue en la montrant à la lune, et au même instant ces deux cercles s'étaient reflétés dans le ciel et avaient encerclé l'astre de la nuit... Aux vulgaires *ndoki* on attribue le pouvoir de prolonger la nuit, quand ils n'ont pas fini de manger leurs hommes et leurs porcs, notamment par le brouillard, qui n'est autre chose que la fumée et les vapeurs de leur cuisine forestière; et les étoiles filantes ne sont elles-mêmes que des sorcières qui traversent les airs : dès lors, pourquoi s'étonner que les *nganga* de *Mbumba* puissent renouveler le miracle de Josué?!

« **Bandoki** » et **Bakhimba**.

Le *divuala* des Bakhimba grouille d'ensorceleurs... Avant l'entrée des aspirants dans la société, le chef avait coutume de passer, matin et soir, d'un bout de son village à l'autre, en clamant, recto tono, son *lukhove* :

A benu bandoki ē!
o zikhimba ziela-balulu ē!
Nkuà dikhundu diandi kabèmbika!...
A tutàla wo ñyengo bakhimb' ē!

O vous autres, ensorceleurs,
o les bakhimba vont être changés!
Celui qui a son organe de sorcellerie le tranquillise!...
O regardons seulement la fête des bakhimba!

Les *ndoki*, en effet, attirés par toutes ces danses et tout ce *kitoko*, ces belles choses, ne pensent plus qu'aux Bakhimba et laissent aux autres la paix. A chaque nuit, ils

volent sur le toit de leur campement; *zu!* en voilà un!... les gars sentent une odeur dégoûtante, qui rappelle la puanteur de certaines fourmis, ou d'un linge sale (ce sera donc une sorcière!), ou le goût rance d'arachides, ou de vin de palme... Mais déjà il est dans la case, et changé en noix de palmier : celle-ci se met à grossir *dedele dedele dedele!* tellement qu'elle éclate : *pan!* dans la marmite. Ote vite le pot du feu! crie un khimba. Moi je n'ose pas, dit l'autre... On s'approche, hésitant : *Pf!* (en frottant la main sur la lèvre inférieure), le pot est vide : plus un haricot, plus un bout de banane..., la noix de palme, non, le *ndoki* a tout nettoyé!

D'autres fois un *ndoki* donne aux gars des cauchemars (sans doute quand ils ont mangé trop copieusement) en leur serrant la gorge (*bueta*), ou en leur cognant les poings dans la nuque. Alors on entend la victime geindre comme un cochon de lait.

Heureusement pour les Bakhimba, les *ndoki* eux-mêmes leur envoient de temps à autre un profond sommeil, au moyen d'un *mbonzo* magique, dont ils aspergent une dizaine de fois le *divuala*. Ou encore, ils prennent un os d'homme, le portent aux lèvres et font *ph ph ph!* (en soufflant), et voilà toute la jeunesse dans les bras de Morphée.

Il arrive que les gars vont jusqu'à provoquer les ensorceleurs, en kikhimba, pour le plaisir de pouvoir les chasser :

Zo u lamvi, diòmva zaba!

Vo domvoromo tsingvamva, diòmva zaba!

Vo domvoromo mbuamvi, diòmva zaba!

Si tu es une femme, viens ici!

Ou si tu es un profane, viens ici!

Ou si tu est un initié, viens ici!

Quiconque surprend un *ndoki*, n'importe où et n'importe comment, crie : *Buõ! tsorr!* Et tous de répondre : *Buõ! tsorr!* Un khimba qui resterait seul au *divuala* risquerait d'être emporté par les ensorceleurs et lancé au

sommet d'un arbre : ce fut le cas de *Nziuki*, un khimba que je connais... Tous donc de saisir leur gourdin et de courir à la poursuite du malandrin, jusqu'au ruisseau. Cependant, lui, il est déjà dans l'eau et jette aux plus forts coureurs du sable dans les yeux, si bien que ceux-ci en restent aveugles..., jusqu'à ce que maître *Ntenda* leur rende la vue par ses herbes magiques.

Lorsque dans sa fuite le *ndoki* se réfugie dans une bête, celle-ci le payera cher : pour le moins on la frappera à bras raccourcis. S'il s'enfuit dans la direction du village, ou se cache dans un poteau, ou s'envole sur les arbres ou dans les airs, alors les pourchasseurs perdent sa trace, ou renoncent à la poursuite.

Un ex-khimba m'a raconté, avec force gestes et onomatopées, comment, une nuit, ils avaient poursuivi, sans savoir à qui ils avaient affaire, son propre père qui était le chef du village... D'abord le *ndoki* entre dans un cochon. Eux, ils se lancent à ses trousses. Soudain le cochon se dilate, se dilate... comme ceci ! Il atteint le village, ils le rattrapent et font sortir le *ndoki* à coups de gourdin. Il entre dans un bananier, qui commence à croître... à vue d'œil, tant en épaisseur qu'en hauteur : pas de doute, c'est le *ndoki*. Puis il se change en chèvre, qui du coup devient muette... *Bè!* dit-elle alors, et le voilà sorti. Maintenant il se fourre dans le tamtam. Ils battent le tamtam, et cela fait *bū! bū!*... il ne donne plus de son. *Buñ! buñ!* dit le tamtam, tandis qu'une grande lumière apparaît, et au même instant, le *ndoki* s'envole et regagne sa case. Les gars grimpent sur le toit de feuilles, qu'ils fouillent et secouent en vain : *sui!* tout est tranquille. Ils retournent à leur *divuala* et s'endorment... Le lendemain matin : « défense de mettre encore un pied au village pendant plusieurs jours! » Evidemment, cela venait du chef lui-même, qui « mourrait de honte » : parce qu'on l'avait pris en flagrant délit de sorcellerie.

Il arrive aussi que les Bakhimba arrêtent un *ndoki*, soit

dans la forêt, soit au village, et le font danser d'après le rythme de leur chant : *

*O mutsamva, sòmvula nzanza
unimvina nluamvu e!*

Sorr!

O mutsamva, sòmvula nzanza...

Sorr!

O mutsamva! tsyo!

O ensorceleur, indique le village
d'où tu es venu chez les Bakhimba!

Sorr!

O ensorceleur...

tsyo!

Ou bien :

*O *nsinivi utèlama *tsiwakasanga!*

Ukàngala yaku nani e?

*O *nsimvi...*

O ensorceleur, arrête-toi bien coi!
Celui qui veut voyager avec toi qui est-ce?

O ndoki...

c'est-à-dire qui est-ce qui n'a pas peur de vous?

En effet : *Kiba ayi nzinzi*, dit le proverbe, *ka kukibi ayi niose ko*, promène-toi en compagnie d'une mouche, car tu ne peux te promener avec une abeille : c'est très désagréable et dangereux.

Mais ils n'ont pas encore gagné la partie!... Le *ndoki* se métamorphose en géant, aux traits obscurs (même par un clair de lune), couvert de haut en bas d'orties grimpantes (*zitsiasi*) qui le rendent intangible. Que s'ils s'enhardissent à le menacer de gourdins ou à le viser du fusil, à l'instant même gourdins et fusil leur tombent des mains.

Une fois qu'ils ont pris un *ndoki* par le collet, ils l'amènent devant le *ntenda*. Celui-ci, de concert avec le chef du village, a le droit de lui faire administrer le poison *khasa*. S'il est réellement *ndoki*, il succombe, et son corps est suspendu à un arbre à larges contreforts, de préférence un

nsinga, Piptadenia, au-dessus d'un bûcher, non loin du cimetière, et brûlé par les ex-khimba ⁽¹⁾.

Nous avons vu plus haut ⁽²⁾ comment les Zinkhimba de Soyo s'amuse à faire la chasse à leurs *ndoki* : eux non plus il n'y vont pas de main morte.

Une question peut se poser ici : que faut-il croire de toutes ces prétendues diableries et autres histoires merveilleuses ? J'avoue que j'incline à n'en rien croire du tout... Assurément il faut faire une très large part à la suggestion, à la fantaisie et à la crédulité des Noirs. Mais, puisqu'ils y croient tous..., disons plutôt qu'il serait aussi insensé de rejeter à priori tout ce qui se raconte, que d'admettre tout indistinctement et sans contrôle. Or, le contrôle pour chaque cas en particulier sera toujours difficile et le plus souvent impossible. D'ailleurs, ce qui importe avant tout en cette matière, ce n'est pas tant la réalité de ces faits que la croyance elle-même.

RECAPITULATION SOMMAIRE DES CROYANCES.

Pour clore ce chapitre, récapitulons les principales données sur les croyances en général (esprits supérieurs, génies, démons...), et tâchons d'assigner au culte propre à la société secrète la place qui lui revient dans ce système.

DIEU (*Nzambi phungu*) a créé toutes les choses visibles, et aussi des êtres qui de leur nature sont invisibles, comme sont les forces de la nature et les *nkisi* de toutes sortes. Et puisqu'Il habite bien loin au-dessus de ce monde et ne s'occupe plus guère des humains, si ce n'est pour leur octroyer quelques rares bienfaits ou pour les appeler à Lui, on s'est avisé d'honorer surtout les *minkisi* grands et petits, mais d'un culte intéressé, où dominant la peur des influences mauvaises, la cupidité et la méfiance.

(1) Voir l'épreuve du poison (aussi en dehors de la société secrète), dans *Mayombsch Idioticon* et *Mayombsche Namen : Khasa-namen*.

(2) Voir p. 32

Immédiatement au-dessous de *Nzambi*, mais toujours en dépendance de sa Souveraineté, viennent (ou venaient) les *Bikinda bi tsi*, êtres transcendants, demi-dieux incarnant les grandes forces de l'univers, et donnant la fécondité à la nature inanimée et à l'homme.

Ces esprits, qu'on n'appelle jamais *minkisi*, ont peu à peu cédé la place aux *Bakisi banene*, ou *Minkisi mi tsi*, esprits de la terre, *Mbenza* et consorts. Ceux-ci, peut-on dire, régissent le monde païen nègre, toute la société mayombienne, les institutions publiques et, en partie, la vie privée. Aide et haute protection assurées, de la part du *Nkisi tsi*; hommage, crainte, observance des tabous, de la part des hommes : c'est là le double caractère de ce phénomène religieux, dans lequel il serait aisé de reconnaître une nouvelle forme de totémisme, ou plutôt le culte de la Terre Mère dont parle W. Schmidt ⁽¹⁾, propre à la civilisation matriarcale de la petite culture. Notons que les grands *Bakisi* sont étroitement liés entre eux, et même, ne semblent être que des manifestations d'un même esprit qui anime la Terre.

A défaut de terme plus adéquat, on pourrait appeler cette primauté incontestée de l'esprit de la Terre, par analogie avec le principe théocratique des anciens Egyptiens et des Hébreux : Géocratie. Le système religieux qui reconnaît ce pouvoir au *Nkisi tsi* serait la « géodulie », ce qui n'inclut pas d'idolâtrie. Dans l'un et l'autre composé, le premier membre « géo » désignerait la Terre ancestrale, en tant qu'habitée, possédée et sanctifiée par le génie du sol. D'autres avant moi ont parlé de « hiérodulie ». Si l'on veut entendre par là le culte des créatures regardées comme sacrées, notre « géodulie », culte des *bikinda* et des *bakisi banene*, n'en est qu'une forme concrète, qui a comme antipode le nkisiisme ou diablerie (*bidiabolo*) de la sorcellerie et du magisme. Cette terminologie aurait

(1) O. c. (Origine et Evolution...), p. 352.

le grand avantage de traduire la pensée des Noirs, telle qu'elle s'est trahie, par exemple, dans le cas des *Basantu*, *Bunzi*, *Mvemba*, etc., des environs de Muanda ⁽¹⁾.

L'EFFICIENCE DIRECTE du *Nkisi tsi* consistait originairement :

1° Dans sa suzeraineté, dont chaque dynastie de chefs coutumiers véritables relevait, depuis la fondation de la « région » jusqu'à l'arrivée des Blancs, en sorte qu'il eût suffi de connaître le *Nkisi* de la *tsi*, pour pouvoir déterminer d'emblée les limites de la chefferie correspondante;

2° Dans la prospérité matérielle : fertilité des champs (pluie), santé du corps, succès dans les entreprises, etc.;

3° Vraisemblablement aussi, dans l'heureuse continuation de la race : préparation au mariage (*nzo kumbi?*... *khimba*) ⁽²⁾, relations sexuelles en dehors et dans le mariage (puisque les sanctions contre les délinquants, encore actuellement, sont censées imposées et appliquées par lui);

4° Cette efficience est reconnue surtout par le grand rite occulte du *semuka*, consécration des adultes; ainsi que

5° dans la réglementation sévère des sépultures : maître de la Terre, le *nkisi tsi* peut défendre d'enterrer les « anormaux » et les indignes, sans compter que c'est probablement en son nom qu'ont été institués les cimetières réservés (*bibidila*) aux vrais chefs non déchus.

Le cérémonial qui accompagne la découverte d'un caillou de *Mbenza*, les honneurs rendus au grand *Nkisi*, la manière de lui faire un vœu et de s'en faire délier, et (plus loin) la divination par le *Khita*, etc., nous font voir l'importance qu'a prise ce culte de la Terre, culte dont celui de la société secrète n'est, du reste, qu'une émanation, sinon une partie intégrante.

(1) Voir *Een heidensche Godsdienst : ... de Basantu's*.

(2) Cfr. plus bas.

L'EFFICIENCE INDIRECTE du *Nkisi tsi* apparaît :

1° Dans l'agrégation de ceux qui, ne pouvant approcher personnellement l'Esprit dans sa forêt, se vouent à lui médiatement, par un intermédiaire, c'est-à-dire par un fétiche de la famille de *Mbenza*, par exemple, un de ses palmiers sacrés ⁽¹⁾ :

2° Dans le pouvoir despotique de la police masquée (*badunga*), chez les Bawoyo;

3° Dans les rites, fêtes et observances :

a) de la société secrète, sœur de notre khimba, chez les Basolongo (et ailleurs?), où le culte s'adresse directement au délégué du *Nkisi tsi* : le *Nkhita*;

b) du *Kimpasi* (?), régi également par les *Nkita*, qui, d'après les informations du P. Van Wing ⁽²⁾, sont « des mânes d'ancêtres tués », mais donnent, à l'instar de notre *Nkisi tsi*, l'investiture à certains chefs Bakongo;

c) de la secte des Bakhimba au Mayombe, dont le culte initiatique s'adresse à *Thafu Maluangu*, celui-ci étant consacré spécialement au *Nkisi tsi*.

Pour ce qui regarde le mariage béni par le *nkisi Dilemba*, nous n'y trouvons rien qui permette de le rattacher au culte de la Terre, ce qui donne à croire que ce fétiche est d'invention ou d'introduction plus récente ⁽³⁾.

Les *Khita*, bien connus par tout le Mayombe, ne le sont pas moins chez les Basolongo et chez les autres Bakongo. Ils punissent et, en se retirant, ils guérissent. La cérémonie de la divination par une femme *nganga* de *Khita* nous

(1) Voir ci-dessus, p. 143.

(2) *O. c.*, p. 38.

(3) Voir *Tsimona-mambu*, déjà cité. Cependant, l'auteur de *La Pratique Missionnaire dans les royaumes de Congo, Angola et contrées adjacentes*, écrite en italien et publiée en français par les soins de l'Aucam (Louvain, 1931), signale cette forme de mariage, en 1747, chez les Basolongo, et le décrit comme un contrat avec le diable.

révèle la communauté de foi et de sentiments de tout un groupe d'intéressés.

Or, ces *Khita* sont de la famille du *Nkisi tsi*, au service de la sorcellerie, et en quelque sorte ses délégués (*mvuala* plur. *zimvuala*), qui reçoivent les honneurs dans d'autres sectes, au même titre que *Mbumba Luangu*, Arc-en-ciel, dans celle du Mayombe, ce dernier représenté par *Thaju Maluangu*. *Mbumba Luangu*, à son tour, phénomène naturel, concrétisé, personnifié dans un être mystérieux supra-humain, semble être un allié des grands *Bakisi*, tandis que sa double statuette, le fétiche proprement dit de nos Bakhimba, a besoin d'être sacré, pour chaque nouvel enrôlement de candidats, par l'Esprit de la Terre.

Les *Mbumba* et surtout les *Khita*, tout en appartenant à une classe supérieure de *nkisi*, se mêlent déjà de sorcellerie et de magie. Mais les mauvais démons, qui incarnent l'esprit du mal, et dont la raison d'être est le *kindoki*, la sorcellerie des envieux et des malfaiteurs sont les fétiches *Khonde* ou *Khose*. Par leur pouvoir diabolique, ils permettent au *ndoki* de se dédoubler, et aidés par les mânes des défunts, d'enlever à quelqu'un son principe vital.

Les profanes cherchent à s'immuniser contre les ensorceleurs par le recours aux fétiches protecteurs des enfants, etc., par les *nduda* antisorciers, par les *bitutu*, amulettes; les ensorceleurs eux-mêmes peuvent trouver un refuge dans les fétiches du genre *Diphomba*; les féticheurs savent découvrir les influences cachées des *bandoki* ou en neutraliser les effets néfastes; les Bakhimba s'évertuent à les distraire, ou à les pourchasser.

Le culte propre à notre société secrète ne s'adresse donc pas directement à l'Arc-en-ciel lui-même, ni comme serpent, ni comme serpent fétiche, mais bien à l'Esprit de *Mbumba Luangu*, Arc-en-ciel, localisé dans le fétiche *Mbumba* et représenté par le *kele*, image de *Mbumba Luangu*. C'est ce qui explique pourquoi le « serpent » et l'Arc-en-

ciel visible y sont relégués à l'arrière-plan. Ce culte s'adresse en dernière instance à l'Esprit de la Terre, même sans que les initiés y pensent, puisque la consécration du *Thafu Maluangu*, et, par lui, de la Secte elle-même, est essentielle, comme elle est capitale pour l'individu qui « a vu *Mbenza* » (1).

Aperçu synthétique du système religieux mayombien.

NZAMBI PHUNGU,

Être suprême, Absolu, Bon ;

Créateur et Maître souverain de tout ce qui existe
en dehors de Lui ;

a légué ses pouvoirs aux causes secondes, qui sont e. a. :

les BIKINDA BI TSI,

génies transcendants, personnifiant les forces de l'univers
et donnant la fécondité ;

le NKISI TSI (ou les *Bakisi banene*),

demi-dieu de la Terre, Esprit du Sol,

qui régit la vie politique, sociale et familiale du clan :

consacre les chefs (*biala*), les individus directement (*semuka*)
ou indirectement (*Kiluwemba*), etc.,

et le *Thafu Maluangu*, fétiche des Bakhimba du Mayombe ;

les KHITA,

satellites ou envoyés des *Bakisi banene*

(quelle que soit leur origine), forme intermédiaire entre les
Esprits supérieurs et inférieurs, objet de culte dans d'autres
sectes initiatiques.

le *Nzazi*, Foudre, et le *Mbumba Luangu*, Arc-en-ciel,
qui inspirent surtout la crainte,

le dernier, allié (?) au *Nkisi tsi* et localisé dans le fétiche
Mbumba est représenté par la statuette *kele ki Thafu* ;

(1) Voir Annexe II, troisième légende.

DILEMBA,

le bon fétiche du mariage
et les enfants nés fétiches (qui, de soi, ne sont pas méchants)
ne se rattachant apparemment à aucune autre catégorie;

les KHONDE

et autres génies essentiellement mauvais,
cause de tout mal parmi les hommes (sorcellerie);

les DIPHOMBA,

refuge des *bandoki* poursuivis en justice
et grands fétiches de la magie;

les BABIMBINDI,

revenants, mânes, aux ordres des *bandoki*;

les fétiches anti-*kindoki*,
pour écarter les influences mauvaises :
zinduda; *Kiwumba*, *Malazi*...
et *bitutu*, menus fétiches, amulettes;

enfin, l'homme lui-même,
composé de différents éléments, visibles et invisibles, ainsi
qu'on le voit dans l'ensorcellement, tant actif que passif,
dans les guérisons obtenues en rattrapant l'âme du malade,
et dans les extases des *banganga zi nkisi* :
initiation du féticheur (*vanda*),
divination (*tesa*)...

CHAPITRE XIV.

PRIVILEGES. — OBSERVANCES ET TABOUS.

« Zikhuma », tabous pour les autres. — « Minlongo » des Bakhimba. — Confession et absolution. — Abus des tabous et des amendes.

En dehors des produits de leur travail : bananes, patates douces, vin de palme, noix palmistes, etc., les Bakhimba ont un certain droit à l'assistance publique. Il ne leur est pas défendu de faire eux-mêmes leur popote, mais ils trouvent bien plus facile, maintenant qu'ils en ont la chance, de vivre aux frais des chefs de village et des villageois, de leurs mamans, de leurs sœurs et des autres femmes.

Leurs *khuma* (plur. *zikhuma*) sont aussi sévères que leurs *nlongo* (plur. *minlongo*). *Khuma* est un droit des Bakhimba par rapport aux vulgaires mortels; *nlongo* (al. *kina*, plur. *bina*) est un tabou en général, une interdiction ou chose interdite par les fétiches.

Une femme rencontre un khimba, *khuma!* Et c'en est un qu'on n'exploite que trop souvent... La femme devra payer, par exemple, une hotte de noix palmistes : elle n'avait qu'à avertir à temps qu'elle était dans le voisinage, en chantant ou en faisant résonner une sonnette ou des grelots. Dans plus d'une région où nous passions à l'époque des Bakhimba, les femmes, nous prenant de loin pour des Noirs enduits de *phezo*, filèrent par la tangente, tandis que d'autres, munies de leur sonnette (comme une sonnette de bœuf) qui faisait *nge nge! nge nge!*, continuaient leur chemin.

Un profane a entrevu les genoux d'un khimba, par exemple, quand celui-ci montait sur un palmier, à travers les franges de son *senge* : *khuma!*

Un profane appelle un khimba de son nom de naissance, ou ose danser avec lui, ou passer derrière son dos, ou le toucher au front...; une femme ose rire pendant la danse des Bakhimba... : autant de *zikhuma!*

Toutes ces infractions sont punies par une amende. Si vous refusez de la payer, toute la bande viendra au village pour prendre vos poules et le reste, en chantant leur chant de guerre et tapant la mesure sur le sol, de leur *mun-guimvika, gourdin :

Ma tufuème' e!

*E *purumua-ntenda ri!*

*E *purumua-ntend' e!*

O nous nous fâcherons!

O purumua maître des Bakhimba ri!

ou bien :

*Nganu *yesuruf' e!*

A purumua-ntenda ri!

A purumua-ntenda ri!

A nganu...

O sinon je me fâcherais!

.

Ils répètent leur refrain jusqu'à trois fois. Que si alors vous refusez encore d'acquitter votre dette, ils tuent de leur bâton toutes les poules qu'ils peuvent attraper, leur coupent les *ziphiaru, pattes, et s'en font des colliers, en guise de trophées. Le butin revient de droit aux *ngudi zi nganga*, les anciens.

Du *khuma* des Bakhimba dérive l'expression familière *fita kikhuma*, quand on rencontre quelqu'un pour la troisième fois le même jour, à peu près au même endroit : régaler, dit-on, payer cette rencontre.

« Minlongo ».

Les Bakhimba n'ont pas que des droits : ils ont aussi leurs tabous et obligations correspondantes envers *Mbumba Luangu*.

« Le tabou (tabu), dit M^{er} Le Roy ⁽¹⁾, est un mot polynésien du dialecte tongan : il est composé des radicaux *ta*, marqué, et *bu*, adverbe d'intensité. Il signifie donc : marqué spécialement, et s'applique à tout ce qui a été désigné par l'autorité compétente (personnes, animaux, plantes, lieux, mots, actions, etc.) comme sacré et interdit, sous peine, en cas d'infraction, de souillure ou de péché, entraînant la mort, la maladie ou un autre dommage, à moins toutefois qu'on n'ait été absous à temps, et qu'on n'ait satisfait par une pénitence appropriée, ordinairement une offrande ou un sacrifice ». Cette définition concorde en tout point avec l'idée exprimée par notre *nlongo*.

D'après d'aucuns, un initié, khimba ou ex-khimba, ne peut pas se montrer étonné quand l'Arc-en-ciel apparaît : sinon l'orage va recommencer. Il ne peut pas non plus le désigner du doigt (*bika songa nlembo*), sous peine de gonfler et de devenir malade ⁽²⁾.

Une fois rasé ⁽³⁾, le nouveau *ngola nlongo* ne peut plus se montrer aux profanes, avant que ses cheveux n'aient repoussé, c'est-à-dire avant quatre ou cinq mois, sous peine d'avoir les bras et les jambes enflés et le ventre ballonné, marqué de stries rouges et blanches (*mingulu-ngulu*), et en outre, d'avoir les vois naturelles d'évacuation tellement bouchées que la mort s'ensuivra.

Sur la hutte du divuala il ne peut y avoir de *mbangu*, arbre faitier. Tout khimba qui se hasarde sous un toit à *mbangu* sera sacrifié au fétiche : impitoyablement tué par ses compagnons.

Dans la fossette (*diyowa*) de *Mbumba*, au sanctuaire de *Thafu*, les bakhimba tireurs de vin de palme doivent tous les jours verser leur libation de *malavu* : sans quoi ils se verraient exclus de la Société et s'exposeraient à la vengeance des *ndoki*.

(1) *O. c.*, p. 218.

(2) Voir aussi les tabous de l'Arc-en-ciel, p. 171 et Annexe II.

(3) Voir plus haut, p. 51.

Dans leur hutte les gars n'ont pas de lit; leurs couchettes consistent en quelques feuilles de palmier étendues par terre. Aussi ils sont souvent harcelés par les *zipfini* ou *zimbuta*, espèce de *mvidi*, ver ou larve, connu par les savants sous le nom d'Ochromiya ⁽¹⁾, progéniture, disent les Noirs, de la grosse mouche *dikala-nianzi* (*nianzi* = *nzi-nzi*, mouche), qui en bourdonnant *niō... niō-to!* pond des *zipfini*. Ce mot dérive de *fina*, pincer, comme on dit également des *ndoki* : *fina* (ou *bueta*). Pincé de la sorte, un Noir s'éveillera en sursaut, en criant : *Khi biaku ndidi, wizidi pfinina?* qu'est-ce que donc que j'ai mangé qui t'appartînt, pour que tu viennes me pincer ainsi?... Mais rien que le fait de coucher sur un lit au *divuala* ferait gonfler le corps outre mesure.

Au dortoir commun chacun a sa place fixe : près du *diyowa* il y a *Matundu*, puis *Malanda*, les deux homonymes de *Mbumba Luangu*; suivent : *Makuala* et *Kikhela*, et les autres. Quiconque intervertit cet ordre fournit aux ensorceleurs un prétexte de venir agacer les gars, à commencer par *Matundu*, par des cauchemars, etc...

Défense de rester seul au *divuala* : les *ndoki* lanceraient le solitaire au haut des arbres.

Défense de trahir les secrets du khimba : le châtiment ne se ferait pas attendre : enfler et mourir.

Défense de parler une langue autre que le kikhimba, du moins en présence des *minguala*, non-initiés : même châtiment.

Défense de toucher (*vialangana*) une femme, ou de lui parler; tabou : de voir une femme nue, même de loin, ou d'être aperçu, nu, par une femme : dans les deux cas, ce serait la mort, tant pour la femme que pour le khimba. Lorsque *Kongo*, « leur mère qui les a engendrés », se mon-

(1) « En Afrique et en beaucoup d'autres pays tropicaux on rencontre fréquemment de semblables larves anthropophages, qui cependant n'ont pas encore été suffisamment identifiées. » *Maladies des pays chauds*, traduit de l'anglais par M. GUIBAUD, Masson, Paris, 1908.

tre au camp des Bakhimba, elle crie une fois : *O vuàtanu makhapa benu boso!* mettez vos jupes, vous tous! Toute autre personne du sexe, même une fille khimba, est tenue de les avertir de son approche : *O o! *lamvi o o!* oh! c'est une femme! Alertes, les gars se cachent dans les herbes ou dans la broussaille et répondent : **Tia! diòmva *tsiande-bua!* ce n'est rien! viens, toi!

En présence de *minguala*, tabou de rire avec éclat : un khimba qui se respecte rit entre les dents, en faisant *tss tss!*

Défense de se battre; sanction : la mort pour les deux partis.

Tabou : de manger de la viande, du poisson, des œufs, tout mets salé : une pincée de terre leur sert de sel. Tabou encore : le manioc roui, non pas le manioc cru; les bananes *nlomba* et *diyimba*, deux grandes espèces, et *tiba*, petite espèce (qui, en beaucoup de régions, est tabou pour tout le monde, du moins de la peler et d'en jeter les pelures au *nganda*, place du village); tabou les ignames *tadi* (= pierre) et *dikhamba*, les *mazowa*, pommes de terre aériennes, et les *bisukulu*, espèce de petite aubergine, que les Bawoyo appellent *bitunga*. Ne sont pas défendus : les patates douces, les haricots, les arachides, le riz, les ananas, les safous, les noix de kola et l'huile de palme.

Défense, du moins jadis, de boire de l'eau-de-vie.

Défense de déguster le vin de palme sur le palmier, sous peine de tomber de l'arbre, *li!*

Défense, pendant la durée de trois mois, de manger des mets préparés par quelqu'un qui aurait eu des rapports sexuels illicites.

Tabou, enfin, toute nourriture *bikámbu sumunu* qui n'ait pas été préalablement « purifiée » par le *ntenda*, et entamée par le petit *Mavinda*. Une femme qui apporte à manger au camp des Bakhimba crie de loin, à Nkiama, par exemple : *A *Ntsiama, ngè... *tsyorr! *Ntsiama, ngē... *tsyorr!* eh! toi, Nkiama... Celui répond en kikhimba :

Oui, pose le pot à terre, j'arrive! Mais avant que Nkiama ne soit là, maman est déjà partie.

Le serment des Bakhimba, quand, par exemple, deux gars se sont disputés à propos de leur portion de vin de palme, est formulé comme suit, en kikhimba : *

*Zia, Thasu, uthèfa,
Maluamvu undyáfa semva :
tsumu zi ntemva zisàbasana ku buzere di mbuamvi-nziata!*

Le sens est : Toi, *Thafu*, mange-moi, c'est-à-dire tue-moi, (et toi) *Maluangu* qui m'as donné la jupe de fibres : que les maudites (?) femmes restent au village du chef! (je ne veux plus jamais d'affaire avec elles..., si je bois encore de ton vin de palme!)

Ils jurent donc par *Thafu Maluangu* et par leur robe de khimba, et le parjure s'expose aux plus grands châtiments.

Porter des habits au *divuala* (sauf en présence de *Kongo* ou d'une autre fille khimba), ou encore *siotubuka*, abandonner la Société avant le temps fixé, ou transgresser la loi khimba de n'importe quelle façon..., c'est se moquer des fétiches. Celui qui est infidèle à ses engagements aura affaire aux ensorceleurs, s'il n'est pas puni directement par les *nkisi*; heureux s'il peut amadouer ceux-là, en tuant un porc, dont tout le village mangera.

Les filles khimba sont astreintes aux mêmes prescriptions et défenses que les garçons, selon leur sexe et leur condition. Elles logent dans une case délabrée, sans *mbangu* faitier, à l'entrée du village : c'est le « *divuala di Kongo*, le campement de mère *Kongo* ». Elles ne peuvent foucher un homme; et ainsi de suite.

Voir aussi les tabous après la sortie des Bakhimba (p. 203).

La confession.

Le châtiment ordinaire du « péché », celui-ci fût-il purement matériel, est donc d'enfler et de mourir, le plus

souvent instantanément. Seulement le « coupable » peut se faire gracier, moyennant une bonne confession.

Le délinquant, car « *initium sapientiae timor...* » ne manquera pas d'aller avouer sa faute à *Thafu Maluangu*, en ces termes :

*A *Thasu *Maluamvu!...*

(p. ex.) *nkieto mbuene phene :*

Nani zina diandi...

A Thasu...

O Thafu Maluangu!

j'ai vu une femme nue,

Chose est son nom...

O Thafu...

A la première occasion il répétera son humble aveu devant tous les Bakhimba réunis, et dans le cas susdit, on aura soin d'avertir la femme en question : « Demain nous venons réclamer l'amende..., vous nous payerez notre *khuma!* »

D'une manière analogue on s'accuse, agenouillé près de la fossette (*diyowa*) du fétiche, d'avoir frappé quelqu'un, de s'être battu entre Bakhimba, d'avoir violé un serment... : *A nuana tunuene...*, nous nous sommes battus, pardon! Ensuite, le pénitent crachote *pf pf pf!* vers la fossette.

La même confession de fautes plus ou moins graves se fait également devant le mystagogue et ses co-*ngangna*. Comme pénitence le coupable reçoit une semonce, soulignée par une bonne ruade : « Tu n'es pas un Khimba, toi, tu n'es plus de la Société!... tu es redevenu *munguala!*... Que cela ne t'arrive plus, voyons! Maintenant tu vas de nouveau être changé (*balulu*) devant le *diyowa* de *Thafu...* ». Sur ce, on lui administre une dizaine de coups du fouet **themvukila*.

Une boisson (*mbonzo*), extraite des feuilles amères de *mabumbulu*, une petite liane qu'on trouve dans les plantations, de *nsueme bakhombo* ou « feuilles de haricots des

chèvres » et un bout de *disisa*, le tout trempé à plusieurs reprises dans du vin de palme et lié dans quelques folioles de palmier..., sert à donner l'absolution : *A nuà!* bois cela..., et une fois prochaine tu en verras d'autres!

Abus des tabous et des amendes.

Le tabouisme des Bakhimba, comme leur droit du *khuma*, est dégénéré en véritable extorsion.

Non contents d'aller boire à des jours fixes, de préférence un *kitsona* ou un *kikhenge*, du vin de palme au *divuala*, après quoi ils apprennent aux gars des dictons et des chansonnettes, Messieurs les *ngudi zi nganga*, de même que mère *Kongo*, jouissent du privilège de mettre leurs enfants et protégés à l'épreuve comme ils l'entendent.

« Si ce soir, dit le *ntenda*, vous ne m'apportez pas assez de *malavu*, je ne vous apprendrai plus de *kikhimba!*... pour vous punir, je refuserai de manger encore quoi que ce soit!... et vous serez tous fustigés! » Inutile d'ajouter que la menace ne manque pas son effet.

Kongo, qui, elle aussi, ne dédaigne pas une bonne calebasse, s'y prend autrement... Quand les gars, à son avis, se montrent par trop avarés, elle, « leur mère à tous », feint de se fâcher : « Dites à tous les *bambuangu* que demain l'accès au village sera interdit (*kandama*), à moins que chacun d'eux ne m'apporte mon *malavu!* »... Un des anciens va annoncer la grande nouvelle au *divuala* : « *Mbazi nzila buala kumòni yau ko!* demain le chemin du village, personne ne le verra! »... Le lendemain *Kongo* s'est postée sur la route, le nombril découvert : *vudidi *kafa*, elle a enlevé la ceinture qui le couvrait, pour leur faire encourir un tabou; ce qui équivaut à dire : personne ne passe..., à moins de payer à la fière *Lukhengoso* qui une poule, qui un franc ou un objet de valeur. C'est sa manière à elle de *vakudisa*, faire provision.

CHAPITRE XV.

CEREMONIE DE CLOTURE ET RENTREE DANS LE MONDE.

Le feu de joie et la dernière fête nocturne. — Le bain rituel du « *siotubuka* ». — Les fêtes du revoir. — Position sociale, habitudes et tabous des « *bazungu* ». — Le fruit de leur éducation et de leur travail.

Après de longs mois, jadis après des années d'isolement relatif, d'épreuves et d'observances, la solennité du jour de clôture, le *siotubuka*, est pour les gens du village comme pour les initiés un événement et une détente.

Tout comme la Résurrection, elle commence un jour de *nsilu*, pour finir un *kitsona*. S'ils sont sectateurs de *Mayoka-nlaku* (une branche du Khimba), les gars ont vite fait de couper les lianes qui relient les parois de leur hutte, et bientôt un feu de joie monte en pétillant à l'endroit où se trouvait le *divuala*. Le *ntenda* lui-même s'est mis de la partie et c'est lui qui a allumé le feu. Cependant les initiés ont sauvé de l'incendie et emporté en toute hâte ce qui devait être sauvé : la double statuette, les petits tam-tams ⁽¹⁾, etc., chacun son gourdin et sa jupe de fibres : si quelqu'un en possède deux, il en laisse une sur le bûcher. Et demain la jeunesse chantera :

Bambuangu basiele vika nlaku e e e!

Bele kuan e!

Les Bakhimba ont incendié la mauvaise hutte!

Ils sont partis!!

Ceux qui ne suivent pas la règle de l'Incendiaire jettent leurs ustensiles et leurs *bisenge* superflus sur un tas et y mettent le feu.

(1) Voir Planche VII, n° 6, et Planche III, n° 3.

Les voilà donc partis, vers le village voisin, où ils exécuteront la dernière danse, qui durera jusque bien tard dans la nuit. Les femmes ont pris leurs précautions : les casseroles fumantes, remplies jusqu'au bord de bananes coupées préparées avec du *lembe*, épinards de feuilles de manioc, et une abondance de *muamba*, chair de noix palmistes, ainsi que d'autres plats non défendus, sortent des chimbecks et sont servies par intervalles aux danseurs festoyants.

Cependant, aucun tabou n'est levé. Même il y en a un nouveau qui entre en vigueur pour cette nuit : défense de s'endormir, sous peine d'enfler et de mourir ! En conséquence, ils se relaient pour le chant et pour la danse, et pour faire ripaille... : pourvu qu'ils ne succombent pas au sommeil !

Le « *siotubuka* », bain rituel.

Au premier chant du coq, *koko-diokō!*... alerte générale. Et tous, anciens et nouveaux Bakhimba, ceux-ci toujours en blanc et revêtus de leur *senge*, de courir dare dare à la rivière. Mais, pas trop vite s'il vous plaît : quiconque ose sauter à l'eau sans autre formalité, c'est-à-dire sans préalablement uriner, ne tardera pas d'attraper une maladie mortelle : évidemment l'effet d'un *kindoki*, une vengeance d'ensorceleur. C'est pourquoi le mystagogue leur fait boire, un à un, un *mbonzo* spécial, diurétique. L'opération finie, ils ôtent leurs jupes de fibres, qui doivent être jetées dans la rivière par **Mbuamvi Baka*. Maintenant ils sautent dans l'eau, se lavent et se frottent jusqu'à ce que la peau noire ou cuivrée réapparaisse... La cérémonie du *siotubuka* (ou *zelumuka*, descendre) proprement dit est terminée.

Chez les Basolongo de Soyo, on saisit le jeune khimba par les pieds, on le fait tourner comme une fronde et on le jette à l'eau. Après s'être lavé, il doit être léché sur tout le corps par un des deux serpents rouges, mâle et femelle (probablement le serpent Arc-en-ciel, notre *Mbumba Lua-*

ngu). Si l'initié n'est pas entièrement léché, il ne sera jamais considéré comme *Khimba*.

Le P. De Lodder décrit cette ablution rituelle (pour Kionzo) ⁽¹⁾ à la cérémonie d'entrée. Je crois néanmoins qu'elle trouve plutôt sa place ici.

Leurs proches parents et amis parmi les anciens *Khimba* ont eu soin de leur apporter leurs meilleurs habits : de larges *minlele*, pagnes ou morceaux d'étoffe, remplaçant depuis longtemps les tissus indigènes de raphia, que les gars s'attachent lestement autour des reins, ou nouent à la romaine sur une épaule. Et ils partent, pour de bon!

Les fêtes du revoir.

Au village leur première besogne consiste à goûter (*sumuna*) de tous les mets défendus dans la secte elle-même : une banane *diyimba*, un poisson *ngola*, un morceau d'igname, de la viande, du poisson salé, des œufs..., et ils se hâtent de toucher une femme : afin de montrer qu'ils ne sont plus astreints à tous ces tabous.

L'un des jours suivants, chacun dans son entourage « mangera un dimanche », en faisant la fête, ne fût-ce qu'avec le butin, s'il en reste, des beaux jours passés dans la forêt; ou bien encore, ceux qui peuvent se permettre ce luxe s'achètent un porc et le mangent avec leurs amis. Le tout est copieusement arrosé de vin de palme. Et quand ils ont bien ripaillé, c'est le bal qui commence, le vrai bal populaire, auquel personne, même les vieux et les vieilles, ne sait résister : non plus les danses *khimba*, mais le *tsusa*, en deux camps, avec battements des mains, ou le *wenga-wenga*, danse des hanches, ou le *makoka* qui fait traîner (*koka*) les longs pagnes et les couvertures par terre.

Il y en a qui font semblant d'avoir oublié leur langue maternelle et qui, les premiers jours, apostrophent leur mère en kikhimba : « *Ndebua *lamvi..., toi, femme... »,

(1) L. c. (*Onze Kongo*, 3^e année), p. 354.

ne connaissant plus leur propre mère. Mais en réalité, ainsi que le faisait très finement remarquer un noir, enfant de la nature, « au fond de ton cœur, tu sais bien qui est ta mère... »

Les « bazúngu... ».

Ainsi donc, nos initiés sont retournés dans le monde... Combien de morts, d'une mort véritable, y a-t-il eu à déplorer? Il semble acquis que jadis la peine de mort fut appliquée quelquefois, au nom de *Mbumba Luangu*, dans la Société secrète. Actuellement on se contente d'empoisonner par le *khasa* les soi-disant *ndoki*, désignés par le féticheur, ou encore par les Bakhimba.

Dorénavant ils s'appellent *Matundu*, *Nkiama*, *Lutete*... et volontiers ils laisseraient tout autre nom pour leur joli nom *khimba*, qui leur donne, du coup, tout un tas de *bakhulu*, homonymes et amis intimes, un peu partout.

Toute leur vie durant il y aura une différence bien marquée entre eux *bazúngu*, *bazúngu thama*, les initiés, les anciens Bakhimba, et les *baminguala*, vulgaires mortels. « *Munguala ukúmbu dikànda!* un non-khimba, en effet, est celui qui n'a pas de famille maternelle! » (1) Ce fut jadis une insulte, autant qu'un axiome.

Entre *bazúngu* on aime à faire ostentation de sa science, en s'adressant quelques mots en *kikhimba*, dont les autres ne comprennent goutte!

Beaucoup continuent de jurer par leur *Thafu* : « *Thasu Maluangu kiedika!* par *Thasu Maluangu* c'est vrai!... » ou : « *Thasu Maluangu, ka tsi-kuiba kuama ko e!* par *Thasu Maluangu*, je n'ai pas volé moi! » Ce disant on fait parfois comme pour le serment par *Mbenza* : on frotte le doigt par terre et on le porte à la gorge (2). D'autres disent, en se frappant le ventre : « *Thasu Maluangu kaphimbisa*

(1) Cfr. le dicton sur *Kongo*, p. 78.

(2) Voir Chapitre XI.

vumu!... que *Thafu Maluangu* m'enfle le ventre », si ce n'est pas vrai!

Il leur reste deux tabous qu'ils observeront toujours rigoureusement : défense de manger quoi que ce soit, *bidodidi tsusu*, qui ait été picoré par une seule poule; défense aussi d'avoir jamais des relations sexuelles par terre : un lit est de rigueur. Notez cependant que ce dernier tabou lie également les non-initiés, au nom du *Nkisi tsi*, qui s'accorde en cela encore avec *Mbumba Luangu*. Toute transgression est punie par le châtement ordinaire : *vimba*. Pour les relations coupables susdites, la maladie atteint même la complice et ses enfants. Le fait est que beaucoup de Noirs, et surtout des enfants, ont le ventre enflé..., mais la cause habituelle en est la verminose. Le remède fétiche sera administré par un *ngudi nganga* ou un grand *ntenda* des Bakhimba, sous forme d'une boisson *mbonzo*.

Le fruit de leur éducation et de leur travail.

Comme fruit de leur instruction et de leur éducation dans la Société secrète, les nouveaux initiés en rapportent surtout le sentiment profond de leur supériorité, et... une joie immense : parce que les épreuves ont pris fin. « Il faut avoir vécu cela, me disait un ex-khimba, pour bien le savoir; et si nous pouvions voir tout décrit dans un livre, et si nous pouvions le relire..., certes nous verserions des larmes! »

Qu'on fasse encore autre chose qu'honorer le fétiche de la Secte, qu'on y exerce même des métiers, cela ne paraît pas appartenir à la formation des Bakhimba proprement dite. Du moins actuellement, ce n'est pas précisément dans la Secte qu'on apprend à tirer du vin de palme, à faire des plantations, etc., mais, si on le fait..., cela rapporte toujours quelque chose.

Une des occupations ordinaires des gars est de construire

des cases au village, et même, après quelques mois d'isolement, on ajourne les danses et les fêtes, afin de leur donner plus de temps. Parfois le chef va jusqu'à défendre de *siotubuka* et de sortir de la Secte avant que les nouvelles huttes ne soient achevées. Mais tout cela ne prouve pas que ces travaux manuels font nécessairement partie du programme. Il semble plutôt qu'on profite de l'occasion pour remettre un peu le village à neuf, car depuis que les hommes valides et les jeunes gens vont travailler dans les exploitations européennes, beaucoup de hameaux indigènes offrent un aspect des plus désolants. Du reste, les constructions des Bakhimba sont comme les autres : de belles huttes spacieuses pour adultes, des bicoques en feuilles pour célibataires et pour enfants... : chacun travaille à sa guise, ou d'après ses besoins et ses capacités.

Maintenant, quelle est la place du mariage dans la Société secrète?... Quiconque possède l'argent ou les étoffes nécessaires, qu'il soit initié ou *munghala*, s'achète une ou plusieurs femmes aux oncles maternels : l'éducation et les épreuves des Bakhimba n'ont rien à voir à cela.

Quant aux influences salutaires de la Secte sur la paix et la sécurité du village, tout le monde vous dira que le pays a été nettoyé de sorcellerie; mais bientôt il y aura de nouveau des maladies incurables et des décès inattendus, de nouveau on invitera des *nganga*, devins ou guérisseurs, on cherchera à amadouer tel esprit et l'on fera agir tel autre... Mais l'intervention du *ntenda* et de ses aides, ainsi que de leur *Thafu Maluangu*, se confine dans les limites du « khimba » tel que nous l'avons décrit : elle se résume respectivement à leur rôle d'initiateurs et de représentant du *Mbumba Luangu*, et finit avec la fin de l'ablution rituelle. Seulement, les initiés pourront plus tard, si cela leur plaît, participer à une nouvelle initiation. Ils auront, d'ailleurs, des fétiches protecteurs (*nduda*) contre les mauvais tours des *ndoki*; ils deviendront eux-mêmes *ndoki*, ou encore *nganga*, féticheur..., tout comme un non-initié.

CHAPITRE XVI.

CONCLUSIONS.

Qu'est-ce que le khimba?... — La définition qui s'impose.
La Société secrète et notre action civilisatrice.

Ayant donné l'exposé progressif et détaillé de tous les faits connus, qui directement ou indirectement ont trait à ce qu'on était convenu d'appeler la Société ou la Secte secrète des Bakhimba, non seulement nous aurons « contribué (grâce à la méthode adoptée) au progrès de la science » (1), mais encore nous sommes en mesure d'en déduire les conclusions qui s'imposent.

Qu'est-ce proprement que le *khimba*?

« Une survivance de l'influence chrétienne (du XVI^e siècle) »? (M. Glave; R. P. Goedleven?)

Pas sérieux. Assurément, il existe des vestiges d'une évangélisation antérieure à la nôtre : culte rendu à Jésus, prières à la Sainte Vierge, noms de Saints, etc., chez les Basolongo (2), en Kongo di Ntotila (Angola), et chez d'autres tribus Bakongo. Mais, il est à remarquer qu'au Mayombe on n'a rien de tout cela, quoique la coutume du *zungu*, d'après la tradition unanime, soit venue de la rive gauche avec les ancêtres, donc bien avant la première évangélisation. Dès lors, comment la Société secrète, essentiellement païenne et superstitieuse, serait-elle d'origine chrétienne?

Est-ce « une association de commerçants dont l'origine remonterait à l'époque des Pombeiros, ainsi désignés à

(1) E. DE JONGHE, *o. c.*, p. 3.

(2) Voir notre article déjà cité, *Anthropos*.

cause de leurs voyages dans la brousse, d'une côte à l'autre de l'Afrique, et représentés aujourd'hui par les Bunda des plateaux de l'Angola »? (Peschuël Loesche ⁽¹⁾, dans une étude ethnographique sur le Luangu, Stuttgart 1907.)

Hypothèse tout à fait inadmissible, parce que purement arbitraire.

Est-ce une école pour féticheurs? (Coquilhat, Fuchs, Van de Plas, etc...)

Non. Pour devenir *nganga nkisi*, prêtre d'un esprit, il faut nécessairement *vanda*, instituer le fétiche en question, de sorte qu'on devienne *mvuala*, chargé de pouvoirs, oracle du *nkisi*, et médiateur entre celui-ci et les hommes. Or, rien de semblable ne se fait dans la Société secrète des Bakhimba.

« Une préparation au mariage, un rite de la puberté »? (Butner, Johnston, Van de Velde.)

A l'origine?... c'est possible; d'autant qu'il existe ailleurs des sociétés secrètes où régulièrement la circoncision rituelle coïncide avec l'époque de la puberté ⁽²⁾. Mais actuellement au Mayombe il n'en est pas ainsi.

Nos Noirs sont au courant de tout ce qui concerne la procréation et le mariage indigène, bien avant l'âge de la puberté. Quant à la séparation des sexes, j'ai connu de bons parents païens (sans doute de plus en plus rares) qui défendaient sévèrement toute familiarité entre garçons et filles; pour les filles nubiles, il y a l'isolement dans la hutte de fiancée (*nzo kumbi*) ⁽³⁾, sous l'œil vigilant d'une bonne vieille, en vue du mariage..., institution qui malheureusement est fort dégénérée en maintes régions; enfin, il y a le *nzo theko*, la petite hutte à l'écart, qui sert de retraite pour les femmes quand elles ont les menstrues (*bambuka*)... Mais tout cela n'est pas le *khimba*.

(1) Auquel se rallie H. GALLAND, *l. c.*

(2) Cfr. Mgr LE ROY, *o. c.*, pp. 233 et suiv.

(3) Voir plus haut, p. 136.

La vie au *divuala* est-elle « une éducation préparatoire à la vie sociale » ? (Van de Velde¹)

Rien ne permet de le conclure. Traiter des affaires du clan, plaider ou trancher des palabres..., n'est pas l'apanage des initiés d'une société secrète, mais de chefs et des kapitans, et surtout des avocats les plus influents et les plus habiles, qu'ils soient ex-khimba ou non.

Le *khimba*, d'après Bentley⁽¹⁾, est « une sorte de police secrète, chargée d'écartier les mauvais esprits ».

Cette assertion contient beaucoup de vrai, ainsi que le prouvent et le motif décisif d'instituer un *diavula*⁽²⁾ et les occupations principales des Bakhimba, qui consistent, soit à pourchasser les *bandoki*, soit à les distraire.

Mais le *khimba* est plus que cela.

D'après le P. Van Wing⁽³⁾, le *Kimpassi* est une association secrète pour le culte des esprits, principalement des *ba Nkita* (qui résident dans l'eau, et qui ne sont autres que les mânes des ancêtres morts d'une mort violente)⁽¹⁾, dans le but de faire revivre ces ancêtres par la procréation (om de voorouderlijke teelkracht te bekommen), ce qui a fait du *kimpassi* un lieu de corruption et de débauche.

Comme nous l'avons noté en son temps, les esprits *Nkhita* jouent le même rôle chez les *Zinkhimba* de Soyo, mais en tant que délégués du *Nkisi tsi*. Au point de vue promiscuité et dévergondage, il paraît que ces *Zinkhimba* peuvent rivaliser avec leurs frères du *Kimpassi*. Néanmoins le but réel de la Secte, chez les Basolongo comme au Mayombe, n'est pas la procréation.

(1) Dans son *Pioneering on the Congo*, cité par E. DE JONGHE, *o. c.*, vers la fin.

(2) Voir Chapitre III, p. 31.

(3) *O. c.*, p. 77 et ailleurs. Nous résumons.

(4) *Ibid.*, p. 44, cf. notre serpent d'eau, être mystérieux fétiche, le *Mbumba Luangu*; et *ibid.*, p. 38.

La définition qui s'impose.

Les savants ont vu dans les sociétés secrètes des peuples soi-disant primitifs un phénomène totémique. M^{gr} A. Le Roy (1) définit le totémisme : « une institution consistant essentiellement en un pacte magique, représentant et formant une parenté d'ordre mystique et supranaturel, par lequel, sous la forme visible d'un animal et, exceptionnellement, d'un corps végétal, minéral ou astral, un esprit invisible est associé à un individu, à une famille, à un clan, à une tribu, à une société secrète, en vue d'une réciprocité de services ».

C'est ce que nous trouvons réalisé dans la Société du Léopard au Luangu (2); chez les *ngo khitu*, comme les fidèles du fétiche *Pfula Nkombe* (3) qui « se changeaient en léopard (*kituka ngo*) », afin de mieux surprendre leurs proies humaines; chez les *ngandu khitu*, hommes-crocodiles des rives du grand fleuve; chez les *Anioto* tueurs d'hommes, du Haut-Congo, etc.; et, jusqu'à un certain point, chez les Bakhimba. Mais, de même que le Totémisme, n'étant pas une religion ni même une partie de la religion, s'est attaché à la famille et au clan comme la Magie s'est attachée à la Religion (4), ainsi le khimba peut être considéré comme un prolongement du culte de la terre, que nous avons appelé, comme branche de la hiérodulie, d'un néologisme : géodulie; prolongement qui lui-même se serait substitué à un culte primitif de l'Être suprême.

Nous n'insistons pas, d'ailleurs, sur les termes « société », « secte », ou encore « confrérie » : le premier ne dit pas la subordination essentielle du khimba dans la hiérarchie des esprits; le deuxième semble inclure l'idée de non-ortho-

(1) *La Religion des Primitifs*, p. 132.

(2) Mgr LE ROY, *ibid.*, p. 111.

(3) Voir Planche XIII, n° 3; cf. De Krokodiel die 't palaber verloor, *l. c.*, et *Kimpasi*, p. 33.

(4) Mgr LE ROY, *o. c.*, pp. 132 et 134.

doxie; le troisième est trop usité par l'Eglise dans le sens d'association pieuse. On aurait pu, dès le commencement, les remplacer heureusement par le mot « thiasse », emprunté aux Eleusines des Hellènes, et traduire, pourquoi pas?... *bambuangu* par « mystes » ou éphèbes, *ntenda* par « hiérophante » (mystagogue) ou maître des rites, *divuala* par « téléstérion », etc. (1). Mais passons : « société secrète », « secte »... sonnent plus moderne et sont déjà consacrés par l'usage.

Le *khimba* serait donc un phénomène d'ordre totémique, en tant que consécration indirecte et partielle (d'une catégorie de personnes, notamment de la jeunesse masculine) au grand Protecteur du clan, le *Nkisi tsi*, Esprit du sol. Tout comme les véritables chefs coutumiers, qui anciennement détenaient leur autorité du *Nkisi tsi*, faisaient leur temps de probation dans un *divuala*, renaissaient d'une mère spirituelle, portaient des lignes en *phezo*, prenaient un nom nouveau, après qu'on leur eût roulé un sceptre sur le corps (cfr. la double statuette qu'on roule sur le corps des Bakhimba lors de l'initiation), ainsi les membres de la Société secrète, par des cérémonies analogues, sont voués, quoique temporairement et médiatement, au même grand esprit (2). Seulement, comme le grand Protecteur du clan est rangé parmi les *Bakisi* et que l'objet immédiat du culte chez les Bakhimba est un fétiche dans le sens vulgaire, nous jugeons plus pertinent et plus conforme à la pensée de nos indigènes de rattacher le *khimba* à l'ensemble de leurs croyances et pratiques superstitieuses.

Ainsi, pour être bref : le *khimba* du Mayombe, tel qu'il

(1) Cfr. Le Mystère chrétien et les Mystères païens, dans l'ouvrage très documenté du savant P. L. DE GRANDMAISON, *Jésus-Christ, sa Personne, son Message, ses Preuves*, II, p. 535, Beauchesne, Paris, 1929.

(2) Voir aussi le *mbele lulendo*, dont il est question dans le dicton sur « la belle-mère Kongo ». Cfr. encore le *Muro del re di Congo*, l'enceinte de l'ancien *Kimpasi*, dont parle CAVAZZI, cité par le P. VAN WING, *o. c.*, p. 81.

nous est connu, est une association temporaire, ayant des rites occultes et des observances superstitieuses en l'honneur de *Mbumba Luangu*, Arc-en-ciel, figuré par le fétiche *Thaju Maluangu*, sous le haut patronage du *Nkisi tsi*, pour la formation et la probation des jeunes gens, la lutte contre les ensorceleurs et l'amusement des concitoyens.

C'est, avant tout, une institution fétichiste. Dans quel sens il faut entendre cette manifestation de nkisiisme, quelle place elle occupe dans le système religieux de nos peuplades Bakongo, cela ressort avec quasi-certitude de ce qui a été dit, spécialement dans les deux chapitres des croyances.

Le *khimba* est aussi, par essence, une initiation « secrète ». Déjà les dieux de l'antiquité grecque et romaine avaient leurs « mystères », leurs initiés, leurs rites, leur doctrine secrète, leurs réunions nocturnes. Or, plus nombreux sont les initiés, plus il est à craindre que le secret ne soit divulgué. De là, les sanctions prévues, comme chez les Bakhimba, contre ceux qui trahissent le secret. C'est ainsi que le *khimba* est toujours resté entouré de mystère.

Malgré que par nos révélations, mes informateurs et moi, nous ayons grandement offensé les *Thaju* et les *Mbumba*, voire les *Nkisi tsi*, nous n'avons pas été inquiétés par les *bandoki*, ni ressenti les effets de la colère des fétiches!... Cette objection, cependant, ne dérouterait pas les indigènes : c'est tout simplement, diraient-ils, que nous avons un fétiche plus puissant que les leurs. A quoi je répondrais par un de leurs proverbes : « C'est vrai, vous êtes comme *Wedi Nyimi, kabèlanga nkanu ko* : Feu le nigaud (qui) ne sait pas perdre la palabre..., vous avez toujours raison! »

La Société secrète et notre action civilisatrice.

Une autre question peut se poser ici : quelle est la position de la Société secrète vis-à-vis de la civilisation, plus spécialement vis-à-vis de l'évangélisation?

Le paganisme, en soi, est quelque chose de négatif : la négation, du moins pratique, de Dieu. Aussi, là où il est le maître incontesté, il ne connaît ni prosélytisme ni sectarisme. Mais, dès qu'il sent son règne chanceler, il se redresse, devient combattif, cherche des tactiques, se défend ou attaque. C'est la réaction, inévitable, qui se réfugie ou prend corps, dans telle ou telle organisation secrète. Ainsi en fut-il, dans les circonstances données, de toutes les confréries fétichistes, anciennes ou renouvelées, comme de tous les mouvements d'illuminés, qui visent à mettre l'Européen à la porte.

Tant que les idées païennes prédominaient dans le pays, tant que la Secte des Bakhimba, insuffisamment connue, passait pour une drôlerie des *basenzi*, on n'y voyait aucun danger. Mais, par la suite, à mesure que l'occupation et les principes de la vraie civilisation progressaient, pénétrant dans les hameaux les plus reculés, le choc devait se produire fatalement. La société secrète, voyant son incompatibilité avec les « choses de Dieu » et la nouvelle morale, se montrait de plus en plus méfiante, si pas hostile. La religion, en effet, condamne la superstition, le dérèglement des mœurs, l'injustice, les pratiques barbares. Par contre, le *khimba* est basé sur le fétichisme, il le professe et l'entretient; il donne lieu à des scènes de libertinage effronté; il est une occasion d'escroqueries presque continuelles et de vengeances terribles; il ne fait qu'un avec tout ce que nous venons abolir au nom de la loi divine et de la dignité humaine. Par la force des choses, il devient donc notre ennemi juré.

C'est ce que le R. P. De Lodder a mis en relief pour la région de *Kionzo*, dans ses citations de l'édition néerlandaise de nos « Bakhimba » (1). C'est aussi ce que le P. Van Wing a dénoncé, en termes non équivoques et preuves à l'appui, pour le *Kimpasi* des Bakongo : « le *Kimpasi*, dit-il, me paraît être un peu de tout, mais sans aucun doute, c'est

(1) *Onze Kongo*, 3^e année, p. 558.

une école de danses obscènes et de lubricité épouvantable », etc. (1). C'est, enfin, ce qui se vérifie encore davantage peut-être pour d'autres confréries, comme celle des *Bukakanzi* : « l'initiation des Baluba à cette confrérie en fait des anthropophages » (2); comme le *Nebili* de l'Uele et la secte d'introduction plus récente (qui a cependant des liens de parenté avec le *Nebili*), le *Mani*, alias *Muyaka* (3).

Au Mayombe, nous avons vu des catéchuménats se vider, parce que les jeunes gens s'enrôlaient chez les Bakhimba... des chefs prêcher l'abandon de « la prière » et inaugurer le *khimba*, afin de contrecarrer l'influence de la Mission et d'arrêter les progrès de l'évangélisation. On pouvait croire que les Bakhimba étaient en voie de s'éteindre; puis, à un certain moment, on constatait partout une recrudescence de l'ancienne coutume. C'était comme si le nouveau régime n'existait pas..., avec la seule différence que les patrons de la secte, devenus plus insolents, défiaient le Blanc de toucher à leur *divuala*. Moi-même j'ai visité, entre autres, un de ces campements dans la forêt, composé de deux chimbecks et d'un hangar : on pouvait y loger une trentaine de jeunes gens; et il y avait, dans un rayon de vingt minutes, cinq de ces *mavuala*. Dans toute la région, car partout il y avait des Bakhimba, on entendait les femmes chanter leurs airs plaintifs, de peur d'être surprises à l'improviste, et mises à l'amende par les adeptes de *Mbumba*. Des chefs de village et de vieux oncles maternels, qui se chargeaient de faire entrer leurs subordonnés et leurs neveux dans la secte, avaient proclamé bien haut que, afin d'empêcher les gens d'aller à la Mission, ils feraient chez eux un *khimba* général, de toute la jeunesse, y compris les jeunes gamins et les gamines : *Ndimana zungisa matoko moso...*, *bana boso ba baba-*

(1) O. c., p. 77 et passim.

(2) P. COLLE, dans *Les Baluba*, t. II, p. 530. Collection de Monographies ethnographiques, A. Dewit, Bruxelles, 1913.

(3) Voir Annexe I.

kala, tè yi bana bandumba boso, si bamàna biala ba-Kongo ayi ba-Ntenda! Et ils avaient tenu parole.

Maintenant, quelle a été l'attitude des agents de l'Etat et autres coloniaux à l'égard des Bakhimba? Pratiquement..., soit impuissance ou nonchalance, soit parti pris ou plutôt ignorance (excusable, il est vrai, à cette époque-là), l'Administration et les autres ont laissé faire : coutume indigène! que voulez-vous? Indirectement « on » est allé jusqu'à encourager les Bakhimba, en les invitant à venir exhiber leurs danses dans tel poste de Blancs : aux yeux des Noirs, c'était un encouragement non ambigu.

Hâtons-nous d'ajouter que, depuis lors, on a fait du chemin : mieux avisée, pour ce qui regarde le danger qu'il y a dans la grande féticherie, l'Administration coloniale semble avoir mieux compris son rôle d'aider au relèvement moral de la race, et s'est efforcée plus d'une fois d'arrêter, ou même d'enrayer des mouvements pseudo-mystiques, contraires à notre action civilisatrice. D'un autre côté, par suite de l'extension de l'apostolat missionnaire et de l'évolution des idées, les grands *Bakisi* étant détronés, les grands rites païens sont peu à peu tombés en désuétude. Est-ce le commencement de la fin, le crépuscule des dieux? Le résultat acquis sera-t-il durable? Espérons-le. Mais, ne nous faisons pas illusion : un jour ou l'autre la bête peut sortir de sa léthargie. Soyons sur nos gardes.

Nous ne sommes pas pessimiste : cette étude, purement objective, le prouve suffisamment... Rappelons seulement qu'il existe des sociétés secrètes partout, les unes plus dangereuses que les autres. Alors, l'esprit d'insoumission et de bolchevisme, qui menace de gagner aussi une certaine classe de Noirs, à commencer par les serviteurs ou anciens serviteurs des Européens, ne pourrait-il pas, grâce surtout aux grandes facilités de communication, opérer un jour la fusion d'aspirations similaires et en accentuer en même temps le caractère immoral et séditionnel?

Le *Mani* est un exemple typique d'adaptation au milieu;

nous en reparlerons. En voici un autre, non moins suggestif: il y a quelques années, sur tout le Moyen-Congo et jusque Stanleyville, il existait une vaste société, parfaitement organisée, de secours mutuel pour Noirs soi-disant civilisés, dont le but principal consistait à se procurer mutuellement des femmes, ne fût-ce que par occasion et à titre de prêt... On sait également qu'en ces derniers temps, sur différents points de la Colonie, le Gouvernement a eu affaire aux menées sournoises de quelque organisation suspecte, ou à la révolte ouverte fomentée par quelque maître-féticheur... Autant de leçons qu'on fera bien de mettre à profit.

Nous ne sommes pas encore à la veille d'une révolution générale (!), mais n'est-il pas plus sage de prévenir que... de payer les pots cassés? Car il est probable qu'au Congo, aussi bien qu'en Chine, par exemple, la haine de l'Européen engloberait tout ce qui est étranger..., comme dans certaines contrées du Haut, naguère insoumises, elle englobait tous les Blancs et tous ceux qui portaient un pagne d'étoffe européenne!

ANNEXE I.

RAPPORT SUR LA SECTE DES « MANI »

telle qu'elle existait à Boma en 1916-1917,
suivi de notes sur les « Mani » de Léopoldville, le « Tshimani »
du Kasai, le « Lukusa » du Kwangu et le « Kibanguisme ».

Origine du Mani.

La secte de « Mani » est originaire de la tribu des Azande (Uelé). Elle est consacrée à l'Esprit *Mani* ou *Yende*, esprit mâle qui a comme femme *Ndasu*.

Dans l'Uelé la secte s'est mêlée plus ou moins à la secte des *Nebeli*, qui vient des Mayogo ou des Mangbetu, et à celle des *Mbanga*, qui paraît être originaire du Lado. Ces sectes se trouvent répandues dans tout l'Uelé, avec prédominance de l'un ou de l'autre élément, suivant la tribu ou la contrée.

A Boma, Matadi et dans d'autres centres, c'est surtout le Mani qui s'est implanté et qui tend à se propager rapidement. Dans son nouveau champ d'action, cette secte indigène a nécessairement dû laisser tomber beaucoup de ses pratiques en désuétude, tandis que d'autres ont été habilement modifiées selon les circonstances et adaptées au milieu, ainsi que l'étude qui suit le fera suffisamment ressortir.

But de la secte.

Le but est triple : se préserver de tout mal ; se procurer du bien-être, tant matériel que moral ou... immoral ; et nuire à ses ennemis.

1° Se préserver de tout mal : en effet, les adeptes de

Mani se proposent d'écarter les mauvais génies, de leur interdire l'entrée de la case ou du lit, de se prémunir contre leurs mauvais coups en route, de défendre leurs biens et leurs plantations contre les ennemis.

2° Se procurer du bien-être matériel, surtout : a) la force des muscles et la santé du corps, la guérison des maladies...; b) les richesses, et pour cela tous les moyens sont bons, les moyens honnêtes, tels que le travail et le commerce, comme les moyens déshonnêtes, tels que le vol, la prostitution, l'adultère. C'est ainsi que la plupart des femmes publiques font partie de la secte, se munissent de leurs amulettes, s'en revêtent et en cachent d'autres soit dans le lit, soit en terre à proximité de la demeure de leur complice, afin de se garantir contre toute maladie dans l'exercice de leur métier dégradant, et d'en retirer de plus grands bénéfices. C'est ainsi encore que les boys malhonnêtes ont hâte de se faire membres de la secte, afin de pouvoir détourner impunément, à l'insu de leur maître, les objets et l'argent que leur cœur convoite. Que si une palabre venait à surgir avec leur Blanc, ils sont convaincus que, grâce à Mani, elle n'aura pas de suite.

3° Nuire à ses ennemis : les initiés disposent d'une quantité de plantes qui peuvent occasionner la maladie ou la mort de ceux auxquels ils en veulent, et ils invoquent Mani pour qu'il se charge de leurs vengeances.

Cérémonies d'initiation.

Le candidat, d'abord; est présenté en séance secrète, au grand-maître (ou grande-maîtresse), assisté de quelques autres *banyengbe* (c'est ainsi qu'ils s'appellent entre eux). On discute ses qualités et ses intentions, et si l'on a des raisons de croire qu'il ne trahira pas le secret, on convient du jour de son initiation.

Au jour et à l'heure fixés (la cérémonie se passe d'ordinaire le soir), grand-maître, chefs secondaires et simples

banyengbe d'une même section se réunissent en un endroit où il y a de l'eau en quantité suffisante, soit près d'un ruisseau ou d'un marais. Cet endroit s'appelle *ibele*. Chaque section a son *ibele*. Au-dessus de l'eau on a fait un toit rudimentaire en feuilles de palmier. Dans l'Uelé c'est un véritable toit de case indigène, de deux à trois mètres de longueur, reposant sur des piquets, au-dessus d'un mince ruisseau. Tout près de là se trouve la case où la nourriture sacrée, le *sungba* dont il sera question plus loin, doit se préparer. A côté ou en face, une case divisée par une paroi en deux compartiments, dont l'un sert de temple de *Yende*, ou Mani, qui y est exposé sur un socle, et l'autre de sacristie, où l'on garde le monceau de braises provenant du bois qui a servi à préparer le *sungba*. C'est aussi devant ces braises sacrées que se commettent les ignominies qu'on lira (p. 227) à propos du *nenzula*.

La réunion d'initiation se tient vers 7 ou 8 heures du soir.

Pour la cérémonie, tous les assistants doivent se déshabiller et ne peuvent garder qu'un lambeau d'étoffe passé entre les jambes, le *mondinda*. Cette prescription oblige les femmes aussi bien que les hommes. Quand tous sont présents, on donne le signal d'ouverture.

Ici (non dans l'Uelé, paraît-il), on met une corde au cou du candidat, son *tata* et sa *mama*, père et mère qui doivent l'engendrer à la vie nouvelle, tenant leur *muana*, enfant, par la corde, le conduisent dans l'eau, l'y plongent jusqu'au-dessus de la tête, et, tout en chantant *mpo ya kukumisa Mani*, en l'honneur de Mani, le tirent sous le toit. Pendant ce temps le grand-maître se tient caché à proximité de l'endroit, dans un bosquet ou dans les grandes herbes, et pousse des cris lugubres et mystérieux : *fum! fum!*... Il est l'organe de Mani en colère! Aussi longtemps que ces cris persistent, Mani n'est pas satisfait, et le patient doit passer et repasser sous l'onde salutaire..., jusqu'à ce que les cris cessent. Alors le néo-

phyte peut sortir du bain, mais, dépouillé du vieil homme, il doit laisser son *mondinda* comme offrande à Mani.

Il se revêt de ses habits et, très respectueusement, vient se mettre devant l'auguste assemblée : le grand-maître (ou la cheffesse), les nouveaux père et mère et les anciens disciples de Mani. Pleins de sollicitude, ils lui font de paternelles recommandations et lui disent en substance ce qui suit : « Mani est grand. Mani surpasse Dieu (*Nzambi*). N'en parle jamais qu'avec respect. Ne parle jamais de tout ce qui concerne Mani aux *ngburu* (tous ceux qui ne font pas partie de la secte), pas même au Père (missionnaire), même en confession. Le Mani est bon : il n'y a donc pas lieu de s'accuser de ces choses-là en confession. Si tu dévoiles les secrets de *Mani*, soit au Père, soit aux *ngburu*, tu seras atteint d'une maladie incurable!... Respecte les adeptes de Mani. Si tu es fâché contre un des nôtres, ne le montre pas du doigt, de peur qu'il n'en tombe malade, mais tu peux bien faire ce geste spécial vers un *ngburu* qui t'aurait offensé et que tu hais dans ton cœur... Tu ne mangeras pas de mets prohibés : ni antilopes, ni crabes, ni buffles, etc... Si tu observes fidèlement toutes ces prescriptions, tu vivras cent ans (sic). »

Ensuite le néophyte doit prêter serment, que, quoi qu'il puisse lui arriver, jamais il ne révélera les secrets de Mani aux *ngburu*, pas même au Prêtre en confession, et qu'il accomplira minutieusement toutes les prescriptions de la secte.

Si le candidat est un petit enfant, c'est la mère, préalablement initiée elle aussi, qui doit porter son enfant par l'eau.

Agapes.

Après chaque séance d'initiation on se rend à la demeure de l'un ou l'autre *nyengbe*, où un repas est offert à tous ceux qui sont présents. Les frais en incombent aux *tata* et aux *mama* des nouveaux initiés.

L'unique plat permis en cette occasion est le mets sacré appelé *sungba*. Ce mot désigne proprement une graine oléagineuse, qui se trouve dans les forêts de l'Uelé; de là le nom donné à tout le plat dont l'ingrédient essentiel est le *sungba*. Le pseudo-*sungba*, tel qu'on le prépare ici à Boma, est une purée dans laquelle l'arachide remplace le *sungba* véritable; on y ajoute plusieurs plantes, entre autres la plante appelée *elanga*.

La femme qui prépare ce mets doit avoir passé la nuit précédente toute seule et sans avoir eu aucune relation sexuelle avec son mari ou qui que ce soit.

Le *sungba* se prépare dans une casserole « ad hoc », qui ne peut être affectée à aucun autre usage.

Avant de toucher l'aliment sacré, tous les convives doivent s'oindre d'huile d'arachide : la nuque, le front, les joues, les coins extérieurs des yeux, et parfois le nez.

Cette première cérémonie finie, le président grand-maître prend un peu de cette précieuse purée entre l'index et le médius, et la dépose délicatement sur la langue des communicants assis tout autour de la table, tandis que chacun des Mani tient les mains étendues horizontalement, de peur qu'une parcelle de la nourriture sacrée ne tombe à terre. D'ailleurs le grand-maître a eu soin de leur recommander une extrême prudence : « Quand les chrétiens vont à communion, ne prennent-ils pas toutes leurs précautions pour éviter que l'hostie ne tombe? » et de les menacer des peines les plus sévères, si la moindre parcelle venait à toucher la terre.

Ces peines, en effet, sont sévères à l'excès : celui qui a beaucoup d'argent devra payer cinquante, voire cent francs; celui qui s'est acquis un nom de chef perdra son titre et sera dégradé; et s'il n'est susceptible d'aucune de ces peines, soit à défaut d'argent, soit à défaut de titre, il aura à subir les plus rudes châtiments à l'écart dans la forêt ou dans la brousse.

Les hommes qui au cours de la nuit précédente ou de

la journée ont eu des relations avec une femme, et inversement les femmes dans un même cas, ne peuvent recevoir le mets sacré des mains du grand-maître, mais doivent venir le prendre dans une assiette.

Après la consommation bien respectueuse de cette première portion de *sungba*, le restant est partagé et consommé en commun, comme une nourriture ordinaire.

Bière ou vin sont la boisson ordinaire en ce genre de réunions à Boma : c'est *tata* et *mama* qui paient.

Initiation aux grades supérieurs.

Jusqu'ici, il a été traité des cérémonies nécessaires pour faire votre entrée dans la secte.

Après que vous aurez assisté plusieurs fois aux réunions secrètes, et si les anciens vous jugent digne de toute confiance, ils vous proposent de pénétrer plus avant dans les mystères de la secte, moyennant paiement de quinze à vingt francs, ou même davantage, suivant vos moyens. Alors, au cours d'une réunion tenue dans la maison du grand-maître, vous pourrez contempler à loisir la statuette en bois de *Yende*, par laquelle le grand Esprit se plaît à multiplier ses bienfaits, et, une fois pour toutes, vous lui adresserez votre prière et lui exprimerez dans l'intimité tous les désirs de votre cœur. Vous poserez donc le coude droit sur la table, en soutenant le menton par la main, tandis que vous regarderez le fétiche que le grand-maître a placé à côté de votre bras droit. Seulement la statuette ne sort pas de la boîte dans laquelle on la conserve...

Votre prière terminée, le grand-maître vous certifiera que Mani vous comblera de ses grâces les plus variées et les plus insignes, donnera une heureuse issue à toutes vos affaires, protégera votre santé, et que vous vivrez... au moins cent ans!!

Quand vous aurez fait ce nouveau pas, votre *tata* et votre *mama* vous instruiront, car c'est leur devoir, des forces curatives ou malfaisantes de plusieurs plantes Mani, et

vous indiqueront la manière de les préparer et de s'en servir.

Désirez-vous vous élever encore en dignité, devenir vous-même maître ou grand-maître et posséder le précieux *Yende* ? nouvelle réunion, nouveaux frais. Plus vous payerez, plus vous obtiendrez de pouvoir. Il y en a qui ont payé jusqu'à cent et deux cents francs. Alors vous recevrez un nom correspondant. Si vous parvenez au grade de grand-maître, vous pourrez prier votre fétiche quand vous voudrez, tout en le tenant respectueusement devant vous. Les honoraires sont remis au grand-maître, qui d'ordinaire les partage avec les *tata* et *mama* du nouveau chef.

Ceux qui ont acquis le grade de maître possèdent l'un des cinq pouvoirs suivants, tandis que les grands-maîtres, tels que *Ndakua*, *Uwiza*, *Ngai*... ont les cinq ensemble.

Divers pouvoirs.

1° Le *nguwu* ou *ngarangba*, pouvoir du serpent. Grâce à ce pouvoir ils s'entretiennent familièrement avec les serpents et s'en servent comme ils l'entendent, tant des mâles que des femelles; ils les envoient mordre ceux qui ne leur plaisent pas, et voler chez ceux dont ils convoitent les biens. Ils les appellent de leurs flûtes et autres instruments sacrés, et les reptiles se laissent charmer, sortent de leur cachette, s'enroulent autour de leur patron, viennent le caresser de leur tête et écoutent attentivement sa voix, quand il leur donne ses ordres.

2° Le *nsamu*, pouvoir de l'Arc-en-ciel (*kelema*, *mangueta*). L'idée générale qu'on se fait de l'Arc-en-ciel est : un serpent géant hermaphrodite, qui réside dans l'eau ⁽¹⁾. Celui qui veut se servir de son *nsamu* fait naître dans celui qu'il poursuit de sa haine un violent désir d'aller se baigner dans le fleuve ou dans la rivière. Dès que l'individu arrive au bord de l'eau, il est comme fasciné, perd les

(1) Voir : Croyances, p. 170 et Annexe II.

sens..., et une force irrésistible l'attire dans le gouffre qui est le village des êtres mystérieux qu'on dit être des Arcs-en-ciel. Ceux-ci alors, sur l'ordre du maître, s'amuse à torturer le malheureux, pour le remettre ensuite sur la rive, ou quelquefois ils le tuent tout simplement... Lorsque le premier sergent du fort de Shinkakasa (lisez : *Kikhākasa*) s'est noyé dans le fleuve, la rumeur publique voulait qu'il avait péri de cette façon, par les maléfices d'un sergent-major, grand-maître de la secte, qui était en dispute continue avec lui.

3° Le *mangbe*, pouvoir du tonnerre ⁽¹⁾. Celui qui est muni de ce pouvoir provoque un orage quand bon lui semble, et appelle le tonnerre quand et où il le désire, soit pour nuire, soit pour guérir... On rapporte que, le 18 novembre dernier (1916), à Mboma Mungua, un homme ayant une grande plaie à la jambe vint s'asseoir tout près du marais pendant un orage : un maître Mani, invité à cet effet, fit tomber la foudre sur la plaie, qui à l'instant même disparut complètement! Le lendemain 19, également à Mboma Mungua, dans une réunion de Mani, l'un d'eux proposa d'appeler le tonnerre sur la maison où ils se trouvaient : ce n'est que sur les instances de maîtres étrangers, présents à la réunion, qu'on y a renoncé!!

4° Dans l'Uelé il existe un quatrième pouvoir, qu'il serait difficile d'exercer dans les centres européens: le pouvoir du léopard, qui permet de blesser ou de tuer impunément un ennemi ⁽²⁾.

5° Le pouvoir de connaître les choses cachées et de voir à distance, avec une perspicacité surhumaine. Un matin, de bonne heure, le chef Mani se présente devant *Yende*, lui fait ses révérences, lui adresse sa requête..., et le fétiche, alors, lui révèle les choses les plus secrètes. On dit que,

(1) Cfr. les *benā nkuba* du Kasai, Annexe II, 3° légende, en note.

(2) Cfr. le *ngo khitu*, p. 208.

dans l'Uelé, ce bon *Yende* pousse la condescendance jusqu'à daigner quitter son socle pour venir causer avec son serviteur... C'est ainsi, par exemple, que des femmes de soldats, dont les maris sont à la guerre, vont consulter *Nangai*, afin de savoir si l'absent est encore en vie et s'il reviendra indemne : *Nangai*, alors, prend son fétiche dans les deux mains et, après l'avoir prié et interrogé, donne la réponse, moyennant une rétribution de cinq à dix francs. Il paraît même qu'une de ces adeptes de Mani converse tous les jours par ce nouveau T. S. F. avec son mari, grand-maître aussi, qui fait la campagne au Tanganyka!

Toutes ces merveilles, le néophyte les apprend de la bouche des anciens, surtout de son *tata* et de sa *mama*, lors de son initiation, ou à d'autres réunions, et s'il se montre incrédule quant à l'un ou l'autre pouvoir prodigieux, on lui fournira les preuves... Au jour et à l'heure fixés il doit se rendre, seul, chez tel grand-maître à son domicile, ou bien en un lieu caché, dans la forêt ou la brousse. Là, le grand-maître sort sa petite statuette, fait ses invocations, siffle... et voilà les boas et autres serpents plus petits, qui déjà s'approchent; un des plus grands s'enroule tout autour du sceptique, allonge la tête et la langue fourchue jusqu'à le toucher presque, à la bouche, et menace de le mordre...; pris d'épouvante, le malheureux pousse un cri : Je crois!... Le maître, lui, après s'être diverti encore quelque temps avec ses frères reptiles, les congédie gracieusement. La preuve, non moins que l'épreuve, a été concluante!

Variantes.

Dans l'Uelé, pendant que le néophyte passe et repasse dans l'eau, le grand-maître *Ndakua* se tient assis dans la case, où lui et *Ndasu* la « femme de *Yende* » préparent le *sungba*; c'est de là qu'il crie, se servant pour cela d'un petit instrument en bois : *fum! fum!*... jusqu'à ce qu'il veuille bien permettre au nouvel adepte de sortir du bain (sans « sortie de bain »).

Lestement, celui-ci se revêt de ses habits, et sans tarder on commence les agapes, d'après le cérémonial décrit plus haut. Après le repas, tous les assistants s'enduisent d'huile de *sungba* : le front, la poitrine, les jambes, les bras et les mains, et les reins. Puis, on retourne le pot qui a contenu le mets sacré et le grand-maître donne son instruction. Il va de soi que dans les régions où le missionnaire n'est pas connu, aucune mention n'est faite du Père, ni de la confession. L'allocution terminée, *Ndakua* siffle un coup dans son *filili* sur la tête du néophyte, et la cérémonie est finie, sans frais pour la recrue.

Toujours dans l'Uelé, le néophyte ne doit pas prêter serment de fidélité : les vives recommandations de *Ndakua* lui suffisent.

Il ne reçoit pas non plus un nom de *djamba*. Après son initiation il retourne chez lui et se procure de quoi « s'acheter un nom ». Dès que ses moyens le lui permettent, il revient chez *Ndakua* et s'achète un nom Mani, par exemple *Warikenge*, *Ngawu*, etc... Ensuite le grand-maître le conduit dans la case de *Yende* et lui dit : « Si tu souffres, si tu as des palabres, si tu désires obtenir des richesses..., viens, le matin, au premier chant du coq, saluer le grand *Yende*, et expose-lui tout ce que ton cœur souhaite ».

Si le nouvel adepte est un homme, *Ndakua* lui donne l'occasion de commettre les infamies dont il sera question plus loin, avec *Ndasu* la « femme de *Yende* », ou avec toute autre que le grand-maître désigne. Enfin, il lui apprend encore les vertus nocives ou curatives de telle et telle plante.

Quand il disposera de l'argent nécessaire, le néophyte fervent ne manquera pas de faire l'acquisition d'une miniature de *Yende*, mesurant cinq ou six centimètres, qu'il pourra désormais invoquer à part lui.

Réunions.

Les réunions se tiennent :

- 1° Pour une cérémonie d'initiation (v. plus haut);
- 2° A l'occasion de la visite de maîtres étrangers;
- 3° A chaque fois qu'il y a une affaire importante à traiter;
- 4° Quand il s'agit d'appliquer une sanction pour une infraction aux règlements de la secte.

Le protocole usité dans ces réunions est le suivant :

Un maître ou grand-maître préside. Sont assis autour de la table : sur des chaises, les autres maîtres et gradés; sur le sol, les simples adeptes. *Gbua-songo*, maîtresse des cérémonies et surveillante, veille au bon ordre.

Tous les assistants doivent tenir les mains bien ouvertes sur les cuisses et regarder attentivement le maître ou l'ancien qui fait son allocution, pendant tout le temps que cela dure. Si quelqu'un veut prendre la parole à son tour, ou échanger un mot avec son voisin, il demandera d'abord la permission à *Gbua-songo*. Si quelqu'un ose troubler l'ordre, il encourt une punition. (Au sujet des punitions, voir plus loin.)

A chaque réunion on boit de la bière ou du vin, aux frais du néophyte, ou bien (comme nous avons vu) de ses parents spirituels; dans les réunions ordinaires, les fonds destinés à cette fin sont puisés dans la caisse commune. Celle-ci, d'ailleurs, est inépuisable, du fait qu'elle est alimentée régulièrement par une quête à chaque réunion, quête pour laquelle tout membre qui se respecte aura mis au moins un franc de côté.

A presque toutes les réunions de quelque importance on fait le repas du *sungba*, selon le même cérémonial qu'à l'initiation :

Après quoi le président se lève et prononce un grand discours. Quand il est fatigué de parler, il s'assied, et une

femme de l'assistance entonne un chant, dont tous les convives, en chœur, reprennent le refrain. Si le président le désire, il commande une danse, leur danse *Mani*, appelée *mukuayi*.

Le sujet ordinaire des allocutions du président ou d'un des anciens est celui-ci : Dans un rêve (ou parfois sans rêve) *Mani* en personne lui a apparu et lui a révélé la matière à traiter : les secrets de *Mani*, les événements qui ont rapport à la secte, les pouvoirs des maîtres et les devoirs des fidèles, les rapports mutuels des *banyengbe*..., quelques recommandations particulières suivant les circonstances, et surtout l'obligation du secret le plus strict, les maux dont sont menacés les transgresseurs, etc...

Fétiches, amulettes; remèdes et poisons.

Nous connaissons déjà le fétiche de la secte : la statuette de *Yende*, un petit bonhomme sculpté en bois. C'est le privilège des grands-maîtres de garder cette figurine, d'ordinaire dans une boîte, qu'ils cachent dans une caisse ou une malle, ou même en terre.

Le jour de leur initiation tous les adeptes reçoivent quatre amulettes :

1° Trois ou quatre minces bâtonnets, liés en faisceau : cette amulette est conservée dans le lit, d'où elle écarte les mauvais génies;

2° Un petit bâton de trois ou quatre centimètres, en forme de sifflet : protège les habitants de la maison et écarte également les mauvais esprits, les *inda* ou *ekele*;

3° Deux ou quatre bâtonnets d'un centimètre environ, enfilés sur une ficelle qu'on porte au bras, à la jambe ou à la ceinture : on les appelle *nsepo* ou *mpengo*;

4° Une perle bleue, *mozengela*, sur une bague ou un bracelet : c'est l'insigne qu'on porte en voyage, afin d'être reconnu par les confrères.

Les femmes de mauvaise vie qui font partie de la secte cachent le faisceau de bâtonnets dans le lit de leur complice, Européen ou Noir, ou l'enfouissent dans la terre, à proximité de son habitation.

Il y a encore différents instruments dont se servent les chefs de la secte durant les cérémonies ou en privé : des baguettes, des flûtes, etc...

Outre les plantes fétiches qui entrent dans la préparation du *sungba*, il y en a un grand nombre d'autres, médicinales ou vénéneuses (herbes, feuilles, écorces, racines, fruits), auxquelles on attribue des propriétés magiques. La négligence plus ou moins grave des *tata* et des *mama* à mettre leurs « enfants », ou filleuls, au courant de tous ces remèdes donne maintes fois lieu à des palabres, que les maîtres ont à trancher dans les réunions.

Le « *nenzula* ».

Une spécialité de la secte est l'ignoble *nenzula*, violent poison, dont une petite quantité suffirait pour donner la mort. Un des principaux ingrédients pour la composition du *nenzula* est le fruit *engwanga*, qu'on va cueillir dans la forêt, pour le faire sécher au soleil et l'écraser ensuite, jusqu'à obtenir une poudre blanche. L'adepte de Mani qui désire posséder un *nenzula*, après s'être adressé au grand-maître, va chez *Ndasu* ou une autre femme désignée « ad hoc », et là comme cela se pratique dans l'Uelé), devant les braises sacrées, près du sanctuaire de *Yende*, « cum illa fornicatus, inceptam copulam et seminationem onanistice abrumpit et semen virile, una cum humore vulvo-vaginali mulieris, in aliquo vase colligit, idque servat cum praedicto pulvere fructus et plerumque cum aliis plantis venenosis miscendum ». Parmi ces plantes on cite le *ngbaka*. Le produit ainsi obtenu est gardé dans de petites cornes d'antilope.

Pour empoisonner quelqu'un, on n'a qu'à l'inviter à un repas, et sans qu'il s'en aperçoive, on tient quelques

instants le doigt avec un peu de *nenzula*, caché sous l'ongle, dans la vaisselle qui se trouve du côté de l'hôte..., et le tour est joué : la dose, dit-on, peut être mortelle (1). Ceux qui soupçonnent pareil attentat à leur vie éliminent le poison qu'ils auraient avalé, au moyen d'un vomitif, précaution qui souvent ne paraît pas inutile : on ne peut jamais savoir...

Ce fameux *nenzula*, emprunté à la secte des *Nebeli* de l'Uelé, est bien connu par les Mani : tous leurs chefs en possèdent une certaine quantité. Leurs poisons à eux, cependant, ne sont pas si meurtriers, mais rendent malade et ne tuent qu'à la longue.

Manière de se saluer et rapports mutuels.

A Léopodville les Mani se saluent en disant : *mé* ou *muego*, et l'autre répond : *ekio*.

A Boma, l'un commence en disant : *moye* ou une formule équivalente : *moyaga*, *monda*, *tatale*, *ondo*..., ou : *ai Mani!* ou bien *ai nyengbe!* L'autre répond : *ike-o!* Ils se donnent la main d'une façon spéciale : le premier présente la main, ouverte, latéralement verticale, et le pouce perpendiculaire, tandis que l'autre prend le pouce ainsi dressé.

Ils ne peuvent pas se passer sans échanger leur salut. Ils doivent l'adresser non seulement à leurs confrères, mais aussi à leurs amis les serpents qu'ils rencontreraient.

VISITES. — Quand un Mani vient chez un confrère, celui-ci doit le recevoir avec beaucoup de prévenance et lui présenter ce qu'il a de meilleur. S'il n'a rien d'autre à lui offrir, il lui présentera au moins un verre d'eau. Après avoir bu, le visiteur fera semblant de cracher dans le visage de son hôte, qui, très enchanté, répond : *ike!*

(1) On m'a assuré chez les Bangala que des empoisonneurs attirés mêlent leur poison au vin de palme ou de canne à sucre, en tenant simplement l'extrémité du pouce, avec le poison sous l'ongle, dans la coupe qu'ils présentent à leur victime.

ENTRE GENS MARIÉS. — Sitôt qu'un homme marié est entré dans la secte sans sa femme, ou vice versa, le conjoint est tenu d'y entrer également; sinon le premier des deux le menacera de la vengeance de Mani : « Si je te tourne le dos dans le lit, demain tu seras atteint d'une maladie incurable ».

ENTRE HOMMES ET FEMMES EN DEHORS DU MARIAGE. — Si un homme veut se méconduire avec une femme Mani, soit libre, soit mariée, ils doivent se payer l'un à l'autre cinquante centimes, ou bien encore : tenir, chacun de son côté, un brin d'herbe, ou une feuille, qu'ils cassent ensuite en deux.

Si un homme Mani, marié ou non, s'est adjoint une concubine Mani, il ne peut plus se méconduire avec d'autres femmes, sans s'exposer à des punitions sévères... Le fait s'est produit à Boma. Un nommé *Uwiza*, grand-maître des Mani récemment venu du Haut-Congo, vivait avec une femme appartenant à la secte, elle aussi, et dont le mari soldat était au front. Il fut surpris en flagrant délit d'infidélité, la nuit où la dite femme (ayant cherché, mais vainement, un Européen, son ancien complice) rentrait inopinément au logis. Or, le tribunal des Mani a condamné le coupable à rester à genoux pendant toute la durée d'une réunion, depuis 7 heures du soir jusqu'à 1 ou 2 heures, une grosse pierre sur la tête, en présence des *banyengbe* qui mangeaient et buvaient, chantaient et dansaient, comme si rien n'était. A la fin, cédant aux supplications du pénitent contrit et humilié, le président consent à le délivrer, à condition que tous les assistants versent chacun cinq francs dans la caisse commune! Ce qui fut fait: les uns ont payé immédiatement, les autres, qui n'avaient pas d'argent sur eux, ont déposé sur la table un petit bâton, comme gage.

EN VOYAGE un Mani est toujours muni de son *mozengela*, qu'il porte sur une bague ou sur un bracelet; parfois les femmes l'attachent à la ceinture sous leur vêtement. Cet insigne donne droit à l'hospitalité chez les confrères.

Sanctions pénales.

Toute transgression doit être punie de la manière que le grand-maître de la secte aura décidée.

La peine la plus commune, en même temps que la plus légère, par exemple, pour avoir parlé à table sans l'autorisation de la mère *Gbua-songo*, consiste en une journée de retenue.

Certaines fautes, comme celle de laisser choir du *sungba*, sont passibles d'une amende; d'autres exigent une punition corporelle.

Quelquefois (surtout chez les indigènes des villages) on conduit un coupable dans la forêt, et on appelle les serpents pour le torturer; ou bien on lie le malheureux à un arbre, les pieds en l'air, et on le laisse méditer, dans cette position plutôt désagréable, sur la vanité des choses de ce monde..., tant que cela plaira à ces Messieurs. Ce dernier supplice s'appelle *mandanda ma mbaku*.

Enfin, pour des cas très graves, par exemple, une trahison, on a recours aux poisons dont nous avons parlé.

Egards pour les serpents (1).

Quand un Mani voit un serpent vivant, il se gardera bien de s'enfuir ou de le tuer. S'il le tue, lui-même il mourra le lendemain. Il lui adressera donc le salut des Mani : *moye!* ou *moyaga!* Alors le reptile s'arrête et répond au salut en levant la tête et en la baissant gentiment.

Si un Mani remarque un *gburu*, profane, qui poursuit un serpent, il lui est interdit de s'arrêter et de regarder.

S'il trouve un serpent mort, il doit déchirer un morceau d'étoffe de son vêtement, pour y envelopper le cadavre et l'enterrer ensuite avec respect. Toutefois, en présence de profanes, il peut passer outre, sans se soucier du serpent... Dernièrement, une des grandes-maîtresses de Boma, ayant trouvé un serpent mort, a versé un torrent de larmes!

(1) Pour le culte des serpents fétiches, cfr. D^r WILH. SCHNEIDER, *Die Religion der afrikanische Naturvölker*, Münster i. W., 1891, pp. 196, 197.

Tabous.

Il est défendu aux *banyengbe* de manger de l'antilope *ngbangina*, du porc sauvage *ngoya*, du buffle *enza*, du poisson électrique *nena*, des crabes *edjasa*, etc... Seulement, pour la plupart de ces « viandes » il y a un moyen bien simple de lever l'interdiction : c'est de les préparer avec des herbes sacrées, qui d'ordinaire... sont le secret des chefs de la secte.

En pirogue ou en bateau, on ne peut pas boire de l'eau du fleuve ou de la rivière, ni y uriner, parce que ces eaux sont l'habitat de *Mangbe* et de l'Arc-en-ciel (*Mangueta*). Sur terre ferme, ce tabou n'oblige plus.

Un Mani qui rencontre des fourmis rouges *banzeu* (en *kiyombe zitsonguni*) doit prendre un brin d'herbe et le leur jeter. S'il va en voyage et voit sur son chemin toute une caravane de ces fourmis, inutile de continuer : son voyage ne sera pas heureux, ou l'affaire qu'il a l'intention d'aller traiter aura une fâcheuse issue.

Défense, comme nous avons vu, de toucher le *sungba*, etc., de tuer des serpents, etc...

Quelques noms de Mani.

Noms de grands chefs de la secte : *Ndakua*, *Uwiza*.

Viennent ensuite : *Ikolo*, *Ngawu*, *Keti*, *Warikenge*, *Ila-
mba*.

Noms de cheffesses : *Ndasu*, qui paraît être remplacée à Boma par *Nangai*; *Namani*, *Nandakua*, *Gbua-songo*, *Ndu-
mba*, *Ashimale*, *Vilamba*, etc...

Simple *banyengbe* : *Palaga-inda*, *Samba-inda*, *Mizi-
ngilinda*, *Salanga-inda*, etc...

Il est à remarquer que beaucoup de ces noms sont d'introduction récente (comme, du reste, la secte elle-même) dans le Bas-Congo et n'étaient pas usités jadis dans l'Uelé.

(D'après les données d'un missionnaire de l'ancienne capitale. L. B.)

Je ne crois pas qu'à Boma, il existe encore actuellement des groupes de Mani organisés. Le *Bula-matadi* s'en

est mêlé et a expulsé les principaux chefs de la secte. Mais, réfugiés à Kinshasa (et ailleurs), ils y ont mené une propagande secrète intense. De leur côté, les autorités ecclésiastiques ont frappé les chrétiens et catéchumènes, qui s'étaient laissés séduire, de peines canoniques sévères.

LES MANI A LEOPOLDVILLE.

(Ancien Léo et Kinshasa).

Ici, la secte est restée le plus souvent aux mains des Azande (de l'Uelé) : pour des néophytes, c'est là sans doute une garantie d'authenticité.

Superstition.

Presque tous les Noirs et gens de couleur vivent dans la conviction que le nombre d'envieux et de méchants est très grand, qu'il y a des sorts jetés sur le chemin où l'on passe, cachés dans la clôture qu'on habite...; de leur propre gré ils ne toucheront jamais un *nkisi* ou quelque chose qui y ressemble; même quand on leur présente un fétiche quelconque, le geste de recul est instinctif. Ces mauvais sorts, sous forme d'objets fétiches dissimulés dans une feuille, une bobine de fil, un fruit..., rendent malade, font perdre clientèle ou amitié... Or, les plus antipathiques de tous sont les *nkisi* émanant des Mani. On a tant parlé des Mani, les missionnaires ont pris à leur égard des mesures spéciales tellement sévères, que, pour les vulgaires mortels, la crainte de leurs pouvoirs mystérieux est devenue comme une obsession, et afin de se préserver efficacement de leurs mauvais coups, ils n'ont trouvé rien de mieux que de s'inféoder à la secte, en sorte que les Mani soient désormais leurs « pères ».

Amulettes et fétiches.

Pour obtenir la protection des Mani :

1° Ces partisans mettront dans leur lit des morceaux de bois taillés, de quelques centimètres de long et pointus aux

deux extrémités, apportés de l'Uelé, en bateau, par les amis des chefs ou cheffesses de la secte (la plupart, de la tribu des Azande). Ces morceaux de bois sont enduits de *ngola*, poudre de bois rouge, tassée en gros bâtons, dont on trouve des quantités chez les grands-mâtres.

2° Ils porteront au bras, attachés à une ficelle, d'autres bois assez petits (un centimètre ou un peu plus), dans lesquels on a pratiqué un creux, rempli d'un composé d'huile, de charbon de bois, de *ngola*, d'excréments..., creux fermé aux deux orifices par un tampon de cire. Ces *mpengo*, entourés ou non de deux perles bleues, ou encore entourant une perle bleue (*mozengela*), se portent aussi à la ceinture, où ils sont mieux dissimulés, parfois dans les cheveux (chez les femmes).

3° Ils font un grand emploi d'huile d'arachide sacrée, soit dans la préparation des pâtes pour amulettes, soit pour l'onction sur la figure (en manière de signe de croix, sur le front, les tempes, le haut de la poitrine), avant d'aller au travail, ou avant de sortir, afin de disposer favorablement ceux qu'on abordera : l'acheteur au marché, le patron auquel on demandera une augmentation, le juge ou le commissaire de police qu'il s'agit d'amadouer...

4° Ils ont en réserve chez eux, dans une marmite spéciale, une décoction de plantes sacrées, dont ils mettent quelques gouttes dans leur nourriture, et dans l'eau dont ils se servent pour se laver.

5° Les chefs Mani cultivent dans leur clôture une liane spéciale qui porte un petit fruit rouge coiffé de noir.

Cérémonies.

Les cérémonies d'initiation, dont deux principales, l'ondoisement et le repas, se retrouvent identiques, ont été maintenues, mais avec moins d'apparat.

Le hangar d'initiation n'est pas établi en permanence; il suffira de rabattre vers le milieu les grandes herbes des deux rives du ruisseau : leurs pointes rapprochées consti-

tueront une voûte, sous laquelle les candidats passeront pour leur baptême Mani.

Ce sont les *mama* et les *tata* qui se chargent d'amener les adeptes, mais seuls les chefs ou cheffesses procèdent à l'initiation, du moment qu'il y a des candidats en nombre suffisant, vingt-cinq quelquefois d'une seule *mama*. Une « mère » suffit à un groupe, qu'elle continue de diriger et surtout à exploiter, sans le concours d'autres. On se passe également de la présence de nombreux maîtres ou présidents: question de partager plus avantageusement les honoraires.

L'élévation au grade de maître, qu'ils traduisent par « le pouvoir de s'asseoir », revient à conférer le moyen de se procurer des amulettes à distribuer, et se paie extrêmement cher.

Les infamies auxquelles s'adonnait l'adepte individuellement (après avoir eu des relations sexuelles avec une femme), en vue de la préparation du *nenzula*, se pratiquent ici en groupe et en commun et l'affreux produit est mélangé dans un même vase.

Utilitarisme.

A Boma, à côté de ridicules parodies des mystères de la religion catholique, on retrouvait encore très nettement, dans les croyances des Mani, l'empreinte des superstitions indigènes. A Léopoldville... on a évolué, on s'est modernisé, en s'adaptant à l'esprit de lucre qui règne dans les grands centres. Le caractère le plus marquant du « Mani » actuel semble être l'utilitarisme, dont cependant on ne peut pas dire qu'il est exclusif, puisqu'il laisse place à une croyance, chez les *mama*, au fétiche Mani lui-même, ainsi qu'au pouvoir nocif ou bienfaisant des amulettes; mais le ressort à leur prosélytisme est l'intérêt. Les gains, en effet, sont considérables. Une *mama* bien avisée salarie ses « enfants », qui sont pour elle une source de revenus, et si elle tâche de les garder sous son influence, ce n'est pas précisément par amour pour Mani...

Il y a trois ans, au moment où l'argent se faisait rare, une cheffesse d'un petit groupe d'une douzaine, veuve sans moyens de subsistance, avait une belle maison couverte de tôles, meublée, etc... Sommée de rendre l'argent extorqué à droite et à gauche, elle apportait après une heure, sans protestation, la somme de six cents francs qui lui avait été imposée avec trop d'indulgence.

Une autre nègre, cheffesse *Nebeli*, désireuse d'enrichir sa garde-robe, imagina un procédé vraiment original : au cours d'une réunion nocturne, elle enjoignit aux assistants de se déshabiller séance tenante, et elle les congédia, tous les vingt-cinq, hommes et femmes, en costume d'Adam (et d'Eve)...

Les frais qu'encourt un membre de la secte, s'échelonnant le long de son initiation, et pour l'achat de son attirail, peuvent se monter de trois à sept cents francs et même à mille. Des profanes, sans accepter aucune initiation, peuvent recevoir des amulettes, etc., pourvu qu'ils paient un *mpengo* vingt à cinquante francs; une bouteille d'huile sacrée, de soixante-quinze à cent francs.

Quant aux adeptes, dans les centres ce sont des chrétiens qui « en ont assez », ou des païens qui « ont prié », mais trouvent l'épreuve du catéchuménat trop longue : tous des tièdes pour la religion, qui n'ont pas la foi assez vive et qui, d'autre part, sont assaillis par la peur des influences mauvaises, n'ont pas de travail ou sont malades... : mis en rapport avec un maître ou une maîtresse, ils sont prêts à faire tout ce qu'on veut..., jusqu'à la fin du chômage ou de la maladie. Mais, dans la suite, désillusionnés, blasés, ils tombent dans la plus complète indifférence; ou bien, et ce sont les plus courageux, ils viennent se dénoncer et faire abjuration, en s'accusant de s'être laissé entraîner à cause d'une mauvaise compagnie, ou pour se tirer du besoin. Certains se séparent des Mani, parce que, disent-ils, ce sont des mensonges..., cela ne m'a pas guéri..., ni donné du travail... »

LE « TSHIMANI » AU KASAI.

La secte des Mani a pénétré dans les régions du Haut-Kasai vers 1928, sous le nom de *Tshimani* ou *Buanga bua Muyaka*.

Voici un extrait de l'Instruction pastorale de Son Excellence Monseigneur Aug. De Clercq aux missionnaires de son Vicariat, dans laquelle ce grand connaisseur de l'âme nègre signale le danger du fléau, la foncière perversité des pratiques Mani et la sournoiserie de la nouvelle tactique inaugurée par les protagonistes de la secte.

Je crois devoir attirer votre attention sur la recrudescence d'efforts qui se tentent pour implanter parmi nos chrétiens le *buanga* que l'on désigne tantôt sous le nom de *muyaka*, tantôt sous celui de *tshimani*. S'il ne faut rien exagérer en fait de péril, il faut cependant éviter de n'en faire pas de cas; il faut surtout éviter de donner à ses partisans, à ses propagandistes et à ses exploiters l'impression qu'ils peuvent travailler en toute sécurité, et ravager votre troupeau sans crainte d'être troublés dans leur néfaste besogne.

Ce *buanga* a une histoire dont il nous faut tenir compte; originaire de l'Uelé, il s'est développé dans le Bas-Congo, et visait dès le début à la destruction de la religion par la protection qu'il assure à tout mal : vol, sacrilèges, adultères, obscénités, attentats, etc. Il fut importé à Lusambo par un homme du haut Fleuve, venu exprès de Kinshasa; condamné par le tribunal de Lusambo pour escroqueries, il fut expulsé après qu'il eût fait ses mois de prison. Les fauteurs sont alors revenus à la charge, par l'intermédiaire d'une femme, venue encore de Kinshasa, et par la voie de Djoko-Punda et de Luebo. L'intervention de l'autorité du District du Kasai, opportune, énergique, put arrêter le mouvement, sans toutefois réussir à le supprimer.

Aujourd'hui, le voici reparu à la surface, plus actif et avec plus de succès qu'avant, mais ordonné, organisé et hiérarchisé. Il procède avec méthode, et se présente sous une forme mitigée; c'est-à-dire sans afficher, comme la première fois, aucune hostilité contre la religion; sans les obscénités des réunions nocturnes, comme la seconde fois; il laisse à Dieu la première place,

et se contente de prendre la deuxième; inchangé cependant dans son fond et dans ses intentions.

C'est une erreur de croire que ce *buanga* fera son temps sans nuire à personne, et disparaîtra comme tant d'autres du passé. Car il y a présentement tout autre chose qu'un remède de fabrication personnelle et mis en vogue par un féticheur quelconque, comme ce fut le cas de tous les *manga* du passé; ceux-ci disparurent avec leur auteur, parce qu'ils ne visaient que la bonne fortune d'un seul. Aujourd'hui, il y a une entreprise sournoise et camouflée, qui veut devenir collective, et cherche à durer, à s'étendre, à prendre racine et à se fortifier; nous avons affaire à une volonté qui est décidée à tenir bon, et à insinuer dans les populations un esprit hostile. Le travail qui se fait actuellement est un travail de termites, caché, silencieux, essentiellement destructif.

.....
1930.

LE LUKUSA DU KWANGU.

(A simple titre d'information).

Les sectes d'illuminés et les « nouvelles religions » à tendance anti-européenne n'ont pas manqué en ces derniers temps ⁽¹⁾. Au Kwangu, dans le *Courrier d'Afrique* (de Léopoldville), dans plusieurs numéros de mars et d'avril 1934, le *Nginda*, fétiche emprunté aux Bashi-lele, devait enlever au Blanc tout envie de résistance. (Car c'était la révolte dans bon nombre de villages et la force

(1) Depuis que nous avons mis la dernière main à notre « Société secrète », nous avons pu surprendre quelques échos du prosélytisme d'autres confréries fétichistes, qui jouissent d'une popularité plus ou moins éphémère dans nos provinces du Sud : tel le *buanga bua Ntambue*, du Lion, originaire des Batetela et apparenté, dit-on, au *Tshimani*; et celui du *Yankima*, dont j'ai vu la statue en bois à Kabinda (Kasai). D'un autre côté le *Courrier d'Afrique*, de mi-septembre dernier, publie des révélations sensationnelles, empruntées à M. L. CHARBONNIER (dans la revue A. E. F., 1934), sur les « Hommes-Panthères de la Terre des Bouyalas »; — cfr. les *Aniotos du Congo belge* : — ce sont des assassins organisés, qui boivent du sang humain « par pur plaisir » et « pour se conformer à la coutume des ancêtres ». Belle coutume, en effet !

publique avait dû intervenir)... Puis, les danses rituelles du couteau, accompagnant les exhibitions du *Nginda*, furent de plus en plus espacées, et c'est à peine si l'on percevait encore l'écho des chants de mort :

Le couteau servira à couper la tête du Blanc,
et la lance à lui percer le cœur.

Mais, à ce moment, surgit un nouveau prophète : *Ngwata*, le grand-prêtre de la religion du Serpent, dont il se fit le zélé propagateur, puis disparut mystérieusement... Véritables adventistes, les fidèles du Serpent sont dans l'attente perpétuelle d'un événement imminent : ils espèrent obtenir dans un avenir très proche une intervention particulière de leurs ancêtres, qui leur apporteront bonheur et prospérité, avec, comme élément essentiel de ces bénédictions mânistes, le départ des Blancs.

On signale cette religion pour la première fois dans la région de Mulasa, où elle se propage avec la rapidité inquiétante des maladies contagieuses. Adhérer à la secte du serpent se dit indifféremment : prendre le *Lukusa* ou prendre le *Ngwata*. Les dignitaires sont organisés par village. Le *kisoko* est leur chef hiérarchique; il a sous lui le *makumbi*, le *kibula* et le *kapanda*.

Au son des cloches de guerre, le serpent, très venimeux (*mvambu* chez les Bapende, *mbume* chez les Ambunda, *mpili* chez les Badinga), est apporté avec respect dans la cage où il est emprisonné depuis sa récente capture. Les fidèles dansent en chantant les vertus du *Lukusa* et reçoivent, à genoux, le nouveau fétiche des mains du *kisoko* du village initiateur, et le donneront, à leur tour, à ceux qui seront devenus leurs ouailles.

L'initiation se paie, mais... les ancêtres ne revenant pas comme il avait été promis, les sectateurs désabusés se sont retournés contre leurs initiateurs, dont ils réclament la restitution du payement.

LE KIBANGUISME.

Dans le Bas-Congo nous avons eu la secte de *Kibangu*, néophyte protestant, originaire de la région de Madimba, qui se disait appelé par Dieu comme *ngunza*, prophète, d'une religion nationaliste, et *Mvuluzi*, Sauveur de son peuple. Grâce à ses prétendus miracles, son renom de sainteté et de puissance surnaturelle croissant de jour en jour, le nouveau *Yisu* (« Jésus » des protestants) était en voie de gagner tout le pays à la cause de son messianisme et, partant, à ses idées d'insubordination au pouvoir étranger « oppresseur de la race nègre »!

Le mouvement, il est vrai, fut réprimé et ses fauteurs déportés. Depuis lors... ils ont continué leur propagande xénophobe en différentes localités du Haut. La contagion a passé la frontière et s'est infiltrée, notamment, au Congo français. Le R. P. C. Jaffré en donne une esquisse historique très intéressante dans les *Etudes* ⁽¹⁾, de Paris. Nous reproduisons ici quelques passages qui nous paraissent les plus suggestifs.

« Quand le Gouvernement belge, écrit-il, commença à s'émouvoir, il était déjà un peu tard. L'administrateur du territoire des Cataractes Sud, ayant voulu intervenir une première fois, on lui étala simplement devant les yeux des images représentant David et Goliath, comme pour lui signifier que sa puissance était vaine. De fait il dut... s'en aller, penaud. Un mois plus tard, le 6 juin 1921, le même fonctionnaire, chargé de procéder à l'arrestation de Kibango, au village de Nkamba, y fut violemment attaqué par la foule et eut deux de ses soldats blessés à coups de pierres et de couteaux. La situation était donc plus grave qu'on ne l'avait pensé... » ⁽²⁾.

(1) Numéro du 5 mars 1934 : *Le Ngounzisme au Congo*.

(2) *Le Ngounzisme au Congo*. (*Ibid.*, p. 653.)

« A cette époque (au début de 1921, en territoire français), un peu partout, les postes de catéchistes protestants s'étaient convertis en réunions purement ngounzistes, auxquelles prenaient part les hommes, les femmes, les chefs de villages et de tribus... Ils étaient l' « Eglise noire » (1).

« Le Kibanguisme au Congo belge, puis le Ngounzisme au Congo français, sont nés du libre examen protestant. Partout où le protestantisme était solidement établi, on a vu se produire des effervescences mystiques qui ont bientôt dégénéré en agitations politiques. Cette constatation s'est renouvelée une fois de plus ici » (2).

« La naissance du sentiment national et raciste chez un peuple qui s'ouvre à la conscience de sa dignité et de ses droits, voilà l'idée magique qui a fait la fortune du Ngounzisme » (3).

Mais consolons-nous!... « Le Ngounzisme n'est pas un phénomène particulier aux tribus du Bas-Congo (français). C'est un nouvel épisode du prophétisme qui, au cours de ces trente dernières années, a troublé un peu tous les points de l'Afrique Equatoriale et Australe : Sud-Africain, Rhodesia, Tanganyka, Ouganda, Kénia, Angola, Congo Belge... Mouvement à la fois religieux et politique, il pourrait se résumer dans la formule de ses devanciers : « l'Afrique aux Africains », étendue à tous les domaines » (4).

(1) *Le Ngounzisme au Congo*, p. 655.

(2) *Ibid.*, p. 660.

(3) *Ibid.*, p. 662.

(4) *Ibid.*, p. 651.

ANNEXE II.

L'ARC-EN-CIEL DANS LA LEGENDE.

Nous avons parlé de l'Arc-en-ciel, en tant qu'il intervient, comme intermédiaire, dans le culte que les Bakhimba rendent au *Nkisi tsi*. Mais, en dehors de cette fonction accidentelle qu'ils lui donnent, l'Arc-en-ciel, que nos Noirs se représentent comme un serpent réel, joue un rôle indépendant auquel ils croient et que la tradition nous révèle.

Notons, en passant, que la même croyance, à propos de l'Arc-en-ciel, est répandue un peu partout en Afrique et jusqu'en Océanie, et dans la vieille Europe.

En Afrique Orientale, certains le considèrent, d'après C. Meinhof ⁽¹⁾, comme un serpent bariolé, qui se montre occasionnellement et qui leur inspire de l'effroi.

Chez les Buluba du Kasai, il s'appelle *muanza nkongolo*. Dans l'idée des Noirs, dit M^{er} A. De Clercq, l'Arc-en-ciel est un grand serpent *nkongolo*, qui se tient dans les nuages et envoie la pluie ⁽²⁾. Un spécimen de serpent *muanza nkongolo* (lisez : *nkonzolo*), synonyme *muanza mbale*, se trouve au musée de l'école normale de Luluabourg : il mesure environ 75 cm. et est noir strié de rouge orangé. On m'assure que, malgré l'identité du nom, ce n'est pas proprement ce serpent qui se montre dans le ciel, mais son haleine, le souffle (*mufuya*; *kuela mufuya*, souffler) du *nkonzolo lukanda-mvula*, qui empêche ou arrête la pluie. Et tous ceux qui entrent dans la zone de son *mufuya* s'exposent à toutes sortes de malheurs et presque toujours en meurent. Le serpent lui-même n'est, du reste, pas plus à craindre qu'un autre, moins que le *ntoka*, par exemple, dont la morsure est mortelle. *Muanza*, qui signifie « eau » en Kanioka, est un nom d'homme, assez commun chez les

(1) *Die afrikanische Dichtung*. Berliner ev. Missionsgesellschaft. Berlin, 1911 (p. 38).

(2) *Grammaire de la Langue Luba*. Ista, Louvain, 1903; *Dictionnaire Luba*. Dewit (et Scheut). Bruxelles, 1914.

Bena Kanioka, les Bena Luluwa et les Baluba, de même que *Nkonzolo*; le sens de ce dernier mot semble être « longue file, traînée », par exemple, *mikumbi midi mikonzolo mikonzolo*, les sauterelles passent en nuées allongées.

Chez les *Barundi* ⁽¹⁾, l'Arc-en-ciel (*upinde wa mvua* = bouche de la pluie) n'est qu'une énorme bouche qui boit l'eau et fait cesser la pluie.

Chez les *Zulu* ⁽²⁾ il passe, ou bien pour un mouton, ou ailleurs pour un serpent qui absorbe l'eau de la terre et habite lui-même dans l'eau. Quand il luit dans le ciel en touchant la terre, c'est qu'il boit à quelque étang. Aussi, personne n'ose se baigner dans un grand étang, de peur d'être pris et mangé par lui; il n'y a que les candidats-sorciers qui peuvent se risquer dans une eau où habite l'Arc-en-ciel : s'ils sont emportés par lui, ils ne seront pas mangés, mais enduits de boue multicolore, et ils sortiront du bain miraculeux, encerclés de serpents!

Dans mes notes de la campagne du Cameroun je trouve les noms suivants pour l'Arc-en-ciel : *Mbumba* au Gabon, *Ndutuma* (*mindutuma*) chez les Fan, *Nyungu* chez les Bata, *Ndunduma* (*min-*) chez les Bulu (à l'intérieur du Sud-Kamerun, *Dia* ou *D̄za* chez les Bakota sur la Ngoko. Ce *ño* (= *nioka*) tue celui qui le regarde fixement, dit-on en ikota. Partout c'est un serpent géant qui habite les rivières et les étangs. Il y en avait beaucoup dans le Djah (= Arc-en-ciel?), ainsi que dans son affluent l'Ato, dans les régions de Nkul', où l'on en a vu en 1902. Pendant la guerre ils se sont enfuis à cause des fusillades, en faisant un bruit particulier. Le *Ndunduma* sort parfois de l'eau, pour aller boire la pluie dans le ciel. Jamais on ne se lave, pas même en voyage, dans l'eau stagnante d'un puits, car c'est là, entre les pierres et les roches, qu'ont niché les Arcs-en-ciel. Boire de cette eau fait vomir. Qu'on s'y lave ou qu'on en boive, la peau deviendra bleuâtre comme la

(1) P. VAN DER BURGH, *Dictionnaire Français-Kirundi*. Bois-le-Duc (Hollande), 1904.

(2) CALLAWAY, *Nursery Tales of the Zulus*, I, pp. 293-295. (Voir *Mélusine*, II, 1884-1885, p. 14.)

poudre de traite... Arc-en-ciel, de même que *Mvin*, Pluie, *Mos*, Jour, *Alú*, Nuit, sont très usités comme noms d'hommes.

Chez les peuples non-bantous de l'Afrique... dans tout l'Uelé, l'Arc-en-ciel est un grand serpent d'eau, hermaphrodite. Le soir, on l'entend parfois sauter dans l'eau. Il est capable de faire chavirer une pirogue et de noyer les occupants. Jamais un indigène ne regardera ce mystérieux *Nkilinna*, quand celui-ci s'élançe dans l'espace pour passer d'une eau dans une autre : ce serait la mort certaine.

Chez les *Dahoman*, le mot *dank* signifie « arc-en-ciel » de même que « serpent ». Ils ont un grand culte pour l'Arc-en-ciel. Burton ⁽¹⁾ parle d'*Aydo-whe-do*, ordinairement appelé *dank*, c'est-à-dire le serpent du ciel, l'Arc-en-ciel qui fait des graines de popo et enrichit les hommes. Et ailleurs il ajoute : « Près de la capitale il y a un étang appelé *Dang-to-men*, ce qui veut dire : serpent ou arc-en-ciel dans l'eau ».

Les *Nagos*, de la Côte des Esclaves, considèrent leur *Aïdo-khouedo*, Arc-en-ciel, comme un serpent géant, qui vit dans les profondeurs de la mer et boit de l'eau ⁽²⁾.

Les *Haoussa* l'appellent *ma-ar-nrua*, absorbeur d'eau ⁽³⁾.

Dans la péninsule malaise, chez les Pygmées *Semang* orientaux, au témoignage de W. Schmidt ⁽⁴⁾, « der Regenbogen wird als grosse Schlange gedacht, deren Leib unter Karis (l'Être suprême chez les Semang) Sitz beginnt und sich zu den Regionen der Hölle ausdehnt ».

Même en Europe il existe des traces d'une croyance analogue, notamment en Finlande ⁽⁵⁾, en Volinie ⁽⁶⁾, et même en France et en Allemagne. « Une croyance répandue dans le département des Côtes-du-Nord veut que l'Arc-en-ciel

(1) BURTON, *Mission to Gelele*. II, pp. 148 et 242. (Voir *Mélusine*, o. c.)

(2) J.-E. BOUCHE, *La Religion des Nègres africains, en particulier des Djédjis et des Nagos*, 1874. (Voir *Mélusine*, II, o. c.)

(3) RENÉ BASSET (chez *Mélusine*, II, pp. 12 et 70).

(4) *Die Stellung der Pygmäenvölker in der Entwicklungsgeschichte des Menschen*. Stuttgart, 1910, p. 264.

(5) ELIEL ASPÉLIN (chez *Mélusine*, II, p. 71).

(6) H. GAIDOZ et E. ROLLAND (chez *Mélusine*, II, p. 10).

soit un serpent qui vient se désaltérer sur la terre, lorsque l'eau lui manque là-haut. Quand nos paysans l'aperçoivent dessinant son arc immense sur le ciel, ils disent ordinairement : Voyez, il boit à tel étang, à tel ruisseau, ou à telle rivière » (1). Et dans le grand manuscrit de « Lieder » à Heidelberg, on voit sur le blason du poète ménestrel Bartel *Regenbogen* (de Mainz ou de Speier, vers 1300), qui faisait en même temps le métier de forgeron : un serpent vert, transversal (allusion au nom du poète), sur fond d'argent, entre le marteau et la tenaille, symboles de son métier (2).

Mais revenons à notre *Mbumba Luangu*... Les légendes où il entre en scène ne sont pas des *kipa* ou des *nongo*, des contes bâtis de toutes pièces, ni des proverbes ou des paraboles, mais des histoires vécues, du moins à ce que disent les Noirs (3).

Nous donnons les deux premiers récits d'après nos conteurs d'antan, mais en raccourci et sans faire figurer le texte *kiyombe*. Pour le troisième, qui est plus long et plus ancien, nous mettons le texte congolais en regard; afin d'éviter le grand nombre de renvois en bas de la page, nous intercalons quelques notes explicatives dans le texte français.

I. — Le Tireur de vin de palme et l'Arc-en-ciel.

Il y avait une fois un homme qui monta sur un palmier, pour y tirer du vin de palme... Le voilà qui décroche ses calebasses et en verse le contenu dans sa grande cruche. Tout à coup, là où il se trouve, il se voit enveloppé d'une lumière rouge éclatante (*yo kā-kā!*) et il aperçoit un *Mbumba Luangu* authentique au haut du palmier. L'Arc-en-ciel, en effet, avait escaladé le palmier, où il trouvait maintenant notre homme...

Que faire?... Il prit son couteau et le frappa au milieu du

(1) F. M. LUZEL, *Revue Celtique*, t. III, p. 470 (*Mélusine*, II, p. 12).

(2) K. ZANGEMEISTER, *Die Wappen, Helmzierden und Standarten der Grossen Heidelberger Liederhandschrift* (Manasse-Codex). Görlitz, Heidelberg, 1892. Gravure, *ibid.*

(3) Parues dans *Onze Kongo*, reprises dans *Mayombsche Volkskunst*, pp. 125 et suiv.

ventre : *ngô!* cela résonnait comme du fer; et voilà l'ennemi par terre. Mais l'homme, lui, tomba en défaillance, comme mort, sur le sol... Dès qu'il eut repris haleine, il voulut essayer de soulever le *Mbumba Luangu* : impossible, c'était trop lourd. Il s'en fut au village, afin de chercher du renfort.

On coupa un grand *ntete* (panier de deux feuilles de palmier entrelacées), on y lia l'Arc-en-ciel et on le porta au village. Là on le coupa en tronçons, qu'on alla vendre aux Blancs. Ceux-ci l'achetèrent à prix d'argent.

Lorsqu'on eut vendu la viande, les Blancs leur dirent : Apportez-nous tout un serpent comme celui-là, car c'est un serpent rare; chez nous autres, en Europe, notre chef sera content, parce que nous aurons acheté un serpent rare.

Eux ils dirent : Attendez, nous chercherons encore, peut-être nous trouverons...

Peine perdue : le *Mbumba Luangu* ne se laissa plus prendre. Cependant, eux ils avaient eu une bonne aubaine.

AL. TEMBO.
(Kangu).

II. — Les Femmes et l'Arc-en-ciel.

Un groupe de femmes partit un jour à la pêche (*kuaba*, évider un petit étang ou un ruisseau endigué, pour y prendre du poisson : c'est un travail de femmes). Arrivées au ruisseau, le nom du ruisseau étant *Khandikila*. Interdit, elles firent une petite digue en amont et une autre en aval. Elles écopèrent l'eau, *kuaba kuaba kuaba*,... et prirent du poisson.

Alors elles remarquèrent, sur le fond, des feuilles tombées dans l'eau, et sous ces feuilles elles eurent l'heur d'attraper un *ngola sala ki khusu*, un clarias (à queue rouge, couleur de plumes de perroquet. Ce poisson mystérieux, qui ne se laisse prendre, dit-on, que par certains *nganga*, pendant qu'ils ont des transes dans l'eau, leur semblait être un heureux présage) (1).

Une des femmes dit : Celui-ci, nous le donnerons à notre mari (polygame); commencez seulement à écoper l'eau en aval.

Les voilà en aval... Et elles y découvrirent un grand trou, large de deux mains au moins, tout près de la rive. Elles se dirent

(1) On parle de ce poisson rare (ou légendaire?) dans d'autres traditions encore, ainsi que d'un *ngola* blanc, de nature fétiche lui aussi. Peut-être la femme en question était-elle féticheuse elle-même. En tout cas le rouge, et plus loin la couleur blanche, semblaient indiquer la présence d'un fétiche, ici celle du *Mbumba Luangu*.

l'une à l'autre : Toi, va y mettre la main, car il doit y avoir beaucoup de poisson là-dedans. En réalité il y avait un serpent arc-en-ciel à l'intérieur du trou !

Les femmes, alors, s'approchèrent pour y enfoncer la main, et sentant de l'eau, elles dirent : Pas de doute, il y a du poisson, ... prenez une houe et une machette (pour agrandir l'ouverture).

Et elles se mirent à creuser. L'eau qui en sortait était comme du *phezo*, terre blanche. Les unes disaient : Ne creusez pas, car il y a un *nkisi* là-dedans. Les autres disaient : C'est du vulgaire *phezo*. Et elles continuèrent de creuser.

Alors elles virent en sortir une autre espèce de terre, de la terre rouge. Une des femmes cria : Cessez donc, ce doit être un *nkisi*, puisque l'eau devient rouge.

Le creux était déjà comme ceci (large de deux aunes). Quelques-unes s'obstinaient à dire : Creusons toujours, il doit y avoir du poisson. Et l'une d'elles disait à ses compagnes : Allez-y des bras et des mains.

Et, tandis que la plus hardie voulait y introduire un bras, soudain elles aperçurent au fond du trou un arc-en-ciel enroulé : Oh ! vraiment, c'est un fétiche, voyez-vous maintenant?... mais les hommes ont dit : « si vous parvenez à tuer un *Mbumba Luangu*, c'est là quelque chose de très rare pour les Blancs ».

Mais voilà qu'il avance la tête (*longumuka ntu*) ! Toutes les femmes se tiennent en position, armées de houes, de machettes et de gourdins... Menaçant, il sort de sa cachette et parle : Si on va me tuer, dit-il, moi aussi je tuerai une des femmes.

Et la femme qu'il tua fut *Nzimbukila*, Improviste. Il l'encercla de ses méandres, et la tua ainsi. Et les autres de crier : Oh ! il a tué feu notre compagne !... lui aussi tuons-le !

L'une d'elles le frappa à la tête d'un coup de machette. L'arc-en-ciel, fou de douleur, sursauta et fendit la tête à la femme. Elle jeta un cri et mourut. Alors toutes les autres se ruèrent sur le serpent et l'assommèrent. Après quoi, elles allèrent chercher le chef de village.

Celui-ci, arrivé sur les lieux, dit : Emportez les cadavres, allons au village. Quant à l'arc-en-ciel, on le coupa en tronçons, on le mit dans un panier de deux feuilles de palmier, et l'on partit pour aller le vendre aux Blancs.

Si donc votre femme n'a pas envie d'aller prendre du poisson, n'essayez pas de la convaincre, car dans son cœur elle ne veut pas...

M. MAKOSO.
(Kiolo).

III. — La Foudre, l'Arc-en-ciel et son ami Phili Bizi.

(Nos Noirs se représentent la foudre (*nzazi*¹) sous la forme d'un chien, mâle ou femelle, évidemment ! Si par hasard vous trouvez un petit chien grelottant de froid sur le bord de l'eau, gardez-vous de le ramasser et de l'emporter au village, car ce pourrait bien être... un jeune de foudre. Survienne un orage, ce même animal peut vous frapper mortellement, vous pulvériser chair et os, et subitement disparaître dans les airs. Ce chien mystérieux a de petites cornes : il arrive, en effet, que pour s'élancer dans l'espace, il saute d'abord sur un bananier, en laissant au pied du tronc une espèce de petite corne vitreuse.

Certains féticheurs, dit-on, possèdent le secret de s'emparer du *Nzazi*. Mais pour tout autre que ces privilégiés, ce serait un jeu dangereux que de s'y risquer. Car il peut vous tuer net, ou bien vous donner une maladie pour toute la vie, vous rendre chauve ou gris avant le temps, ou encore vous couvrir d'ampoules, on dirait des brûlures,... rien qu'en urinant sur vous. Un jour, en voyage, moi-même j'ai baptisé un enfant décrépi, rachitique, qui avait eu le malheur, prétendait-on, d'attraper sur le corps la douche fatale du chien céleste. Le copal fossile (*ndingi*) n'est rien d'autre que cette urine coagulée : après un orage on en trouve, paraît-il ! à la surface du sol, à l'état d'écume, mais qui se durcit dès qu'on la met sur le feu ; ou bien, à l'état pétrifié, parfois même au haut des palmiers, et les palmiers peuvent en mourir : le *Nzazi* l'a arrosé.

Ces « pierres de *ndingi* », ainsi que tout ce qui provient de la foudre, sont ramassées et employées pour les fétiches, comme *longo ki nkisi*. Seulement, celles qu'on trouve dans les sacs et corbeilles fétiches ont été préalablement « pelées » par les féticheurs !

(Les *Baluba* du Kasai considèrent la foudre comme une grande araignée... foudroyante. Certains sorciers, appelés *beno Nkuba*, gens de la foudre, ont le pouvoir de diriger les forces mystérieuses de cette araignée céleste et de lancer ainsi la foudre contre qui ils veulent. Il n'y a pas si longtemps, un chef, *Madila Blanket*, grand féticheur du *Nkuba*, terrorisait tout le pays des Bakwa Nkunda, entre la Lubudi et la Muanza-ngoma, par les foudres de sa vengeance. Après avoir été déporté et ayant subi sa peine pendant *x* années, il est devenu un peu plus calme ; ce qui n'empêche pas les indigènes de croire encore à sa puissance surhumaine).

(¹) Cfr. O. K., 1912, *Mayombsch Heelal*, p. 97, et *May. Idioticon*, sous le mot *diyilu*.

*Mbadi Nzazi ayi Mbumba Luangu batungidi buala ku diyilu.
Nzazi kembe Mbumba Luangu : Si utàlanga buala; minu,
ndieka-nkuenda ku tsi.*

*Mbumba Luangu kembe : Kàm̄ba khomb' aku muingi
kalùnga, ivama ku tsi ndinkuenda.*

Nzazi kembe : Bo um̄anga lunga buala buama, bôtuka.

*Mbumba Luangu kembe : Kuisi nsamu ko, mbotukidi kuama,
ndiê tungi kuama buala bunka ku ntoto!*

Mbadi bana bandi nya Nzazi basiàla sungi buala. Mbadi.

*Mbumba Luangu tibukidi mu nlangu. Nya tibuka mu nlangu,
kotele mu munu andi mu muende nlangu, zina di nlangu
Mambumba.*

*Mbadiëko, bakieto bakembe : Ndoko-anu yabi. Mbadi bele.
Bau kuenda, bakitikidi nkama. Nkieto mosi buela tala munu.
Bambanza ti bangola badi muna, buela mona, bele kabi wau.
Bau mana kaba munu, basiodede koko. Babuela mona vana
khatitsika munu : weka-nyongumuka.*

Nkieto kembe : A! zimbizi zi wombo tukuiza-baki momo!

Nya unkaka kembe : A bue umuene?

— Difiungu diaku mbuene.

Ti : Nyinga mbote! ka mbaka zimbizi!

— Bôtuka! isiàla koko.

Nyandi kembe : Bìka vika siola koko.

Buezi-kamba : Bìka, isiàla kuama!

*Nya siola, mbadi wele kumbaka muna ntu. Kembe : Tuà-
lanu dikuwa, ka mbizi i nene, tutèta!... yìzanu!*

Beka vana, mbadi balembengene tuta. Nya Mbumba Luangu

COMMENT DES FEMMES FIRENT LA CONNAISSANCE DE L'ARC-EN-CIEL.

(Un jour le *Mbumba Luangu* sortit de son trou au bord de l'eau, monta sur un faux-cotonnier, et passant à travers un brouillard rouge, il atteignit le ciel, où habite le *Nzazi*.)

Alors le *Nzazi* et l'Arc-en-ciel bâtirent un village là-haut. (Quand ils eurent fini de bâtir), le *Nzazi* dit à l'Arc-en-ciel : Tu garderas le village; moi, je m'en vais vers la terre.

Le *Mbumba Luangu* dit : Dis à ton frère qu'il garde (le village, parce que) moi aussi je vais à la terre.

Le *Nzazi* dit : Puisque tu ne veux pas garder mon village, retire-toi.

L'Arc-en-ciel répondit : Cela ne fait rien, je pars, moi, je m'en vais construire un autre village sur la terre !

Alors ses enfants (et sujets) à lui *Nzazi* restèrent garder le village. Et l'Arc-en-ciel se jeta dans une rivière. Une fois entré dans l'eau, il alla se cacher dans son trou au bord du ruiseau appelé *Mambumba* (c'est-à-dire, eau de l'Arc-en-ciel).

Vers le même temps, des femmes se disaient : Allons écoper l'eau pour prendre du poisson. Et elles s'en furent (vers la *Mambumba*).

Quand elles étaient parties (et déjà arrivées à l'eau), elles firent vite un barrage. Une femme alors vit le trou. Croyant qu'il y avait des silures dedans, elles virent encore (de plus près), et se mirent à l'agrandir (le trou). Quand elles eurent agrandi le trou, elles y introduisirent le bras. Puis, regardant à l'intérieur, elles virent l'Arc-en-ciel qui bougeait.

Une femme dit : Oh ! nous prendrons beaucoup de poissons là-dedans !

Une autre dit : Qu'as-tu donc vu ?

— J'ai vu que cela grouillait.

— C'est cela, fit (la première), car il y a une bonne capture de poissons à faire !

— Ote-toi ! que j'y introduise la main.

L'autre dit : Non, n'y introduis pas la main si vite.

Elle insista : Laisse-moi faire, que je l'y introduise !

Quand elle l'y eut introduite, elle le toucha (l'Arc-en-ciel) à la tête. Elle dit : Apportez-moi une machette, car c'est un poisson énorme, que je le coupe en deux !... venez donc !

Elles y étaient déjà, mais c'est en vain qu'elles s'efforçaient

*nyandi mona bobo, nya ti : Bedi-kaphonda!... a bue tsila?
... bika itèbila nkieto nzala! Mbadi untebidi nzala.*

Nzala utabikidi; nya nkieto fuidi ngambu vana nlangu.

*Weka-bue-mona boma bu totukila. Mbadi bakiето yandi bele
tumisa n̄ni andi, biza kuṅanguna.*

*Mbadi baṅete ku buala. Bamfudidi, mbadi fulukidi. N̄ni
andi weka-nkuwula : Bue muene?*

Nyandi kembe : Kioso kie-kina kidi yo t̄bā.

*Mbadi ba' bakiето basiḏala kuna nlangu ... Nya Mbumba
Luangu weka-ntotuka. Babuḗla mona nlangu woso weka yo
mēmā! Babuela mona ntu longo longo, dede buetakuizila nioka.*

*Khomb' andi nya nkieto o' ufuá ngambu, muene nya
Mbumba Luangu, kembe : Bo ume-tabuna khomb' amá nzala,
mavama ndie-kukuanga dikuwa.*

*Kedi-katomba kunsisikila,... nyandi biù! mbadi fuidi
ngambu.*

*Bakiето bankaka bakembe : Benu lusidi-zaba ko ti Mbumba
Luangu nkisi?*

*Mbadi nganga Mambuku Mongo weka-nkuiluka vana nkanda-
kanda nlangu,
kembe ti : Benu lusidi-zaba ko ti Mbumba Luangu nkisi?*

(1) Pour rappeler quelqu'un à la vie, ce féticheur se sert d'une queue de *tsingi*, chat sauvage, dont il frappe le « mort » par tout le corps. Si le remède reste sans effet, il essaie de faire tousser son patient au moyen de la fumée d'une loque brûlante; ou bien, il lui laisse tomber dans les yeux quelques gouttes de jus acide, qu'il exprime des feuilles du *ditsusu-tsusu* et du *dilembe-lembe*; ou encore, il lui fait broyer des dents une graine de *dilembe-lembe*; ou enfin, il lui sert une certaine potion dans le petit pot de *Lemba*. Il s'agit ici du *Dilemba*, fétiche gardien du mariage, dont nous avons parlé ailleurs. La pâmoison (*ngambu*) est

de lui donner un coup (de machette). Le *Mbumba Luangu*, voyant cela, se dit : Elles pourraient bien me tuer !... comment ferais-je ? ... attends que j'arrache un doigt à la femme d'un coup de dents ! Et il lui enleva un doigt.

Le doigt était coupé net; elle, la femme, tomba en pâmoison près de l'eau. Puis (l'Arc-en-ciel) eut peur de sortir. Et les compagnes de la femme envoyèrent chercher son mari, qu'on vienne l'emporter.

Et on la porta au village. (Grâce à l'intervention du *nganga* de *Dilemba* (1), on parvint à la ressusciter, et elle revécut. Son mari lui demande : Qu'est-ce que tu as vu ?

Elle, elle dit : (J'ai vu) comme quelque chose qui est d'un rouge vif (2).

Pendant, les autres femmes étaient restées là-bas à la rivière... Voilà le *Mbumba Luangu* qui sort. Au même instant elles virent toute l'eau devenir rouge *mema* ! Elles virent aussi la tête qui s'avancait *longo longo*, ainsi que s'approche un serpent.

La sœur de celle qui était tombée en pâmoison, voyant le *Mbumba Luangu*, dit : Puisque tu as coupé le doigt à ma sœur, moi à mon tour je vais te donner un coup de machette.

Elle voulait tout juste lever son arme contre lui, lorsque vlan ! elle tomba en pâmoison.

Les autres femmes dirent : Vous autres ne saviez-vous pas que l'Arc-en-ciel est un esprit?...

Et le féticheur de *Mambuku Mongo* (fut mandé, avec son fétiche de divination dans une corbeille. Durant deux jours de suite, un *tsona* et un *khenge*, on l'avait couvert de rouge, en lui crachant du *tukula* sur tout le corps. Cette fois-ci, après avoir flairé et senti la cause du malheur, *weka-ntutuka mayuba*, il eut des convulsions et) entra dans les transes au beau milieu de la rivière (parce qu'il s'agissait d'un esprit de l'eau), et il dit : Vous autres, ne saviez-vous pas que *Mbumba Luangu* est un fétiche ?

considérée comme une espèce de mort, occasionnée par la rencontre de *babimbindi*, mânes, ou de certains *nkisi*, comme c'est le cas dans cette légende. — Cf. 't *Wonderland* (ONZE KONGO, 3^e année, p. 330), ou *Mayomb-sche Volkskunst*.

(2) A remarquer les onomatopées : *tibā*, *mēnā*, *yeyā*, rouge; et plus loin : *longo longo*, *siu siu* (mouvement d'un reptile); *biū*, tombant à terre; *muā*, semant, ou faisant une aspersion, etc. Cfr. notre étude déjà citée : *Onomatopée en Werkwoord*.

— *A betu, va thete tusidi-zaka ko, be' tumbede zingola.*

Nya Mbumba Luangu yolukidi mbembo : Bòtukanu vovo..., minu ndiènda kuama ku yilu; ka luma-kumbona, luedi-kafua nkàsu, benu boso!... kadi-lembikisa simba : lukutsimba, ka lume-fua ngambu!... vayi lubue-kumbona,... vèngukanu, iviðka kuama!

Mbadi nganga Mambuku Mongo kembe : Vèngumukanu, kaviðka kuandi; bue kantub' e, lukadi-uw' e?

Mbadi bavengumukene, mbadi wele ku yilu, wele bati Nzazi.

Buela kuenda... Nya Mbumba Luangu kembe : Nya Nzazi kue kadi?

Bakembe : Uyènda ko' ku ntoto, ku vonda batu; wele vonda batu basambanu.

Wizidi, me-kue-vonda batu ba' basambanu. Kumini, wele ku yilu, wele bata Mbumba Luangu. Wele kumbata, kembe : Khamba kubuezi-kuiza ko ku buala buama?!

Nya Mbumba Luangu kembe : Bika fuema nganzi, ivàna mvika..., ka ngeyo pfumu ku diyilu.

Nya Nzazi kembe : Mbenge kuama, intambula mvika ko!... phani maku-muadi ma khombo.

Mbumba Luangu kembe : Nge benze zimbongo zidi yama dede Phili Bizi?

Nzazi kembe : Tuðla mvika wedi-kaphana.

Mbadi tambudi. Nya kuntambula, kembe : Kuedi-bulanga ko!... nge bula, buna nsamu kudi minu!

Nzazi kembe : Nsamu mbiandi?

— *Lumbu wedi-mona mvula i wombo, buna wedi-kuenda!*

Nyandi ti : A! minu ndidi ku yilu, ye mvula bue ikumbakila kuaku?

— Oh! nous autres, d'abord nous ne le savions pas, nous croyions que c'étaient des silures.

Lui, l'Arc-en-ciel parla : Otez-vous de là..., que je parte pour le ciel, moi; car maintenant vous m'avez bien vu, il s'en fallait de peu que vous étiez tous morts de mort subite, vous tous!... n'essayez pas de me toucher : si vous me touchez, vous tombez tous en pâmoison... mais si vous me voyez encore une fois,... (alors gare à vous!) reculez, que je passe moi!

Et le *nganga* de *Mambuku Mongo* dit : Reculez donc, qu'il puisse passer; ce qu'il dit là, ne l'entendez-vous pas?

Et l'on recula, et il partit pour le ciel, où il alla trouver le *Nzazi* (afin de renouer amitié avec lui,... tandis que le féticheur administrait des remèdes à la patiente, et celle-ci se leva guérie).

COMMENT L'ARC-EN-CIEL REÇUT UN ACCUEIL PLUTÔT FROID CHEZ LA Foudre.

Il alla donc (au ciel)... Lui, *Mbumba Luangu*, dit : Le *Nzazi* où est-il?

On répondit : Il est descendu vers la terre là-bas, pour tuer des hommes; il est allé tuer six hommes.

Il s'en retourne, après avoir tué ces six hommes. Il monte, en route pour le ciel, et va y trouver le *Mbumba Luangu*. Quand il l'eut trouvé, il lui dit (d'un air moqueur) : Dis donc, tu ne viens plus dans mon village?!

L'Arc-en-ciel dit : Ne te fâche pas, je vais te donner un esclave..., car c'est toi qui es chef au ciel.

Le *Nzazi* dit : Je n'en veux pas, je n'accepte pas d'esclave!... donne-moi vingt chèvres.

Le *Mbumba Luangu* répliqua : Crois-tu que je suis aussi riche que *Phili Bizi* (mon ami et allié ⁽¹⁾)?

Le *Nzazi* dit : Apporte-moi alors l'esclave que tu voulais me donner.

Et il le reçut. Quand il l'eut reçu, l'Arc-en-ciel dit : Ne le frappe point!... si tu le frappes, alors il y a palabre avec moi!

Le *Nzazi* dit : Quelle palabre?

— (Je t'en préviens...:) le jour où tu verras une grande pluie, tu pourrais bien partir (entraîné dans l'inondation)!

Lui (le *Nzazi*) reprit : Mais moi qui suis au ciel, comment cette pluie pourrait-elle m'atteindre?

(1) Voir au paragraphe suivant.

Mbumba Luangu kembe : Kubue-kuluka ko e ku tsi!...

Kembe : Bati ndiedi-zelumuka, kuisi nsamu ko; bânzi ndiedi-kumbeta?!

Mbadi unzubidi mbata; mvika bene weka-ndila, mbadi Mbumba Luangu uñuene kiadi, mbadi vutukidi ku tsi.

Mbadi nya Mbumba Luangu kutukidi ku tsi. Wizidi vana simu nlangu, buela tala kinzingididi vana khati-tsika nlangu :... Ndie-kue-landi Phili Bizi, muingi kîza vòndi nge Nzazi!

Mbadi kotele-ku tsi nlangu, wele kunlanda.

Weka vana...: Mbiandi undandisidi?

— *Kàla va tsi, ka mambu ndie-kukamba... Minu thotukidi mu munu, khumini ku yilu, tuele bulangana betu Nzazi. Khembe: « ndoko tutùnga buala ». Mbadi tutungidi. Betu tunga, kembe : « ñandi pfumu? » Minu khembe : « bà kuaku pfumu ». Nyandi bede kuandi pfumu. Nyandi ba pfumu, kembe : « minu ku kiba ndinkuenda, nge Mbumba Luangu, sià-lungi buala! » Minu mbadi mbenge kuama. Kembe : « bo umanga lunga buala, bôtuka va buala buama ». Mbadi minu mbotukidi kuama va buala buandi, vene muan' andi usia-lungi buala... Minu kuiza ku tsi, khele sina. Buela mona pfiti, mbadi ndiele kue-kumbata ku yilu. Nyandi buezi-kukhamba : « khamba uyénda kuaku, kubuezi-kala ko ku yilu!?... tuàla zimbongo ». Khembe : « minu*

L'Arc-en-ciel dit : (Je te répète) que tu ne descendras plus sur terre!...

Et il dit : Si je descendais quand même, il n'y aurait rien du tout; et je n'oserais pas frapper?!

(Ce disant), il lui donna une gifle; l'esclave se mit à pleurer, et l'Arc-en-ciel eut pitié de lui, et il revint sur la terre.

L'ARC-EN-CIEL VA DEPOSER PLAINTÉ CHEZ PHILI BIZI.

(*Phili Bizi*, ou mieux *Phulu Bunzi*, est un diable d'eau puissant, maître incontesté de telle rivière ou de tel étang, et probablement apparenté au grand Esprit *Bunzi*. Parfois il sort en grand gala, comme un chef important, précédé d'un petit tambour et d'un *ngonge*, qui fait *bu bu, le le!...* Le *mbudi ngonge*, sonneur de la double clochette, tient son instrument, de la main gauche, par la poignée, et le bâton, de la main droite; tandis qu'il éteint le son, alternativement d'une clochette et de l'autre, en les approchant de sa poitrine : *bu bu! le le!...* (1).

(Après sa dispute avec la Foudre) le *Mbumba Luangu* (indigné) descendit à terre. Arrivé au bord de la rivière, il vit là un tourbillon au milieu de l'eau. (C'était l'entrée du village de son allié.) Je m'en vais chercher *Phili Bizi* (dit-il en lui-même), afin qu'il vienne te tuer, toi *Nzazi!*

Et il entra sous l'eau, il alla le chercher.

Le voilà...: Pourquoi viens-tu me chercher demanda le chef de l'eau.

— Assieds-toi (dit-il), voici, je vais t'expliquer l'affaire... Moi je sortais de (mon) trou, je montais au ciel, où j'avais une rencontre avec le *Nzazi*. Je dis : « allons ensemble construire un village ». Et nous l'avons construit. Quand nous avons construit, il dit : « qui est le chef? » Moi je dis : « sois chef, toi ». Il était donc le chef, lui. Lorsqu'il était chef, il dit : « moi je pars en voyage; toi, Arc-en-ciel, reste garder le village! » Alors moi j'ai refusé. Il dit : « puisque tu ne veux pas garder le village, ôte-toi de mon village ». Et moi j'ai quitté son village, (tandis qu'il donnait son fils pour garder le village (en son absence)... Étant venu sur la terre, j'y demeurai longtemps. Puis je commençai à m'ennuyer, et je suis allé le chercher au

(1) Cfr. le *ngongi* chez les Bawoyo, dans nos *Mayombsche Namen* et dans notre *Symbolisme in de Negerkunst*.

tsidi-baka ko zimbongo, tàmbula mvika ». — « *Minu intambula mvika ko, tuàla maku-ñuadi ma bulu* » — « *Minu tsidi-baka ko maku-ñuadi ma bulu, wo mvika mbeke; yeka ndidi Phili Bizi?* » Mbadi tambudi mvika. Khembe : « *kuedi-bulanga ko! buna nsamu wedi-mona* ». Nyandi kembe : « *nsamu mbi ndi-ñona?* — « *Bila widi Nzazi, wedi-bela ko?... pfumu nene yaku, nyandi ndikue-kusombila, buna lukuiza-nuana ko e?* » Nyandi kembe : « *nyinga, mbe-zaba kuama pfumu nene ukue-landi,... minu ezu ndiedi-kumbanga ko,... bula ndimbula muan' aku* ». — « *Bo umbula muan' ama, minu ndiele ku tsi, kudi pfumu nene* ». Nyandi kembe : « *Nyinga, yènda ka minu mbote ndi-ñona* ».

Nya Phili Bizi mbadi totukidi va simu nlangu. Mbumba Luangu kembe : Nge Phili Bizi, yènda vonda Nzazi.

Mbadi Phili Bizi tebe mbonzo, mueke ku yilu : muā, muā!

Nya Nzazi buela mona mbonzo, wizidi ku tsi. Nyandi vika ku tsi, kembe : Phili Bizi widi kuku?

Batu banka bakembe : Fiata, kuisi Phili Bizi, buala bue bankamba « buala bu Nsungu ».

Nzazi kembe : Bikanu vunina, minu mbe-kuiza!

Nya Phili Bizi buela mona Nzazi weka vana buala bu Nsungu, tumini mbambi zi Luanda.

ciel. Il me dit alors : « mais n'es-tu pas parti, toi,... ne voulant plus habiter le ciel!?... donne-moi de l'argent, des étoffes etc.). Je dis : moi je n'ai pas d'argent, accepte un esclave ». — « Moi je n'accepte pas d'esclave, donne-moi vingt bêtes » — Moi je n'ai pas vingt bêtes, je n'ai que l'esclave; est-ce que je suis un *Phili Bizi*? » Et il accepta l'esclave. Je dis : « tu ne peux pas (le) frapper! sinon tu aurais palabre ». Lui il dit : « quelle palabre aurais-je? » — « Parce que tu es Foudre, tu ne pourrais pas avoir tort?... je vais engager un grand chef, ton collègue, contre toi, et alors vous n'aurez pas la guerre, non? » Lui, il dit : « oui, je connais déjà le grand chef que tu iras chercher, ... mais de lui non plus je n'ai pas peur... et je frapperai ton sujet ». — « Puisque tu frappes mon sujet, moi je m'en vais à la terre, chez le grand chef ». Il dit : « oui, vas-y, car je le préfère ainsi ».

(Sur ce, *Mbumba Luangu*, ainsi que nous l'avons vu, était descendu chez son ami, le diable d'eau.)

COMMENT PHILI BIZI TRANCHE LE DIFFEREND ENTRE L'ARC-EN-CIEL ET LA FOUDRE.

Alors *Phili Bizi* sortit (et s'installa) au bord de la rivière. L'Arc-en-ciel dit : Toi *Phili Bizi*, va tuer le *Nzazi*.

Et *Phili Bizi* coupa des herbes fétiches (avec lesquelles) il fit une aspersion vers le ciel : *muā, muā!* (pour atteindre la Foudre).

Dès que le *Nzazi* vit l'aspersion, il vint sur la terre. Arrivé sur la terre, il dit : *Phili Bizi* est-il ici?

Quelques individus (qui se trouvaient là) répondirent : Pas du tout, *Phili Bizi* n'est pas ici, c'est ici le village qu'on appelle « le village de *Nsungu* » (un de ses chefs subalternes).

Le *Nzazi*, (menaçant, leur) dit : Ne mentez pas, (sachez que) c'est moi qui suis venu!

Dès que *Phili Bizi* s'aperçut que le *Nzazi* était déjà au village de *Nsungu*, il lui envoya des *mbambi zi Luanda* (petites cornes fétiches, comme celles des fétiches *Khose-mu-luwati*, *Fusi*, *Khutu Duele*..., ici en guise d'avertissement ⁽¹⁾).

(1) V. *May. Idioticon* : *Mbambi*. A noter que *Nsungu* est aussi le nom d'un fétiche qui conjure la foudre.

Buela mona mbambi zi Luanda, kembe : Phili Bizi weka-nkuiza..., kayiza, ma tuzòntza.

Mbadi buela zimbukila,... vana teva kakála, nlangu umene wala. Telemene, kembe : Bua' mbiza bakala odio weka-nkuiza!

Tumini muan' andi. Wele ku yilu, wele landi mvika. Bau kue-landa mvika, wizidi...

Buela zimbukila vana fula : bakuiza-ndengisila mu luanda, ayi zingonge bansika, ayi kitangala :

*Bu! bu! le le! le le!
Nkele miole bañatini!
Nkele miole bañatini!
Bu! bu! le le!*

Mbadi Phili Bizi biza kuntula vana lazi ki Nsungu. Simikini phangu andi...

Nzazi kembe : Muene, wiza bubote, ka ma ivùtula mvik' andi.

Phili Bizi kembe : Mo' ti kumvutula ko mvika, buna ma uyènda ku nlangu.

— Nyinga! bo mbuene phangu isimamene,... miangu mi wombo widi... Ndieka-zonza kuama.

Phili Bizi kembe : Nyinga, zòntza nsamu wo ndizidi. Kembe : Mo' ti kunzonza ko, buna minu ndiedi-kusimba; minu kusimba, buna minu fua, nge fua; dio diau iwaku widi pfumu, ku yilu, diaku, ndiedi-kulenza ko; ... zòntza kuandi bubote.

Nyandi kembe : Minu ndie-zonza bubote ko!

Phili Bizi kembe Matsona Nkulumuna : Bònga mbonzo yidi mu kásu.

Bongede mbonzo, buikidi mu nlangu, vene siandi. Tambudi, mueke kudi Nzazi. Nzazi zimbukidi nlangu weka mu dinga. Kembe : Tata Phili Bizi, bika kundata kuama, ndieka-nzonza mambu!

(Le *Nzazi*) alors, voyant les petites cornes de *Luanda*, dit : *Phili Bizi* est tout proche..., qu'il vienne, nous allons discuter notre palabre.

Mais tout à coup,... jusque sur la natte où il se trouvait assis, il se vit inondé. Il se leva et dit : Maintenant (il n'y a plus de doute!) ce vilain monsieur va venir.

(Dare dare) il envoya son fils. Celui-ci s'en fut au ciel et alla chercher l'esclave (que *Mbumba Luangu* avait donné). On amena donc l'esclave, et celui-ci arriva (chez le *Nzazi*)...

Soudain on voit apparaître (*Phili Bizi*) : balancé dans un hamac, tandis qu'on sonne les doubles clochettes et le petit tambour (de voyage) :

Bu! bu! le le! le le!

Sur deux fusils il se fait porter!

(c'est-à-dire dans une natte suspendue entre deux longs bâtons.)

Bu! bu! le le!

Et (les porteurs) déposèrent *Phili Bizi* près du palais de *Nsungu*. (D'un air solennel) il planta en terre son sceptre royal. (La session était ouverte) ⁽¹⁾.

Le *Nzazi* dit : Seigneur, sois le bienvenu (et ne te fâche pas), car je vais rendre son esclave (à l'Arc-en-ciel).

Phili Bizi dit : Si tant est que tu ne rends pas l'esclave, tu seras noyé.

— Oui! comme je voyais le sceptre planté en terre, (je compris aussitôt que tu es très courroucé... Je vais donc entamer la question.

Phili Bizi dit : Oui, entame la question pour laquelle je suis venu. Si tu ne voulais pas parler, dit-il, je pourrais, moi, te toucher (de la main); et si je te touche, alors moi je meurs et tu meurs aussi; (mais) puisque toi aussi tu es chef, là-haut, je ne veux pas te faire injure;... parle donc calmement.

Il répondit : Moi je vais parler calmement, oh oui!

Phili Bizi dit à (son fils) *Matsona* Descente : Prends l'aspergeoir qui se trouve dans la caisse.

Il prit l'aspergeoir, le trempa dans l'eau et le donna à son père. Celui-ci le reçut et fit une aspersion vers le *Nzazi*. Au même instant voilà le *Nzazi* inondé jusqu'au cou. Il dit : O! père *Phili Bizi*, ne m'emporte pas, je vais m'expliquer de suite!

(1) Voir un beau sceptre dans *Van een Ouden Blinden Hoofdman*, p. 21.

Mbadi kembe : Nyinga, zònza mambu mama, muingi ndiènda kuama.

Mbadi zonzidi. Undidi kiuvu ti : Buna wo mvik' aku utám-bula?

— Nyinga, buna ndimóna mvik' andi, ndintám-bula, buna thambudi kuama.

Buezi-kuvula : Kiedika kuandi? wo mvik' aku utám-bula, kadi salu kinkaka?

— Nyinga, kadi salu kinkaka ikadi-buela tambula mó ndiza-dí bukhumbi,... bika ndie-bongi mutu aku.

Wele bongu, wiza kuekika : Ma, muan' aku; mambu ti mamene, bo mbe-kuiza vana muan' aku?

— Nyinga, mamene.

— Ndoko! tulèbasana, au baka ngulu, au baka ngulu.

Bana bau babuididi zingulu; beka-ndila va kimosi.

— Tótula minkisi, muingi tubàndana bibeze, muingi tukàla va kimosi! Ye-bongi Mananguna ayi Mabià ma Ndembe!

Bele kubabonga, basidi vana muanzu.

*Bakembe : A Mananguna..., A Mabià ma Ndembe...,
enaka dioso nditúba vava,...
enaka dio kuandi dina...*

Mbadi babende bibeze.

— Nyinga! eti tume-bandana bibeze? tuènda kuetu!... Nge, Mbumba Luangu, ayi nge Nzazi, lubìka bue-sombulanga!

Mbumba Luangu ti : Weti diambu diandi nya Nzazi, nginu minu mbembamene kuama.

— Bo mbe-sia-lukamba, lukàlanu bubote!

— Weti minu mbenge kuama bue-kala yandi va kimosi.

Nya Nzazi : Ndoko betu yaku ku buala buaku, ndie-makinanga ku yilu.

— Nyinga, ndoko kuandi!

Batiamisini vana nganda, bele kuau.

(Le diable d'eau) dit : Oui, expose-moi la palabre, pour que je puisse partir.

Et il exposa la palabre. (*Phili Bizi*) lui fit une question : Ainsi donc, tu n'as reçu que ton esclave (de l'Arc-en-ciel)?

— En effet, lorsque je vis son esclave, je l'ai accepté, il était à moi.

(*Phili Bizi*) lui demanda encore: Est-ce bien vrai? tu n'as reçu que ton esclave, rien d'autre?

— Oui, je n'ai reçu rien d'autre comme usure,... attends, je m'en vais prendre ton homme (l'esclave, il est pour toi).

Il alla le prendre, et vint le lui livrer (en disant) : Voilà ton enfant; la palabre est donc finie, maintenant que je suis venu te donner l'enfant?

— Oui, elle est finie.

— Allons! (dit le *Nzazi*), réconcilions-nous, en prenant chacun un porc (pour fêter l'heureux événement).

Leurs enfants se jetèrent sur les porcs (et les tuèrent; et le *Nzazi* et *Phili Bizi*) en mangèrent ensemble.

(Alors *Phili Bizi* dit) : Sors les fétiches, pour que nous jurions fidélité (en y enfonçant) des clous de malédiction, et que nous demeurions ensemble!

Va chercher *Mananguna* et *Mabiala ma Ndembe!*

On alla les chercher et on les déposa sous le hangar.

(Les chefs) dirent : O *Mananguna*..., O *Mabiala ma Ndembe*...,

si ce n'est pas (vrai) tout ce que j'ai dit ici,...

si ce n'est pas la pure vérité,

(ou si nous sommes parjures,... punissez-nous!)

Et (ce disant) ils enfoncèrent les clous de malédiction (dans les statues fétiches).

— *Oui!* (conclurent-ils), nous avons fini d'enfoncer les clous, n'est-ce pas? allons-nous en!... Toi, Arc-en-ciel, (ajouta *Phili Bizi*), et toi Foudre, ne vous disputez plus jamais!

L'Arc-en-ciel dit : Mais c'est la faute au *Nzazi*, sinon moi je me serais tenu tranquille.

(*Phili Bizi* dit) : Comme je vous le disais, restez calmes!

(L'Arc-en-ciel dit) : Mais moi je ne veux plus demeurer ensemble avec lui.

Le *Nzazi* : Allons ensemble à ton village, de là je monterai au ciel.

— Oui, allons-y!

(Arrivés là), ils prirent congé l'un de l'autre sur la grand' place, et partirent (chacun de son côté).

Nzazi tudidi ku yilu. Muan' andi kembe : Tata, bue lusididi palabe?

— *Zònga malavu!... kakadi-kukhiedisila zimbongo zinkaka, wo muan' andi katambudi.*

— *Tata, mambu bene bo mamene, kadi-buela kala benu Mbumba Luangu va kimosi!*

— *Dio kiedika kuandi, muana; mua-leze buta diambu!*

Mvula nokene. Lukula wete.

Phili Bizi kembe baleze : Nàngunanu kitangala ayi ngonge, muingi ndoko-anu, ka mvula i wombo kanokene.

— *Nyinga, ndoko, ka lumbu bi wombo tuyika kuaku.*

Bayi Mbumba Luangu bele nzila mosi. Nya Phili Bizi mueke mbonzo : babuela mona divunga dime-kualama vana khatsika nlangu.

Batibukidi muna khati tsika nlangu, bele yendanga, ayi nya Mbumba Luangu, buela kuenda...

Babuela uwa bitangala ayi zingonge, ti :

Muene nyandi!

Kòmbulanu nzila!

Mbadi bankamba : Ndoko-mbulanganu!

Mbadi nkam' andi kembe : Bo muan' andi kafuilu, bìkanu kue-mbulangana, ka pfiti i wombo kamona.

Weka vana fula di buala... Buela mona muana leze : Mbote, yaya!

— *Nyinga mbote, ntekolo pfumu.*

— *A! yaya, muan' aku fuidi!*

— *A? mama nandi?*

— *Muana Nambanda.*

— *Kiedika?*

Ti : Nyinga, kiedika.

Totukidi vana buala. Bakhomba ziandi bele totula malavu,

Le *Nzazi* arriva au ciel. Son fils lui demanda : Père, comment avez-vous réglé la palabre ?

— Versez du vin de palme ! (dit-il),... il n'a pas réclamé d'autre paiement, il n'a reçu que son esclave.

— Père, (dit l'enfant), maintenant que cette affaire est finie, il ne faut plus rester ensemble avec l'Arc-en-ciel !

— Certainement (non), fils; (comme dit le proverbe) : un jeune enfant engendre une grande vérité !

TRISTE FIN DE L'ARC-EN-CIEL.

Il pleuvait. (Bientôt la rivière) *Lukula* était pleine.

Phili Bizi (qui s'attardait au village de *Mbumba Luangu*), dit aux jeunes gens (de sa suite) : Prenez le tambour et la double clochette, il faut que nous allions, car il a plu beaucoup.

— Oui, partons, car nous sommes ici depuis longtemps.

Ils prirent le même chemin, en compagnie de l'Arc-en-ciel (et arrivèrent à la rivière). *Phili Bizi* fit une aspersion : voilà une couverture de lit étendue (à la surface de l'eau) au beau milieu de la rivière.

Ils plongèrent dans l'eau et s'en furent, avec le *Mbumba Luangu*,... toujours plus loin...

Déjà ils entendirent les tambours et les doubles clochettes, qui sonnaient :

Voilà le chef !

Balayez la route !

Et des gens qui disaient : Allons à sa rencontre !

Mais sa femme (au grand chef) disait : Parce que son enfant est mort, n'allez pas à sa rencontre, car (en apprenant la nouvelle) il sera bien triste.

(Cependant), le voilà déjà à l'entrée du village... Par hasard il y vit un jeune homme (qui lui crie) : Bonjour, grand-père !

— Oui bonjour, petit-fils du chef.

— Oh ! grand-père, ton enfant vient de mourir !

— Tiens ? et qui est sa mère ?

— L'enfant de *Nambanda* (la première femme ⁽¹⁾).

— Est-ce vrai ?

— Oui, dit-il, c'est vrai.

Il arriva en plein village (suivi de l'Arc-en-ciel). Ses frères

(1) Voir *Mayombsche Namen*.

ayi bana bandi. Beka-n̄ua vana lazi... Kembe : Nge,

Mbumba Luangu, nge uyiza kundandisa, nginu muan' ama bue ufuididi?!... kumfita ko muan' ama, buna ma ndivònda nge veka!

Mbumba Luangu kembe : Batì wònda kuaku!... bue mbeke bio' bi kufitila?... vòndila kulu, mwingi ndimànina kulu!

— Nyinga, minu ndifièzungu ko!... Matsona, ye-lengula mbele yeba-mvondulungu batu kala kala!

Mbadi wele bonga, lengudi, tedele Makhaka, vene Makhaka mbele. Makhaka tambudi.

Bele bumba nya Mbumba Luangu, bantikidi, bakielele mbele va dinga, ntu utabukidi.

— Bònganu ntu, lukiètika mu mbanda lumbu, mu nkuefo banga, ye-zikianu nkuku nyitu.

Mbadi bele zika.

— Nya veka tididi bobo;... kedi-fita kuandi, nginu tsi-kumvonda ko!...

Mbadi mbembo imene.

M. MAKOSO.
(Kiolo).

allèrent sortir du vin de palme, en compagnie de ses enfants. On se mit à boire devant la hutte royale... (Alors *Phili Bizi*) dit : Toi, Arc-en-ciel, c'est que tu es venu me faire chercher, sinon mon enfant serait-il mort?!... et si tu ne paies pas mon enfant, moi je te tuerai toi-même !

L'Arc-en-ciel dit : Bah ! tue-moi alors !... comment aurais-je de quoi te payer?... tue-moi tout de suite, que j'aie fini tout de suite !

— Oui, je ne me laisse pas berner impunément !... *Matsona* ⁽¹⁾, va aiguiser le couteau qui servait jadis à tuer des hommes !

Et (*Matsona*) alla le prendre, l'aiguisa, appela *Makhaka* (le bourreau ⁽²⁾) et le passa à *Makhaka*. Celui-ci le reçut.

On se jeta sur l'Arc-en-ciel, on l'étira, et d'un coup de couteau au cou, on lui coupa la tête.

— Prenez là tête (cria *Phili Bizi*), mettez-la bien haut sur la palissade du harem, tout près de la maison à étage, et allez enterrer le tronc du cadavre.

(Cet ordre fut exécuté) et ils allèrent enterrer (le tronc).

— Lui-même il l'a voulu ainsi (déclara *Phili Bizi*, c'est de sa propre faute): s'il avait payé, lui, je ne l'aurais pas tué !...

Et avec cela c'était fini.

M. MAKOSO.
(Kiolo).

(1) *Matsona*, fils du chef. Voir *Mayombsche Namen*.

(2) Voir *ibid.*, et *May. Idioticon*.

**UNE TRIBU DE L'AFRIQUE OCCIDENTALE FRANÇAISE
LES HOUÉDA (1).**

... « Le petit python, ou « dangbe », des Houéda est représenté au Dahomey par trois variétés que les indigènes savent reconnaître à leur taille ou à la couleur. Le dangbe, long d'un mètre en moyenne, n'est pas rapide dans ses mouvements; sa morsure n'est pas venimeuse; d'ailleurs, il n'est pas méchant. Quand un dangbe est aperçu quelque part par un féticheur qui lui est consacré, le féticheur le prend respectueusement après s'être prosterné le front contre terre devant lui et le porte au temple des serpents « Dan-houé », ensemble de quatre ou cinq cases entouré d'un mur de clôture en argile et en face duquel a été construit la cathédrale de Ouidah. Le serpent que l'on vénère n'est pas seulement ce petit python que tout le monde peut approcher et regarder. Le vrai fétiche, au dire des féticheurs, est un énorme serpent plus gros qu'un homme, brillant comme de l'or, mais que nul profane, pas même le roi, ne peut regarder sans perdre immédiatement la vue. Les petits pythons ne sont que ses messagers. Ce vrai fétiche vit à la fois sous la terre et sous les eaux : c'est lui qui, sous la forme de l'arc-en-ciel appelé « Dan-ahido-houedo », sort des forêts au delà de l'Ouémé, s'élève dans les airs et s'enfonce dans la mer pour y apaiser sa soif. A l'endroit d'où il est sorti, il laisse parfois des excréments qui sont des perles bleues, rouges et jaunes, très précieuses (pierres d'aigry) que les Nago, venus de Nigéria, vendent pour s'enrichir. Il y a deux sortes de serpents arc-en-ciel : le serpent femelle, qui est long; c'est un bon signe qui annonce des pluies abondantes, donc de grandes récoltes dans les palmeraies et dans les champs; le serpent mâle, qui est court, c'est un mauvais signe qui annonce la sécheresse et les épidémies. A l'endroit où le Koufo (20 km. Ouest de Ouidah) se jette dans le lac Ahémé, à la hauteur du village de Kpendji, au Nord de Bopa, se trouve sous l'eau une rangée de blocs énormes, alignés perpendiculairement au courant : c'est l'arc-en-ciel, disent les pêcheurs, qui a apporté ces pierres et dessous se trouve de l'or en abondance. »

(1) JACQUES BERTHO, *Les Missions catholiques*, 1^{er} nov. 1935, pp. 550-551.

LE NOUVEAU VICARIAT APOSTOLIQUE DE BOMA.

Cette région a comme limites : au Sud environ 144 km. du grand fleuve Congo; à l'Est une ligne conventionnelle la séparant du Vicariat de Matadi; au Nord la frontière du Congo français et celle de l'enclave de Cabinda; enfin à l'Ouest 30 km. de côte donnant sur l'Atlantique.

Du fleuve à la frontière du Nord il y a une distance d'environ 140 km., de sorte que ce vicariat comporte une étendue d'un peu plus de la moitié de la Belgique.

Le Mayombe, situé dans les Monts de Cristal, est une contrée très accidentée, sillonnée de nombreux cours d'eau, couverte de forêts denses entrecoupées de régions de brousse. Pays magnifique, l'un des plus intéressants de tout le Congo. Pays agricole, qui, exploité avec intelligence, peut fournir en temps normaux de larges moyens d'existence à une population relativement très dense et maintenant en progression. Des missions médicales combattent très efficacement la maladie du sommeil; les œuvres des religieuses commencent à enrayer sérieusement la mortalité infantile...; plus que partout ailleurs cette population donne de grandes espérances.

La race des Mayombe est saine, quoique moins solidement charpentée que d'autres races du Haut-Congo; elle est exubérante et sympathique; elle ne manque ni d'intelligence ni de sérieuses qualités morales. L'évangélisation et l'instruction, marchant de pair avec une colonisation sage, en fera un peuple prospère. C'est à bon droit que le premier Vicaire apostolique de Boma, Son Excellence Mgr J. Vanderhoven, nourrit l'espoir d'y fonder une Église fervente et forte ⁽¹⁾.

(1) *Annales des Missions de Scheut*, n° 5-6, 1934.

VOCABULAIRE.

N. B. — Les substantifs se reconnaissent au préfixe nominal; si celui-ci est sous-entendu, nous l'ajoutons entre parenthèses, par exemple, *bulu* (*ki-*, pluriel *bibulu*); nous indiquons également les changements phonétiques produits par le préfixe *n < ni*; (*ku-*) est le préfixe nominal de la forme infinitive du verbe; l'abréviation Pf. veut dire : forme du Parfait.

Nous continuons de marquer d'un astérisque le kikhimba du Mayombe, de deux (**) le kikhimba de Soyo, tandis que nous mettons les mots « étrangers » entre parenthèses [].

onom. = onomatopée; syn. = synonyme.

A

A, devant un mot : *a buna*, et alors..., *a benu*, ô vous autres...

-A, particule génitive ou destinative : de, pour...

-*ama*, -*aku*, -*andi*, -*etu* < *a-itu*, -*enu* < -*inu*, *au*, de moi, de toi, de lui (d'elle), de nous de vous, d'eux (d'elles);

-*a *nziono*, de moi, etc.

Cette particule prend, en règle générale, le préfixe pronominal du substantif qui précède ou qui est sous-entendu; seulement, dans les dialectes kiyombe, elle tombe devant un substantif, par exemple, *buala bu(a)pfumu*, le village du chef.

A + préf. pronominal : démonstratif : *adi* (*a+di*), celle-ci (en parlant d'une *ditadi*, pierre), *au* (*a+u*), cet homme-ci; *au...*, *au...*, ou *awu...*, *awu...*, chacun de son côté.

[AI *Mani! ai nyengbe!* Voir *moye*.]

[AÏDO-KHOUEDO, Arc-en-ciel, chez les Nagos.]

-AKU, forme de démonstratif : c'est cela, p. ex., *diaku*, c'est bien pour cela (*diambu*, raison).

**ALI! *bika!* laisse donc!

ARR! exclamation : allons! en avant!

AU. Voir *a+préf.* pron...

[AYDO-WHE-DO. Voir *dank*.]

AYI, avec, et; *bayi* (*ba-* plur. de *mu-+ayi*) duel : *nkazi bayi ñùni*, femme et homme, c'est-à-dire l'homme et sa femme.

B

BA-, préfixe nominal, pluriel de *mu-*; préfixe pronominal de la classe *mu-ba-* : *betu*, *benu*, *bau*, nous, vous, eux ou elles, *batu ba mbote*, des hommes bons.

BA (*ku-*), être, exister. Pf. *bele*.

BADUNGA (sing. *ndunga*), homme masqué.

- BAKA (*ku-*), prendre, toucher, recevoir, avoir. Pf. *beke*.
- BAKJILA (*ku-*), découvrir, trouver. Pf. *bakudi*.
- BALA (*ku-*), penser. Syn. *banza*.
- BALU (*bu-* *mabalu*), violence, esprit de vengeance.
- BALUKA (*ku-*), être chargé, retourné; Pf. *balukidi*.
- BALUKUTU (en *kyonge*) pour : *bakulutu*, pluriel de *nkulutu*, aîné.
- BALULA (*ku-*), changer; faire subir la grande épreuve du khimba; Pf. *baludi*; *balulu*, être changé, subir cette épreuve.
- BÁMBUKA (*ku-*), avoir les menstrues; Pf. *bámbukidi*.
- BANDA (*ku-*), frapper, enfoncer (inkloppen); fonder; — (ou *wanda*) *mbata*, donner une gifle; — *khulu*, ou *ta dibanda*, faire une grave offense (dans le but de se faire prendre comme esclave, ou encore d'obtenir la protection de celui qu'on provoque de la sorte); Pf. *bende*.
- BÀNDA (*ki-*, plur. *bibànda*), mets réservé au *basémuka* (consacrés au grand Esprit).
- BANDANA (*ku-*), se frapper mutuellement; — *bibeze*, enfoncer des clous de malédiction (dans un fétiche) l'un pour l'autre; Pf. *bandini*.
- BANGA (*ku-*), craindre. (Archaïque.)
- BANGA (*ki-*, plur. *bibanga*), étage, maison à étage.
- BANGALA (*ki-*, pl. *bi-*), dure épreuve. (Archaïque.)
- BANGULA (*ku-*), penser; Pf. *benze*. Aussi *bala*.
- BASA (*ku-*), fendre, scier en longueur; — **nguila*, trahir le secret des Bakhimba; Pf. *bese*.
- BATA (*ku-*), trouver (quelqu'un), rencontrer quelque part; Pf. *bete*.
- BATI : supposant que, même si : de *ba ti*, être que...
- BAYI. Voir *ayi*.
- BE, onomatopée, imite le bêlement d'une chèvre.
- BELA (*ku-*), être malade; Pf. *bedele*; *bedisa* (*ku-*), rendre malade; Pf. *bedisidi*.
- BELA (*ku-*), *bela nkanu...*, perdre, perdre une palabre, avoir tort; Pf. *bedele*; *bedisa* (*ku-*), faire perdre, donner tort; Pf. *bedisidi*. D'après les Noirs, ce *bela* serait le même mot que le précédent.
- BELAMA (*ku-*), être près; Pf. *belamene*; *belemina* (*ku-*), s'approcher de; Pf. *belimini*.
- BEMBAMA (*ku-*), reposer; rester tranquille; Pf. *bembamene*.
- BEMBIKA (*ku-*), déposer doucement; tranquilliser; Pf. *bembikidi*.
- *BEMVO (*ki-*, pl. *bibemvo*), *ditumba*, bulle de cuivre.
- BEDE, après un substantif : celui, celle dont il est question; après un verbe : bien, beaucoup.
- BENU : vous. Voir *ba-*.
- BETA (*ku-*), frapper; Pf. *betele*.
- BETU : nous. Voir *ba-*.
- BEZE (*ki-*, pl. *bibeze*), clou de malédiction. Syn. *lubau*, *mbau*, plur *zimbau*.
- BI-, préf. nominal, et pronominal, pluriel de KI-.
- BIALA (*ku-*), être investi de l'autorité; Pf. *biele*.
- [BIANZA (sing. *ķianza*), mains. Luba.]
- BIDIA (sing. *kidia*), mets, chose(s) à manger.
- BIEKA (*ku-*), investir de l'autorité, nommer; Pf. *biekele*.
- BIKA (*ku-*), laisser, ne pas faire; Pf. *bikidi*.

- BILA (*ki-*, plur. *bibila*), motif; parce que.
- BIÛ, onomatopée: pouf! le voilà par terre.
- BO, pronom de *bu-* (*bu-o*); comme, puisque.
- BOBO, pronom de *bu-* (*bu-o-bu-o*); ainsi, de cette façon.
- *BOFA (*ku-*), *bola*, se mouiller; pourrir; Pf. *bofele.
- BOLA (*ku-*), se mouiller; pourrir; Pf. *bodele*.
- BOMA (préf. *bu-*), peur; *mona* — avoir peur.
- BOTUKA (*ku-*), s'enlever, s'ôter; Pf. *botukele*. Syn. *katuka*.
- BU-, préfixe nominal de la classe *bu-ma-* (*ma-* ou *mabu-*: voir *ma-*); préfixe pronominal correspondant. Chez quelques noms de cette classe le préfixe *bu-* est tombé, ou plutôt sous-entendu. Le génitif-destinatif (*buma* s. e.) *bu(a)*, dans le sens de « comment faire », régit la forme relative du verbe: *-ila*, *-ina*. Voir *buma*.
- BU BU ! LE LE ! onomatopée, imite la double clochette des chefs.
- BÛ, BÛ ! onomatopée, bruit sourd de tamtam fêlé.
- BUA', BUABU, pronom de *bu-* (*bu-a-bu*); maintenant.
- BUA (*ku-*), tomber; Pf. *buidi*; *buila*, tomber sur, capturer; Pf. *buididi*.
- BUALA (plur. *mala* ou *mabuala*), village, habitation. Syn. *divata*.
[BUANGA (plur. *manga*), remède fétiche, remède. Luba.]
- BUANGU (préf. *bu-*), résine du *mbuangu-buangu*.
- BUAZI (préf. *bu-*, *mabuazi*) espèce de lèpre.
- BUBOTE (préf. *bu-*), manière douce; doucement.
- BUBUMUKA (*ku-*), passer très légèrement; — *mu*, effleurer; Pf. *bubumukini*.
- BUDU (*ki-*, plur. *bibudu*), couvre-chef. Syn. *phu*.
- *BUEFU: *betu*, nous. Cfr. *befu* en Woyo.
- BUELA (*ku-*), ajouter, faire encore; Pf. *buezidi*, ou (comme auxiliaire) *buezi*: *babuezi-kuiza*, ils revenaient.
- BUETA (*ku-*), pincer, suffoquer, donner des cauchemars (comme font les ensorceleurs); Pf. *buetele*.
- *BUFETERE (*ki-*, plur. *bi-*), *yangidi*, patate douce.
- BUINU (préf. *bu-*, *mabuinu*), dessin de tatouage, etc.
- *BULUFUFU (*ki-*, plur. *bi-*), *yangidi*, patate douce.
- BUIKA (*ku-*), tremper, submerger; Pf. *buikidi*.
- BUKA (*ku-*), traiter (un malade); Pf. *bukidi*.
- BUKAMA (*ku-*), se coucher sur le ventre, p. ex. pour recevoir la chicotte; Pf. *bukamene*.
- BUKHUMBI (préf. *bu-*), usure; *dia* —, prendre usurairement.
- BUKUMUNA (*ku-*), faire dégringoler; Pf. *bukumuni*.
- BUKUTA (*ku-*), croquer, broyer entre les dents; Pf. *bukutidi*.
- BULA, (*ku-*), frapper, jouer (d'un instrument de musique...); — *mbembo*, dire un mot, parler; — *matuvi*, — *nkusi*, lâcher un vent; Pf. *budidi*.
- BULANGANA (*ku-*), se rencontrer, rencontrer; Pf. *bulingini*.
- BULU (*ki-*, plur. *bibulu*), animal.
- BULUMUNA (*ku-*), laisser tomber d'en haut en éparpillant; Pf. *bulumuni*.
- BUMA (préf. *bu-*), manière d'être ou de faire. C'est le type de la classe des abstraits *bu-* (*ma-*); son préfixe pronominal forme la plupart des pronoms de manière, tout comme les dérivés des préfixes du locatif rendent nos prépositions et adverbes de lieu, etc.; *buma*, *vuma*, lieu (et *kiuma*, chose) ont d'ailleurs le même radical. Voir *va-*.

BUMBA (*ku-*), saisir des deux mains, se jeter sur; façonner (des poteries); Pf. *bumbidi*.

BUN! onomatopée, retentissement du tamtam.

BUNA, pronom de *bu-* (*bu-na*); de cette façon-là; alors (dans une supposition non réalisée, contrairement à *mbadi*; et alors, en style narratif).

BUNDA (*ku-*), entre-choquer; uitkloppen; — *dikuku*, battre des mains (trois fois trois coups, pour saluer quelqu'un); Pf. *bundidi*.

BUNGANGA (préf. *bu-*), qualité de prêtre, de féticheur (*nganga*).

*BUŌ... TSORR! *buo!*... *tsyorr!* exclamation (p. ex. quand il tonne), cri de ralliement des Bakhimba.

BUONGAMA (*ku-*), se baisser profondément; Pf. *buongamene*.

BUPHOVI (préf. *bu-*), métier ou qualité d'avocat (*phovi*).

BUTA (*ku-*), enfanter, produire; Pf. *butidi*.

BUTA (préf. *bu-*, plur. *mata*), fusil.

BUTU (*ki-*, plur. *bibutu*), parent; parenté (collectivement).

BUTUKA (*ku-*), naître; Pf. *butukidi*.

D

*DAFA (*ki-*, plur. *bidafa*), *nkisi*, fétiche.

**DAFILA (*ku-*), *kina*, danser; Pf. **dafidi*.

*DAFULA (*ku-*), *katula*, ôter; — **niumva*, uriner; Pf. **dafudi*. Syn. **tsiopura*.

[DANG-TO-MEN : serpent-dans-l'eau (chez les Dahoman).]

[DANK, ou *aydo-whe-do* : arc-en-ciel (chez les Dahoman).]

DEBA, ou DEDA (*ku-*), raser. Pf. *ebele*, *dedele*.

DEDELE, onomatopée : grossissant, s'enflant.

DELEFA (pl. *zidelefa*), *tsunga*, tabac.

*DENE, pronom personnel supplétif : *kuaku*, toi.

DENGADALA (*ku-*), être suspendu; Pf. *dengedele*.

DENGIDIKA (*ku-*), pendre en haut, suspendu; Pf. *dengidikidi*.

DENGISA (*ku-*), balancer, porter dans un *kindenga* (hamac); Pf. *dengisidi*.

DI- (plur. *ma-*), préfixe nominal; préf. pronominal de la même classe. Chez les substantifs dont le radical commence par une consonne, et qui n'ont pas de *n < ni* comme préfixe secondaire, *di-* est souvent (chez certains, toujours) sous-entendu.

DIA (*ku-* manger; Pf. *didi*).

[DÍA, ou DZA : arc-en-ciel (chez les Psakota).]

*DIAFA (*ku-*), *tambula*, recevoir; *kuanga*, couper; *nanguna*, soulever; Pf. **diefe*.

DIAMBU (plur. *mambu*), raison, cause.

DIATA (*ku-*), marcher, marcher sur; Pf. *diete*; *diatila*, marque pour sur..., offenser; Pf. *diatidi*.

DIBAKALA (*ma-*, d'ordin. *babakala*), homme, mâle. Souvent : *bakala* (*di-*); *mbakala* (*zim-*), pour les animaux.

DIBANDA (*ma-*), grave offense; *ta* —, ou *bula* —, voir *banda*; — *di tsi*, fondement de la terre, rocher sacré : se dit aussi du *Nkisi tsi*, *Mbenza*, etc.

- DIBÁNDA (*ma-*), foudre. Ordinairement : *nzazi*.
- *DIBONZO (*ma-*), *mbonzo*, herbes pour aspersion, etc.
- DIBULU (*ma-*), trou, puits.
- DIBUMBA (*ma-*), paquet fétiche.
- DIBUZU (*ma-*), pieu ou planche de bois doux (comme le parasolier).
- DIDIBU (*ma-*), clochette en bois pour la chasse, etc.
- *DIEBO : *ngeyo*, toi.
- DIENO (préf. *di-*, plur. *meno*), dent.
- DIESO (préf. *di-*, plur. *meso*), œil.
- DIEZA (préf. *di-*, plur. *meza*), feuille.
- DIFIUNGU (*ma-*), grouillement, troupe nombreuse (de poissons, p. ex.).
- DIFUNDA (*ma-*), paquet.
- DIKALA-NIANZI (*makala-nianzi*), grosse mouche.
- DIKÁNDA (*ma-*), famille matriarcale.
- DIKHAPA (*ma-*), jupe des Bakhimba. Syn. *senge*.
- DIKHUNDU (*ma-*), organe du *kindohi*. En Solongo *dikundia*.
- DIKIEBA (*ma-*), nombre impair.
- DIKOLA (*ma-*), le derrière, benedenrug.
- DIKÓLO (*ma-*), nœud; nœud dans le bois.
- DIKULU (*ma-*); bubon.
- DIKUMI (*ma-*), la dizaine.
- DIKUNDIA (*ma-*), v. *dikhundu*.
- DIKUWA (*ma-*), machette.
- DILA (*ku-*), pleurer; Pf. *didi*.
- DILESO (*ma-*), mouchoir.
- *DILEMVE-LEMVE (*ma-*), *nlele*, étoffe, pagne. Cfr. *kindele-ndeke*, petit morceau d'étoffe.
- DILONGA (*ma-*), assiette.
- DIMBA (*ku-*), empoisonner; Pf. *dimbidi*.
- *DIMVIMVI (*di-*, plur. *madimvimvi*), imbécile.
- *DIMVU (*ku-*) *kinsinu*, *tola mbembo* (Solongo), *kuimbila*, chanter; Pf. ***dimvulu* (?).
- DINGA (*ku-*), écouter; Pf. *dingidi*.
- *DINGOFI (*ma-*), *dilongi*, leçon.
- DIOPA (*ki-*, *bi-*), bien-aimé(e).
- *DIOMVA (*ku-*), aller, venir, Pf. **diomvele*, **diomvere*.
- DIONGA (préf. *di-*, *madionga*), lance.
- *DIPUA (*ku-*), *bika*, laisser, ne pas faire; Pf. **dizuidi*.
- *DIRUMU (*ku-*), *seva*, rire, rire de; Pf. **dirumunu* (?).
- *DIRUMU, DIRUMUA (*ku-*), *tata*, faire mal, avoir mal.
- DISAKA (*ma-*), forêt.
- DISAMBA (*ma-*), aide-féticheur, disciple. Syn. *tome*.
- DISE (*ma-*), père; *siana*, *siaku*, *siandi*, *sietu*, *sienu*, *siau* (pour *dise* ou *se diama*, etc.), mon père, ton père, son père, notre père, votre père, leur père.
- *DISEMVE, ou *DITSEMVE (*ma-*), *kutu*, oreille.
- DISÉVI (*ma-*), coquille marine plate.
- DISŪKU (*ma-*), une cérémonie fétichiste; *ta* —, faire rechercher ... par le féticheur.
- DISŪKU (*ma-*), entaille, creux.

- DITADI (*ma-*), pierre, caillou; bubon.
 DITAMA (*ma-*), joue.
 DITOKO (*ma-* ou *bamatoko*), jeune homme.
 *DITSEMVE (*ma-*), v. *disemve*.
 DITSUELA (*ma-*), larme.
 DITSULA (*ma-*), bonne augure; augure quelconque.
 *DITSUMU (préf. *di-*), vitesse; vite.
 *DITSUMVA (*ma-*), *nsitu*, brousse, tout ce qui est en dehors du village.
 DITUMBA (*ma-*), bulle de cuivre.
 DIVANGITI (*ma-*), épaule Ailleurs : *divembo*.
 DIVATA (*ma-*), village. Syn. *buala*.
 DIVIONGO (*ma-*), grand dessin de tatouage, etc., svastika, « crocodile », etc.
 DIVIZI (*ma-*), un animal rongeur.
 DIVUA (*ma-*), nombre neuf. Nombre sacré.
 DIVUALA (*ma-*), hutte d'initiation, lieu d'initiation des Bakhimba (*khozo*), — de Kongo (p. 285), — de candidat-féticheur ou d'aspirant-chef.
 DIVUNDA (*ma-*), ou *divuala* de chef.
 DIVUNGA (*ma-*), couverture de lit.
 DIWENGULA (*ma-*), tracé circulaire, cercle.
 DIYAKA (*ma-*), racine de manioc.
 DIYALA (*ma-*), tas de détrit; *ku yala*, derrière la hutte.
 DIYOWA (*ma-*), fossette en terre pour cérémonies fétichistes.
 DIYÓYO (*ma-*), petit grelot.
 *DIZERE (*ma-*), *thangu*, soleil; heure.
 [DJAMBA, forêt, brousse. Lingala.]
 *DOMVA (*ku-*), *kala* (en Solongo), être; — *ye*, être avec, avoir; Pf.
 ***domvoromo*.
 *DOMVE (*di-*, plur. **madomve*), *ngazi*, noix palmiste.
 *DOMVOROMO (*ki-*, *bi-* ?), niais.
 DUANGI (*ki-*, plur. *biduangi*), espèce d'antilope.
 *DUEFO, ou *buefu* : *betu*, *befu*, nous.
 *DUENU : *benu*, vous.

E

- E (préf. pronominal + *e* : *ye*, *zie*, *bue*, etc.), démonstratif qui équivaut presque à un article.
 -E ? ou -EVI (préf. pronom. + *e* ?...), lequel ?... où est-il ?...
 E YE ! exclamation : hélas ! (dans les refrains).
 -EKA, auxiliaire qui forme l'inchoatif : *ndicka-kamba*, ou *ndicka-nkamba*, je vais (le) dire.
 EKÀNDA (plur. *makànda*), famille (en Solongo).
 [EKELE, voir *inda*.]
 ELANDU (plur. *malandu*), voir la plante *dilandu*.
 -ENA, ou *-idi* : être; *-ena*, ailleurs *-na*, ou *-n-*, s'emploie comme auxiliaire au temps présent actuel.
 ENA, démonstratif : cette (façon); *ena* ou *kena*, parfois renforcé : *ena* ou *kena ti* : si (conditionnel)... *buna*, alors...; *ena ka*, si pas, si ce n'est pas.

[ENZA : buffle (chez les *Mani*).]

EPI, particule enclitique : aussi.

-ETI (*e-ti*), particule enclitique : hein ! Voir *keti*.

-ETU, -ENU, voir *-a*.

-EVI ? (préf. pronom. + *evi* ?) : où est-il ?... ; surtout avec les préfixes pronominaux locatifs : *kuevi* ? où ?

EVUALA (plur. *mavuala*), *divuala* (Solongo).

F

[FATUFA (préf. *fa-*), *mntu wa* —, quelqu'un qui n'est pas d'ici, qui n'y connaît rien (Luba).]

FI-, préfixe nominal diminutif, sans pluriel propre (*biena bi-*); *fi-*, *bi-*, préfixes pronominaux de la même classe.

FIASA, FIATA (préf. pronom. *fi-* + radical verbal *-asa*, ne pas être), non, pas du tout.

FIEZA (*ku-*), berner; Pf. *fiezele*.

FILA (*ku-*), conduire, éconduire; Pf. *fididi*.

[FILILI : sifflet des *Mani*.]

FINA (*ku-*), pincer; Pf. *finini*. Voir *bueta*.

FIOTUNA (*ku-*), montrer du mépris par un petit sifflement aspiratoire; Pf. *fiotuni*.

*FITOMVE (préf. *fi-*), un peu de *malavu*, vin de palme. Cfr. *ditombe*, *raphia*.

FUA (*ku-*), mourir, s'user; — *ngambu*, s'évanouir; Pf. *fuidi*.

*FUABUKA (*ku-*), *fua*, mourir; Pf. **fuabukidi*.

FUEMA (*ku-*), se fâcher; — *nganzi*, se mettre en colère; Pf. *fuemene*.

FUETE, Pf. de la forme inusitée *fuata* : il faut que...

FUFULU, onomatopée : teinte foncée, obscure. Voir *Mbumba*.

FÜKU (*di-*, pl. *mafuku*), nuit. Ordinairement : *builu*.

FÜLA (*di-*, plur. *mafula*), entrée du village; *ku* — *di buala*, à l'entrée (ou la sortie) du village.

FULA (*ku-*), rappeler à la vie; Pf. *fudidi*; passif : *fulu*; Pf. *fululu*.

FULUKA (*ku-*), revenir à la vie; ressusciter; Pf. *fulukidi*.

[FUM ! cri de *Mani* en colère.]

FUMA (*kue*), venir de; venir de faire...; Pf. *fumini*. Syn. *tuka*.

FUOTOKOLO ! onomatopée : tombant à la renverse.

H

KUB' ! réponse : *yobo* ! formule de bénédiction et d'absolution.

I

I, copulatif impersonnel : c'est, est; *i-*, *y-*, *yi-*, préfixe pronominal de *n < ni* (voir *ne*, *zi*).

[IBELE : lieu d'initiation des *Mani*.]

-IDI : (je) suis, (tu) es, etc.

[IKE, IKEO ! réponse à une politesse, entre *Mani*.]

[INDA, ou *ekele* : mauvais esprit, que les *Mani* écartent au moyen d'un sifflet.]

*INGAVI : *imene*, c'est fini; Pf. de *mana*.

**INGAVISI : *imene*.

-ISI, verbe défectueux : être (avec le négatif).

IVAMA, IVAKU, IVANDI, IVETU, IVENU, IVAU, ou bien : *mavama*, *mavaku*, etc.,
pronom personnel supplétif : moi aussi, toi aussi, lui aussi, etc.

K

KA-, préfixe nominal, sans pluriel propre; *ka-*, ou le plus souvent *ku-*,
préfixe pronominal correspondant.

KA-, préfixe pronom. de la 3^e personne du singulier, à la place de *u-*,
notamment à l'optatif, et lorsque le complément du verbe précède :
il, elle.

KA ... : voilà que, car.

KA (suivi du verbe) ... *ho*, parfois *ka* ... seul, ou le plus souvent
ko ... seul : ne ... pas. Cfr. flamand : en ... niet.

KA KA ! onomatopée : *yo* —, d'un rouge éclatant.

KABA (*ku-*), creuser (à la houe, p. ex.); Pf. *kebe*.

**KADELA (classe *n-*, plur. *zikadela*), *kaminza*, chemise.

KADI < *ha-di* : il (ou elle) est.

KADI : car... Cfr. *ka*.

KADI-, devant l'infinitif : ne pas.

*KAFI (*ki-*, plur. *bikafa*), ceinture de Mère Kongo.

KAFADU (cl. *n-*, *zikafadu*), voir *kafudu*.

*KAFARA (*ki-*, plur. **bikafara*), *nlele*, étoffe, pagne.

*KAFUDU (*n-*, **zikafudu*), *mbele*, couteau. Aussi **tsafudu*, ***kafadu*.

KALA (*ku-*), rester, s'asseoir; être; Pf. *kele*.

KALA KALA : jadis, il y a longtemps.

KALU (*ki-*, plur. *bikalu*), sac fétiche.

[KALUTU, métathèse de *taluku* : tabac, chez les Pygmées du Gabon.]

KAMBA (*ku-*), dire, dire à; Pf. *kembe*.

KAMBU (*ku-*), ne pas être, ne pas avoir, ne pas (faire); Pf. *kembo*; forme
relative *kambululu*.

KAMINZA (préf. *ka-*, plur. *zikaminza*), chemise.

KANDA, ordinairement *kandika* (*ku-*), interdire, empêcher.

KANDADALA, KANDALALA (*ku-*), être toujours; Pf. *kandadele*.

KANDAMA (*ku-*), être interdit; Pf. *kandamene*.

KANDIKA (*ku-*), interdire; Pf. *kandikidi*; *kandikila*, interdire à.

KANGALA (*ku-*), voyager, se mouvoir.

[KAPANDA : un dignitaire du *Lukusa*, au Kwangu.]

**KASADAKANA (préf. *ka-*), *tanu*, nombre cinq.

KASI : mais.

KASU (classe *n-*, plur. *zikasu*), caisse.

KATU-, devant l'infinitif : ne pas. Syn. *kadi-*.

KATUKA (*ku-*), s'ôter, partir; Pf. *katukidi*. Syn. *botuka*.

KATULA (*ku-*), ôter; Pf. *katudi*. Syn. *botula*.

KAYEKA (préf. *ka-*), point très éloigné, où l'on ne peut pas atteindre.

KÉLA, KIÉLA (*ku-*), couper, retrancher; Pf. *kédele*, *kiédele*; causatif
kédisa, *kiédisa*, faire couper; *kiédisila*, retrancher à, réclamer de,
faire verser (de l'argent); Pf. *kiédisidi*.

- KELA (*ku-*), caqueter; enseigner, instruire (les Bakhimba); Pf. *kedele*.
 KELE (*ki-*, plur. *bikele*), statuette fétiche des Bakhimba.
 [KELEMA, ou *mangueta* : grand serpent hermaphrodite : arc-en-ciel (chez les *Mani*).]
 KENA, voir *ena*.
 KETI, ou *weti* : n'est-ce pas !
 KETIKA, KIETIKA (*ku-*), accrocher en haut, poser en haut; Pf. *ketikidi*, *kietikidi*.
 KHAFADUEMYA (plur. *zikh.*), *mbua*, chien.
 KHÁKA (plur. *zikh.*), pangolin.
 KHAKA (plur. *zikh.*), — fourré de lianes épineuses.
 KHÁKU (plur. *zikh.*), broussaille.
 KHALATANGA (plur. *zikh.*), démangeaison. De *kalata*, se gratter.
 KHAMA (plur. *zikh.*), la centaine, cent.
 KHÁNDU (plur. *zikh.*), deuxième jour de la semaine de quatre jours.
 Syn. *khoyo*.
 KHATI (classe *n-*), ou *kháti-tsika* : milieu.
 KHAYI (plur. *zikh.*), esp. d'antilope (mouton sauvage).
 KHENGE (plur. *zikh.*), quatrième jour de la semaine indigène. Syn. *ntono*.
 KHI ? qu'est-ce ? quel ?
 KHIMBA (plur. *zikh.*), sectateur de *Mbumba Luangu*.
 KHIMBA (*ki-*), voir *kikhimba*.
 KHINI, KHINYI, KHINYA (plur. *zikh.*), bonheur.
 KHITU (plur. *zikh.*), métamorphose. Voir *ngo*.
 KHÓKO (plur. *zikh.*), tamtam.
 KHOMBA (plur. *zikh.*), frère ou sœur, parent. Syn. *phangi*.
 KHOMBO (plur. *zikh.*), cabri.
 KHONZO (plur. *zikh.*), troisième jour de la semaine indigène. Syn. *nsilu*.
 KHOYO (plur. *zikh.*), voir *khándu*.
 KHOZO (plur. *zikh.*), *divuala*, camp des Bakhimba.
 KHUKU (plur. *zikh.*), poule. Syn. *tsusu*.
 KHUMA (plur. *zikh.*), droit des Bakhimba de mettre à l'amende.
 KHUMANGANA (plur. *zikh.*), *dikumi*, la dizaine, dix; — *ngiobe*, vingt; — *thafu*, trente; — *tsibasana*, quarante.
 KHŪMBU (plur. *zikh.*), fois; — *zinkak*, parfois.
 KHŪMBU (plur. *zikh.*), surnom; *ta zikhumbu*, réciter ses surnoms et devises.
 KHUSU (*zikh.*), perroquet ordinaire.
 KHUSU-KUALA (*zikh.*), petit perroquet vert.
 KI- (plur. *bi-*), préfixe nominal; préfixe pronominal de la même classe.
 Chez les substantifs dont le radical commence par une consonne, et qui n'ont pas de *n-* < *ni-* comme préfixe secondaire, *ki-* est sous-entendu.
 KIABI (plur. *biabi*), bain de vapeur.
 KIABIZA, Solongo pour : *ki mbote*, *bu mbote*, bon, bien.
 KIBA (*ku-*), se promener, voyager; Pf. *kibidi*.
 [KIBULA, un dignitaire du *Lukusa*, au Kwangu.]
 KIDIA (plur. *bidia*), chose à manger.

- KIEDIKA : vrai, vraiment.
- KIENZUKA (*ku-*), devenir clair, être clair; Pf. *kienzukidi*.
- KIESA (*bi-*), démence causée par certains fétiches.
- KIEYA (*bi-*), paresseux.
- KIFALANSI (préf. *ki-*), langue française; leçon de français.
- KIKHANDA (*bi-*), un animal quadrumane, dont la fourrure est recherchée comme insigne de chef; insigne et dignité du même nom.
- KIKHIMBA (préf. *ki-*), langue des Bakhimba, leurs usages.
- KIKHOMBO (préf. *ki-*), attitude inclinée.
- KIKHUMA (*bi-*), espèce d'amende; *fila* —, payer la troisième rencontre.
- KHILELA-MUANA (*bi-*), voir *kindeze*.
- KILUBA (préf. *ki-*), *kiluba* (*tshiluba*), ou *buluba* : *Luba*, langue des Baluba.
- KIMBA (*ku-*) : — *moyo*, avoir courage, être vaillant de cœur.
- KIMBEKO (*bi-*), *nzo*, maison. En langage « retourné » : *kikombe*.
- KIMBINDI (plur. *bi-* ou *babimbindi*), mâne, revenant.
- KIMBOLO, en Kiwoyo : KIMBOLOLO (*bi-*), espèce de gavial; chez les Bakhimba : un serpent de la forêt.
- KIMOSI (chose) une; *va* —, ensemble. Voir *mosi*.
- KINA (*ku*), danser; Pf. *kinini*; *kinina*, danser pour...
- KÎNA (plur. *bina*), tabou. Syn. *nlongo*.
- KINDA (*ku-*), être fort, dur; Pf. *kindidi*; *kindisa*, rendre fort...
- KINDELE-NDELE (*bi-*), petit morceau d'étoffe.
- KINDENGA (*bi-*), surnom pour : *luanda*, hamac.
- KINDEZE, KINDEZE-MUANA ou *kilela-muana* (*bi-*), soins à donner à un bébé.
- KINDISA (*ku-*), rendre fort; Pf. *kindisidi*.
- KINDOKI (préf. *ki-*), sorcellerie.
- *KINGIARUMU (*bi-*), *kulu*, jambe.
- *KINGIOFU (*bi-*), *koko*, bras.
- *KINGIONI (*bi-*), ou **ngioni* : *ntima*, cœur.
- *KINGUAMVA (*bi-*), ou **tsinguanda* : *munguala*, profane (non-khimba).
- KINGUDI (préf. *ki-*), maternité, sentiment maternel. Voir *ngudi*.
- KINGUNDU (*bi-*), calebasse. Syn. *tsava*.
- **KINKHAFI (*bi-*), *mbata*, le haut, le dessus.
- **KINSINU (*bi-*), *munu*, bouche; *mbembo*, voix, langue; chant.
- KINZINGIDIDI (*bi-*), tourbillon.
- KIPA (*bi-*), jeu, fabliau, devinette.
- KIPHABA (*bi-*), *mbele* —, couteau de parade (insigne de chef chez les Bawoyo).
- KIPHANDI (*bi-*), lézard.
- KIPHELA (*bi-*), projectile.
[KISOKO, chef local du *Lukusa*, au Katanga.]
- KITANGALA (*bi-*), petit tambour.
- *KITEFA (*bi-*), *kidia*, chose à manger.
- KITI (plur. *biti*), herbe, plante herbacée.
- KITIKA (*ku-*), endiguer; — *nkama*, faire un barrage; Pf. *kitikidi*.
- *KITSIOPA (préf. *ki-*), *kikhimba*, langue secrète des Bakhimba.
- KITSONA (*bi-*), premier jour de la semaine indigène. Voir *tsona*.
- KITSUISULU (*bi-*), ombre.
- KITUBA (préf. *ki-*), jargon commercial au Kasai.

- KIUVU (*bi-*), question; *dia* —, poser une question.
- KIVAVA (*bi-*), gratteur, gratteuse.
- KIYONGE (préf. *ki-*), langage « retourné », appelé *lumina* (*nima*, dos, arrière) en Solongo, tandis que *yo-nge* vient de *nge-yo*, toi.
- KIYUNGU (*bi-*), appât de sorcellerie (*kindoki*).
- KIZA (préf. *ki-*, plur. *biza*), endroit profond d'une rivière, étang.
- KO : non pas, non. Voir *ka ... ko*.
- KO KO, onomatopée : comme un clou qu'on enfonce...
- KOBO, après un impératif : donc ! de grâce !
- KODA (*ki*, plur. *bikoda*), petit pot, écuelle.
- KOKA (*ku-*), traîner, charrier; Pf. *kokele*.
- KŌKA (préf. *ku-*, rad. *yŏka*), brûler, incendier; Pf. *yŏkele*.
- KOKO (préf. *ku-*, plur. *mioko*, ou *moko* < *ma-oko*), bras.
- KOKO, pronom du locatif *ku* (*ku-o-ku-o*); là, là-bas.
- KOKO-DIOKO, onomatopée, imite le chant du coq.
- KOLA (*ku-*), cueillir en cassant; Pf. *kodele*; passif : *kolo*.
- KŌLO (*dī-*, plur. *makŏlo*), nœud; — *dī tsese*, le nœud (le gros bout) du fouet.
- KOLUKA (préf. *ku-*, rad. *yŏluka*), parler; Pf. *yŏlukele*.
- KOMA (*ku-*), taper, inkloppen; — *diba*, enfoncer une cheville dans un palmier (pour y suspendre laalebasse); — *mianda*, faire la cérémonie de malédiction; Pf. *komene*; *komina mutu mianda*, maudire quelqu'un par les fétiches...; Pf. *komini*.
- KOMBA (*ku-*), balayer; râper; Pf. *kombele*.
- KOMBULA (*ku-*), bien balayer, opvagen; Pf. *kombudi*.
- KONDULA (*ku-*), décrocher, accrocher; Pf. *kondudi*.
- KONGA (*ku-*), flairer; rechercher la cause (d'une maladie...); Pf. *kongele*.
- KONZUKA (préf. *ku-*, rad. *yŏnzuka*), être élevé, éduqué; Pf. *yŏnzkele*.
- KONZULA (préf. *ku-*, rad. *yŏnzula*), élever, éduquer; Pf. *yŏnzudi*.
- [KOSO, métathèse de *soko*, si, quand (Lingala), en « menelek » de Léopoldville.]
- KOTA (*ku-*), entrer; Pf. *kotele*.
- KOTUKA (*ku-*), s'éveiller; Pf. *kotukele*.
- KOTULA (*ku-*), éveiller; Pf. *kotudi*.
- *KOVO : *koko*, là.
- KOZA (*ku-*), — *zimbongo*, faire rentrer ses fonds.
- KU- (plur. *ma-*), préfixe nominal (entre autres de l'infinitif des verbes, alors sans pluriel); préfixe pronominal de la même classe. Ce *ku-*, avec le possessif, forme le supplétif *kuama*, *kuaku*, *kuandi*, *kuetu*, *kuenu*, *kuau*, moi, toi, lui, etc. Voir aussi *va- ku- mu-*.
- KU-, pronom personnel de la 2^e personne du singulier comme complément infixé (souvent sous-entendu) dans le verbe : *te*. Dans la conjugaison négative *ku-* de la 2^e personne du singulier est la contraction de *ka-u*.
- KŪ NĎI, KŪ NDU-NDU ! onomatopée : imite le son du tamtam.
- KUABA (préf. *ku-*, rad. *yŏaba*), écoper (de l'eau); Pf. *yŏbe*.
- *KUABU : *kaku*, ici, ici où.
- **KUABUAMVI : *kuandi*, pronom supplétif : lui, elle.
- *KUABUNA : KUAKUNA, là-même, là-bas.

- KUADIKA (préf. *ku-*, rad. *y)adika*), étaler; mettre dans la hutte des fiançailles; Pf. *yadikidi*.
- KUAKU, pron. de *ku-* (*ku-a-ku*); ici.
- KUAKUNA, pron. de *ku-* (*ku-a-ku-na*); là-même.
- KUALA (préf. *ku-*, rad. *y)ala*), étendre; Pf. *yele*.
- KUALAMA (préf. *ku-*, rad. *y)alama*), être étalé; être mise dans la hutte de la *kumbi*; Pf. *yalamene*.
- KUANDI, pronom supplétif: lui, elle; souvent usité dans un sens impersonnel, après un verbe (même sous-entendu).
- KUÁNGA (*ku-*), couper, afkappen; Pf. *kuéngé*.
- KUANGULA (préf. *ku-*, rad. *y)angula*), révéler (hiératique); Pf. *yangudi*.
- KUANI, ou KUANDA (*ki-*, plur. *bi...*), pustule de la gale.
- KUATA-KUATA, onomatopée: durement.
- *KUATSI ? *kuevi* ? où ? Voir *-evi* ?
- KUBA (*ku-*), secouer, écarter en frappant; Pf. *kubidi*.
- KUBU (*ki-*, plur. *bikubu*), espèce d'antilope, chèvre sauvage.
- *KUBUZI (*ki-*, plur. **bikubuzi*), *khubu*, *tsusu*, poule.
- KUDUNGU (*di-*, plur. *makudungu*), — *di ntu*, grosse tête (insulte).
- KUE, pronom de *ku-*, voir *-e*; *kue sambila* (infin.), la prière.
- KUE ? pron. interrogatif de *ku-*, voir *-e* ?
- KUE-, pour KUÊ (de *kuenda*, aller) dans la conjugaison, devant un autre verbe.
- KUEKAMA (préf. *ku-*, rad. *y)ekama*), s'appuyer; Pf. *yekamene*.
- KUEKIKA (préf. *ku-*, rad. *y)ekika*), appuyer; livrer (comme esclave p. ex.); Pf. *yekikidi*.
- [KUELA (préf. *ku-*), — *mufuya*, souffler (Luba)].
- KUENDA (préf. *ku-*, rad. *y)enda*), aller, s'en aller; Pf. *-ele*; *-ela* (*-ele*), *-kue*, etc. servent aussi d'auxiliaire dans les futurs des verbes.
- KUIBA (préf. *ku-*, rad. *y)iba*), voler; Pf. *yibidi*.
- KUIDIMA (préf. *ku-*, rad. *y)idima*), voir *kuitima*.
- KULUSA (préf. *ku-*, rad. *y)ilusa*), faire entrer dans les transes; Pf. *yilusidi*.
- KUITIMA (préf. *ku-*, rad. *y)itima*), ou *kuidima*, retentir; Pf. *yitamene*, *yidamene*.
- KUIZA (préf. *ku-*, rad. *y)iza*), venir; Pf. *-izidi*; *kuitza*, *yiza*, *-iza*, servent aussi d'auxiliaire dans les futurs des verbes.
- KUKU, pronom de *ku-* (*ku-ku*); ici.
- [KUKUMISA (préf. *ku-*), honorer. (Lingala).]
- KŪKUSA (préf. *ku-*, rad. *y)úkusa*), oindre, enduire; Pf. *yúkusidi*.
- KŪLU (préf. *ku-*, *málu*), jambe, patte de derrière.
- KULU, après un verbe au relatif: à l'instant; *vondila* —, tue(-le) tout de suite.
- KULUKA (*ku-*), descendre; Pf. *kulukidi*.
- KUMA (*ki-*, plur. *bikuma*), raison, principe; air de chant.
- KUMBA (*ku-*), couler; s'envoler; Pf. *kumbidi*.
- KUMBI (*ki-*, plur. *bikumbi*), fille nubile dans la hutte dite *nzo kumbi*.
- KUMI, voir *dikumí*.
- KUMU (*ki-*, plur. *bikumú*), rythme, air.
- **KUMUA : *kuna*, là-bas.
- KUNA (*ku-*), planter; fixer en terre; Pf. *kunini*.
- KUNA, pronom de *ku-* (*ku-na*); là-bas.

- KÛNDA (*ki-*, plur. *bikûnda*), double sonnette en bois.
 KUNGULA (préf. *ku-*, rad. *y*)*ungula*), enlever l'homme invisible (comme font les ensorceleurs); Pf. *yungudi*.
 KUNKAKA : ailleurs. Voir *-nkaka*.
 KUTUKA (*ku-*), grossir démesurément; Pf. *kutukidi*.
 KUTULA (*ku-*), délier, dénouer; Pf. *kutudi*.
 KUVULA (préf. *ku-*, rad. *y*)*uvula*), demander, questionner; Pf. *yuvudi*.

L

- *LABULA (*ku-*), *leka*, dormir; Pf. **labudi*. S'emploie aussi, comme terme révérenciel, en dehors du khimba.
 *LABURA, LABULA (*ku-*), *mona*, *tala*, voir, regarder; Pf. **laburi* (?).
 **LAFU (*di- ma-*), *dinana*, nombre huit.
 LAKABA (*di- ma-*), métathèse de *bakala*, homme mâle (en *kiyonge*).
 LALA (*ku-*), dormir; Pf. *lele*; *la'e*!... (refrain de plusieurs chants indigènes).
 LÂMBA (*ku-*), faire longuement, durer; Pf. *lêmbe*.
 LAMBA (*ku-*), cuire, préparer à manger; Pf. *lembe*.
 *LAMVI (*ki-*, *bi-?* ou **balamvi*), *nkets*, femme. Cf. *lamba* : « qui prépare à manger » (?).
 LANDA (*ku-*), suivre; aller chercher; Pf. *lende*; *landisa*, faire chercher, mander; Pf. *landisidi*.
 LANDULA (*ku-*), réfléchir, méditer.
 LATUA (*ku-*), métathèse de *tuala*, apporter, donner ici, (en *kiyonge*).
 LAUKA (*ku-*), être fou; Pf. *laukidi*.
 LAULA (*ku-*), rendre fou; Pf. *laudi*.
 LAZI (*ki-*, plur. *bilazi*), « palais » du chef.
 *LÊ, onomatopée : vite.
 LEBASANA (*ku-*), réciproque de *lebisa* : se réconcilier; Pf. *lebesene*.
 LEBISA (*ku-*), apaiser, calmer; Pf. *lebesele*.
 LEFE (cl. *n-*, plur. *zilefe*), fusil perfectionné. Les Bakhimba expliquent le surnom de « *Matundu* », *Nlefa* ou *Nlefelefe*, fusil.
 LEKA (*ku-*), dormir; Pf. (de *lala*) : *lele*.
 LELA (*ku-*), soigner (un enfant); — *kilela-muana*, ou — *kindeze-muana*. Voir ce mot.
 LEMBA (*ku-*), consacrer par aspersion.
 LEMBAKANA, LEMBANGANA (*ku-*), s'efforcer en vain de; Pf. *lembekene*, *lembengene*.
 LEMBIKISA (*ku-*), essayer en vain; Pf. *lembikisidi*.
 LEMBE (*ki-*, plur. *bilembe*), feuilles de manioc (légume).
 LEMBO (*ku-*), ne plus faire, abandonner; pardonner; Pf. *lemboto*; *lemboto*, pardonner à.
 LEMBO (*ki-*, plur. *bilembo*), couplet.
 *LEMVULA (*ku-*), apprendre à quelqu'un; Pf. **lemvudi*. Cf. *lengula*.
 LEMVULA (*ku-*), *mona*, voir (archaïque); **lemvula*, **lemvura* (*ku-*), voir; Pf. *lemvudi*.
 LÊNGA (*ku-*), épier (et écouter curieusement); Pf. *lêngele*.
 LÊNGA (*ku-*), rendre lisse, uni, tranchant; Pf. *lêngele*.
 LÊNGULA (*ku-*), aiguïser; Pf. *lêngudi*.

- LENZA (*ku-*), faire injure à, mépriser; Pf. *lenzele*.
- LEVA (*ku-*), jurer; — *ndefi*, faire un serment; Pf. *levele*.
- LĪ! onomatopée : pouf! tombant à terre.
- [LIKUNDU : organe du *kindoki*, en Lingala. Cf. *dikhundu*.]
- [LISOLO : propos, conte..., en Lingala.]
- [LISOLONGO, cryptonyme du Lingala « retourné », notre *kiyonge*.]
- LIYOWA (*ma-*), *diyowa*, chez les Bawoyo.
- LÒKA (*ku-*), faire de la sorcellerie; Pf. *lokele*.
- LONGO (préf. *lu-*, *malongo*), famille par alliance.
- LONGO-LONGO, onomatopée : s'allongeant comme un serpent.
- LONGUMUKA (*ku-*), s'allonger, avancer comme un serpent. Pf. *longumukini*.
- LOZA (*ku-*), jeter, lancer, tirer (à l'arc, au fusil...); Pf. *lozele*.
- LU- (plur. *zi-*), LU- (plur. MA-), préfixe nominal singulier; préf. pronominal correspondant. Le pluriel, nominal et pronominal, est *zi-* ou *ma-*, d'après la classe : voir ces préfixes.
- LU- (ou NU-), pronom personnel de la 2^e personne du pluriel, préfixé au verbe; *-lu-*, le même comme complément infixé : vous.
- LU! onomatopée : tombant lourdement.
- *LUABU : *benu*, vous (?); — *kuatsi?* vous (?) êtes où ?
- *LUAMVU (*malu-*), *luangu*, pour : *phezo*, terre blanche.
- LUANDA (*malu-*), hamac. Syn. *tipoyi*.
- LUANGA (*malu-*), cryptonyme pour : terre blanche; archaïque pour : eau.
- LUBANZA (*zimb.*), latte du rachis d'une feuille de palmier.
- LUBAU (*zimbau*), voir *beze*.
- LUBONGO (*zimb.*), tissu de raphia; *zi)mbongo* est devenu synonyme d'argent.
- LUBUKU (*zimb.*), espèce de chauve-souris.
- LUDIMI (*zind.*), langue; *tuba ku tsi* —, parler sous la langue, c'est-à-dire sans réfléchir.
- LUEKE (*malu*), douceur, sensation agréable.
- LUENGO (*malu-*), petit pot.
- LUIMBU (*malu* ou *zinduimbu*), chant, chanson.
- LUKANDA (*zikh.*), lien flexible (du rachis de feuille de palmier); bande de fer; rail.
- [LUKANDA-MVULA, surnom de l'arc-en-ciel qui « empêche la pluie » (Luba). Cf. *kanda*, *kandika*.]
- LUKANGALA (*zikh.*), véranda devant la hutte.
- LUKÒNDO (*zikh.*), crochet.
- LUKOVI, ou LUKOZE, LUKHOVI, LUKHOVE (*zikh.*), proclamation (par ex. contre les sorciers).
- LUKUNI, LUKUNYI (*zikh.*), morceau de bois de chauffage.
- LULALA (*zindala*), feuille de palmier.
- LULEMBE (*zindembe*), — *lu ndala*, demi-feuille de palmier (fendue dans le sens de la longueur) comme « défense de passer ».
- LULÈNDO (*zindèndo*), haine; *mbele* —, ancien couteau des chefs.
- LULONGA (MALONGA ou *zindonga*), assiette.
- lumbangu* (*zimb.*), voir le fétiche *Nkhita* des Basolongo.
- LUMBU (*ki-*, plur. *bilumbu*), journée.
- LÛMBU (préf. *lu-*, *malumbu*), résidence de notable, harem.

- LUMINGU (*zimbingu*), dimanche.
 LUMONYI, ordinairement lumuèno (*zimbuèno*), miroir.
 LUNDA (*ku-*), garder, retenir; garder dans la mémoire. Pf. *lundidi*.
 *LUNDEMVO (*zind.*), *ndungu*, pili-pili.
 *LUNDZIOMVE (*zind.*), *khoko*, tamtam. Cf. tshionde in 't Luba.
 *LUNDZIOMVE (*zind.*), *ngonde*, lune.
 LUNGA (*ku-*), garder, veiller sur; Pf. *lungidi*.
 LUNGONGO (*zing.*), épine dorsale.
 LUNIMA (préf. *lu-*), voir *kiyonge*.
 LÛNZI (*ki-*, plur. *bilünzi*), front; principe de vie. Aussi : *ndünzi*...
 LUSALA (*zits*), plume.
 *LUSAMVARA (*zits.*), *buata*, village.
 LUSEMO (*zits.*), consécration, bénédiction.
 LUSUANGI, LUSUANGILA OU TSUANGILA (*zits*), branche saillante dénudée.
 LUSUKI (*zits.*), cheveu.
 LUTETE (*zithete*), graine, semence.
 LUTHATA (préf. *lu-*), fidélité, attachement.
 LUTÛMBU (*zithumbu*), jeune pousse.
 *LUTYUFU, LUTYUF' (*zithyufu...*), *phamba*, rien; *mbuamvi* —, khimba incapable. Cf. *tyufu*.
 **LUVEMBA : un peu de *phemba*, *phezo*, terre blanche.
 LUVADI, ou *phadi* (*ziphadi*), espèce d'écureuil.
 LUVUNGU (*ziphungu*), cime d'arbre.
 LUVUSU (*ziphusu*), fibre de raphia (*divusu*).
 LUZANGI (*zinz.*), haricot.
 LUZEKAMU, métathèse de *zelumuka*, descendre (*kiyonge*).

M

- M- (ou *n-*), nasale *mu-* : préfixe nominal < *mu-*, singulier de la classe *mu-ba-* et de la classe *mu-mi-*; au pluriel de *mu-mi-* ce *m-* (ou *n-*) adhère au radical. Préfixe pronominal (*u-*) et pronoms inclus dans le verbe (*-m-* ou *-n-*, et *-u-*) : voir *mu-* (*ba-*) et *mu-* (*mi-*).
 M-, pour *n-* < *ni-* : voir *n-*.
 -M-, ou -N- < *na* dans la conjugaison : voir *-na*.
 MA-, préfixe nominal pluriel de *di-*, ainsi que de la classe *lu-ma-*, *bu-ma-*, *ku-ma-*, et *tu-ma-*; beaucoup de ces noms, sauf de la classe *ku-ma-*, ont double préfixe au pluriel, *madi-*, *malu-*, *matu-*; *ma-*, préfixe pronominal du pluriel de toutes ces classes. *Ma-* est également préfixe honorifique, ailleurs *Na-* ou *Ne-*.
 MA! tiens! prends!
 [MA-AR-NRUA : l'arc-en-ciel « absorbeur d'eau » (Haoussa).]
 *MABUEMVE KAFE! *mavipi* (en Kikongo), *mbote*, bonjour.
 MADIOMA! OU MADIOMA-DIOMA! (préf. *ma-*), introduction de certaines formules fétichistes; réponse : *kā*!
 MÀKA (*ku-*), monter, grimper sur; Pf. *mèke*.
 MAKOKA (préf. *ma-*), danse de la traîne, où l'on traîne (*koka*) de longs pagnes.
 [MAKUMBI, un dignitaire du *Lukusa*, au Kwangu.]
 MALANDU (préf. *ma-*), réflexion, intelligence.

- **MALIMVI (préf. *ma-*), *nsitu*, bois..
 MALONGO (préf. *ma-*), village anonyme très éloigné.
 MAMA, appellatif, sans préf. (*mu-*) au sing. (plur. *bamama*), mère, *maman*; *a mama!* exclamation très fréquente; *mam'e...* (dans les refrains). Les Basolongo disent *nengua*.
 MAMBA (préf. *ma-*, rad. *-amba*), eau, rivière. Archaïque pour *nlangu*.
 MANA (*ku-*), finir, prendre fin; devant un verbe : tout à fait, tous..., déjà; Pf. *mene*.
 *MANDABULA-NIUMVA (préf. *ma-*), *nzangi* (collectif), haricots.
 [MANDANDA MA MBAKU, supplice chez les *Mani*.]
 MANGA (*ku-*), refuser; Pf. *menge*.
 [MANGBE : pouvoir du tonnerre, chez les *Mani*.]
 MANYA (préf. *ma-*), maïs; *dianya*, un épi de maïs.
 **MANZIATA (préf. honorifique *ma-*), chef.
 MATEFA (préf. *ma-*), repas. Voir **tefa*.
 MATIÓ ! cri hiératique : allo ! Réponse : *wombokoso!*
 *MATSANDA, ou MATSIANDA (préf. *ma-*), gage. Cf. *sangisa zithela*, mettre des gages.
 **MATSIEFE (préf. *ma-*), *mabbote*, *bumbote* (c'est) bon.
 *MATSIUMVA (préf. *ma-*), *nsitu*, bois, brousse.
 MAVAMA, MAVAKU, MAVANDI... : moi aussi, toi aussi, lui aussi..., voir *ivama*.
 MAVAMBU (préf. *ma-*), bifurcation, croisement de chemins; — *nzila*, idem; *divambu* (sing.), embranchement.
 MAVIPI, ailleurs MAVIMPI (préf. *ma-*), bonne santé, bonjour, adieu. Ordinairement : *mbote*.
 *MAWASANE (*di-*, plur. *mamawasane*), *divua*, nombre neuf.
 *MAYILE (préf. *ma-*), *mbunzi* (collectif), ignames.
 MAYUBA (préf. *ma-*), convulsions; *tutuka* —, avoir des convulsions.
 MAZA, ou MAZI (préf. *ma-*), *nlangu*, eau.
 **MAZIANDA (préf. *ma-*), jupe des Bakhimba.
 MBADI, alors et (narratif). Voir *buna*.
 MBADIEKO, MBADI EKO : et voilà, et alors.
 MBAKA (*zimb.*), prise, capture, chance d'attraper.
 [MBALE (Luba), voir *muanza*.]
 MBANDA (*mim-*), palissade.
 MBANGALA (*zimb.*), gourdin (en Solongo).
 MBANGU (*mim-*), poutrelle, arbre faitier d'une maison.
 MBANZA (*zimb.*), chef-lieu.
 MBATA (*zimb.*), hauteur, dessus; *ku* —, au-dessus; *va* —, par dessus...
 MBATA (*zimb.*), gifle.
 MBAU (*zimb.*), voir *lubau*.
 MBAZI : bientôt (c.-à-d. cet après-midi, demain matin...).
 **MBEFA (*zimb.*), *khombo*, cabri. Cfr. onom. *be*.
 MBELE (*zimb.*), couteau.
 MBEMBA (*zimb.*), aigle pêcheur.
 MBEMBO (*zimb.*), voix, ton, langage; *tola* — (en Solongo), chanter.
 MBENDE (*zimb.*), rat strié.
 MBI ? MBIANDI ? MBIKI ? quoi? ... —, quel(le)?
 **MBIFA (*zimb.*), *tuvi*, excrément.

- MBIMBI (*zimb.*), ce qui est mal, mauvais...
 MBIZA (*mim-*), vilain; — *mutu*, un vilain.
 MBIZI (*zimb.*), bête, viande ou poisson.
 MBOLONGUA (*zimb.*), imbécile (en Solongo).
 *MBOMA-MBUAMVI : *Mboma*, Boma.
 MBONDO (*zimb.*), gourdin.
 MBONGO (*zimb.*), objet de valeur, étoffe, argent.
 MBONZO (*zimb.*), boisson fétiche, eau bénite... Voir Fétiches.
 MBOTE (*zimb.*), ce qui est bon, beau, etc.; salutation, bonjour...
 MBUA (*zimb.*), *khimba*, initié à la Société secrète; lui, elle; **bambuamvi*, *bakhimba*, eux, elles. Cfr. **tsiphuamvi*, **tsithuamvi*, *phangi*, frère, confrère.
 **MBUAMVU ANJATA, ancien *khimba* (en Kikongo).
 MBUANGU (*zimb.* ou *bambuangu*), *khimba*.
 MBUATIDI, ou MBUATULU (*zimb.*), bouteille; un dessin de vannerie, etc.
 *MBUAVA (*zimb.*), *dieso*, œil.
 MBUDI NGONGE (*babudi ba ngonge*), sonneur de la double clochette.
 MBUMBA LUANGU (plur. *Zi mbumba zi Luangu*), l'Arc-en-ciel; *Mambumba fufulu*, arc-en-ciel voilé; *Mbumba tini*, arc-en-ciel partiel; *Mbumba muisi*, exhalaison de vapeur (Kikongo); *Malanda*, deuxième arc-en-ciel; *Mbumba Kipfuiti-pfuiti*, serpent mère de tous les *Mbumba Luangu*.
 [MBUME, voir *mvambu*.]
 **MBUMVA, ou *MBUMVUA (?) (*mim-*), *ntu*, tête.
 MBUNGU (*zimb.*), vase; — *kikongolo*, cruchon en faïence.
 MBUNZI (*zimb.*), *mbala* —, igname.
 MBUSA (*zimb.*), dos, côté derrière; *ku* — derrière, après.
 MBUTA (*zimb.*), voir *pfini*.
 [MÉ, voir *muego*.]
 MEMA ! onomatopée : *yo* — tout rouge.
 *MEMVO (préf. *ma-*), *phezo*, terre blanche. Syn. **nuamvu*.
 MENE (classe *n-*, *zimene*), matin.
 MENO, pour *minu* : moi (en certains dialectes).
 MFIOTO (*mim-*), petit sifflement de mépris : *ta* — *fiotuna*.
 MFUMU KUTU, le chef de l'oreille (en Kikongo). Voir p. 92.
 *MFUZU (*mim-*), *dibulu*, trou, puits.
mi-, préfixe nominal pluriel de la classe *mu- mi-* (*mim-*, *min-*, voir *m-* ou *n-* < *mu-*); préfixe pronominal correspondant.
 MIANGU (préf. *mi-*), grognement; courroux.
 MIELA (préf. *mi-*), bénédiction. Voir p. 197.
 [MIKONGOLO, MIKONGOLO (préf. *mi-*), longue traînée. Luba.]
 MINA (*ku-*), avaler; Pf. *minimi*.
 **MINSADA (préf. *mi-*), *ya* ou *na*, quatre.
 MINU, pronom personnel : moi. Ailleurs : *mono*, *meno*.
 MOMO, pronom démonstratif de *mu-* locatif (*mu-o-mu-o*) : là-dedans.
 MONA (*ku-*), voir; ressentir; Pf. *muene*; *mona ti*, *moneti*, *mo' ti*, si tant est que.
 [MONDA, voir *moye*.]
 [MONDINDA (préf. *mo-*), lambeau d'étoffe et habit de circonstance des *Mani*.]

- MONGO (préf. *mu-*, plur. *miongo*), montagne; amont; *ku* —, en amont.
 MONO, voir *minu*.
- MOSI, -MOSI, un, unique; — oif *mô*, avec le verbe à l'optatif : afin que.
 [MOYE, ou *moyaga*, *monda*, *tatale ondo*, *ai Mani! ai nyengbe!*...
 réponse : *ike-o!* salut des *Mani*.]
- MOYO, ou MONYE, MONE (préf. *mu-*, plur. *mioyo*...), ventre; verenda;
 âme, vie.
 [MOZENGELA (préf. *mo-*, *mi-*), perle bleue qui sert d'amulette et d'insigne
 des *Mani*.]
- [MPENGO : petite amulette sous forme de bâtonnets, chez les *Mani*.
 Syn. *nsepo*.]
- MPHEZO, Solongo pour : *phezo*, terre blanche.
- MPHONGO (*zimph.*), *phongo*, une grande banane (Solongo).
- *MPHUIBA (*mimphuiba*), *nguba*, arachide.
 [MPILI, voir *mvambu*.]
- [MPO : cause, raison...; — *ya*, à cause de (Lingala).]
- MU-, préfixe nominal singulier de la classe personnelle *mu-ba-*, ainsi
 que la classe *mu-mi*; ce *mu-* devient *m-* devant *b*, *f*, *m*, *v* ou *w*,
n- devant une autre consonne, excepté *mutu* < *muntu*, homme. Le
 préfixe pronominal de *mu-m-n-* (*ba-*), ainsi que de *mu-m-n-* (*mi-*),
 est *u-* (*w-*); seulement, comme complément infixé dans le verbe, nous
 avons à côté de *-u-* (ou *wu-*) pour *mu-* (*mi-*), *-m-* (*-n-*) pour la classe
 personnelle. Pluriel : voir *ba-* et *mi-*.
- MUA, onomatopée : semant, aspergeant.
- *MUABU : *muamu*, dans ceci, par ici.
- MUAKA, MUANGA (*ku-*), semer, asperger; Pf. *mueke*, *muenge*.
- MUAMBA (*mi-*), sauce préparée avec la pulpe de noix palmiste.
- MUAMU, pronom de *mu-* (*mu-a-mu*), ici dedans.
- MUANA (*bana*), enfant.
 [MUANZ, eau (en Kanioka).]
- [MUANZA NKONJOLO, ou MUANZA MBALE, nom d'un serpent et de l'arc-en-ciel
 chez les Baluba.]
- MUANZU (*mi-*), toit.
- MUATI (*mi-*), loque, vieux morceau de natte, etc.
 [MUEGO, ou *mé!*... réponse : *ekio!* salut des *Mani*.]
- MUEMVO (*mi-*), flûte de chasse.
- MUENE (préf. *mu-*), appellatif pour : *pfumu*, chef, seigneur.
- MUÉNGE (*mi-*), fleur mâle du palmier.
 [MUFUYA (*mi-*), souffle. Luba.]
- MUINGI, afin que. Alias *buingi*.
- MUISI (*mi-*), fumée, vapeur.
- MUISI (plur. *bisi*), voir *musi*.
 [MUKAYI, danse des *Mani*.]
- [MUKUMBI (*mi-*), sauterelle comestible. Luba.]
- MUNDELA (*mi-*, ou *bamindela*), Européen, Blanc.
- *MUNDEMVA (*mind.*), *khoho*, tamtam.
- *MUNGUALA, ou MUNGUANDA (*ming.*), non-khimba, profane.
- *MUNGUIMVA (*ming.*), *lukuni*, bâton de bois de chauffage.
- *MUNGUIMVIKA (*ming.*), morceau de bois; *mbondo*, *gourdin*; *dilonga*
 assiette.

- *MUNIFA (*mî-*), *mbizi*, viande...
- MUNTU (*bantu*), *mutu*, homme (en Solongo, Kikongo, Luba, etc.).
- MUNU (préf. *mu-*, *miunu*), ouverture, trou, bouche.
- MUPHUMBA (*miph.*), profane par opposition aux *basémuka*, consacrés au *Nkisi tsi*, ou *batsieme*.
- MUSENZI (*ba-*), vulgaire indigène, sauvage. (Mot étranger.)
- MUSI (*basi*), espèce de participe : habitant de... Ailleurs *muisi* (*bisi* ou *besi*). Cfr. en Luba : *muena* (*ben*) et *mukua* (*bakua*); quoique l'usage de ces mots soit plus étendu que celui de *musi* en kiyombe.
- **mutsamva* (*mits*), *ndoki*, ensorceleur.
- MUTSIKALA, MUTSIKANA (*mits.*), espèce de grande fourmi noire.
- MUTU (*batu*), homme; quelqu'un.
- [MVAMBU : serpent venimeux du *Lukusa* (chez les Bapende, *mbume* chez les Ambunda, *mpili* chez les Badinga.)]
- MVENGO (*mim-*), aile. Ordinairement *divavi* ou *dive*.
- MVESE (*mim-*), os.
- MVEWA (*mim-*), pipe à tabac. Syn. *timba*.
- MVIKA (*ba-*), esclave.
- MVILA (*zim-*), espèce, clan; génération, généalogie.
- MVILU (*mim-*), bord, arête d'une planche p. ex.; — *khoze*, le bord d'un cerceau. Aussi *mvinda*.
- MVINDA, un entier, un certain.
- [MVIN : pluie (en Ikota). Cfr. *mvula*.]
- MVINDA (*zim-*), voir *mvilu*.
- MVINDI (*mim-*), — *kulu*, axe de la jambe.
- MVINDULU (*zim-*), — *khoze*, coup de cerceau quand on monte sur un palmier.
- MVUALA (*zim-*), envoyé, émissaire; chez les Basolongo : sceptre représentant le chef, et par extension : gourdin de kimba.
- MVUE-MVUE, MVUEMVE ou MVUENGA MVUENGA, onomatopée : branlant.
- MVULA (*zim-*), pluie, orage; saison des pluies.
- MVULUZI (*ba-*), sauveur (chez les Bakongo).

N

N- (ou *m-*), nasale *ni-* : préfixe nominal < *ni-*, singulier de la classe *n- zi-*; chez quelques noms, comme *nioka*, *nungu*, et la plupart des noms étrangers, il fait défaut, tant au singulier qu'au pluriel; sinon, il adhère au radical du pluriel, sous réserve des changements phonétiques que nous avons indiqués (à propos de la dénomination « *khimba* », p. 34). En outre, le pluriel *zi-* est ordinairement sous-entendu, quand le substantif est suivi d'un déterminatif au moyen de *zi-* pronominal. Le préfixe pronominal de *n-* < *ni-* est *i* (ou *y*, *yi*), ou *-i-*, *-yi-* comme complément infixé au verbe; voir aussi *zi-*. A noter : dans bon nombre de substantifs de différentes classes, au singulier et au pluriel, le même *n-* est préfixe secondaire, et il l'est toujours dans le pluriel de *lu- zi* (+ *n-* < *ni-*). Soit comme préfixe de classe, soit comme préfixe secondaire, il produit les changements euphoniques : *n-b* = *mb*; *n-v* = *mv*, mais le plus souvent *ph*; *n-f* = *pf*, etc.

- n-* (ou *m-*) < *ni-*, pronom personnel de la 1^{re} personne du singulier : je; ou *-n-* infixé : me, moi. Mêmes changements phonétiques avec le radical du verbe qui suit ce pronom que pour le préfixe nominal *n-* < *ni-*. Comme préfixe sujet, ce pronom apparaît encore sous la forme de *nd-* ou de *i-*; combiné avec le négatif *ka*, sous celle de *ki-*.
- N-* ou *-NA*, voir *-ena*.
- NA ? OU NANDI ? qui ? lequel ?.. Ailleurs *nani* ?
- *NAFA (*ki-*), *kindeze*, soins à donner à un bébé.
- *NAFIKA (*ku-*), *lela*; — **nafa-nguila*, *lela kindeze-muana*.
- *NAFIKA (*ku-*), *lela*; — **nafa-nguila*, *lela kindeze-muana*, soigner un bébé; Pf. **nafikidi*.
- *NAME-NDOMVE (signification incertaine).
- *NAMUA ? *nandi* ? qui ?
- NANA (proprement verbal, *ku-*), ne pas être, ne pas avoir; *batu banana*, hommes ordinaires, qui ne sont pas chefs, qui ne sont pas sorciers...; non, il n'y a rien...
- NANGA (*bananga*), premier ministre, intendant.
- NANGUNA (*ku-*), soulever, éleveur; — *luimbu*, entonner un chant; Pf. *nanguni*.
- NANI (*banani*), chose... dont on ne se rappelle pas le nom.
- NANI ? voir *na* ? *nandi* ?
- NATA (*ku-*), porter, emporter; Pf. *nete*.
- NDAKU (*zind.*), lointain, distance.
- *NDAMVILA (*zind.*), *nzangi* (collectivement), haricots.
- *NDANANGENE (*zind.*), *di*nana, nombre huit.
- NDEFE, NDEFI (*zind.*), serment; *venda* ou *leva* —, jurer.
- *NDEFO (*zind.*), *ngazi*, noix palmiste.
- NDEMBO (*zind.*), tamtam sphérique.
- NDI- (< *n* + *ni-*), pronom personnel de la 1^{re} personne du singulier, préfixé au verbe dans la plupart des temps et modes : *ndidi* (*ndi-idi*), je suis.
- NDIAMA, NDIAKU, NDIANDI, NDIETU, NDIENU, NDIAU (*ba-*), mon compagnon, ton etc...
- *NDIAMVA (*zind.*), *dieso*, œil.
- *NDIEBO, NDIEBUA : *ngeyo*, toi.
- NDIMBA (*min-*), vallée.
- NDIMVU (*zind.*), bruit, rumeur.
- NDINGI (*min-*), grelon; morceau de copal.
- NDINGI (*min-*), chant funèbre.
- *NDIRU (*min-*), *tuvi*, excrément.
- NDOKI (*zind.* ou *bandoki*), ensorceleur. De *loka*.
- NDOKO (de *kuenda*, aller), allons; *ndoko-anu* ! allez (j'accompagne).
- NDOMBE (préf. *n-* < *ni-*, *nomba*, devenir ou être noir). le noir, noirceur.
- *NDUMVA (*zind.*), *di*kumi, la dizaine.
- *NDUMVIRA (*min-*), *ntu*, tête.
- NDUNDU (*zind.*). albinos.
- [NDUNDUMA (*min-*), arc-en-ciel chez les Bulu.]
- NDUNGU (*zind.*), tambour long.
- NDUNZI (*zind.*), voir *lunzi*.
- [NDUTUMA (*min-*), arc-en-ciel (chez les Fan).]

- **NDZIONO (?) : *wombo*, grand nombre, très...
- **NEMO, **dele*, pronom supplétif : *kuaku*, toi.
- *-NEMUA : *nene*, grand.
- NENA (*ku-*), faire un grand besoin; Pf. *nenene*.
[NENA : poisson électrique (tabou pour les *Mani*).]
- NENE, grand; *buala bunene*, un grand village.
- NENEMO (*ku-*), *buta*, enfanter; Pf. *nenemono* (?). Cfr. *nena*.
- NENGA (*ku-*), — *zitsina*, écraser des poux; Pf. *nengene*.
[NENZULA, fameux poison des *Mani*.]
- NGAMBU (*zing.*), pâmoison; *fua* —, tomber en faiblesse.
- *NGAMUA : *ngana* (?).
- NGANA : certain(e, quelqu'un, autrui; *-ngana*, certain(e, une espèce de...)
- NGANDA (*zing.*), cour, extérieur; chef-lieu.
- NGANDU (*zing.*), crocodile; — *khitu*, homme « changé » en crocodile;
ngandu, un dessin de tatouage, etc.
- NGANGA (*zing.* ou *banganga*), prêtre; — *nkisi*, féticheur.
- NGANGU (*zing.*), intelligence. Ordinairement *diela*.
- NGANU, corrélatif de « si » purement conditionnel. Alias *nginu*.
- NGANZI (*zing.*), colère; *fuema* —, se fâcher.
[NGARANGBA, voir *nguwu*.]
- NGAZI (*zing.*), noix palmiste.
[NGBANGINA : une antilope (tabou pour les *Mani*).]
[NGBURU (*bangburu*), profane pour les *Mani*.]
- NGE, voir *ngeyo*, toi.
- NGE NGE, onomatopée : tintant (comme une sonnette...).
- **NGEBO : *ngeyo*, toi.
- *NGENDA (*zing.*), hauteurs, dans les airs.
- **NGETÁ, en Solongo usuel : *inga*, oui. Ailleurs *ngeta* est le mot usuel pour *nyinga*.
- NGEYO, NGE, pronom personnel : toi.
- NGIDI (*zing.*), toupie (en Solongo et en Woyo).
- *NGIDI, ou **ngiona*, **ngioni* (*zing.*), *ntima*, cœur. Aussi **kingioni*.
- NGIELE (*zing.*), lointain (?). (Archaïque.)
- NGINA (*zing.*), pou. Ailleurs *tsina*.
- NGINU : sinon... Voir *nganu*.
- *NGIOBE, **NGIOBI : *wadi*, *zole*, deux.
- *NGIONA, *NGIONI : voir **ngidi*.
- *NGIOVE (*zing.*), *mbazu*, feu.
- NGO (*zingo*), léopard; — *khitu*, homme « changé » en léopard.
- *NGOFE, *NGOFE : *mosi*, *-mosi*, nombre un, unique.
- NGOLA (*zing.*), silure; — *sala ki khusu*, silure rouge « plume de perroquet ».
[NGOLA : poudre rouge employée par les *Mani*. Voir *tukula*.]
- NGOLO (*zing.*), dureté, force, puissance.
- NGOMA (*zing.*), tambour de chef; *ngo-muala*, ou *ngô muala*, tambour de guerre.
- *NGONA (*ku-*), *mona*, voir; Pf. **nguene* (?).
- NGONDE (*zing.*), lune, mois.
- NGONDO (*zing.*), singe (espèce la plus commune).
- NGONGE, NGONGI (*zing.*), double sonnette de chef.

- NGONGO (*zing.*), saleté.
 [NGOYA : porc sauvage (tabou pour les *Mani*).]
 NGUAMA, NGUAKU, NGUANDI, ... : ma mère, ta mère, sa mère... (composé de *ngudi* + *ama*, etc.).
 NGUBA (*zing.*), arachide. Syn. *phinda*.
 NGUDI (*zing.* ou *bangudi*), mère; clan matriarcal.
 *NGUIBI (*zing.*), *mbate*, ce qui est bon...
 **NGUIMVA (*zing.*), *di)vua*, nombre neuf.
 *NGUIVISA (*zing.*), **munguimvika* : *mbondo*, gourdin.
 NGULU (*zing.*), porc; — *thongo*, porc gros et gras.
 NGULUNGU (*zing.*), espèce d'antilope.
 NGULU-NGULU (*min-*), strie.
 NGUNZA (*zing.* ou *bangunza*), héraut; prophète (Kikongo).
 NGUNZI (*zing.*), terre rouge.
 [NGUWU : pouvoir du Serpent, chez les *Mani*. Alias *ngarangba*.]
 **NIAMVALA, *NIAMVARA : *wombo*, grand nombre, beaucoup.
 NIANGA (*zinianga*), sabre (fétiche chez les Bawoyo et les Basolongo).
 NIANGA (*ku-*), être embarrassé, pressé; Pf. *nienge*.
 NIANZI (*zinianzi*), mouche. Ordinairement *nzinzi*.
 *NIMVA (*ku-*), *kuiza*, venir; Pf. **nimvini*; **nimvina*, venir de, venir pour...
 *NIMVISA (*ku-*), faire venir; *tuala*, apporter; Pf. **nimvisini*.
 *NIMVUA (*ku-*), *kota*, entrer (?).
 NIO ... TO, onomatopée, imitant le bourdonnement d'un insecte, ... *to!*
 (quand il se pose).
 NIOKA (*zinioka*), serpent.
 NIOKA-NIOKA (*ki-*, plur. *bin.*), petit serpent.
 NIONGO (*ziniongo*), tristesse.
 NIOSE (*ziniöse*), abeille.
 NISI (*zinisi*), voir *tsula*.
 *NIUMVA (*ziniumva*), *nlangu*, eau; *mvula*, pluie; *masuba*, urine.
 -NKAKA, -NKA : autre, certain(e).
 **NKADALA (*min-*), *nyitu*, corps.
 NKADELA (*ba-?*), *mundela*; — a *nomve*, *mundela phemba*, Européen, Blanc.
 **NKAFARA (*min-*), *nlele*, pagne...
 NKAKA (*min-*), petit écureuil rayé.
 NKAMA (*min-*), barrage en travers d'un cours d'eau.
 NKANDA-KANDA; *mu* — *nlangu*, au beau milieu de l'eau.
 NKASU (*min-*); *fua* —, mourir de mort subite.
 NKAZI (*ba-*), épouse.
 NKELE (*min-*), fusil, canon de fusil.
 **NKHafa (*zinkhafa*), *mbua*, chien.
 **NKHOZO (*zinkhozo*), **khoso*, camp des Bakhimba, comprenant (chez les Basolongo) plusieurs *mavuala*.
 NKIBU (*min-*), tige florifère du bananier.
 NKIENDO (*min-*), ordure (?), (Archaïque).
 NKIETO (*ba-*), femme.
 [NKILIMA : ar-en-ciel (dans l'Uele).]
 NKINDU (*min-*), patte de volaille. Syn. *phiatu*.

- NKISI (*min-*), esprit, fétiche; objet fétiche... *Nkisi tsi*, ou *Bakisi banene*, se dit des grands Esprits de la terre.
- NKISI, suffixe de « langue secrète », comique. Voir p. 179.
- *NKOMBE (*min-*), *nyitu*, corps.
- NKOMBE (*min-*), courbe, chose courbée; membrum virile. (Archaïque.) [NKONGOLO, voir *muanza*.]
- NKUDU (*min-*), cruche, jarre.
- NKUEFO (*min-*); *mu* —, à proximité, tout près.
- NKUEKESI (*ba-*), parent par mariage, belle-fille, beau-fils...
- *NKUFU (*min-*), *ngulu*, porc.
- **NKUIMVA (*min-*), *nguba*, arachide.
- NKUKU (*min-*), tronc; — *nyitu*, tronc du corps.
- NKUKU (*min-*), coucou : — *phela*, — *duma*, — *vuanda* (le même) coucou.
- NKULU (*ba-*), ancêtre, ancien.
- NKULUTU (*ba-*), aîné, vieux.
- NKUMBA (*min-*), nombril.
- NKUTU, après un mot : quand même, en effet.
- NKUYA (Solongo). NKUYU (*min-*), revenant d'ensorceler.
- NLAKE (*min-*), méchante hutte.
- *NLAMVI (*min-*), *nlangi*; — *tsumva*, une feuille de tabac.
- NLANGU (*min-*), eau, rivière.
- NLEFE, voir *lefe*.
- NLELE (*min-*), pagne, étoffe.
- « LEMBE (*min-*), cour de la « résurrection » des Bakhimba.
- NLENGO (*min-*), ce qui est lisse; *ngola* —, silure qui a la peau lisse.
- *NLIMVI (*min-*), bruit de voix. Cfr. ***dimvu* et *ndimvu*.
- NLOLO (*min-*), grand cri « *wō... lō* »; *ta* —, pousser des cris de triomphe. tout en se frappant la bouche d'une main.
- NLONGO (*min-*), tabou, chose interdite. Syn. *kina*.
- NLUANGU (*ba-*), *khimba*, membre de la Société secrète. Voir *luangu*, cryptonyme de *phezo*.
- NOKA (*ku-*), pleuvoir; *mvula yeka-nōka*, il commence à pleuvoir; Pf. *nokene*.
- NOMBA (*ku-*), devenir noir, être noir; Pf. *nombele*.
- NOME, NOMI (*ki-*, plur. *bi-*), résine.
- **NOMVE : *phemba*, blanc.
- NONGA (*ku-*), ramasser; Pf. *nongene*.
- NO/GA (*ku-*), ajuster, viser; Pf. *nongene*.
- NONGANA (*ku-*), être touché (d'un coup de fusil); Pf. *nongene* ou *nongini*.
- NONGO (cl. *n-*, plur. *zinongo*), proverbe, dicton, parabole (qu'on peut « ramasser »).
- **NSABULA (*min-*), *kulu*, jambe. Cfr. *sabula* (?).
- **NSADA (*min-*), *ya*, *nya*, nombre quatre.
- **NSADI (*min-*), *mbunzu*, igname. Cfr. *mbala sadi*, une dioscorée sauvage.
- **NSADU (*zin-*), *koko*, bras.
- *NSAFARA, **NSAFALA : *-nkaka*, autre.
- NSAMU (*min-*), affaire, motif. Syn. *diambu*.
[NSAMU : pouvoir de l'Arc-en-ciel chez les Mani].
- *NSAMVA (*min-*), *khoyo*, deuxième jour du *tsona*.
- *NSANDA (*min-*), *mongo*, le haut, amont.

- NSANZU (*min-*), pillage. Cfr. *sanza*.
- **NSAVU (*min-*) *thangu*, soleil, heure; — *va* ***kinkhafa*, *thangu va mbata*, midi; — ** *yela-mvilimi*, coucher du soleil.
- *NSEFA (*min-*), *tsese*, fouet de nervures de feuilles de palmier.
- *NSELA-NSOMVE (*min-*), *diyaka*, racine de manioc.
[NSEPO, voir *mpengo*, amulette des *Mani*.]
- NSILU (*min-*), voir *khonzo*.
- *NSIMVA (*min-*), *nzila*, chemin.
- *NSIMVI (*ba-*), *ndoki*, ensorceleur.
- **NSIMVU (*min-*), *nsitu*, forêt, brousse.
NSINDU (*min-*), bruit de pas.
NSINGA (*min-*), liane, corde.
- **NSINI (*ba-*), *muana*, enfant.
NSITU (*min-*), forêt, brousse.
- **NSIVU (*min-*), *ndaku*, lointain.
NSOSO (*min-*), léger sifflement de mépris; *ta-* ... (en Woyo) : *fiotuna*.
NSUANI (*min-*), espèce de *taon*.
- **NSUBUZI (*min-*), *dilonga*, assiette.
*NSUELA (*min-*), *nzala*, faim.
NSUEMA (*min-*), feuille de haricots (en légume); — *bakhombo*, une petite liane.
NSUNDA (*min-*), impair (en Solongo).
- **NTAFU (*min-*), *tsambudi*, nombre sept.
[NTAMBUE (préf. *n-*), lion Luba.]
- **NTAMU (*min-*), *sambanu*, nombre six.
NTEKOLO (*ba-*), petit-enfant.
- *NTEMVA (*min-*), *buala*, village.
*NTEMVA (*min-*), rosse (?).
NTENDA (*min-*), jeune personne; mystagogue des Bakhimba.
NTETE (*min-*), panier tressé de deux feuilles de palmier.
- **NTHAFU (*zinth.*), *tatu*, nombre trois.
- **NTHEMVO (*zinth.*), *tsese*, fouet de nervures de feuilles de palmier.
NTIMA (*min-*), cœur.
- *NTIUFU (*min-*), *thama*, lointain, loin.
[NTOK : un serpent très venimeux (Luba).]
- NTONO (*min-*), voir *khenge*.
- *NTSIARA (*min-*), *tebe*, banane.
*NTSIEFA : *ngeta*, *nyinga*, oui.
- **NTSIOBA : *mama*, mère. Voir *mama*.
- *NTSIUBUZI (*min-*), *tsusu*, poule. Alias **kubuzi*.
- *NTSIUMVA (*min-*), *luimba*, chant.
NTU (*min-*), tête. Parfois *tungu* (*ki- bi-*), tête (d'un homme).
NUANA (*ku-*), *se battre*; Pf. *nuene*.
- *NUFU (*minufu*), *nuku*, puanteur.
NUFUNA (*ku-*), flairer, sentir par le nez; Pf. *nufuni*.
NUMUKA (*ku-*), se redresser; Pf. *numukini*.
NUMUNA (*ku-*), dresser; Pf. *numuni*.
NYANDI, *nya*, pronom personnel : lui, elle; *nya* ne s'emploie jamais seul.
NYEKA (*ku-*), frapper; Pf. *nyekele*. (Solongo.)
[NYENGBE (plur. *banyengbe*), initié à la secte des *Mani*.]

- NYIKUKA, ou *nikuka* (*ku-*), être secoué; Pf. *nyikukini*.
 NYIKUNA, ou *nikuna* (*ku-*), secouér; — *khoko*, battre le tamtam;
 Pf. *nyikuni*.
 NYITU (cl. *n-*, plur. *zinyitu*), corps.
 NYONGUMUKA (*ku-*), bouger, se mouvoir; Pf. *nyongumukini*.
 NYUNDU, ou *nzundu* (*zin-*), pilon de forge.
 [NYUNGU : arc-en-ciel (chez les Bata).]
 NYINGA (cl. *n-* plur. *zinyinga*), colère (Woyo).
 NYINGA : oui.
 NZALA (*zin-*), faim, désir; *mona* —, avoir faim.
 NZALA (*min-*), doigt.
 **NZALU (*zin-*), cuiller. Cfr. *zalu*, cuiller.
 NZANGI (*zin-*), haricots (collectivement), sing. *luzangi*.
 *NZANZA (*min-*), village; *nzanza* (en *kiyombe* usuel) : terrain plat, plateau.
 NZAZI (*zin-*), foudre. Voir p. 360.
 *NZEBO, **NZEBUA (*zin-*), *lumbu*, jour.
 NZELELE (*zin-*), petite moule, coquille de moule.
 NZENZA (*zin-* ou *banzenza*), visiteur, étranger.
 [NZEU (plur. *nzeu*, *banzeu*), fourmi *tsanguni* en *kiyombe*, mauvaise augure chez les *Mani*.]
 *NZIATA-MBUAMVU (*zin-* ou *ban-*), *pfumu*, chef.
 *NZIBU (*zin-*), *di*zina, nom.
 *NZIMVU (*min-*), *manya*, maïs.
 NZINGU (*min-*), bataille, lutte.
 NZINZI (*zin-*), mouche. Ailleurs : *nianzi*.
 **NZIOLO (*zin-*), *mbote*, ce qui est bon.
 **NZIOMO : *minu* ou *mono*, moi; — *nzio* ! me voici !
 *NZIOMVE (*zin-*), *ngonde*, lune.
 *NZIONDO (*zin-*), *dikhapa*, jupe des Bakhimba.
 *NZIONGA (*zin-*), *vumu*, ventre.
 *NZIONO : *minu* ou *mono*, moi.
 NZIUKILA (*zin-*), espèce de fourmi.
 NZO (*zin-*), maison, hutte...*nzo kumbi*, hutte de la fille nubile; —
theko, case des menstrues.
 NZOBO (*zin-*), chat-tigre.
 *NZUARR ! *nzuarr lamu e* ! une exclamation des Bakhimba.
 *NZUILA : *wombo*, beaucoup.
 NZUNDU (*zin-*), voir *nyundu*.
 *NZURU (*min-*), *difubu*, ananas.

○

o- ou -o, forme, avec les préfixes pronominaux, certains démonstratifs, dont les plus simples servent de pronoms relatifs : *o*+préf. pronom., comme sujet de l'incidente : qui; préf. pronom. *+o*, comme complément : que. Ainsi *ou*, ou *owu*, *o'u*+verbe, *oyi*, *odi*, etc.; *wo*, *yo*, *dio*, etc.; *oku*, là; *ko* (< *ku-o*) *tunkuenda*, là où nous allons.
 ò ! exclamation marquant l'étonnement.

-OLE, synonyme de *-wadi*; comme numératif ordinaire : *zole, wadi*, deux.

[ONDO ! salut des *Mani*. Voir *moye*.]

-OSO : tout(e, tous...; devant le substantif, avec ou sans *ka*, signifie : quel qu'il soit, quelconque..., *woso ka mutu*, n'importe qui.

P

PF ! gestus vocis, en passant la main sur la bouche : plat, net !

PF-PF ! onomatopée : crachotant.

PFINI (*zipf.*), larve d'Ochromiya. Ailleurs *mbuta*.

PFITI (*zipf.*), chagrin, ennui.

PFOFO (*zipf.*), balayure.

PFUMU (*zipf.* ou *bapfumu*), chef, maître.

PHADI (*ziph.*), voir *luvadi*.

PHAKASA (*ziph.*), buffle.

PHAMBA (*zi-* inusité), rien, chose vide; pas du tout.

PHANDA (*ziph.*), ferme résolution; *dia* —, ou *ta* —, former la résolution (de ne pas céder...).

PHANGI (*ziph.* ou *baphangi*), frère, cousin... Syn. *khomba*.

PHANGU (*ziph.*), sceptre, bâton de chef.

PHATU (*ziph.*), grand nombre d'hommes. (Hiératique)

PELA (*ziph.*), champ ou savane qui vient d'être brûlé.

PEMBE (*zi-* inusité), blancheur, blanc.

PHENE (*ziph.*), nudité, nu.

PHEPE (*ziph.*), canon (de fusil).

PHEZO (*ziph.*), terre blanche.

*PHIARU : *phialu* (*ziph.*) ou *nkindu*, patte de volaille.

PHIDI (*ziph.*), panier, hotte.

PHILA (*ziph.*), manière d'être ou de faire, particularité.

PHINDA (*ziph.*), arachide. Syn. *nguba*.

PHOVI (*ziph.*), orateur, avocat.

PHU (*ziphu*), couvre-chef. Syn. *budu*.

*PHUEMVEVME (*ziph.*), *vulu*, simplot.

PHUENDEDE : position assise (?).

PHUNGI (*ziph.*), défense (d'éléphant); corne, trompette.

PHUVA (*ziph.*), morceau d'étoffe dont les femmes se couvrent la poitrine.

PILUMUNA (*ku-*), *nyikuna* ou *bula*, *battre* (le tamtam ou le tambour); Pf. *pilumuni*.

*PIRUMUA (*ku-*), *uwa*, entendre, écouter; comprendre; **tefere* — ? as-tu bien compris ?

POESE, pour : *phusu*, voir *luvusu*. Chez O. Dapper, *oe* = *u*.

[POMBEÏROS : commerçants ambulants du temps de l'ancien Kongo.]

*PURUMA (*ku-*), *bela*, être souffrant; Pf. **purumini* (?).

*PURUMUA-NTENDA ! refrain de chant.

R

R : le son *r* est extrêmement rare en beaucoup de langues bantoues, notamment du groupe Kongo : en Woyo on entend, par ex. : *baboso krrri* ! tous, tant qu'ils sont; en Kikongo (P. Butaye) : *rrru* ! tout fut

raflé; en Kiyombe : *karata*, pour *kalata*, se gratter..., et c'est à peu près tout. Par contre, chez les Bakhimba, l'usage des *r*, fortement roulés, constitue un procédé favori, pour rendre leur parler méconnaissable.

*RI ! une exclamation des Bakhimba.

S

SABA (*ku-*), surpasser.

*SABA (*ku-*), *vioka*, passer; *kuenda*, aller; *kuiza*, venir; Pf. ***sabidi*.

SABUKA (*ku-*), franchir, enjamber, passer (l'eau); Pf. *sabukidi*.

SABULA (*ku-*), faire franchir...; Pf. *sabudi*.

*SAFARA (*ki-*, plur. *bisafara*), *mbusa*, dos; *ku* —, derrière.

*SAFIKISA (*ku-*), *bula*, battre, frapper; Pf. **safikisidi*.

SAKA (*di-*, plur. *masaka*), forêt.

*SAKAMA (*ku-*), *kina*, danser; se dit en kiyombe de la danse des Bakhimba; Pf. **sakamene*.

SAKANA (*ku-*), jouer, s'amuser; Pf. *sakene*, *sakini*.

SAKUMUNA (*ku-*), crachoter (sur un fétiche pour lui donner de nouvelles forces); Pf. *sakumini*.

SALA KI KHUSU : (couleur de) plumes rouges de perroquet. Cfr. *lusala*, plume.

SALU (*ki-*, plur. *bisalu*), chose, objet; *salu* (ordinairement *kisalu*), travail, fonction. Cfr. *sala* (*ku-*), travailler.

SALU ou SADU (*di-*, plur. *ma-*), crosse (de fusil).

SAMBA (*ku-*), gémir, soupirer; Pf. *sembe*.

SAMBANU, -SAMBANU : nombre six, six.

SAMBILA (*ku-*), gémir vers...; prier; Pf. *sambidi*.

SANSA (*ku-*), éduquer; Pf. *sense*, *sansidi*. (Kikongo et Solongo.)

SANZA (*ku-*), enlever, piller; Pf. *senze*.

SE, voir *dise*, père.

*SE : *epi* (enclitique), aussi.

SELE (*ki-*, plur. *bisele*), tranche.

SEMA (*ku-*), sacrer; Pf. *semene*.

SEMUKA (*ku-*), se consacrer au *Nkisi tsi*; Pf. *semukene*.

*SEMVA (*ki-*, plur. *bisemva*), *senge*, jupe de Bakhimba.

SENGE, ou SENZI (*ki-*, plur. *bi-*). Syn. *dikhapa*.

*SESOMO (*ki-*, plur. *bisesomo*), *dieno*, dent.

SEVA (*ku-*), rire, se moquer de; Pf. *sevele*.

SI, devant un verbe à l'optatif, forme le futur rapproché. Syn. *ma*.

SIA (*ku-*), mettre, faire...; Pf. *sidi*.

SIAKU, SIANDI, etc., voir *dise*.

SIALA (*ku-*), rester, être ou faire encore; Pf. *siele*, *sidi*. Sert également d'auxiliaire dans la conjugaison : *sia-*, *sie-*, etc.

SIANDA (*ku-*), *fua*, mourir; — *kofe*, mourir tout à fait (?); Pf. ***siandidi*.

SIBULA (*ku-*), *buta*, enfanter; Pf. *sibudi*.

**SIEFE (cl. *n-*, plur. *ziesiefe*), *ntima*, cœur.

SIKA, métathèse de *kasi*, mais (en « menelek », en *kiyonge*, etc.).

SI-KA ! fini d'être malade ! (Hiératique.)

SILA (*ku-*), relatif de *sia* : faire à, de...; Pf. *sididi*.

- SIMAMA (*ku*), être fixé en terre; Pf. *simamene*.
 SEMBA (*ku*-), tenir; toucher des mains; Pf. *simbidi*.
 SIMBA-SIMBA, onomatopée : fermentation.
 SIMIKA (*ku*-), fixer en terre; Pf. *simikini*.
 SIMU (*di*-, plur. *masimu*). rive, rive opposée. terre ferme; — *nlangu*, bord de l'eau; *va — di nlangu*, à l'autre rive.
 SINA (*ki*-, plur. *bisina*), un riche.
 SINA (*ki*-, plur. *bisina*), durée; — *ki wombo*, très longtemps.
 SINA (*di*-, plur. *masina*), souche; fond, raison fondamentale.
 SINDU, ou SINZA (*ki*-, plur. *bi*-), souche d'arbre coupé.
 SIOLA (*ku*-), introduire (le bras, les doigts...); Pf. *siodele, siodidi*.
 *SIOTOMO (cl. *n*-, plur. ***zisiotomo*), *budu*, couvre-chef.
 SIOTUBUKA (*ku*-), *zelumuka*, descendre dans le bain rituel; Pf. *siotubukidi*.
 SIOTUBULA (*ku*-), faire descendre les Bakhimba dans le bain de clôture; Pf. *siotubudi*.
 SISKILA (*ku*-), lever en secouant, on en menaçant, menacer (d'un bâton p. ex.); Pf. *sisikidi*.
 SIU SIU, onomatopée : en rampant vite, s'élançant.
 *SOFELA (*ku*-), *totula*, faire sortir; Pf. ***sofidi*.
 [SOLOLA : parler, conter. (Lingala.)]
 SOMBA (*ku*-), engager (un aide...); Pf. *sombele*.
 SOMBULA (*ku*-), quereller; Pf. *sombudi*.
 *SOMVILA (*ku*-), *songila*, montrer à; Pf. **somvidi*.
 *SOMVURA (*ku*-), *songula*, indiquer entre plusieurs; Pf. **somvudi*.
 SONGA (*ku*-), être droit, juste; indiquer exactement; Pf. *songele*; forme relative : *songila*, montrer à...; Pf. *songidi*.
 SONGULA (*ku*-), rendre pointu; indiquer entre plusieurs; Pf. *songudi*.
 SOSA (*ku*-), parler, se faire entendre; Pf. *sosele*.
 SUADI (*ki*-, plur. *bisuadi*), baguette.
 SUI, SUIDILA, onomatopée : silencieux; silence !
 SUIDILA, SUIILA (*ku*-), garder le silence; Pf. *suididi*...
 SUKULA (*ku*-), nettoyer; Pf. *sukudi*.
 *SULUVA (*ku*-), *mana fua*, mourir tout à fait; Pf. **suluvidi*.
 SUMUKA (*ku*-), encourir une faute; pécher; Pf. *sumukini; sumukina*, violer.
 SUMUNA (*ku*-), désacrer; déguster; Pf. *sumuni*.
 SUNDA (*ku*-), s'élançant; Pf. *sundidi*.
 [SUNGBA : mets et repas sacrés des *Mani*.]
 *SURUFA (*ku*-), *bela*, être malade; *fuema*, se fâcher; Pf. *surufidi*.

T

- TA (*ku*-), faire, etc.; — *nongo*, dire un proverbe; — *disuku*, chercher la cause d'une maladie (voir *disuku*); — *lukovi*, faire une proclamation; — *lumingu*, faire dimanche; Pf. *tele*.
 TABA (*ku*-), couper; cueillir en coupant; — *nkanu*, juger; Pf. *tebe*.
 TABIKA (*ku*-); être coupé en deux, être séparé de force; Pf. *tabikidi*.
 TABUKA (*ku*-), être retranché; Pf. *tabukidi*.

- **TABULA (*ku-*), *tala*, regarder; Pf. ***tabudi*.
[TAKULU ou *kalutu*, métathèse de *taluku*.]
TALA (*ku-*), regarder; Pf. *tele*.
[TALUKU : tabac (chez les Pygmées du Gabon).]
TAMBA (*ku-*), tourner vers le bon côté, présenter; attraper; — *matu*,
prêter l'oreille; Pf. *tembe*.
TAMBIKA (*ku-*), présenter, offrir; Pf. *tambikidi*.
TAMBULA (*ku-*), recevoir, accepter; Pf. *tambudi*.
TANGA (*ku-*), compter, lire; Pf. *tenge*.
TANU, -TANU, nombre cinq, cinq.
TÁTA (*ku-*), darder, piquer, faire mal; avoir mal, être désolé; Pf. *tete*.
TATA, appellatif, sans préf. (*mu-*) au sing. (plur. *batata*) : père, papa;
oncle paternel...
- **TATAMA < *ta'tama*, *TATAMUA : *tata*, père.
[TATALE, voir *moye* (salut des *Mani*).]
TATU, -TATU, nombre trois, trois.
*TATUAMA : *tata*, père. Cfr. Luba *tatu*.
TE ! exclamation pour exciter à la vengeance.
TEBILA (*ku-*), mordre, piquer, faire mal; Pf. *tebidi*.
*TEFA (*ku-*), *dia*, manger; *nua*, boire; Pf. **tefele*, **tefere*, **tefidi*; -*tefa*,
-*tefele*... servent également d'auxiliaire : *mana*..., *mene*...
TEKA (*ku-*), puiser; — *matu*, prêter l'oreille, écouter; Pf. *tekele*.
TELAMA (*ku-*), se mettre debout; Pf. *telamene*.
TELEMISA (*ku-*), mettre debout; Pf. *telemisini*.
TEMBA (*ku-*), être secoué, vaciller; Pf. *tembele*.
*TERETE : *kunkaka*, ailleurs.
TESA (*ku-*), causatif de *ta*; ausculter la cause d'un mal (au moyen d'un
mal (au moyen d'un fétiche; Pf. *tesele*.
TESISA (*ku-*), faire ausculter (par le féticheur); Pf. *tesisidi*.
TETA (*ku-*), toucher en frappant d'un objet tranchant, couper en mor-
ceaux; Pf. *tetele*.
TEVA (*ki-*, plur. *biteva*), petite natte
TEZA (*ku-*), entailler; — *meno*, tailler les dents; Pf. *tezele*.
*THAFU (préf. *n-* < *ni-*), *tatu*, trois.
THAMA (*zith.*), lointain, loin; il y a longtemps.
*THANANGANA (préf. *n-* < *ni-*), *tanu*, cinq.
THANDU (*zith.*), savane, plateau non boisé. Syn. *tseke*.
THANGU (*zith.*), soleil; heure.
THATA (*zith.*), regret; *dia* —, avoir du regret.
THEKO (*zith.*), côté; *mu* —, à côté, tout près; *nzo* —, alias *nzo futa*,
mauvaise hutte un peu à l'écart (pour les femmes qui ont les
menstrues).
*THEMVUKILA (*zith.*), *tsese*, fouet de nervures.
*THIBASANA (préf. *n-* < *ni-*), *ya*, quatre.
THOKO (*zith.*), coquetterie, vanité.
*THOMVO (*zith.*), *thongo*; *ngulu* —, le porc gras.
THONGO (*zith.*), bête engraisée; *ngulu* — est le cryptonyme du
**themvukila* ou *tsese*, et en général des différentes épreuves infligées
aux récipiendaires de la Société secrète : le *phezo* et la boisson de
la mort, etc.

- THÛMBU (*zith.*), aiguille; herbe qui pousse en pointe. Cfr. *lutumbu*.
 THUMBU (*zith.*), fruit du *ntumbu*. Voir Plantes.
 THUTU (*zith.*), petite souche. Voir *tutu*.
 TI, au commencement de la phrase : si, quand; après le verbe « dire », « penser », même sous-entendu, il introduit le discours direct ou indirect, comme le latin biblique *quia* : ainsi..., que...; comme une espèce d'enclitique, il s'ajoute fréquemment à une réponse quelconque : *nana ti!* mais non ! Ailleurs : *vo*.
 TI AWA TIO ! le (ou) la voici ! (Hiératique.)
 *TIA... TIARR ! exclamation : allo ! — nous voici !
 *TIA : *fiata*, non (ce n'est) rien.
 TIAKANA (*ku-*), se disperser; Pf. *tiakini*.
 TIAMASANA (*ku-*), se séparer l'un de l'autre; Pf. *tiamisini*.
 TIBA (*ki-*, plur. *bitiba*), une mauvaise petit banane.
 TĪBĀ, onomatopée : *yo* —, tout rouge.
 TIBUKA (*ku-*), s'enfoncer, se plonger; Pf. *tibukidi*.
 TIBULA (*ku-*), mettre dedans...; Pf. *tibudi*.
 TIMBA (*ki*, plur. *bitimba*), pipe à tabac. Syn. *mvewa*.
 TINA (*ku-*), fuire; Pf. TININI.
 -TINA, suffixe de « langue secrète » comique : voir p. 179.
 TINI (*ki-*, plur. *bitini*), bout morceau.
 TIPOYI (cl. *n-*, plur. *zi-*), mot étranger pour : *luanda*, hamac.
 TITIKA (*ku-*), tirer, étirer; Pf. *titikidi*.
 TOKA (*ku-*), bouillir, faire bouillir; Pf. *tokele*.
 TOLA (*ku-*), grossir, être gros; Pf. *todele*.
 TOLA (*ku-*), — *mbembo*, chanter. (Solongo.)
 TOLO (*ki-*), plur. *bitolo*), mélodie.
 TOMA (*ku-*), être disciple, apprendre le métier de féticheur; Pf. *tomene*.
 TOMBA (*ku-*), chercher, désirer, tâcher, demander; Pf. *tombele*.
 TOMBE (*di-*, plur. *matombe*), palmier raphia; *malavu ma* —, vin de raphia.
 TOME, TOMI (*ki-*, plur. *bi-*), lévite, disciple de féticheur.
 *TOMVE (*di-*, plur. **matomvè*), malavu. Cfr. *tombe*.
 *TOMVORO *TE (?). Voir p. 129.
 TONDA (*ku-*), être satisfait (de), aimer; remercier; Pf. *tondele*.
tonkie, pour *nkieto* : femme (*enkiyonge*).
 TOTO (*ki-*, plur. *bitoto*), parcelle ou pincée de terre. Cfr. *ntoto*.
 TOTUKA (*ku-*), sortir; Pf. *totukele*.
 TOTULA (*ku-*), faire sortir; Pf. *totudi*.
 *TSABASANA (préf. *n-* < *ni-*), *sambanu*, six.
 TSABI-TSABI ! que cela ne soit pas !
 TSAFU (*zits.*), fruit du safoutier (*nsafu*).
 *TSAFUDU (*zits.*) *mbele*, couteau. Aussi **kafudu*.
 TSAKALA (*zits.*), fruit de l'arbre *tsami*.
 TSALA (*zits.*), feuillage d'un arbre.
 TSALA (*zits.*), agilité.
 TSALALA (*zits.*), fruit du *nsalala*.
 TSAMBA (*zits.*), dessin de tatouage.
 *TSAMBASANI (*zits.*), *tsambudi*, nombre sept.
 TSAMBUDI (*zits.*), nombre sept.

- *TSARR *TSI! une exclamation des Bakhimba.
 TSEKE (*zits.*), voir *thandu*.
 TSELE-MOYO, TSELE-MONI, TSELE-MONYO (*zits.*), espèce de fourmi très vorace.
 Syn. *tsonguni*.
 TSEME, ou TSIEME (*zits.* ou *batsieme*), homme consacré au *Nkisi tsi*.
 *TSEMVE (*zits.*), *tsona*, premier jour de la semaine de quatre jours.
 TSENDA (*zits.*), champ labouré; — *zinguba*, champ d'arachides.
 TSENGO (*zits.*), houe.
 TSESE (*zits.*), une antilope, espèce de gazelle.
 TSESE (*zits.*), fouet de nervures de branches de palmier.
 TSI (*zitsi*), terre, terrain, région, pays.
 *TSIANDEBUA : *kuaku*, toi.
 **TSIEFE (*zits.*), *mbote*, ce qui est bon..., bon; salut, bonjour.
 **TSIEMVA (*zits.*), *ntima*, cœur.
 *TSIENGOMO (*ku-*), *kina*, danser; Pf. **tsiengomono* (?).
 TSIMBA (*zits.* ou *batsimba*), jumeau, jumelle.
 TSINA (*zits.*), pou. Alias *ngina*.
 *TSINDEBO, **tsiandebua*, ***kuabu* : *kuaku*, toi.
 TSINDU (*zits.*), caillou rond.
 TSINGI (*zits.*), espèce de chat sauvage.
 *TSINGUANA (*tsi- = ki-*; plur. **binguana*), *muana*, enfant.
 *TSINGUANDA (*tsi- = ki-*, plur. *bi-*), **munguala* : profane par rapport aux Bakhimba.
 *TSINZIONO : *kuama*, moi.
 TSIO, onomatopée de la chiquenaude.
 *TSIOBO (*zits.*), *tsafu*, safou, fruit du *nsafu*.
 TSIODI (*zits.*), chiquenaude.
 **TSIOMVO (*zits.*), *nzo*, maison.
 *TSIOPA (*ku-*), *tuba*, parler; Pf. **tsiopidi*, **tsiopila*, **tsiopira*, parler à, pour...
 *TSIOPIKA (*ku-*), *fita* ou *futa*, payer; Pf. **tsiopikidi*.
 *TSIOPUKA (*ku-*), *botuka*, s'ôter, partir; Pf. **tsiopukele*.
 *TSIOPURA (*ku-*), *botula*, ôter; — **niumva*, uriner; Pf. **tsiopudi*.
 *TSIOTOMO (*zits.*), *nyitu*, corps.
 *TSIOTOMO (*ki-*, plur. *bitsiotomo*), ***siotomo* : *budu*, couvre-chef.
 *TSIOVO (*zits.*), *nzo*, case, maison.
 *TSIPHUA-LAMVI (*tsi- = ki-*, *bi-*), *muana nkieto*, fille. Contraction de **tsiphuamvi-lamvi*.
 *TSIPHUAMVI (*tsi- = ki-*, *bi-*), **mbuamvi*, *phangi*, frère, confrère (entre Bakhimba). Aussi **tsithuamvi*.
 *TSISIMVA (*tsi- = ki-*, *bi-*), *nzila*, chemin.
 *TSISUNI (*tsi- = ki-*, *bi-*), *munu*, bouche...
 *TSITHUAMVI (*tsi- = ki-*, *bi-*), voir *TSIPHUAMVI.
 *TSIWAKASANGA (*tsi- = ki-*), position coite, bien coi.
 TSOLA (*zits.*), défrichement, plantation.
 TSONA (*zits.*), premier jour de la semaine indigène; semaine de quatre jours.
 TSONGUNI (*zits.*), voir *tsele-moyo*.
 TSS TSS, onomatopée : en riant entre les dents (comme font les Bakhimba).

- TSUELE (*zits.*), un dessin de vannerie, etc. Voir p. 120.
- TSULA (*zits.*), — *nisi* ou — *nyisi*, espèce de poisson électrique.
- *Tsuma (*zits.*), *khuma*, amende.
- Tsumu (*zits.*), lancette (de jonc).
- *Tsumu (*zits.*), *tsumuki*, infraction, dette.
- Tsumuki (*zits.*), faute, violation...
- *Tsumva (*zits.*), *tsunga*.
- TSUNGA (*zits.*), tabac; *fitsunga*, un peu de tabac.
- TSUSA (*zits.*), un jeu de danse très connu; *ta* —, danser le *tsusa* (en deux camps, avec mouvements des bras, ou des jambes: *tsusa malu*).
- TSUSU (*zits.*), poule. Syn. *khuku*.
- *TSYALA WOVO ! une finale de devinette.
- *TSYO ! exclamation des Bakhimba.
- *TSYOVO (*zits.*), *khozo*, camp de Bakhimba.
- TU-, préfixe nominal, plur. *ma-* (voir ce préf.); préfixe pronominal correspondant.
- TU-, pronom personnel de la 1^{re} personne du pluriel, préfixé au verbe; *-tu-*, le même comme complément infixé : nous.
- TUALA (*ku-*), apporter, donner ici; Pf. inusité.
- TUBA (*ku-*), parler. Ordinairement : *sosa*, *vova*.
- *TUFANA (*ku-*), *siala*, rester; **tufana kia matsiefe, siála kia biza* (en Solongo), *siála mbote*, reste bien portant, adieu; Pf. **tufene*.
- *TUFANA (*ku-*), *tuka*, venir (de quelque part); Pf. **tufene*.
- *TUFUSA (*ku-*), *tuala*, apporter; Pf. **tufusidi*.
- TUKA (*ku-*), venir (de quelque part); Pf. *tukidi*. Syn. *fuma*.
- TUKULA (plur. *matukula*), couleur rouge préparée avec le bois du *lukunga*. Au lieu de porter l'accent principal sur la première syllabe du radical, *tukula* l'a su la préfixe.
- TULA (*ku-*), poser, déposer; arriver quelque part.
- TULÛ, TU-LU, onomatopée, imitant un coup de tamtam.
- TUMBAMA (*ku-*), s'asseoir (à terre); Pf. *tumbamene*.
- TÛBIKA (*ku-*), suspendre; — *kingundu*, suspendre unealebasse à un palmier; Pf. *tûmbikidi*.
- TÛMBULA (*ku-*), décrocher, descendre; punir; Pf. *tûmbudi*.
- TÛMBULA (*ku-*), hausser; — *mbembo*, hausser le ton de la voix; — *diambu*, manifester ce qu'on pense, Pf. *tûmbudi*; *tûmbudila*, révéler à, avertir..., Pf. *tûmbudidi*.
- TUNGA (*ku-*), construire; tresser; Pf. *tungidi*.
- TUNGU (*ki-*, plur. *bitungu*), tête (d'homme). Ordinairement : *ntu*.
- *TUNGWA (*ki-*, *bi-* ?), ancien khimba (en Kikongo).
- TÛTA (*ku-*), donner des coups (de pieds, etc.), stampen, broyer, piler; — *khome*, donner un coup de poing; Pf. *tûtidi*.
- TÛTA (*ku-*), tirer à soi; Pf. *tûtidi*.
- TUTU (*ki-*, plur. *bitutu*), petite souche qui peut blesser le pied ou faire trébucher. Alias *thutu*.
- TUTUKA (*ku-*), être retiré; entrer dans les transes; Pf. *tutukidi*; *tutukila*, être sous l'influence de (tel fétiche).
- TUVI (préf. *tu-*, *matuvi*), ordure.
- [*-TYUFU*, *-TYUF'* : vide, ne valant rien, n'y connaissant rien (Luba).]

U

- U-, W-, préfixe pronominal de la classe *mu-* (*ba-*) et de la classe *mu-* (*mi-*). Voir *mu-*.
 U-, W-, pronom personnel de la 2^e personne du singulier, préfixé au verbe. Voir infixe *-ku-*.
 [UPINDE UA MVUA, *umunywa w'amazi* : l'arc-en-ciel « bouche de l'eau » (chez les Barundi).]
 UWA, ou UA avec *u* syllabique (*ku-*), entendre; comprendre; Pf. *wilu*.

V

- VA- et KU-, plur. MU-, préfixes nominaux (locatifs), respectivement de *vuma* (*va-uma*) ou *vama*, *kuma* (voir *ku-*), endroit où, ou vers, plur. *muma*; préfixes pronominaux correspondants, traduisant nos prépositions de lieu, etc.
 VABA (*di-*, plur. *ma-*), — *di meno*, holodenté. (Insulte.)
 VAKULA (*ku-*), récolter, percevoir, Pf. *vakudi*; *vakudila*, livrer à, Pf. *vakudidi*.
 VAKUSA, ou *vakudisa* (*ku-*), faire récolter, faire provision; Pf. *vakusidi*.
 VANA (*ku-*), donner; Pf. *vene*; *vana...*, même, fût-ce...
 VANDA (*ku-*), prendre possession d'un fétiche. installer un fétiche et devenir féticheur de (tel fétiche); Pf. *vende*.
 VANDISA (*ku-*), faire installer un fétiche.
 VANGA (*ku-*), faire, arranger; Pf. *venge*.
 VATA (*ku-*), défricher, travailler un champ; Pf. *vete*.
 VAVA, pronom de *va-* (*va-a-va-*), ici, à cet (endroit).
 VAYI, ou VANGI, mais. Alias *kasi*.
 VELE (en Solongo), particule qui suit le verbe, dont il renforce le sens. Bentley donne : *vele vo...* (*va-ete*, de *kuenda*, aller), bien que.
 VEMBO (*di-*, plur. *mavembo*), épaule. Syn. *divangiti*.
 VENDA (*ku-*), lécher; — *ndefi*, « lécher » un serment; Pf. *vendele*.
 VENGUKA (*ku-*), s'écarter, reculer; Pf. *vengukidi*.
 VENGULA (*ku-*), écarter un peu; Pf. *vengudi*.
 VIALAKANA, VIALANGANA, VIALASANA (*ku-*), se toucher, toucher légèrement; Pf. *vialakene*.
 VIKA (*ku-*), brûler, mettre le feu à; Pf. *vikidi*.
 VIKA (*ku-*) devant un autre verbe : faire vite, bientôt; Pf. *vikidi*.
 VIKINA (*ku-*), venir demeurer, venir en visite, être reçu chez quelqu'un; Pf. *vikini*.
 **VILIMI : *nthangu **yeka-mvilimi = yeka-nsinda*, le soleil va se coucher.
 VIMBA (*ku-*), s'enfler; Pf. *vimbidi*.
 VIMBISA (*ku-*), faire enfler; Pf. *vimbisidi*.
 VIMBU (*di-*, plur. *mavimbu*), maladie qui fait enfler les membres.
 VINDA (*ku-*), retourner quelque chose, rouler; chiper; Pf. *vindidi*.
 VINDUBUKA (*ku-*), être roulé, avancer en roulant; Pf. *vindubukidi*.
 VINDUBULA (*ku-*), rouler, verrollen; Pf. *vindubudi*.
 VIOKA (*ku-*), passer; Pf. *viokele*.
 VIOKISA (*ku-*), faire passer, laisser passer; Pf. *viokesele*.
 VIJIKA (*ku-*), remettre en passant; Pf. *vitikidi*.

- VITULA (*ku-*), enlever, emporter au passage; Pf. *vitudi*.
 VO, pronom de *va-* (*va-o*) : là où; quand, si (voir *tí*); ou (disjonctif).
 VOLO (*ki-*), — *ki phungu*, comme il convient (?). (Hiératique.)
 VONDA (*ku-*), tuer; abimer; Pf. *vondele*.
 VONZA (*ku-*), apaiser (un fétiche); Pf. *vonzele*.
 VONZUKA (*ku-*), être rendu inoffensif, être amadoué; Pf. *vonzukele*.
 VONZULA (*ku-*), rendre (un fétiche) inoffensif; Pf. *vonzudi*.
 VOVA (*ku-*), prendre la parole, parler, Pf. *vovele*; *vovila*, intercéder pour, Pf. *vovidi*.
 VOVO, pronom de *va-* (*va-o-va-o*), là, là-dessus.
 VUA (*divua*, plur. *mavua*), la neuvaine, neuf.
 VUA (*ku-*), posséder, avoir; Pf. *vuidi*, il possède..., qui a.
 VUANDA (*ku-*), s'asseoir, être assis; Pf. *vuende*.
 VUATA (*ku-*), mettre (un habit); Pf. *vuete*.
 VUENDADALA (?), rester assis (?); Pf. *vuendedele*.
 VUKAMA (*ki-*, plur. *bivukama*), espèce de grande chauve-souris.
 VUKUKA (*ku-*), être tronqué, avoir la partie supérieure enlevée; rater; Pf. *vukukidi*.
 VUKULA (*ku-*), tronquer; faire rater; — *ndefi*, violer un serment; Pf. *vukudi*.
 VULA (*ku-*), ôter (un habit); — *nlele*, ôter le pagne; Pf. *vuididi*. Cfr. *vuata*.
 VULU (*ki-*, plur. *bivulu*), simplot; — *ki mutu*, imbécile.
 VUMU (*ki-*, plur. *bivumu*), ventre; grossesse; — *mosi*, de la même mère.
 VUNA (*ku-*), mentir; Pf. *vinini*; *vinina*, mentir pour...
 VUNDA (*ku-*), se reposer; Pf. *vundidi*.
 VUNDA (*di-*, plur. *mavunnda*), *divuala* ou hutte isolée où le candidat chef se retire avant de « *biata* » par la grâce du *Nkisi tsi*.
 VUNDU (*ki-*, plur. *bivundu*), lieu de repos, arrêt.
 VUNGIMINA (*ku-*), couvrir; Pf. *vungimini*.
 VUTUKA (*ku-*), s'en retourner; Pf. *vutukidi*.
 VUTULA (*ku-*), faire retourner; rendre; répondre; Pf. *vutudi*.
 VUVALA, VUVULA (*ki-*, plur. *bi-*), élément constitutif de l'être humain.

W

- W-, préfixe pronominal *u-* (du singulier de *mu-ba* et de *mu-mi*, ainsi que de la 2^e personne du singulier : *tu*) devant une voyelle.
 WA WA ! onomatopée : comme une branche au vent, comme un fouet ou une chicotte.
 WADI, -WADI : nombre deux, deux.
 WAKA WAKA, onomatopée : en chatouillant.
 WALA (*ku-*), se remplir; *nlangu wele*, l'eau est remplie, la rivière déborde.
 WANDA (*di-*, plur. *mawanda*), aval, bas côté; *ku* — *nlangu*, en aval de la rivière. Ailleurs *banda* (*di-*).
 WANDA (*ku-*), lancer...; — *mbata*, lancer une gifle à; Pf. *wende*. Ailleurs [où l'on dit *ku wanda* (*di-*)] : *banda*.
 WELE-WELE, onomatopée : luisant.
 *WEMBA (*di-*, **mawemba*), *wanda*, aval.

- *WEMBADALA, *WENGALABA (*ku-*), *kumba*, couler; Pf. **wembedele*, **wengelele*.
 *WEMVE (*di-*, *ma-*?), *ndimba*, vallée.
 WENGA (*ku-*), se tordre en dansant; Pf. *wengele*.
 *WENGALABA, voir **wembadala*.
 WENGA-WENGA (*ki-*, ou *di-*, *mawenga-wenga*), danse des hanches, wrik-keldans.
 WESA (*ku-*), remplir; Pf. *wesele*. Cfr. *wala*.
 WETI ?... voir *keti* ?
 WILU ? (parfait de *uwa*), compris ?... *luwilu* ? avez-vous compris ?
 *WOLA (cl. *n-*, **ziwola*), cryptonyme pour *phezo*, terre blanche.
 WŌ... LŌ ! un grand cri de triomphe.
 WOMBO (*di-*), multitude; *batu ba* —, beaucoup d'hommes.
 WOMBOKOSO ! onomatopée : tombant lourdement sur le sol.

Y

- Y..., semi-voyelle initiale du radical des verbes dont l'infinitif a gardé le préfixe *ku-* : voir *ku...* et *ko...* (*ku-o...*), par exemple : *kukuta*, radical *yukuta*, *koluka*, radical *yoluka*.
 Y-, préfixe pronominal *i-* (du singulier de la classe *n- zi-*) devant une voyelle.
 *YABU : *yau*, ce, cette, que voici...; **yabu* **tomve* : *ma malavu*, ce vin de palme; **yabu* **gnofe*, le voilà tout entier, eux tous... Voir *yau*.
 YANGIDI (*ki-*, plur. *biyangidi*), patate douce.
 YAU, pronom de *i-* préf. pronominal de *n- < ni (y- au)*; usité en mauvais « Fiote », au même titre que *ikele*, il y a, il est, etc., *zole*, deux, *mingi*, beaucoup, nombreux, fortement, *yoso*, tout, tous..., sans distinction de classe ou de personne grammaticales. C'est le jargon des « centres civilisés », qu'on imite quelquefois en kikhimba.
 YAYA, appellatif, sans préfixe (*mu-*) au singulier (plur. *bayaya*) : grand-mère, grand-père; homonyme; honorable...
 YE, Kikongo, etc. pour : *ayi*, et, avec.
 -YIKA, auxiliaire : être déjà, depuis longtemps.
 YILU (*di-*), ciel : *diyilu*; *ku yilu*, en haut.
 YOKA : incendier. Voir *koka*.
 YOMBE (*ki-*), proprement : un des dialectes du « *kiyombe* » ou *kisi Mayombe*, langue du *Mayombe*, des *basi Mayombe*.
 YOMBE (*di-*), pour *Mayombe*.
 YONGE, métathèse de *ngeyo*, toi (en *kiyonge*).

Z

- ZABA (*ku-*), savoir, connaître; Pf. *zebe*. Ailleurs *zaya*.
 ZABANGANA, ZABAKANA (*ku-*), être connu; Pf. *zabangene*, *zabingini*, *zabakene*, *zabikini*.
 ZABIKISA (*ku-*), faire connaître; Pf. *zabikisidi*.
 ZALA (*ku-*), être plein, se remplir; Pf. *zele*. Ailleurs : *wala*.
 ZALU (*ki-*, plur. *bizalu*), cuiller.
 ZAMBA (*ki-*, plur. *bizamba*), petit pagne à franges.
 *ZAVA : *vava*, ici, à cet endroit.

- ZAYA (*ku-*), savoir, connaître. Pf. *zeye* ou *zayidi*. Continuatif : *zayanga*, savoir toujours. Voir *zaba*.
- ZAZAMA (*ku-*), se mettre en rang; Pf. *zazamene*.
- ZAZIKA (*ku-*), mettre en rang; Pf. *zazikidi*.
- *ZELE (*di-*, plur. **mazele*), *buala*, village.
- *ZELE, employé comme supplétif : *kuaku* (?), *kuandi*, lui...
- ZELUMUKA (*ku-*), descendre; synonyme de *siotubuka*, la cérémonie finale de l'initiation des Bakhimba; Pf. *zelumukini*.
- ZELUMUNA (*ku-*), faire descendre, neerlaten; *siotubula*: Pf. *zelumuni*.
- *ZESOMO (*ki-*, plur. **bizesomo*), *zalu*, cuiller.
- ZI-, préfixe nominal pluriel de *n-zi-* et de *lu-zi-*; préfixe pronominal correspondant. Substantifs ayant *zi-*, ou *zin-* (*n- < ni-*) : voir *n-zin-*; bien souvent on dit *n-* au lieu de *zin-*, en sous-entendant *zi-*, notamment pour un pluriel pris collectivement, p. ex. *nzangi*, haricots, ou simplement quand le pluriel du substantif se reconnaît au préfixe pronominal *zi-* d'un mot suivant, qu'il régit.
- *ZI = *i-* préf. pronominal de *n- < ni-* : **zitsere*, *ikele*, il est, il y a... Voir sous *yau*.
- *ZIA, *nge*, *ngeyo*, toi.
- *ZIAFA (*ku-*), *tula*, déposer; **ziàfa* **nlimvi!* *bika yoko*, ne fais pas de bruit, silence; Pf. **ziefe*.
- *ZIAFA (*ku-*), *zuba*, frapper. Cfr. **ziata*.
- **ZIAMU : *muamu*, ici dedans.
- *ZIAMUA (*ku-*), *vana*, donner. Mieux : **ziana*.
- *ZIANA (*ku-*), *vana*, donner; Pf. **ziene*.
- *ZIANDANA (*ku-*), *vuanda*, s'asseoir, être assis; Pf. **ziandini*.
- *ZIARASANA (*ku-*), *kala*, être, être assis, rester; Pf. **ziarisini*.
- **ZIATA (*ku-*), *zuba*, frapper; Pf. **ziete*.
- *ZIBU (*di-*, *ma-* ?), *tsi*, terre; *va* —, à terre. Alias **zubu*.
- **ZIELE (*ki-*, plur. *biziele*), *mbusa*, dos, côté derrière.
- ZIMBUKILA (*ku-*), se trouver subitement devant..., être surpris par...; Pf. *zimbukidi*.
- ZIMBULA (*ku-*), orner; Pf. *zimbudi*.
- *ZIMVURA (*ku-*), honorer; Pf. **zimbvudi*.
- ZINGA (*ku-*), lier autour, envelopper; Pf. *zingidi*.
- ZINGA (*ku-*), durer, être durable; vivre; Pf. *zingidi*.
- ZINGA (*ki-*, plur. *bizinga*), une coquille marine.
- *ZINISA (*ku-*), *uwa*, entendre; comprendre; Pf. *zinisini*.
- ZIOLA (*ku-*), passer la main sur; masser; Pf. *ziòdele*. Alias en Kiyombe (et en Solongo) : *zòla*.
- *ZIUTURA (*ku-*), *vutula*, faire retourner, rendre; répondre; Pf. **ziutudi*. Cfr. **zutafa*, etc.
- *ZO : *vo* ou *ti*, si, que, etc.
- ZOBA (*di-*, plur. *mazoba*), un niais. Syn. *vulu*.
- ZOLA (*ku-*), aimer, vouloir; Pf. *zodele*, *zolele*.
- ZOLA (*ku-*); Pf. *zòdele* : voir *ziòla*.
- ZONZA (*ku-*), plaider, discuter; — *mambu*, discuter une affaire; se disputer; Pf. *zonzele*.
- ZU ! onomatopée : s'envolant dans l'espace, *zoevend*.
- ZUBA (*ku-*), frapper, lancer; — *mbata*, donner une gifle; Pf. *zubidi*.

- *ZUBU (*di-*, *ma-* ?) : voir *zibu*.
- *ZUERR ! exclamation : nous voici ! etc. Alias **tsiarr* !
- **ZULU (*ki-*, plur. *bizulu*), *vulu*, un imbécile.
- *ZULUMUA (*ku-*) : voir *zurumua*.
- ZUNGA (*ku-*), contourner, faire un circuit, entourer, encercler; Pf. *zungidi*.
- ZUNGA (*ku-*), faire entrer dans la confrérie des Bakhimba, faire membre, enrôler; Pf. *zungidi*.
- ZUNGANA (*ku-*), errer; Pf. *zungene*.
- ZUNGISA (*ku-*), faire contourner, faire entourer; Pf. *zungisidi*.
- ZUNGISA (*ku-*), faire enrôler chez les Bakhimba; Pf. *zungisidi*.
- ZUNGU, Solongo ZUNGUA (*ku-*), passif de *zunga* : être enrôlé, initié chez les Bakhimba.
- ZUNGU (*ki-*), la société secrète du khimba.
- **ZUNUA (*ku-*), *uwa*, entendre...; Pf. ***zunuini*; ***zunuanga* : *uwanga* (continuatif).
- *ZURU (*ki-*, plur. *bizuru*), *vulu*, simplot.
- *ZURUMUA, ou ZULUMUA (*ku-*), *bela*, être souffrant; Pf. *zurumuene* (?).
Cfr. *dirumua*.
- **ZUTAFU (*ku-*), *vutuka*, s'en retourner, revenir; Pf. *zutaferu* (?).
- **ZUTAFESA (*ku-*), *vutula*, *vutusa*, faire retourner; Pf. *zutaferese* (?).
- *ZUTASANA (*ku-*), *vutuka*, s'en retourner; Pf. *zutasene*.

TABLE DES AUTEURS CITÉS.

- ACOSTA : *Indias* (dans *Mélusine*).
- ADRIANI (Nic.) : *Sangireesche Spraakkunst*. Akademische Proefschrift, Leiden, 1893.
- Annales du Musée du Congo Belge*. Tervueren, Bruxelles.
- AUGUSTIN (Saint) : *De Civitate Dei*.
- BASSET (René) : (chez *Mélusine*).
- BENTLEY (Rev. W. Holman) : *Dictionary and Grammar of the Kongo Language* (+ Appendix). Trübner, London, 1887.
- Pioneering on the Congo* (chez E. De Jonghe).
- BITTREMIEUX (R. P. L.) : *De Geheime Sekte der Bakhimba's* (met Inleiding van Mgr De Clercq). Leuven, 1911.
- De Krokodiel die 't palaber verloor, en andere Tooverij*. « Congo », algemeen tijdschrift van de Belgische Kolonie (Dir. E. De Jonghe, Edit. Goemaere, Bruxelles), 1929 (p. 844).
- De Krokodiel die 't palaber verloor, en andere Tooverij*. « Congo », 1929 (p. 844).
- Een heidensche Godsdienst: de Sekte der Basantu's*. « Congo », Nov. 1929, Jan. 1930.
- Godsdienstbegrippen bij de Nkundu's*. « Congo », 1922 (et « Anthropos », 1921-1922, St Gabriël-Mödling bei Wien).
- La Société secrète des Bakhimba*. Extrait de la première édition : *De Geheime Sekte*. « Revue Congolaise », Bruxelles, 1911.
- Mayombsch Idioticon* (Koninklijke Vlaamsche Akademie voor Taalen Letterkunde), I en II, Erasmus, Gent, 1923; III, Essorial, Brussel, 1927. Congo-Bibliotheek.
- Mayombsche Namen*. Eerste uitgave, Leuven, 1912; nieuwe uitgave, Leuven, 1934.
- Overblijfselen van den katholieken Godsdienst in Lager Kongoland*. « Anthropos », 1926.
- Mayombsche Penneschetsen*. Sint-Michiël, Brugge, 1914.
- Mayombsche Raadsels*. « Onze Kongo », tweemaandelijksch tijdschrift, Leuven (1910-1914), 1913 (p. 318).
- Mayombsche Volkskunst* (met Inleiding van Prof. Al. Janssens). Vlaamsche Boekenhalle, Leuven, 1924.
- Onomatopée en Werkwoord in 't Kongoleesch*. Uittreksel uit « Congo », Mei, 1926.
- Symbolisme in de Negerkunst*. « Congo », Dec. 1930, Voortzetting.

- Tsimona-mambu of de Oorsprong van het huwelijk bij Dilemba.*
Uittreksel uit « Congo », Oct.-Nov. 1926. Van een ouden Blinden
Hoofdman, met pentteekeningen Antwerpen (Prokuur van Scheut),
Leuven, 1925.
- BOUCHE (J. E.) : *La Religion des Nègres africains* (chez Mélusine).
- BUTAYE (R. P.) : *Dictionnaire Kikongo-Français et Français-Kikongo.* De
Meester, Roulers, 1910.
- BUTNER : (chez E. De Jonghe).
- CALLAWAY : *Nursery Tales of the Zulus* (chez Mélusine).
- CAVAZZI, cité par le P. Van Wing (*Kimpasi*).
- CHARBONNIER (L.) : *Les Hommes-Panthères de la Terre des Bouyalas*, dans
la revue « A. E. F. », éditée par l'Agence Économique de l'A(fri-
que) É(quatoriale) F(rançaise), 1934.
- CLAERHOUDT (L'abbé), dans « Biekorf », *Leer- en leesblad voor alle verstan-
dige Vlamingen.* Brugge, 1926.
- COLLE (R. P.) : *Les Babuba.* Collection de monographies ethnographiques
C. Van Overbergh.
Confréries indigènes en Urua. Secte des Bulungu, dans le « Bulletin
des Missions des Pères Blancs », 1907.
Secte du Bukabo (Nkimba), Ibid., 1908.
- COQUILHAT : (chez E. De Jonghe).
- Courrier d'Afrique.* Quotidien, Léopoldville.
- DAIGRE (J.) : *Le Peuple Banda*, dans « Les Missions catholiques », 1913.
- DAPPER (Dr Olfert) : *Nauwkeurige Beschrijvinge der Afrikaensche Gewes-
ten.* Bij Jacob van Meurs, op de Keyzersgracht, Amsterdam, 1668.
- DE CLEENE (R. P.) : *Les Bakimba*, dans « Les Missions en Chine et au
Congo », Scheut, 1904; dans « La Belgique coloniale », 1904, et
« Le Congo », I, 1904; cité par E. De Jonghe.
- DE CLEENE (Dr N.) : *Symbolisme in de Negerkusnt*, dans « Congo », mars
1934.
- DE CLERCQ (Mgt Aug.) : *Dictionnaire Luba.* Dewit (et Scheut), Bruxelles,
1914.
Grammaire de la langue Luba. Istas, Louvain, 1903.
Inleiding tot de studie der Bantoe-talen. « Onze Kongo », IV.
Instructions pastorales. Museum Lessianum, Louvain, 1931.
Instruction pastorale (Le Tshimani). 1930.
Recherches étymologiques du terme employé pour désigner l'Eau,
dans « Zeitschrift für afrikanische Sprachen », Berlin, 1903.
- DE CLERCQ (R. P. L.) : *Grammaire du Kiyombe.* Bibliothèque Congo,
Bruxelles.
- DE GRANDMAISON (R. P. L.) : *Jésus-Christ, sa Personne, son Message, ses
Preuves*, I et II, 12^e édition, Beauchesne, Paris, 1929.
- DE JONGHE (E.) : *Les Sociétés secrètes au Bas-Congo.* Extrait de la « Revue
des Questions scientifiques », Bruxelles, 1913.
- DELEVAL : *Les Tribus Kavati au Mayombe.* « Revue congolaise », 1913.

- DE LODDER (R. P.) : *De Bakimba's te Kionzo*. « Onze Kongo », III en IV.
- DENNET (Rev. E.) : *At the Back of the Black Man's Mind*. Macmillan, London, 1906.
- DESCAMPS (Le baron) : *Le Génie des Religions*. Deuxième édition, Paris, Bruxelles (Dewit) et Rome, 1930.
- ELIEL ASPELIN : (chez Mélusine).
- FOUCART (G.) : *Histoire des Religions et Méthode comparative*. Picard, Paris, 1912.
- FROBENIUS u. SCHURZ : *Masken und Geheimbünde Afrikas, Allerklassen und Männerbünde*, cités par E. De Jonghe.
- FUCHS : (chez E. De Jonghe).
- GAIDOZ (H.) et ROLLAND (E.) : (dans *Mélusine*).
- GALLAND (H.) : *Lexique Français-Kikongo*. Bordeaux, 1914.
- GARCILAO : *Commentarios* (chez Mélusine).
- GELENSIS (R. P. Georgius), traduction du P. Van Wing.
- GILLET (Fr.) et PÂQUE : *Principales Plantes de la région de Kisantu*. « Annales du Musée du Congo Belge », Bruxelles.
- GLAVE : (chez E. De Jonghe).
- GOEDEVEN (R. P.) : *Le Noviciat des Féticheurs*, dans « Le Mouvement anti-esclavagiste », XV, 1903 (chez E. De Jonghe).
- GOFFIN (A.) : *Les Pêcheries et les Poissons du Congo*. Bruxelles, 1909.
- GUIBAUD (M.) : *Maladies des pays chauds* (traduit de l'anglais). Masson, Paris, 1908.
- HESTERMANN (R. P.) : *Sprachen und Völker in Africa*, dans la revue « Anthropos », 1913.
- HUBY : *Christus, Manuel d'Histoire des Religions*. Beauchesne, Paris, 1923.
- HYACINTHE DE BOLOGNE (R. P.) († 1754) : *La Pratique missionnaire des PP. Capucins Italiens dans les royaumes de Congo, Angola et contrées adjacentes*. Édité en français par l'Aucam, Louvain, 1931.
- JAFFRÉ (R. P.) : *Le Ngounzisme au Congo*, dans « Les Études » (Paris), 5 mars 1934.
- JANSSENS (R. P. Al.) : *God als Schepper*, tweede traktaat der Leerboeken der Dogmatica. Eerste uitgave, 't Spijker, Gent, 1924.
- JOHNSTON : (chez E. De Jonghe).
- KLEINTITSCHEN (P. A.) : *Die Küstenbewohner der Gazelle-Halbinsel, Südsee*. Herz-Jesu-Missionshaus, Hiltrüp bei Münster, Westfalen.
- LALANDE (A., secrét. gén. de la Société française de Philosophie) : *Vocabulaire technique et critique de la Philosophie*, I et III (supplément). Félix Alcan, Paris, 1932.
- LANG (A.) : *Mythes, Cultes et Religions*. Traduction Marillier (chez le baron Descamps, o. c.).
- LEROY (Mgr) : *La Religion des Primitifs*. Beauchesne, Paris, 1909.
Education professionnelle des Indigènes dans les Colonies de fondation récente. Mertens, Bruxelles, 1900.

- LIPPERT : *Christentum*, dans « Essays » du Dr Schrijnen.
- LUZEL, dans « La Revue celtique » (chez Mélusine).
- MARICHELLE (R. P.) : *Dictionnaire Vili-Français*. Luango, Mission, 1902.
- MEINHOF (Carl) : *Die afrikanische Dichtung*. Berlin, 1911.
- Die moderne Sprachforschung in Africa*. Berlin, 1910.
- Mélusine :
- PESCHUËL LOESCHE : (chez H. Galland).
- PINARD DE LA BOULLAYE (H.), cité par le baron Descamps, *o. c.*
- RYCKMANS (P.) : *Dominer pour servir*. Bruxelles, 1929.
- SEIDEL (A.) et STRUYF (J.) : *La Langue congolaise*. Groos, Paris, 1910.
- SCHMIDT (R. P. W.) : *Die Stellung der Pygmaënvölker in der Entwicklungsgeschichte des Menschen*. Stuttgart, 1910.
- Mythologie Astrale*, Semaine d'Ethnologie religieuse, compte rendu de la première Semaine tenue à Louvain en 1912. Beauchesne, Paris, et Dewit, Bruxelles.
- Origine et Evolution de la Religion*. Traduction Lemonnier. Bernard Grasset, Paris, 1931.
- SCHNEIDER (Dr Wilhelm) : *Die Religion der afrikanische Naturvölker*. Aschendorff, Münster i W., 1891.
- SCHRIJNEN (Dr Jos.) : *Essays en Studiën in Vergelijkende Godsdienstgeschiedenis, Mythologie en Folklore*. Mosmanssen, Venlo.
- TORDAY et JOYCE : *Les Bushongo*. Bruxelles, 1910.
- TORREND (R. P.) : *A Comparative Grammar of the South-African Bantu-Languages*. Trübner, London, 1891.
- VAN DER BURGH (R. P.) : *Dictionnaire Français-Kirundi*. Bois-le-Duc, 1904.
- VAN DER MEIREN (R. P.) : *A propos de la circoncision chez les Baluba-Hemba*, dans la « Revue congolaise », t. II.
- VAN DE VELDE : (chez E. De Jonghe).
- VAN OVERBERGH (C.) et DE JONGHE (E.) : *Collection de Monographies ethnographiques, Les Mayombe*, 1902, Dewit, Bruxelles.
- VAN OVERBERGH (R. P. Morice) : *A Dictionary of Lepanto Igorat or Kankanay*. Anthropos Bibl., S^t Gabriel-Mödling bei Wien, 1930.
- VAN WING (R. P.) : *De Geheime Sekte van 't Kimpasi*. « Congo Bibliothek », Goemaere, Brussel, 1920.
- Une Evolution de la coutume Bakongo*, dans « Les Elites en pays de Mission », compte rendu de la cinquième Semaine de Missiologie. Museum Lessianum, Louvain, 1927.
- VAN WING (R. P., S. J.) et PENDERS (C., S. J.) : *Le plus ancien Dictionnaire Bantu, Het oudste Bantu-woordenboek, Vocabularium P. Georgii Gelensis*. « Congo-Bibl. », 1928.
- VELASCO : *Quito* (dans *Mélusine*).
- ZANGEMEISTER (K.) : *Die Wappen, Helmzierden und Standarten der grossen Heidelberger Liederhandschrift* (Manasse-codex).

INDEX ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES.

	Pages.
Ame	64
Eléments de vie	167
Chants, dictons, proclamations, formules hiératiques :	
<i>A bana bama!</i> O mes enfants!	45, 60
<i>A benu bandoki!</i> O vous ensorceleurs! (proclamation du chef)	180
<i>A benu e!</i> O vous... (proclamation du féticheur)	143
<i>A Mbumba Luangu</i> , frappe, tue!	173
<i>A Ntend'e!</i> O Mystagogue!... ..	103
<i>Arr! Khita</i> , entre dans les transes!	158
<i>A *suluvidi</i> , il est mort... ..	50
<i>A *Thasu!</i> (confession)... ..	197
<i>A yangula</i> , dis l'oracle!	158
<i>Baku Nganga</i> et ses générations	110
Chant des Noms : <i>E Luangu!</i>	74
<i>Matundu</i> , etc... ..	69
Coucher : chant du sommeil, v. <i>Meka malabula</i> .	
<i>Diambu ndimvova</i> ... Ce que je dis... ..	104
<i>Dilúnda nkulu</i> , Ce qu'a gardé l'ancêtre	104
<i>Ee Baluangu!</i> O Bakhimba!	92
<i>E *labudi e!</i> Le <i>Khita</i> dort!	157
<i>E *lamvi Kongo!</i> O dame <i>Kongo!</i>	92
<i>E Malolo</i> (chant d'amour)	109
<i>E ngola</i> ... O silure!... ..	51
<i>Kani mu nzila?</i> ... Etait-ce sur la route?	159
<i>Khimba</i> du mois de la faim!	91
<i>Khita</i> au petit miroir	156
<i>Kivava</i> ki tsusu, la poule gratteuse	161
<i>Kutúngila</i> , où a bâti Mère Mbondo	105
<i>Lusala</i> (Khimba)	71
<i>Lutete</i> (Khimba)	70
<i>Luvungu</i> (Khimba)... ..	73
<i>Mama Mbondo</i>	77
<i>Malavu</i> , le vin de palme... ..	103
<i>Ma tufuèma!</i> Nous nous fâcherons!	192
<i>Matundu</i> (v. Chant des Noms).	
<i>Mavambu</i> (Khimba)	72
<i>Mavind'e!</i> Chiporteur!	93, 101
<i>Meka *malabula!</i> C'est le sommeil!	94, 102

	Pages.
<i>Meka matefa!</i> C'est le manger!	101
<i>Minu Madiata...</i> (confession)	147
<i>Mvindi Kubuzu</i> , etc. (formules hiératiques)	149
<i>Ndidi lutete</i> . J'ai une semence	105
<i>Nganu...</i> , sinon je me fâcherais	192
<i>Nianga</i> (Khimba)	73
<i>Nkuekezi</i> , Belle-sœur <i>Kongo</i>	78
<i>O Kumba</i> , parle toujours!	77
<i>O mutsamva</i> , ensorceleur!	183
<i>O nsimvi</i> , ensorceleur!	183
<i>O Ntenda</i> , tu m'as demandé... ..	113
Repas, v. <i>Meka matefa</i> .	
Tamtam <i>kù ndi ndi!</i>	90
<i>Tsabi tsabi!</i> (acte de contrition)	146
<i>Tsiku</i> (Khimba)... ..	72
<i>Tabi</i> (Khimba)	72
Chefs, insignes... ..	78, 87
Communion (des Mani)	219
Confession, des Bakhimba	196
à <i>Khita</i>	160
au <i>Nkisi tsi</i>	146
Coutumes	7
<i>Badunga</i> , masques	20
<i>nzo kumbi</i> , hutte de jeune fille nubile	19, 90, 206
<i>nzo theko</i> , hutte des menstrues	206
Danses : <i>makinu ma kiphove</i> , dans de palabre	88
<i>mabudi</i> , <i>makuluka</i> , <i>mavekama</i> , <i>minlola</i> , <i>sepo</i> (<i>zisepo</i>), <i>phola</i>	88
Danse des Bakhimba	88
Danse de <i>Khita</i> (fétiche)	156
Danse des <i>Mani</i> : <i>mukuayì</i>	226
Dieu	6, 9
attributs divins	132
dans la vie du Noir... ..	211
idolâtrie (?)	131, 136, 137
monothéisme, nature de Dieu	133, 134
morale	132
noms de Dieu : <i>Nzambi</i>	131, 152
<i>Karis</i> (chez les Semang)	243
<i>Lisoka</i> (au Nyassaland)	172
<i>Maweza Nanzila</i> (chez les Baluba)	131
<i>Mpande</i> , fils de Dieu (chez les Bushongo)	172
<i>Mulopo</i> (chez les Baluba)	131
Énigmes en général	note, 154
L'aiguillon de l'abeille	107
L'ensorceleur	107

	Pages.
Un homme qui mange	107
Un Khimba	109
<i>Khita</i> le <i>nkisi</i>	154
Un <i>lubongo</i> , tissu de raphia	86
<i>Lukhengoso</i> , une herbe acérée... ..	79
La lune	109
<i>Makhapa</i> , les jupes des Bakhimba... ..	86
Noir et blanc	87
La pluie	108
Un palmier duquel on tire du vin	107
Un pot qui bouillit	89
Un profane, non-khimba	109
<i>Thumbu nsioni</i> , jeune pousse de l'herbe <i>nsioni</i>	113
Un toit de maison d'habitation	154
Enterrement	136
Famille : matriarcale... ..	30
Rapports conjugaux	136
Vie sociale et familiale	136
Fétiches, v. Génies.	

Génies, fétiches et féticheurs :

<i>Bakisi banene</i> , <i>bakisi ba tsi</i> , v. <i>Nkisi tsi</i> .	
<i>Baku</i> (<i>di-</i>), <i>Nebaku</i> (chez les Basolongo), <i>Baku di nganga</i> , féticheur du khimba	36, 61, 70, 177
<i>Bakulu</i> , Ancêtres (fétiche)	162
<i>Bikinda</i> , <i>Bikinda bi tsi</i> , Forces de l'univers	135, 185
<i>bitutu</i> , fétiches préservatifs, amulettes	164
« <i>Bomba</i> » = <i>Mbumba</i> (<i>Luangu</i>) du Luangu	95
<i>boûlou</i> , Arc-en-ciel (chez les Igorottes)	172
<i>buanga</i> , pl. <i>manga</i> (<i>buana</i>), remède fétiche (chez les Baluba)	236
<i>dibanda</i> (<i>ma-</i>) <i>di tsi</i> , pierre ou roche sacrée	142
<i>Dilemba</i> , fétiche du mariage	51, 64, 85, 162, 187, 250
<i>Diphomba</i> , refuge des <i>ndoki</i>	162
divination	141, 156, 164, 165
<i>diyowa</i> (<i>liyowa</i> en Kiwoyo, pl. <i>ma-</i>), fossette pour libations, etc.	Chap. IV, 141, 142, 147, 153, 161
<i>divalua</i> (<i>ma-</i>) de féticheur	165
féticheurs de <i>Khita</i>	155, 156
de <i>Sumbu</i>	156
« <i>gange</i> » = <i>nganga</i>	96
<i>kalu kia Nkhita</i> ou <i>kia Mbumba</i> (Soyo)	61
<i>Kanda-mvula</i> (fétiche)	176
<i>kele</i> (<i>ki-bi-</i>) de <i>Thafu Maluangu</i> , double statuette, v. <i>Thafu</i> .	
<i>Kiluvemba</i> , palmier sacré de <i>Luvemba</i>	143
<i>kimbindi</i> (<i>bi-</i> , <i>babimbindi</i>), mâne, revenant	251
<i>Kinda</i> , v. <i>Bikinda</i> .	
<i>Kinzimba-nkhanga</i> (Soyo), v. <i>Nkisi tsi</i> .	

	Pages.
<i>kisimbi</i> (cfr. <i>Simbi</i>)	32, note 1
<i>Kiwumba</i> , fét. gardien des enfants	85, 163
<i>Khele Mbangu</i> (<i>Zi-</i>), palmier sacré	143
<i>Khinda</i> (<i>Zi-</i>), fétiche de la route	40
<i>Khita</i> , qui habite la terre, <i>Nkhita</i> (en Kikongo et en Solongo).	32
<i>Nkhitansi</i> ou <i>Nkhit'a lumbangu</i> (Soyo)	32, 40, 153
<i>Khonde</i> ou <i>Khose</i> (<i>Zi-</i>), fétiches de vengeance	163
<i>Khonde Mamba</i> , de l'Eau	106, 163
<i>Khose mu luvati</i> , petites cornes fétiches	257
<i>Khutu Duele</i> , petites cornes fétiches	257
<i>Kobo</i> (<i>ki-Bi-</i>), gardien d'enfants	163
« <i>Kossi</i> » = <i>Khose</i> , <i>Khosi</i>	95
<i>Lau</i> , Fou (<i>nkisi tsi</i>)	147, 151
<i>Lemba</i> = <i>Dilemba</i> (<i>Ma-</i>).	
<i>liyowa</i> , v. <i>diyowa</i> .	
<i>lukatu</i> , petit sac fétiche.	
<i>Lungu</i> , endroit sacré d'un <i>Kinda</i>	135
<i>Luvemba</i> , v. <i>Kiluvemba</i> .	
<i>Mabiata ma Ndembe</i> , un <i>Khonde</i>	163, 261
par <i>Mbumba</i>	179
<i>Makongo</i> , ancien fétiche du Luangu	95
<i>Makuani</i> , un fétiche <i>Khonde</i>	119, 163
<i>Malazi</i> (pour enfants)	162
<i>Malemba</i> , ancien fétiche du Luangu	95
<i>Maluangu Ngovo</i> , un <i>nkisi Kiesa</i> , de la Folie	151
<i>Mambuku Mongo</i> , un fétiche <i>Khondé</i> ; son féticheur	251
<i>Mananguna</i> , fétiche vengeur (du Luangu)	163, 261
<i>Manata</i> , fétiche de danse	97
<i>manga</i> du Kasai, v. <i>buanga</i> .	
<i>Mangaka</i> , un fétiche <i>Khonde</i>	163
<i>Mangbe</i> , fétiche de l'eau (chez les Mani)	231, 233
<i>Mani</i> ou <i>Yende</i> , fétiche de Société secrète	137, 215
différents fétiches de la Secte	226
<i>Mavanga-vanga</i> (<i>nkisi tsi</i>)... .. .	147, 151
<i>Mavungu</i> , un fétiche de vengeance	179
<i>Mayanda</i> , sa boîte	140
<i>Mayanga Bunzi</i> , sa féticheuse-devineresse	165
<i>Mayembele</i> , un fétiche <i>Khonde</i>	163
<i>mbambi zi Luanda</i> , cornes fétiches	257
<i>Mbenza</i> (<i>nkisi tsi</i>)	140, 141
<i>Mbenza</i> , un fétiche <i>Khonde</i>	165
<i>Mbondo</i> , aspirante-féticheuse de <i>Mbumba Luangu</i>	175
<i>Mbongo</i> , fétiche <i>Khonde</i>	179
<i>mbonzo</i> (<i>zi-</i>), boisson de la mort	49
diurétique avant le bain rituel	200
plantes fétiches des Mani... .. .	227
<i>Mbumba</i> , <i>Mbumba</i> du Luangu... .. .	34, 176
<i>bulu di Mbumba</i> , son puits	119
<i>Mbumba Luangu</i> , Arc-en-ciel (fétiche)... .. .	170, 188, 200

	Pages.
<i>Mbumba Luangu</i> , détective... ..	173
<i>Mbumba Mbingu</i> , serpent fétiche	172
<i>Mbumba Nyingu</i> , Arc-en-ciel (au Congo Français)	171
<i>miela</i> du féticheur (bénédiction)	150
de pardon et de bonheur	133
« <i>mokisi</i> » = <i>mukisi</i> > <i>nkisi</i>	95
<i>Monga-manga</i> , fétiche de danse, pour femmes	97
<i>mpengo</i> ou <i>nsepo</i> , amulettes des Mani	226, 233
<i>Muema Nyundu</i> (<i>nkisi tsi</i>)	147, 151
<i>mukhuisa</i> , plante fétiche	141
<i>Mulungu</i> , Arc-en-ciel (au Nyassaland)... ..	172
<i>Mungundu</i> , fétiche <i>Khonde</i>	163
<i>Muyaka</i> : Mani (au Kasai)	212, 236
<i>Mvemba</i> (<i>nkisi tsi</i>)	140
<i>Ndona Bizangi</i> (chez les Bakongo)... ..	154
<i>nduda</i> (<i>zi-</i>), <i>anti-ndoki</i>	166
<i>Nebaku</i> (féticheur), v. <i>Baku</i> .	
<i>nganga Mbangu</i> , féticheur de <i>Mbangu</i>	140
<i>Nganga Phanzu</i> , <i>tomi</i> , disciple du fétiche <i>Mbumba Luangu</i>	175
<i>Nginda</i> , fétiche de Secte au Kwangu	237
<i>Ngovo phungu</i> (<i>nkisi tsi</i>)	147, 151
<i>ngudā nganga</i> , grand féticheur... ..	119
<i>Ngwata</i> , féticheur prophète au Kwangu	237
<i>Nkhita</i> , v. <i>Khita</i> .	
<i>Nkiama</i> , fétiche Arc-en-ciel, frère de <i>Mbumba</i>	172
<i>Nkisi tsi</i> , Génie de la terre, du sol	135, 136, 139, 185
consécration au <i>Nkisi tsi</i> (<i>semuka</i>)	136, 143, 144
<i>Kinzimba-nkhanga</i> (chez les Basolongo)	153
relations sexuelles	203
sépulture	143
<i>Thafu Maluangu</i> , consacré au <i>Nkisi tsi</i>	150, 177, 178
<i>Nkita</i> , v. <i>Khita</i> .	
<i>Nkoka</i> (<i>nkisi tsi</i>)	140
<i>Nkuba</i> , Foudre (chez les Baluba)	247
<i>Nkuebo</i> , fétiche de Mongodolo	40
<i>Nkumbuzi</i> (<i>nkisi tsi</i>)	147, 151
<i>Nsanga-nkita</i> (chez les Bakongo)	154
<i>Nsasi-Khonde</i> , fétiche de vengeance, habitant dans l'eau	119, 165
<i>ntsiku</i> (chez les Basolongo), v. <i>tsiku</i> .	
<i>Nzambi</i> , <i>Nzambi batu</i> , Dieu des hommes	137, 142
« <i>Nzambici</i> » = <i>Nzambi tsi</i> , Dieu de la terre	138
<i>Nzazi</i> , Foudre	166, 247
<i>Nzuzi</i> , v. <i>Tsimba</i> .	
<i>Pfula Nkombe</i> , un <i>Khonde</i>	164, 203
<i>Phanda</i> , fétiche du vin de palme	38, 40
<i>Phili Bizi</i> , v. <i>Phulu Bunzi</i> .	
<i>Phofo</i> (<i>nkisi tsi</i>)	147
<i>Phulu Bunzi</i> , le Richard	255
<i>Phungi</i> (<i>nkisi tsi</i>)	140, 142

	Pages.
Prière à <i>Mani</i>	227
<i>Senga</i> : <i>nganga Senga</i> (grand devin)	32
<i>Simbi</i> , ou <i>Khita Simbi</i>	155
<i>Simbu</i> , protecteur du village	140
<i>Sumbu</i> , frère de <i>Mbenza</i>	186
<i>Thafu Maluanga</i> , fétiche des Bakhimba. <i>kele</i> (pl. <i>bikele</i>) de <i>Thafu Maluanga</i> , sa double statuette.	
<i>Tsende zi Khunza</i> , un <i>Kinda</i>	96
<i>Tsiku</i> (en Kisolongo : <i>ntsiku</i>), parterre sacré	41, 67, 72
<i>Tsimba (zi-)</i> , <i>Tsimba ayi Nzuzi</i> , enfants jumeaux	40, 85
<i>Tsonde</i> , un <i>nkisi Kiesa</i> , de la Folie	151
<i>vanda</i> , instituer un fétiche, devenir féticheur	165
<i>Vavalov</i> , pierre sacrée, Nouvelle-Poméranie	155
vocation de féticheur; de <i>Mbumba Luangu</i>	165, 175
<i>Yangu</i> (pl. <i>Biyangu</i>), <i>nganga Yangu</i> , son féticheur	162
<i>Yeba</i> , fétiche de danse, pour femmes	97
<i>Yende</i> , v. <i>Mani</i> .	
Géocratie, Géodulie	185
Informateurs	13, 14
Langages, grammaire :	
Grammaire : Onomatopées	251
préfixes et suffixes non-kikhimba	121
préfixes, suffixes de verbe, en kikhimba	106
verbe auxiliaire * <i>tefa</i>	121
Langues occultes profanes :	
le baragouin	123
le <i>batuku</i> , <i>kityonge</i> , <i>lisolongo</i> , <i>lunima</i> ou <i>menelek</i> (cryptonymes de la langue « retournée »)... ..	122
le kikhimba du Mayombe et de Soyo, hiératique et archaïque, et kikhimba ou * <i>kitsiopa</i> conventionnel	175
le Lingala	122
le Sahahari	123
Mânisme	139
Masques, v. Coutumes (Badunga).	
Matriarcat, v. Famille et... ..	30
Monde nègre	5, 11
Cosmogonie	132, 133
Gouvernement du monde	135
Monde invisible, v. les chapitres des Croyances et	6
Morale, v. Dieu.	
Musique, v. Chants.	
<i>didibu (madibu)</i> , clochette en bois	94, 141
grelots (<i>zitsalala</i>)	18
<i>khoko</i> , tamtam	90

	Pages.
<i>kitangala</i> , tambour de voyage	235
<i>mbaka</i> (<i>mimbaka</i>); petit tambour	91
<i>miemvo</i> , flûtes	141
<i>ndembo</i> (<i>zi-</i>), tambour sphérique	18
<i>ndugu</i> (<i>zi-</i>), tambour long	90

Noms d'hommes :

Généralités	62
Imposition du nom khimba	65, 79
<i>Alû</i> , Nuit (chez les Bulu)	243
<i>Ashimale</i> , une cheffesse des Mani	231
<i>Baku</i> , en Kisolongo : <i>Ebaku</i> , Inventeur du khimba	110, 118
<i>Bula-matadi</i> , l'État	231
<i>Dibomba</i> , le Bouffon	94
<i>Ebaku</i> , v. <i>Baku</i> , féticheur.	
<i>Gbua-songo</i> , maîtresse des cérémonies Mani	225
<i>Ikolo</i> , un chef des Mani	231
<i>Kiama-ndongo</i> (animal légendaire)	64
<i>Kibangu</i> , voyant et fondateur de secte... ..	12, 239
<i>Kikheba</i> , en Kisolongo : <i>Kinkheba</i> , fille <i>Khimba</i>	29
<i>Kilombo</i> , un enfant d'origine mystérieuse (chez les Basolongo)	137
<i>Kinsungila</i> , femme <i>Khimba</i> (en Soyo)... ..	29, 79
<i>Kinhumba</i> , femme <i>Khimba</i> (en Soyo)... ..	29, 79
<i>Kiphuemvekele</i> ou <i>Kiphuendende</i>	114, 116
<i>Kitsumuna</i> , Dégustateur; fille <i>Khimba</i>	30, 97
<i>Koka-nkombe</i> , patriarche de Bakhimba	111
<i>Kongo</i> , fille <i>Khimba</i> ; dignitaire masculin en Soyo	37, 92, 29
<i>Lambi</i> , femme <i>Khimba</i> (en Soyo)	29
<i>Makai</i> , chef subalterne... ..	64
<i>Makhaka</i> , le Bourreau... ..	265
<i>Makuta</i> , femme <i>Khimba</i> (en Soyo)... ..	29
<i>Malanda</i> , le Suivant	177
<i>Maleso</i> , Mouchoirs, fille <i>Khimba</i>	29
<i>Mantenda</i> , fille <i>Khimba</i>	29
<i>Matsiasa Ndolo</i> qui visita les Eunuques	19
<i>Matsona</i> , fils de chef	265
<i>Matundu</i> , <i>Malanda</i> , etc., noms de Bakhimba	65, 177
<i>Mavinda</i> , le petit Chipeur	30, 93, 101
<i>Mawobo</i> , le petit Éducateur	93
<i>Mayoka-nlaku</i> , l'Incendiaire.	111
<i>Mazayanga</i> , le Sais-tout	111
<i>Mbondo</i> , fille <i>Khimba</i>	29, 175
<i>Mfuka</i> , fille <i>Khimba</i>	29
<i>Mizingilinda</i> (<i>Mizingil'inda</i>), un initié au Mani	231
<i>Mos</i> , Jour (chez les Bulu)	243
<i>Muanza</i> , Eau (chez les Bena Kanioka)	241
<i>Mvin</i> , Pluie (chez les Bulu)	243
<i>Namu</i> , femme <i>Khimba</i> (en Soyo)	79

	Pages.
<i>Nasu</i> , femme Khimba (en Soyo)	79
<i>Ndakua</i> ou <i>Nandakua</i> , une cheffesse des Mani	231
<i>Ndasu</i> , une cheffesse des Mani	231
<i>Ndumba</i> , une cheffesse des Mani	231
<i>Ngai</i> ou <i>Nangai</i> , une cheffesse des Mani	231
<i>Ngawu</i> , un chef de la secte des Mani	231
<i>Ngoma</i> , un des enfants d'un mariage <i>Dilemba</i>	64
<i>Nkongolo</i> (<i>Nkonzolo</i>), Arc-en-Ciel (au Kasai)	241
<i>Nlandu</i> , Puiné	137
<i>Nsunda</i> , un enfant né les jambes en avant (chez les Basolongo).	137
<i>Nsungu</i> , chef subalterne de <i>Phulu Bunzi</i>	257
<i>Numbu Nzinga</i> , un patriarche	112
<i>Nzimbukila</i> , Improviste... ..	246
<i>Palaga-inda</i> , un initié au Mani	231
<i>Phumbu</i> , le Pauvre (chef)	64
<i>Salanga-inda</i> , un initié au Mani	231
<i>Samba-inda</i> , un initié au Mani	231
<i>Siona</i> , femme Khimba (en Soyo)	79
<i>Tsumu Dionga</i> , père de Bakhimba... ..	112
<i>Uwiza</i> , un grand chef des Mani	231
<i>Vilamba</i> , une cheffesse des Mani	231
<i>Warikenge</i> , un grand chef des Mani	231
<i>Yalala Tsongo</i> , père de Bakhimba... ..	115
<i>Yizu</i> , nom protestant pour Jésus	230
Numération.	130
Offense , <i>bula dibanda</i> , ou <i>diatila</i> , offenser (Voir aussi <i>tsumuki</i> et tabous, passim)	174
Offrande :	
à <i>Khinda</i> , à <i>Phanda</i> , à <i>Tsimba</i>	39, 40
libation à <i>Thafu Maluangu</i>	193
Peuplades et pays :	
<i>Ambunda</i>	238
<i>Badinga</i>	238
<i>Bakongo</i>	17, 18
<i>Bakota</i>	171, 242
<i>Bakwa Nkunda</i> (<i>Baluba</i>)	247
<i>Baluangu</i>	249
<i>Baluba</i>	241
<i>Baluba orientaux</i>	212
<i>Bangala empoisonneurs</i>	228
<i>Bapende</i>	103
<i>Barundi</i>	242
<i>Bashilele</i> (<i>Bash'Ilele</i>)	237
<i>Basi Kinanga</i>	30, 43, 110
<i>Basi Phudi Nzinga</i>	40, 110
<i>Basolongo</i>	17

	Pages.
Basundi	19
Bata	242
Bavili	20
Bawoyo	18, 19
Bayombe	17
Bekwel'	171
Bena Kanioka	242
Bena Luluwa	242
Bulu	242
Dahoman	243
Eunuques	19
Fan	242
Hausa, Haussa	171, 243
Kintiemuna, village de Basundi anthropophages	20
Kongo (di- ma-), Congo... ..	17
Mangbetu	215
Mayogo	215
Mayombe (pays)	17
Mbilu (région)	55
Muembe Tsundi, patrie des Basi Kangu	19, 151
« Muviri » = Muvidi > Mvidi (voir Bavidi)	96
Mwoyo < Muwoyo (voir Bawoyo).	
Nagos	243
Ngogo, pays des Bawoyo.	
Nkongo < Mukongo (voir Bakongo).	
Nsolongo < Musolongo (voir Basolongo).	
Nsundi < Musundi (voir Basundi).	
Nyombe < Muyombe (voir Bayombe).	
« Piri » (Mphili?) = Vidi, Vili, pays des Bavidi	96
Semang	243
Soyo, patrie de nos Basolongo.	
Tsundi, pays des Basundi.	
Tsinga Masisa (région)... ..	55
Vili (pays)	138
« Zerri » = Nzali (Nzadi?)	96
Zimvila, clans des Bakongo du Mayombe	17
Zulu, Amazulu	242

Plantes, arbres, fruits... :

N. B. — Les noms Solongo, Kabinda ou Kilongo sont marqués respectivement : *Sol.*, *W* = Woyo, ou *Kik.*; les mots du Haut-Congo se trouvent entre crochets []; la forme du pluriel et, éventuellement, celle du singulier, sont indiquées, après le mot, par le préfixe nominal correspondant.

dieza (*meza*), feuille.

difubu (*ma-*), Ananas sativus.

dikhamba (*ma-*), igname. Dioscorea Dumetorum.

- dikhundi* (*ma*-), légumineuse grimpante, dont les gousses roussâtres piquent comme des orties.
- dikukutu* (*ma*-), plante à longues tiges comme du jonc.
- dilandu* (*ma*-), *Thonningia sanguinea*.
- dilemba-lemba* (*ma*-), *Brillantaisia alata*.
- dilenge*, *dilengi* (*ma*-), espèce de courge comestible; — *di ntovi*, esp. de courge.
- dinene* (*ma*-), une grande courge à chair comestible.
- disisa-sisa* (*ma*-), plante herbacée qui donne le fruit sucré *tsisa*.
- ditombe* (*ma*-), *Raphia Matombe*.
- ditonde*, *ditondi* (*ma*-), un champignon crayeux, *Lentinus Tuberegium*.
- ditsiasa* (*ma*-), (*dieza*, *meza*) *di* ou *ma tsiasa*, feuille(s) d'ortie.
- ditsusu-tsusu* (*ma*-), plante herbacée qui sert de condiment, *Ocimum* (?).
- divusu* (*ma*-), *Raphia Gentiliana*, qui donne du vin de *divusu*, des fibres et des cordes.
- diyimba* (*ma*-), espèce de grande banane.
- [*elanga* (*bi*-), plante qui entre dans la préparation du *sungba* des Mani.]
- elemba* (*ma*-), Sol. : *dilemba-lemba*.
- [*engwanga* (*bi*-), un fruit de la forêt qui entre dans la composition du grand poison des Mani.]
- khalu* (*zikh*-), calebasse, *Langenaria*.
- khandikila* (*zikh*-), une petite liane (fougère?).
- kiala-mioko* (*bi*-), fruit du *muala-mioko*.
- lisisa* (*ma*-), W. : *disisa-sisa*.
- lubota* (*zim*-), *Milletia versicolor*.
- lukèngoso*, *lukhèngoso* (*zikh*-), herbe grimpante acérée.
- lukula*, *lukunga* (*zikh*-) ou *nkula* (*min*-), bois rouge, *Pterocarpus Cabrae*.
- lusaku-saku* (*zits*-), *Cyperus* sp.
- luzombe* (*zin*-), liane à tiges de jonc.
- mayaka* (sing. *di*-), *Manihot utilissima*.
- mazowa* (sing. *di*-), pommes de terre aériennes.
- mbala* (*zimb*-), tubercule, spécialement de différentes sortes d'ignames; — *mbunzu*, *Dioscorea alata*; — *sadi*, *Dioscorea* sp. sauvage comestible; — *Khita* (*mbala zi Khita*) ou *yaka di Khita*, une plante fétiche (de *Khita*).
- mbia* (*zim*-), Sol., une mauvaise herbe à picots.
- mbuangu-buangu* (*mim*-), arbre qui donne la résine *buangu*; synonyme *nianga-nianga*.
- mbunzu* (*zimb*-) ou *mbala mbunzu*.
- mphongo* (*zim*-), Sol. = *phongo*.
- muala-mioko* (*mi*-), arbre à bois rose, dur.
- mukhuisa* (*mi*-), plante sacrée; syn. *mutsanga-lavu*.
- mutsanga-lavu* (*mi*-), *ntsanga-vala*, Sol., *tsangu-valu* W.
- [*ngbaka* (*n*-), plante, poison des Mani.]
- nianga* (*zi*-), herbe *nsoni*.
- nkaziau* (*min*-), *Anacardium occidentale*.

- nkula* (min-) : *lukunga*.
nlomba (min-), espèce de grande banane.
nsafu (min-), *Canarium Saphu*, qui donne les *zitsafu*.
nsakala (min-), arbuste qui donne une espèce de grelots (*zitsakala*).
 Syn. *tsami*.
nsalala (min-), arbuste qui donne les *zitsalala*.
nsenga (min-), parasolier, *Musanga Smithii*.
nsinga (min-), grand arbre à bois dur et à contreforts, *Piptadenia africana*.
nsioni, *nsonia*, *nsoni*, *nsonyi* (min-), = *nianga*, *Imperata cylindrica*.
nsuema (min-), jeunes feuilles de haricots; — *bakhombo*, « de chèvres », une petite liane.
ntove, *ntovi* (min-), *Cucurbita* sp.
ntsanga-vala (zin-), Sol. : *mutsaga-lavu*.
ntumbu (min-), jeune pousse, de *nsioni* p. ex.
nungu (zinungu), ou *ndungu* (zind-), piment (ordinairement : *Cap-sicum frutescens*).
phongo (ziph-), une banane géante.
sadi (ki-, bisadi), voir *mbala sadi*.
sansi (ki- bi-), Kik. : *tsakala*.
sasabu (ki- bi-), Kik. : *dilandu*.
semo (ki- bi-), esp. de fruit médicinal.
sukulu (ki- bi-), esp. de petite aubergine.
 [*sungba*, une graine oléagineuse de l'Uele, employé par les Mani.]
tadi (di- ma-), pierre; *mbala* —, *Dioscorea alata*.
thumbu (zith-), un fruit rond aplati; — *Mvemba* W.
tiba (ki- bi-), mauvaise petite banane.
tsakala (zits-), *Oncoba spinosa* (*sansi* Kik.).
tsalala (zits-), grelot, fruit du *nsalala*.
tsanga-valu (zits-), W. : *mutsanga-lavu*.
tsava (zits-), calebasse.
tsiasa (zits-), nom générique pour plusieurs *tsiasa zi nsinga*, orties
 lianes, et le — *mundua-tsunga*, « qui fume du tabac ».
tsisa (zits-), fruit succulent du *disisa-sisa*.
tukula (préf. tu-), bois et poudre rouge du *lukunga*.
tunga (ki- bi-), W. : *sukulu*.
yaka (di- ma-), plante et racine de manioc; — *di Khita* : *mbata Khita*.

Pages.

Prière : à Dieu	133
aux esprits	passim

Proverbes :

<i>kiphandi</i> , le lézard, derrière le palmier	59
<i>Khonde Mamba</i> , le fétiche tombé à l'eau	106
<i>mbotongua</i> , l'imbécile (Solongo)	78
<i>Mbumba Luangu</i> , l'Arc-en-ciel : <i>Kusúnda Nkiama</i>	171
<i>muana leze</i> , l'enfant, qui dit vrai	263
<i>nganga Khita</i> , la féticheuse qui soulève le malade	162
<i>ngondo</i> , le jeune singe	59
<i>nlangu</i> , la terre blanche : société secrète	171

	Pages.
<i>nsoso</i> : <i>tà nsoso</i> , siffle entre les dents	39
<i>nzinzi</i> , la mouche, et l'abeille	183
<i>Nyimi</i> : <i>wedi Nyimi</i> , l'Espiegle n'a jamais tort	210
<i>semo</i> , remède pour le chien malade	47
<i>thumbu</i> , le fruit symbolique de <i>Mvemba</i>	39
<i>vònda ka Nyombe</i> , tue-le, l'indigène	78
<i>zinga</i> , la coquille symbole de la vie	39
Voir aussi les <i>zimvila</i> , générations, devises..., des Bakhimba.	
Salutations :	
<i>dikuku</i> , <i>makuku</i>	146
salut des Mani	228
Serments :	
serments et malédictions	134, 137, 144, 261
par <i>Khita</i> , etc.	154
par <i>Mbumba Luangu</i>	173
par <i>Thafu Maluangu</i>	178, 196, 202
pour exciter un fétiche... ..	163
<i>vukula ndefi</i> , violer un serment, et <i>loba</i> , en délier	145
Sociétés secrètes, sectes :	
<i>Anioto</i> , tueurs d'hommes, dans le Haut-Congo	208
« <i>Belly Paaro</i> », en Guinée... ..	96
<i>Bukakanzi</i> , chez les Baluba orientaux... ..	211
Eleusinies, etc., v. Mystères.	
Hommes-Panthères, esp. d' <i>Anioto</i> , au Congo Français	
Kibanguisme ou Ngounzisme, secte nationaliste	12, 239
<i>Kimpasi</i> , <i>Ndembo</i> , <i>Fua Kongo</i> ou <i>Fua Nkita</i> , chez les Bakongo	12
	19, 211
« <i>Kymbos</i> » : <i>Khimba zi Mbumba</i> , au Luangu	95
Léopard : Société du Léopard, au Luangu... ..	208
<i>Lukusa</i> , au Kwangu	237
<i>Mani</i> , à Boma, Léopoldville, au Kasai	212, 213
<i>Mbanga</i> , dans l'Uele	215
<i>Muiri</i> , chez les Bayaka... ..	12
Mystères, secrets	9, 11, 12, 13, 14, 208
<i>Ndembo</i> , chez les Bakongo... ..	12, 19, 154
<i>Ndjembe</i> , pour femmes, chez les Mponge	12
<i>Nebili</i> , dans l'Uele : <i>Mani</i>	212, 221
« <i>Nessogge</i> », pour femmes, en Guinée... ..	96
<i>Ngangura</i> , chez les Banda et les Mandija	12
<i>Ngola</i> , société du serpent, chez les Basolongo	12
Ngounzisme, v. Kibanguisme.	
<i>Nkimba</i> , dans le Bas-Congo	12, 13
<i>Nkita</i> , v. <i>Kimpasi</i> .	
<i>Nlunda</i> , chez les Bakongo	12

322 LA SOCIÉTÉ SECRÈTE DES BAKHIMBA AU MAYOMBE

	Pages.
<i>Ntambue</i> : <i>buanga bua Ntambue</i> , au Kasai.	
<i>Okukue</i> , chez les Mponge du Gabon	12
<i>Yankima</i> : <i>buanga bua Yankima</i> , au Kasai.	
Secours mutuel	214
Sorcellerie (<i>kindoki</i>) :	
« anthropophagie »	32, 44, 163, 166, 167, 179
tuer du doigt	218
cauchemars, sommeil magique, etc.	154, 181, 194, 200
dédoublement	119
égoïsme, altruïsme : crainte des sorciers	114, 145
léopard : pouvoir du « léopard », etc., chez les Mani	222
<i>Khita</i> dans la sorcellerie	155, 156, 161
langue occulte : pour échapper à la sorcellerie	122
métamorphoses	180, 208
poison et épreuve du poison (<i>khasa</i>)	49, 184, 185, 202
Tabous et privilèges :	
divers	142, 143, 145
picoré par une poule	203
relations sexuelles	203
uriner avant le bain rituel... ..	200
Totémisme... ..	208
Voir aussi <i>Nkisi tsi</i> (<i>semuka</i> , grande consécration) et <i>Thafu</i>	
<i>Maluangu</i>	152, 177

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
AVANT-PROPOS	3
PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION	5
CHAPITRE PREMIER. — Introduction.	
Le mystère; les « mystères » religieux	11
Les « Bakimba » du Bas-Congo	13
L'histoire de nos « Bakhimba » du Mayombe	13
Les méthodes d'investigation... ..	15
Le Bas-« Kongo » et le « Mayombe »	16
Institutions non-khimba : <i>nzo kumbi</i> , eunuques, <i>badunga</i>	19
Avertissement... ..	20
CHAPITRE II. — Dénominations.	
Khimba, bakhimba et synonymes	23
<i>zunga</i> , <i>baluba</i>	23
Orthographe	26
Accents	28
CHAPITRE III. — Admission dans la Société secrète.	
Temps et durée des épreuves.	
Age et autres conditions requises	29
Filles khimba	29
Différents groupes de Bakhimba	30
Pourquoi l'initiation ?	31
Temps et durée	33
CHAPITRE IV. — Le lieu des épreuves.	
Le <i>divuala</i> , campement des Bakhimba	35
Le sanctuaire de <i>Thafu</i> ; le <i>diyowa</i>	37
La cour de la résurrection	41
CHAPITRE V. — Cérémonies d'entrée.	
Préparation immédiate	43
Complainte des mères	45

	Pages.
La mort symbolique : le porc gras (<i>ngulu thongo</i>) et le narcotique ou boisson de la mort	46
Variantes autour de la mort	49
Le grand jour de la résurrection... ..	51
Le serment	52
Variantes sur la résurrection	55
Imposition du nouveau nom	56
L'épreuve des filles khimba	57
Le <i>phezo</i> et la résurrection définitive	58
Mort et résurrection chez les Bakhimba de Soyo	61

CHAPITRE VI. — **Les Noms.**

La valeur d'un nom en général	63
Liste des noms de Bakhimba	65
Sobriquets... ..	66
Dictons sur les noms	68
Noms chantés	73
Dictons sur <i>Mbondo</i> et <i>Kongo</i>	77
Noms de Bakhimba de Soyo	79

CHAPITRE VII. — **Déformations artificielles.**

Coiffure et costume.

La circoncision	80
Circoncision et khimba	82
Tatouage	83
Entaille des dents... ..	84
Toilette et livrée des adeptes	84

CHAPITRE VIII. — **Les Danses.**

Différentes sortes de danses	88
Une exhibition de danse des Bakhimba	90
<i>Dibomba</i> le Bouffon	94
Une fête de Bakhimba au XVII ^e siècle	95
La société de « Belly-Paaro » en Guinée	96

CHAPITRE IX. — **Éducation et Instruction en général.**

Bikuma.

L'enseignement chez les Bakhimba	98
L'ordre du jour	99

	Pages.
Quelques leçons : <i>bikuma</i> , simples couplets ou versets	100
Énigmes des Bakhimba	106
Chant de fiancée	109
Autres <i>bikuma</i> : <i>zimvila</i> des différents groupes de la Secte	110

CHAPITRE X. — **La Langue secrète.**

Généralités... ..	120
Exercices de traduction : mots et phrases en kikhimba du Mayombe et de Soyo	123

CHAPITRE XI. — **Croyances : Dieu et les Génies transcendants.**

L'Être suprême « <i>Nzambi</i> » et ses attributs	131
Les Forces bienfaisantes de la nature : <i>Bikinda bitsi</i>	135
Les Esprits du sol : <i>Bakisi ba tsi</i>	135
Le mânisme, base primitive du culte ?	139
Découverte d'une pierre sacrée de <i>Mbenza</i> et consécration directe (<i>semuka</i>)	140
Consécration indirecte au <i>Nkisi tsi</i>	143
Comment on jure par le <i>Nkisi tsi</i> ; comment on se fait délier du serment (<i>loba ndefi</i>)	144
Divers <i>Nkisi tsi</i>	150

CHAPITRE XII. — **Croyances : les Khita et les Esprits inférieurs.**

Les « <i>Nkhita</i> » des Basolongo	153
Les <i>Khita</i> du Mayombe	154
Divination par le <i>Khita</i>	156
Fétiches protecteurs de rang inférieur et fétiches de sorcellerie (<i>Khonde</i>)	162
Les <i>nduda</i> , les fétiches de divination, etc.	164
L'homme invisible... ..	166
Le <i>kindoki</i> , sorcellerie	167

CHAPITRE XIII. — **Fétichisme propre à la Société secrète.**

<i>Mbumba Luangu</i> , l'Arc-en-ciel	170
L'Arc-en-ciel, objet de culte chez les primitifs	172
<i>Mbumba Mbingu</i>	172
<i>Mbumba Luangu</i> détective et ses disciples féticheurs	173
Fétiches de <i>Mbumba Luangu</i> : <i>dibumba</i> et <i>Thafu Maluangu</i>	176
Consécration de la double statuette	178

	Pages
Magiciens par la vertu de <i>Mbumba</i>	179
<i>Bandoki</i> et Bakhimba	180
RÉCAPITULATION DES PRINCIPALES DONNÉES SUR LES CROYANCES INDIGÈNES ...	184
APERÇU SYNTHÉTIQUE DE TOUT LE SYSTÈME RELIGIEUX MAYOMBIEN	189

CHAPITRE XIV. — Privilèges; Observances et Tabous.

<i>Zikhuma</i> , tabous pour les autres... ..	191
<i>Minlongo</i> , tabous des Bakhimba	192
Confession et absolution	196
Abus des tabous et des amendes	198

CHAPITRE XV. — Cérémonie de clôture et Rentrée dans le monde.

Le feu de joie et la dernière fête nocturne	199
Le bain rituel du <i>siotubuka</i>	200
Les fêtes du revoir	201
Position sociale, habitudes et tabous des <i>bazungu</i>	202
Le fruit de leur éducation et de leur travail	203

CHAPITRE XVI. — Conclusions.

Qu'est-ce que le khimba ?	205
La définition qui s'impose	208
La Société secrète et notre action civilisatrice	210

ANNEXE I.

Rapport sur la Secte des « Mani » de Boma.

Origine du <i>Mani</i>	215
But de la Secte	215
Cérémonies d'initiation	216
Agapes... ..	218
Initiation aux grades supérieurs	220
Divers pouvoirs des maîtres... ..	221
Le <i>nguwu</i> ou <i>ngarangba</i> , pouvoir du serpent	221
Le <i>nsamu</i> , pouvoir de l'Arc-en-ciel	221
Le <i>mangbe</i> , pouvoir du tonnerre... ..	222
Le pouvoir du léopard	222
Le pouvoir des choses cachées	222
Variantes : initiation, etc., dans l'Uele	223
Réunions : fêtes, allocutions..	225
Fétiches, amulettes; remèdes et poisons	226
Le <i>nenzula</i>	227

	Pages.
Manière de se saluer et Rapports mutuels	228
Visites	228
Entre gens mariés	229
Entre hommes et femmes en dehors du mariage	229
En voyage... ..	229
Sanctions pénales... ..	230
Égards pour les serpents	230
Tabous... ..	231
Quelques noms de Mani	231
<i>Les Mani à Léopoldville</i>	232
Superstition	232
Amulettes et fétiches	232
Cérémonies d'initiation	233
Utilitarisme	234
<i>Le Tshimani ou Muyaka au Kasai</i>	236
Son histoire, sa nouvelle tactique et sa tendance	236
<i>Le Lukusa du Kwangu</i>	237
Le <i>Nginda</i>	237
Le <i>Ngwata</i>	238
<i>Le Kibanguisme</i>	239

ANNEXE II.

L'Arc-en-ciel dans la légende.

Chez les peuples primitifs	241
I. Le Tireur de vin de palme et l'Arc-en-ciel	244
II. Les Femmes du village et l'Arc-en-ciel	245
III. La Foudre, l'Arc-en-ciel et son ami <i>Phili Bizi</i>	247
Notes préliminaires sur la Foudre	247
Comment des femmes firent la connaissance de l'Arc-en-ciel.	249
Comment l'Arc-en-ciel reçut un accueil plutôt froid chez la	
Foudre... ..	253
L'Arc-en-ciel va déposer plainte chez <i>Phili Bizi</i>	255
Comment <i>Phili Bizi</i> tranche le différend entre l'Arc-en-ciel	
et la Foudre	257
Triste fin de l'Arc-en-ciel	263
VOCABULAIRE... ..	268
TABLE DES AUTEURS CITÉS	306
INDEX ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES	310
TABLE DES MATIÈRES... ..	323

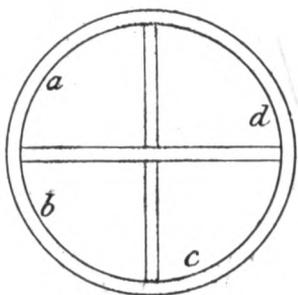




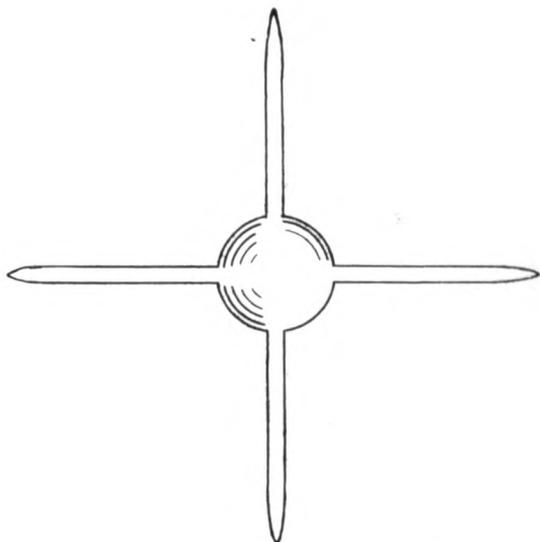
1

2

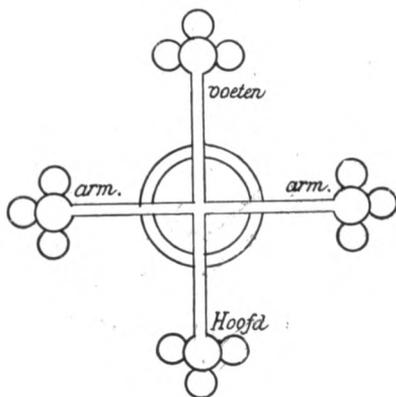
- 1° *Mungundu*, fétiche *Khonde*, tout couvert de clous de malédiction (*bibeze*).
2° Un *munguimvika* (le même qu'à la pl. VII, n° 4).



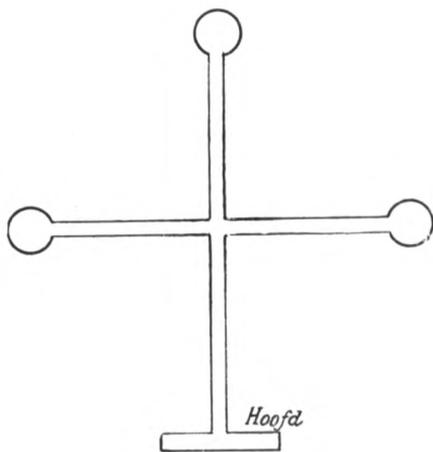
Le *diyowa* classique.



Un autre *diyowa*, très simple.



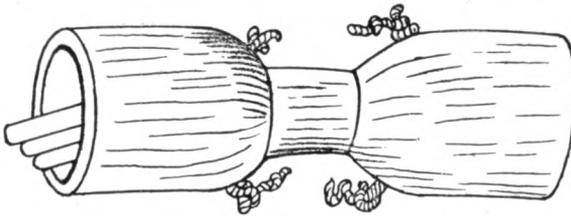
diyowa plus compliqué
(de la région de Mbilu).



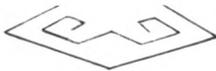
Celui de Tsinga.



Un *nzundu*, pilon-enclume de forge : 1° La tête; 2° La poignée.



Double clochette en bois (*kunda*), demi-grandeur.



Tatouage de *Malanda*,

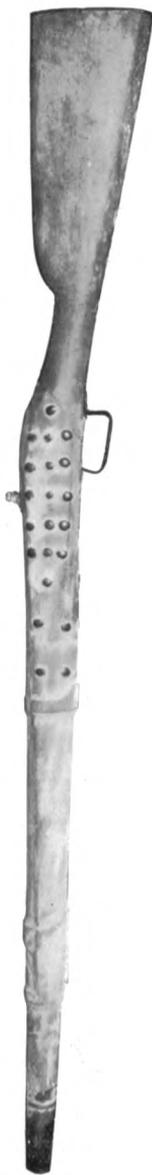


Tatouage de *Matundu*,

ces deux ne formant qu'un seul *kele ki Thafu Maluangu*.

Au paragraphe Tatouage

il y a une paroi de hutte avec divers dessins,



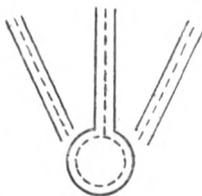
Fusil en bois.



Sabre de bois.



mbele lulêndo,
coutelas antique
de la chefferie :
cf. le *mbele kiphaba*
insigne de chef
chez les Bawoyo.



Trois *mingulu-ngulu*.



Matundu *Malanda*
Thafu Maluangu démontable.

Malanda.

Une statuette du même fétiche,
ornée de *zitsalala*.



Thafu Malungu, de profil.

Le même fétiche de
Bakhimba, vu de face.

Pfula Nkombe,
le mangeur d'hommes.



- 1° *Mbangu*, grande boîte, de *Mayanda*, qui donne et guérit la démence.
 2° *mabindu ma Lemba*, breloques de *Dilemba* (fétiche du mariage);
 3° *khobe*, boîte du même *Dilemba*, contenant des ingrédients fétiches.
 4° Pipe (filtre) qu'on présente, bourrée, pour gagner le cœur d'une femme.

A gauche : une lame fétiche; à droite : une corne de (*phakasa*).



Trois *ndembo*, tambours sphériques, devenus très rares :
 « père », « mère » et « enfant ».



1° *Mbumba Luangu*, fétiche.

2° kele des Bakhimba de la branche de *Tsumu Dionga*.
(*nganga tesa*).

3° Statuette couverte de peaux, avec clochette, etc. :
fétiche de devin

4° *munguimvika*, bâton de Khimba.

5° Corne de *Maluangu*.

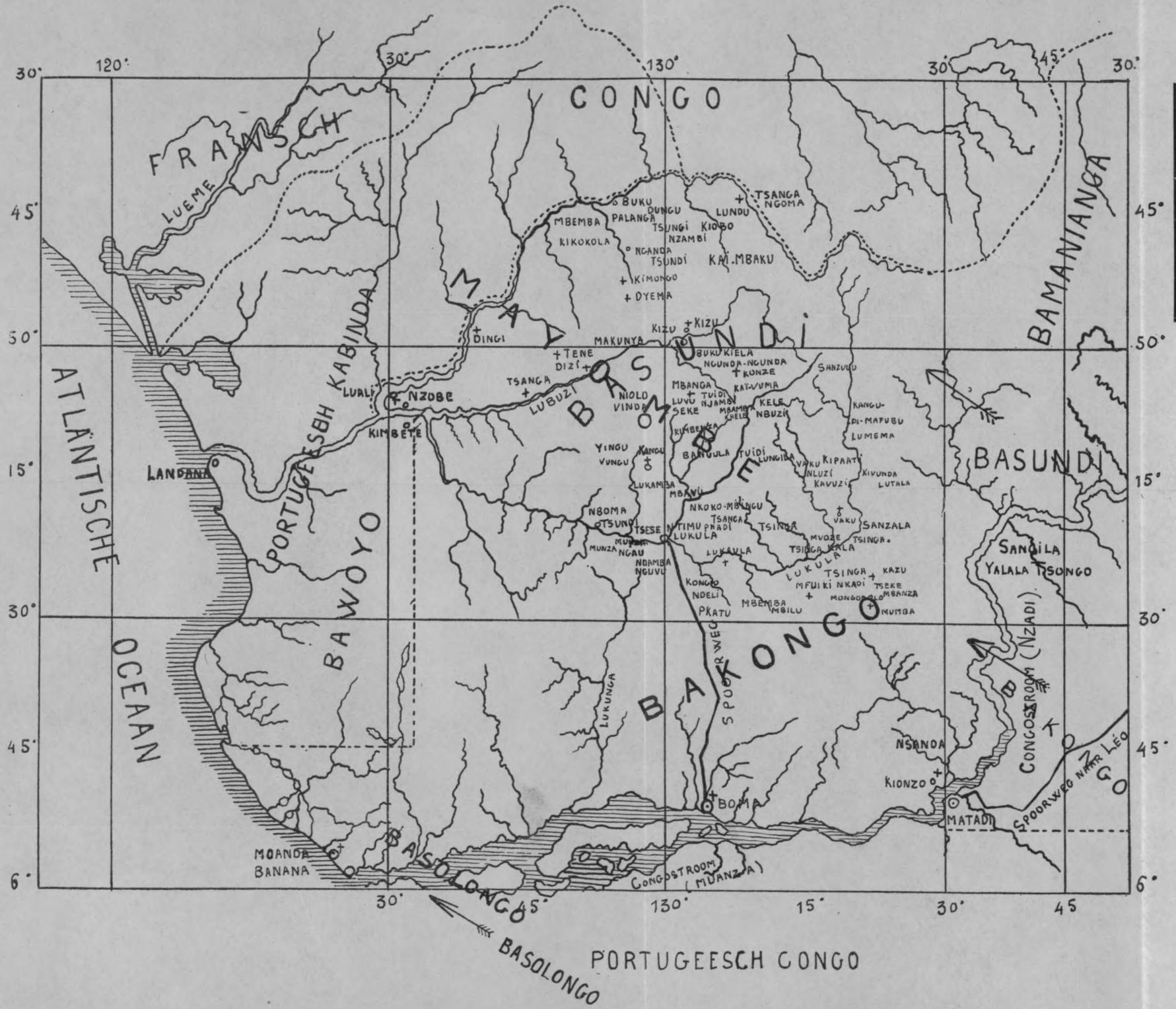
6° Petit tamtam portatif, du même fétiche.

7° Grelots pour la danse.

8° Boîte du fétiche *Mambuku Mongo*.



Hutte de Bakhimba à Tsinga Masisa; fusil de bois, chapeaux, jupes de danse;alebasse; cerceau pour monter dans les palmiers; bâton (*munguimvika*); piège à rats (la petite nasse avec bâton recourbé).



LANDKAART
VAN
"MAYOMBE,"

- - - - - Grenzen van Belgisch Congo
 ——— Spoorweg
 • Post van Blanken
 † Zendingspost
 ← VROEGERE Landverhuizingen
MAYOMBE
 * Streken (Zitse)
BA — Stammen
 ~~~~~ Waterstroom

**LEGENDE**

MA... : nom de pays.  
 BA... : nom de tribu.  
 ← direction des grandes migrations  
 de Bakongo.  
 ← Idem des tribus Basundi.  
 .... Limites actuelles de l'Etat.  
 ♂ Mission catholique.  
 + Mission protestante.

### Tome III.

1. LEBRUN, J., *Les espèces congolaises du genre Ficus L.* (79 pages, 4 figures, 1934). 12 »
2. SCHWETZ, le Dr J., *Contribution à l'étude endémiologique de la malaria dans la forêt et dans la savane du Congo oriental* (45 pages, 1 carte, 1934). 8 »
3. DE WILDEMAN, E., TROLLI, GRÉGOIRE et OROLOVITCH, *A propos de médicaments indigènes congolais* (127 pages, 1935). 17 »
4. DELEVOY, G. et ROBERT, M., *Le milieu physique du Centre africain méridional et la phytogéographie* (104 pages, 2 cartes, 1935). 16 »
5. LEPLAE, E., *Les plantations de café au Congo belge. — Leur histoire (1881-1935). — Leur importance actuelle* (248 pages, 12 planches, 1936). 40 »

### Tome IV.

1. JADIN, le Dr J., *Les groupes sanguins des Pygmées* (Mémoire couronné au Concours annuel de 1935) (26 pages, 1935). 5 »
2. JULIEN, le Dr P., *Bloedgroeponderzoek der Efé-pygmeeën en der omwonende Negerstammen* (Verhandeling welke in den jaarlijkschen Wedstrijd voor 1935 eene eervolle vermelding verwierf) (32 bl., 1935). 6 »
3. VLASSOV, S., *Espèces alimentaires du genre Artocarpus. — 1. L'Artocarpus integrifolia L. ou le Jacquier* (80 pages, 10 planches, 1936). 18 »
4. DE WILDEMAN, E., *Remarques à propos de formes du genre Uragoga L. (Rubiaceés). — Afrique occidentale et centrale* (188 pages, 1936). 27 »
5. DE WILDEMAN, E., *Contributions à l'étude des espèces du genre Uapaga BAILL. (Euphorbiacées)* (192 pages, 43 figures, 5 planches, 1936). 35 »

### Tome V.

1. DE WILDEMAN, E., *Sur la distribution des saponines dans le règne végétal* (94 pages, 1936). 16 »
2. ZAHLBRUCKNER, A. et HAUMAN, L., *Les lichens des hautes altitudes au Ruwenzori* (31 pages, 5 planches, 1936). 10 »

## SECTION DES SCIENCES TECHNIQUES

### Tome I.

1. FONTAINAS, P., *La force motrice pour les petites entreprises coloniales* (188 p., 1935), 19 »
2. HELLINCKX, L., *Etudes sur le Copal-Congo* (Mémoire couronné au Concours annuel de 1935) (64 pages, 7 figures, 1935). 11 »

## COLLECTION IN-4°

### SECTION DES SCIENCES NATURELLES ET MÉDICALES

#### Tome I.

1. ROBYNS, W., *Les espèces congolaises du genre Digitaria Hall* (52 p., 6 pl., 1931). fr. 20 »
2. VANDERYST, le R. P. H., *Les roches oolithiques du système schisto-calcaireux dans le Congo occidental* (70 pages, 10 figures, 1932). 20 »
3. VANDERYST, le R. P. H., *Introduction à la phytogéographie agrostologique de la province Congo-Kasai. (Les formations et associations)* (154 pages, 1932). 32 »
4. SCAËTTA, H., *Les famines périodiques dans le Ruanda. — Contribution à l'étude des aspects biologiques du phénomène* (42 pages, 1 carte, 12 diagrammes, 10 planches, 1932). 26 »
5. FONTAINAS, P. et ANSOTTE, M., *Perspectives minières de la région comprise entre le Nil, le lac Victoria et la frontière orientale du Congo belge* (27 p., 2 cartes, 1932). 10 »
6. ROBYNS, W., *Les espèces congolaises du genre Panicum L.* (80 pages, 5 planches, 1932). 25 »
7. VANDERYST, le R. P. H., *Introduction générale à l'étude agronomique du Haut-Kasai. Les domaines, districts, régions et sous-régions géo-agronomiques du Vicariat apostolique du Haut-Kasai* (82 pages, 12 figures, 1933). 25 »

#### Tome II.

1. THOREAU, J. et DU TRIEU DE TERDONCK, R., *Le gîte d'uranium de Shinkolobwe-Kasolo (Katanga)* (70 pages, 17 planches, 1933). fr. 50 »
2. SCAËTTA, H., *Les précipitations dans le bassin du Kivu et dans les zones limitrophes du fossé tectonique (Afrique centrale équatoriale). — Communication préliminaire* (108 pages, 28 figures, cartes, plans et croquis, 16 diagrammes, 10 planches, 1933). 60 »

3. VANDERYST, le R. P. H., *L'élevage extensif du gros bétail par les Bampombos et Baholos du Congo portugais* (50 pages, 5 figures, 1933) . . . . . 14 »
4. POLINARD, E., *Le socle ancien inférieure à la série schisto-calcaire du Bas-Congo. Son étude le long du chemin de fer de Matadi à Léopoldville* (116 pages, 7 figures, 8 planches, 1 carte, 1934). . . . . 40 »

**Tome III.**

- SCAËTTA, H., *Le climat écologique de la dorsale Congo-Nil* (335 pages, 61 diagrammes, 20 planches, 1 carte, 1934) . . . . . 100 »

**Tome IV.**

1. POLINARD, E., *La géographie physique de la région du Lubilash, de la Bushimaie et de la Lubi vers le 6° parallèle Sud* (38 pages, 9 figures, 4 planches, 2 cartes, 1935) . . . . . 25 »
2. POLINARD, E., *Contribution à l'étude des roches éruptives et des schistes cristallins de la région de Bondo* (42 pages, 1 carte, 2 planches, 1935). . . . . 15 »
3. POLINARD, E., *Constitution géologique et pétrographique des bassins de la Kotto et du M'Bari, dans la région de Bria-Yalinga (Oubangui-Chari)* (160 pages, 21 figures, 3 cartes, 13 planches, 1935) . . . . . 60 »

**Tome V.**

1. ROBYNS, W., *Contribution à l'étude des formations herbeuses du district forestier central du Congo belge* (151 pages, 3 figures, 2 cartes, 13 planches, 1936). . . . . 60 »

**SECTION DES SCIENCES TECHNIQUES**

**Tome I.**

1. MAURY, J., *Triangulation du Katanga* (140 pages, fig., 1930) . . . . . fr. 25 »
2. ANTHOINE, R., *Traitement des minerais aurifères d'origine filonienne aux mines d'or de Kilo-Moto* (163 pages, 63 croquis, 12 planches, 1933) . . . . . 50 »
3. MAURY, J., *Triangulation du Congo oriental* (177 pages, 4 fig., 3 planches, 1934). . . . . 50 »

**Tome II.**

1. ANTHOINE, R., *L'amalgamation des minerais à or libre à basse teneur de la mine du mont Tsi* (29 pages, 2 figures, 2 planches, 1936) . . . . . 10 »
2. MOLLE, A., *Observations magnétiques faites à Elisabethville (Congo belge) pendant l'année internationale polaire* (120 pages, 16 figures, 3 planches, 1936). . . . . 45 »

**Sous presse.**

- STRUYF, le R. P. I., *Les Bakongo dans leurs légendes...* (in-8°).
- SCAËTTA, H., *La genèse climatique des sols montagnards de l'Afrique centrale. — Les formations végétales qui en caractérisent les stades de dégradation* (in-4°).
- GYSIN, M., *Recherches géologiques et pétrographiques dans le Katanga méridional* (in-4°).
- MOELLER, A., *Les grandes lignes des migrations des Bantous de la Province Orientale du Congo belge* (in-8°).
- HULSTAERT, le R. P. G., *Le mariage des Nkundo* (in-8°).
- HISSETTE, le Dr J., *Onchocercose oculaire* (in-8°).
- DUREN, le Dr A., *Un essai d'étude d'ensemble du paludisme au Congo belge* (in-8°).
- DE WILDEMAN, E., *A propos de plantes contre la lèpre (Crinum sp. Amaryllidacées)* (in-8°).
- BURGEON, L., *Liste des Coléoptères récoltés au cours de la mission belge au Ruwenzori* (in-8°).